ONDO PIZZOFALCONE

NAZIONALE
B. Prov.
XI
12
NAPOLI
BIBLIOTECA
VITT. EM. III

O TOPOGRAFICO

IOTECA PROVINCIALE

Armadio

Palchetto

Num.° d' ordine

B Рим
XI
12
114
3
16

HISTOIRE
DE BERTRAND
DU GUESCLIN.
TOME SECOND.

643501

HISTOIRE
DE BERTRAND DU GUESCLIN,
COMTE DE LONGUEVILLE, CONNÉTABLE DE FRANCE.

Par M. GUYARD DE BERVILLE.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME SECOND.

A LYON;
Chez BERNUSET, Libraire, rue Merciere.

M. DCC. LXXXVII.
Avec Permission.

HISTOIRE
DE BERTRAND
DU GUESCLIN.

LIVRE QUATRIEME.

SOMMAIRE.

Nouvelles cruautés de D. Pedre remonté ſur ſon Trône. Lettre d'un Seigneur Maure. Les peuples murmurent & rappellent D. Henri, qui va conſulter du Gueſclin priſonnier à Bordeaux. Son aventure dans la priſon. Le Prince de Galles délivre du Gueſclin par gloire. Celui-ci déclare qu'il rétablira D. Henri Roi de Caſtille. Il ſe met lui-même à

70000 florins d'or de rançon. La Princeſſe de Galles ſouhaite le voir. Réception qu'elle lui fait, avec un préſent de trente mille florins. Il les emploie à délivrer des priſonniers. Pluſieurs autres traits de ſa généroſité. Va voir le Duc d'Anjou & le rend maitre de Taraſcon. Arrive à la Cour, confere avec le Roi ſur les projets de la campagne prochaine. Va en Bretagne où il eſt reçu en Roi. De-là à Bordeaux pour ſe remettre en priſon. Des inconnus payent ſa rançon en entier. Troubles dans la Guienne. Trahiſon contre D. Henri, qui en eſt préſervé, & va joindre le Duc d'Anjou en Languedoc, de-là paſſe en Eſpagne. Révolte en ſa faveur. Fait le ſiege de Tolede. Du Gueſclin va pour le joindre; eſt traverſé par Charles le Mauvais, qui eſſaye à le faire périr dans ſes Montagnes. Suite du Siege de Tolede. D. Pedre vient au ſecours avec un corps d'Afriquains. Du Gueſclin arrive enfin. Ses premiers exploits. Ecrit à D. Henri les moyens de défaire D. Pedre & ſon armée, ce qui réuſſit avec un grand carnage d'Afriquains. On va à la pourſuite de D. Pedre qui trompe les Tolédans. Suites du ſiege. Malheurs

de D. Pedre réduit à n'avoir plus d'aſyle. Il apprend que Fernand de Caſtro lui a préparé une reſſource. Défaite de ce ſecours. D. Pedre ſe ſauve en Afrique. Court un grand danger dans la traverſée. Il obtient un ſecours de 80000 hommes moyennant qu'il ſe fît Mahométan. 60000 Afriquains abordent en Eſpagne. Du Gueſclin les bat & en détruit 7000. Réſolution d'attaquer les autres. Du Gueſclin eſt chargé de la conduite de cette opération. Sanglante bataille où il périt 50000 Maures, & peu après tous les autres. D. Pedre ſe ſauve. Eſt inveſti dans le Château de Montiel, eſſaye d'en ſortir, eſt ſurpris & arrêté. Sa fureur. Sa mort. Suites de cet événement. Reddition de Tolede. D. Henri eſt généralement reconnu de toute l'Eſpagne.

LE Roi D. Pedre redevenu paiſible poſſeſſeur de la Caſtille, & débarraſſé de la préſence du Prince de Galles qui contenoit ſon caractere violent, & qui l'empêchoit d'exercer ſes vengeances ſur ceux qui l'avoient offenſé ou abandonné, oublia bien-tôt qu'il avoit promis à Dieu & au Prince de pardonner à tout le monde ſincérement, & d'ou-

blier les injures que ſes ſujets lui avoient faites. Au lieu de chercher à conſerver par un gouvernement équitable & modéré, une Couronne que ſes fureurs lui avoient déja fait perdre une fois, il ſe livra plus que jamais à ſon caractere féroce : & ce Prince exécrable ſembloit étudier à ſe rendre l'horreur de ſes peuples. La ſoif de la vengeance & la crainte de retomber dans l'état où il s'étoit vû, lui fit ſacrifier par des ſupplices rigoureux les plus grands Seigneurs de ſon Royaume ſur de ſimples ſoupçons, & même des femmes de la premiere qualité. Connoiſſant cependant que non-ſeulement il ne devoit plus attendre de ſecours du Prince de Galles, mais qu'il trouveroit plutôt en lui un ennemi prêt à le punir de ſes perfidies, & de l'avoir trompé lui-même, il prit le parti de chercher des amis parmi les Princes Maures.

Il y avoit à la Cour du Roi de Grenade un premier Miniſtre nommé Bennahim, homme recommandable par ſon eſprit & par ſa ſageſſe, qui l'avoit élevé au poſte qu'il occupoit, & lui avoit acquis un très-grand crédit auprès de ſon Maître & de la nation. D. Pedre s'aviſa de lui écrire comme il auroit pû

faire à un ami, pour lui faire part de ſa victoire & de ſon rétabliſſement. Il en reçut une réponſe ſi judicieuſe & ſi pleine d'inſtructions ſolides, que nous ne pouvons nous empêcher d'en mettre quelques traits ſous les yeux du lecteur.

Seigneur, ... écrivoit ce ſage Miniſtre, vous avez éprouvé de furieuſes atteintes de la fortune, qui doivent vous faire ſonger aux moyens d'en profiter : ſi vous n'êtes pas du nombre de ceux qui ſçavent tirer avantage & faire leur bonheur des diſgraces d'autrui, au moins devriez-vous vous eſtimer heureux, ſi vous ſçavez profiter de celles que vous avez eſſuyées vous-même. Les adverſités qui arrivent aux hommes peuvent être comparées aux remedes de la Médecine, qui ſont déſagréables au goût, & qui enſuite operent le rétabliſſement de la ſanté, quand ceux qui les ont pris en attendent patiemment les effets, & leur donnent le temps de faire toute leur opération : mais auſſi comme ces remedes ſe tournent en poiſons, & donnent trop ordinairement la mort, quand l'inquiétude des malades ou leurs mauvaiſes habitudes, les empêchent de faire des effets ſalutaires ; de même les diſgraces

paſſées achevent la ruine d'un homme qui n'a pas aſſez de prudence pour en faire ſon profit. Si vous avez été arraché de votre Trône par ceux qui étoient plus obligés que d'autres à vous y maintenir, vous devez faire réflexion que votre conduite a pû en être la premiere cauſe, & que n'ayant pas eu pour vos ſujets l'affection que vous leur deviez, vous leur avez donné l'exemple de manquer pareillement à ce qu'ils vous devoient, & de ne plus vous aimer ni reſpecter. Ainſi je vous conſeille de vous former une nouvelle politique ſur celle que vous avez autrefois pratiquée, & de vous conduire ſur des principes directement oppoſés à ceux que vous avez précédemment ſuivis: par ce moyen vous acquérerez les cœurs de vos ſujets qui donneront à l'avenir leurs biens & leur ſang pour votre gloire & pour votre ſervice: vous deviendrez même cher à vos voiſins qui reſpecteront votre autorité & votre perſonne: enfin vous êtes pour vous-même un exemple dont vous devez profiter. » La lettre de ce ſage Mahométan contenoit encore un nombre de réflexions qui toutes tendoient au même but.

Le bruit courut bientôt dans la Caſ-

tille, que D. Pedre avoit contracté alliance avec les ennemis du Chriſtianiſme: les murmures recommencerent de toutes parts, & furent ſuivis de complots & de ſoulevemens. On envoyoit couriers ſur couriers à D. Henri pour le conjurer de revenir en Caſtille, & on l'aſſuroit que tous les eſprits & les cœurs étoient diſpoſés à le recevoir & à le remettre ſur le Trône. Le Prince incertain d'abord, ſe réveille enfin: tant d'avis réitérés, & tant d'invitations lui confirment la ſincérité de ſes peuples: l'eſpérance ſe ranime dans ſon cœur, il voit, ſans pouvoir en douter, qu'il n'aura plus le Prince de Galles pour ennemi, après la perfidie de D. Pedre. Mais l'aventure lui paroiſſoit trop intéreſſante ponr qu'il s'y embarquât ſans précaution, & ſans en appercevoir l'iſſue à ſon avantage. Il crut ne pouvoir mieux ſe conſulter qu'avec du Gueſclin: mais il étoit priſonnier à Bordeaux, & il n'étoit pas aiſé de le voir: la bonne fortune de l'un & de l'autre y pourvut, ou plutôt la Providence qu'on ne peut ſe laſſer de reconnoître dans la plupart des événemens de cette hiſtoire.

Le Prince ſe réſolut à haſarder ſa fortune & ſa vie même pour le voir, &

traveſti en Pélerin, lui troiſieme, il part de Toulouſe, & en cet équipage ſe rend à Bordeaux. Il y arrive incognito, & choiſit la moindre hôtellerie de la ville, pour éviter d'être reconnu. Dieu permit qu'un Gentilhomme Breton, pris à la bataille de Navarret, & qui avoit la ville de Bordeaux pour priſon, ſe trouvât logé dans la même auberge. Ce Gentilhomme qui avoit ſervi ſous D. Henri le reconnut d'abord; le Roi même ſe remit ſes traits, enſorte que tous deux admirerent en particulier dans cette aventure une opération du ciel, qui les avoit fait rencontrer pour concourir enſemble aux grands deſſeins que la Divinité fit éclorre depuis. Ils ſouperent enſemble, les trois Pélerins & le Priſonnier, ſans ſe découvrir l'un à l'autre; mais celui-ci ſur la fin du repas étant tombé dans une profonde rêverie, donna aux autres d'étranges inquiétudes d'être découverts. Ils avoient remarqué que pendant tout le repas cet homme avoit eu les yeux fixés ſur le Roi, & ils craignirent d'être trahis. Cependant ils ſe raſſurent ſur ce qu'il étoit Gentilhomme & Breton, & qu'avec ces deux qualités il devoit être à l'abri de tout ſoupçon de perfidie &

de lâcheté. Dans cette aſſurance l'un d'eux lui demanda d'où venoit ce grand ſérieux, & s'il ſe trouvoit indiſpoſé. Le Gentilhomme lui répondit naïvement, il y a là un de vos camarades qui reſſemble ſi parfaitement au Roi de Caſtille D. Henri, que j'ai l'idée pleine de cette reſſemblance, & je n'en ai jamais vu de pareille. Sur cela il ſe mit à diſcourir, rappella tout ce qu'il ſavoit de ce Roi & de ſes aventures, en un mot il raconta tout ce qu'ils en ſavoient eux-mêmes, enſorte qu'ils ne douterent pas d'être reconnus. Cependant ils n'oſoient ſe déclarer à lui, de peur de mettre la perſonne du Roi en un danger évident: ils n'oſoient non plus laiſſer voir trop de défiance, de peur de l'indiſpoſer, & que s'il apprenoit leur ſecret par d'autres que par eux, il ne fût capable de le divulguer. Le Gentilhomme continuant toujours à parler de D. Henri, & à le combler d'éloges, tant ſur ſa valeur, que ſur ſa bonté & ſes autres vertus, faiſoit des vœux au ciel pour qu'il remontât ſur le Trône, & proteſtoit d'être des premiers à le ſervir, ſi l'occaſion s'en préſentoit: puis il porta la parole au Roi lui-même, avec une effuſion de

cœur qui acheva de lui gagner la confiance du Prince & de ſes deux compagnons d'aventures : « Ah ! dit-il, que je ſerois heureux ſi c'étoit à ce grand Roi que j'euſſe l'honneur de parler ! Je vous conjure de ne me pas laiſſer plus long-temps dans cette incertitude, apprenez-moi ſi je ne me trompe point, & ſoyez aſſuré d'avoir en moi un de vos plus fideles ſerviteurs & des plus affectionnés ». Le Roi ne lui fit qu'un ſigne pour lui faire entendre qu'effectivement c'étoit lui-même, & il lui découvrit ſon ſecret.

Dans la converſation ils avoient parlé de du Gueſclin & de ſes faits ; le Roi dit donc au Gentilhomme : c'eſt pour lui que je ſuis venu ici dans cet équipage biſarre, je deſirerois le voir & l'entretenir, & puiſque vous venez de m'offrir vos ſervices, tâchez de me rendre celui-là ; vous voyez la confiance que j'ai en vous. L'Officier flatté de la propoſition, promit de lui donner contentement, & ils arrêterent que D. Henri iroit l'attendre dans une égliſe à l'extrémité de la ville, & qu'il s'enfonceroit dans le lieu le plus obſcur, crainte d'être vu & reconnu de quelques Anglois qui avoient ſervi en Caſ-

tille avec Hüe de Caurelée, & dont toute la ville de Bordeaux étoit pleine : & que le Gentilhomme iroit à la priſon de du Gueſclin eſſayer de le voir & de lui parler pour concerter leurs meſures, & leur procurer, au Roi & à lui, le plaiſir de ſe voir : enſuite de cet arrangement, les trois Pélerins le quitterent, & le Breton alla faire ſa commiſſion. Il eut le bonheur de parler le lendemain à du Gueſclin, & ne l'étonna pas peu quand il lui apprit que D. Henri étoit à Bordeaux ſans autre cauſe que pour le voir. Du Gueſclin ravi d'une nouvelle ſi agréable & ſi ineſpérée, dit à ſes gens de lui préparer un grand repas, pour régaler des Gentilhommes Bretons qui revenoient de Saint Jacques de Compoſtelle, & que le haſard lui avoit appris être à Bordeaux. Il envoya le Geolier prendre de ſa part cent écus chez un Lombard ſon Banquier, en diſant qu'il en vouloit dépenſer la moitié pour ſon dîner, & que le reſte ſeroit pour lui & pour le payer de ſes peines.

D. Henri étoit dans l'égliſe à attendre le retour du Gentilhomme Breton, lorſque quelques gardes du Prince de Galles y vinrent pour entendre la Meſſe,

& appercevant ces trois figures extraordinaires, ils eurent long-temps les yeux fixés ſur eux : enfin ils les aborderent pour leur domander s'ils alloient à S. Jacques, où s'ils en revenoient. D. Henri pendant ces queſtions étoit étrangement agité de la peur d'être reconnu, lorſque par bonheur le Gentilhomme Breton entra dans l'égliſe, & pour ne point paroître avoir connoiſſance de ces Pélerins, ſe mit à genoux, & leur fit ſigne de loin, comme ils en étoient convenus, & ſortit. Les Pélerins le ſuivirent, laiſſant une grande diſtance entre lui & eux, & enfin il les introduiſit dans la priſon où étoit du Gueſclin. La joie que le Roi & lui reſſentirent en ſe retrouvant enſemble, eſt inexprimable : ils ſe retirerent à quartier pour s'entretenir librement en attendant le dîner, & les trois autres s'éloignerent pour ne les pas gêner ; cependant ils laiſſoient quelques fois entendre quelques paroles de leur converſation, comme s'ils ne diſoient rien d'intéreſſant & qu'elle n'eût rien de ſecret. Les autres pour n'être point ſuſpects parloient haut, & ſouvent le Roi & du Gueſclin leur portoient la parole : le Prince témoigna à Bertrand combien il lui étoit ſenſi-

ble de le voir en ſi mauvais lieu pour récompenſe des bons ſervices qu'il lui avoit rendus ; qu'il voudroit pouvoir le racheter de tout ce qui lui reſtoit au monde ; que ſon trop grand mérite leur faiſoit tort à tous deux, & que toute l'Europe penſoit que le Prince de Galles ne le relâcheroit jamais, parce qu'il redoutoit ſa valeur. Du Gueſclin lui répondit qu'il ne reſſentoit la dureté de ſon état, que parce qu'il lui ôtoit la liberté de lui rendre de plus grands ſervices que ce qu'il avoit fait juſqu'alors. Le Roi enſuite entra en matiere, & inſtruiſit ſon Connétable de l'état préſent des affaires : que les peuples & les Grands de Caſtille lui avoient donné avis du mécontentement général de la nation contre D. Pedre, que l'on murmuroit tout haut de ſa conduite auſſi cruelle qu'avant ſa diſgrace : que lui, D. Henri avoit reçu quantité de couriers & de lettres d'invitation de ſe rendre en Caſtille, & que les peuples le reconnoîtroient dès qu'il s'y montreroit. Du Gueſclin ne fit que rêver un moment, & répondit au Roi : « Il faut, Sire, vous rendre en Caſtille le plus promptement que vous pourrez : votre préſence & vos vertus acheveront de

décider le ſoulevement que l'affection qu'on a pour vous a excité en votre abſence : je vous y ſuivrai de près, malgré tous les empêchemens humains ; Dieu ſeul pourra s'y oppoſer ».

Pendant qu'ils étoient à diſcourir, il penſa leur arriver un terrible malheur : le Geolier ſe défia que ces trois Pélerins, qui avoient montré tant d'empreſſement à voir du Gueſclin, & qui tenoient avec lui une converſation ſi vive, ne fuſſent des gens de qualité déguiſés, ou des eſpions. Il en parla à ſa femme, & lui dit, que la fortune leur préſentoit une belle occaſion, & qu'il en falloit profiter, en avertiſſant le Prince de Galles de ce qui ſe paſſoit, & que ſi la choſe ſe trouvoit vraie, ils auroient infailliblement une récompenſe proportionnée à un ſi grand ſervice. La femme plus généreuſe que ſon mari, lui remontra qu'il établiſſoit-là ſa fortune ſur un fondement qui n'étoit ni certain, ni vraiſemblable : que ſi ces Pélerins n'étoient en effet que ce qu'ils paroiſſoient, ce ſeroit pour lui & pour elle une honte éternelle d'avoir tenté une pareille trahiſon, & que tout ce qui leur en reviendroit ſeroit d'être généralement mépriſés : que d'ailleurs

rien ne preſſoit puiſqu'ils ne ſortiroient qu'après leur dîner ; que cependant, pour ne négliger ni leur fortune, ni le ſervice du Prince, il falloit examiner de près quelles gens ce pouvoit être, & qu'elle verroit bien à leur mine & à leur contenance, ce qu'ils en devoient penſer. Le mari approuva le projet, & elle feignit d'aller les conſidérer ; mais en entrant dans la chambre où du Gueſclin étoit avec ſes quatre convives, elle leur raconta ce qui venoit de ſe paſſer entr'elle & ſon mari, ce qui jetta du Gueſclin & les autres dans une terrible conſternation, de crainte que cet homme n'allât les trahir par l'eſpoir d'une récompenſe. Mais elle les raſſura en diſant qu'elle s'étoit emparée des clefs, & elle les lui remit.

Cependant le dîner fut ſervi, & du Gueſclin, pour avoir toujours les yeux ſur ce dangereux homme, le fit reſter à dîner, lui & ſa femme avec la compagnie, & le repas fut auſſi gai qu'il pouvoit l'être. Sur la fin le mari quitte la table peut-être à mauvais deſſein, cherche les clefs des portes pour ſortir, & ne les trouvant point, il appelle ſa femme qui feint de ne ſavoir pas où elle les avoit miſes, ce qui le fit en-

trer en mauvaiſe humeur: du Gueſclin entendant leur conteſtation, ſort de la chambre avec un gros bâton à la main, & ſous prétexte de la brutalité du Geolier envers ſa femme, il lui en donne tant de coups, qu'il ne pouvoit plus ſe remuer. Enſuite il va prendre les clefs, & fait ſortir les trois Pélerins, qui, bien contens d'en avoir été quittes pour la peur, partirent bien vîte de Bordeaux. D. Henri pour reconnoître le bon ſervice du Gentilhomme, lui donna de quoi payer ſa rançon, ſe mettre en équipage & l'aller rejoindre.

Cependant il y avoit déja long-temps que Bertrand étoit priſonnier, & qu'on ne parloit point de le mettre à rançon, & en liberté. Le Conſeil d'Angleterre s'y oppoſoit ouvertement, parce qu'on le regardoit comme capable lui ſeul de déranger les projets des Anglois; on en penſoit autant à Bordeaux, & on craignoit que la ſortie de ce grand Capitaine ne donnât un nouveau branle aux affaires; ainſi d'une part & de l'autre, il étoit déterminé qu'on le garderoit.

Une aventure ſinguliere en ordonna autrement. Le Prince de Galles étant un jour e converſation avec en nom-

bre de Seigneurs de ſa Cour, le Sire d'Albret lui demanda s'il pourroit ſans le fâcher l'inſtruire d'un bruit qui couroit, & auquel des ennemis ou gens mal intentionnés pourroient donner quelqu'interprétation au préjudice de ſa gloire : » Non-ſeulement, dit le Prince en l'embraſſant, vous le pouvez, mais vous m'obligerez, & je recevrai cet avis comme une marque de votre attachement pour moi ». D'Albret raſſuré par ce diſcours, & connoiſſant le Prince capable de prendre en bonne part un pareil avertiſſement, lui dit : « On penſe dans le monde, Monſeigneur, que ce qui vous empêche de donner à Bertrand ſa liberté, comme vous l'avez donnée aux autres priſonniers, c'eſt que ſa valeur vous donne de la jalouſie, & même que vous le craignez. Que je le crains, moi, reprit le Prince avec émotion ! ah ! je ne crains perſonne, on ne me rend pas juſtice de m'attribuer de tels ſentimens ! je vous ſuis cependant obligé, & vous remercie de ce que vous venez de m'apprendre ». Enſuite après avoir un peu rêvé ; pour montrer, dit-il, que l'on ſe trompe, & que je ne crains point du Gueſclin, tout brave qu'il eſt, je vais le mettre en liberté

tout à l'heure ». Il fit appeller un de ſes Hérauts, & l'envoya prendre du Gueſclin dans ſa priſon pour le lui amener à l'inſtant. Pendant que le Héraut fût dehors, le Prince dit, il eſt vrai que Bertrand eſt un excellent homme, & je donnerois la moitié de la Guienne pour l'acquérir au Roi mon pere ; mais je ne porte aucun envie à l'eſtime que l'on a pour lui, & je le crains encore moins, mais ſi j'étois capable de craindre quelqu'un, ce ſeroit peut-être lui. Sur cela du Gueſclin arriva, mit un genou en terre, & ſalua le Prince très-profondément : le Prince le releva avec beaucoup de bonté, & lui demanda des nouvelles de ſa ſanté : par ma foi, Monſeigneur, répondit Bertrand, je m'ennuie bien de n'entendre que le chant des ſouris de Bordeaux, je ſouhaiterois bien entendre les roſſignols de mon pays. Il faut donc, repartit le Prince, vous en procurer la ſatisfaction : croiriez-vous qu'on débite dans le monde que je vous crains ? Du Gueſclin fit au Prince une profonde révérence, en diſant : on ne peut me faire plus d'honneur que de dire que mon épée ſoit redoutable à un Prince qui ſe fait également craindre & admirer par-tout. On

ſe trompe, Meſſire Bertrand, reprit le Prince, de penſer comme cela, je ne connois pas la peur : j'aime & je conſidere les braves hommes ; mais je n'en appréhende pas un ſeul, ainſi je vous mets à rançon. Du Gueſclin le remercia de la grace qu'il lui faiſoit, & dit en hauſſant la voix : « Je ne ſuis donc plus priſonnier, puiſqu'il ne tient plus qu'à de l'argent ; je n'héſite point à déclarer que le Roi D. Henri peut ſe regarder dès ce moment comme Roi de Caſtille : je l'en ferai couronner encore une fois, malgré tous ceux qui voudront s'y oppoſer : je le jure & y engage mon honneur en préſence de vous, Monſeigneur, & de tous les Chevaliers qui m'entendent ». Cette parole étonna toute la compagnie, & parut bien fiere : le Prince la releva, en diſant que cela ne ſeroit pas ſi aiſé qu'il ſe l'imaginoit. » Je ſais bien ce que je dis, reprit Bertrand, & j'oſe vous demander, Monſeigneur, s'il n'eſt pas vrai que vous vous reprochez d'avoir donné du ſecours à un homme auſſi méchant que D. Pedre, & qui a payé vos bienfaits de perfidies. Auſſi quand vous prîtes la peine d'aller en Eſpagne, perſonne ne put comprendre que vous euſſiez pris les ar-

mes pour un homme que vous en connoiſſiez ſi indigne, & que vous donnaſſiez votre protection au meurtrier d'une Reine auſſi reſpectable qu'étoit la Reine ſa femme, votre parente du meilleur côté, puiſqu'elle ſortoit du ſang des Rois de France, le plus noble qui ſoit ſur la terre. Au reſte, Monſeigneur, je n'aurois point dû être retenu dans vos priſons, je ne vous ai point fait la guerre, j'ai ſervi D. Henri contre D. Pedre, comme a fait Hüe de Caurelée, & un aſſez bon nombre de vos ſujets, avant que vous les euſſiez rappellés. Il n'y eut jamais de querelle plus juſte que celle que nous avons ſoutenue, & je n'ai pas eu deſſein de rien faire contre vos intérêts perſonnels. Quoiqu'il en ſoit de ma rançon, faites-moi la grace de vous en expliquer, & je ſuis prêt à la payer : mais je vous ſupplie de faire attention que je ſuis un pauvre Chevalier, qui n'ai de bien que ce que j'ai pu gagner dans le métier des armes ».

Le Prince lui répondit, Meſſire Bertrand, vous êtes le maître qu'il ne vous en coûte rien pour votre rançon, je me contente de votre parole que vous ne porterez jamais les armes contre le Roi

mon pere & contre moi. Du Gueſclin ſe crut preſque offenſé de la propoſition. Eh ! quoi ! Monſeigneur, répondit-il, avec vivacité, eſt-il poſſible qu'un Prince ſi vaillant, & le plus honnête homme du monde, me faſſe une condition auſſi contraire à mon devoir ? J'aimerois mieux mourir que de vous donner une parole qui me deshonoreroit pour toute ma vie. Hé bien donc, reprit le Prince Anglois, je vous quitte de votre rançon pour ce que vous voudrez, & ne veux de votre argent que par formalité : vous êtes un homme de mérite, & je ne vous taxe qu'à cent francs, & encore moins ſi vous voulez, décidez-en vous-même. Du Gueſclin crut que le Prince ſe divertiſſoit pour voir ce qu'il diroit, & que les Anglois auroient voulu lui voir faire une baſſeſſe, pour avoir occaſion de l'eſtimer moins : il répondit au Prince qu'il ne ſeroit pas raiſonnable qu'on lui fît une compoſition ſi diſproportionnée, & qu'un homme qui avoit, comme lui, commandé des armées Royales avec honneur, fût rançonné comme un ſoldat ; & qu'il s'eſtimoit aſſez pour croire devoir payer cent mille florins d'or. Comment, s'écria le Prince, cent mille

florins d'or : c'eſt trop, & je n'en veux pas tant. En ce cas-là, reprit du Gueſclin, voici mon dernier mot ; je me taxe à ſoixante-dix mille, je n'en rabattrai pas une obole. Le Prince admirant le grand cœur & le bon ſens de du Gueſclin, lui demanda où il prendroit une ſi groſſe ſomme, s'il étoit vrai qu'il fût un ſi pauvre Chevalier. J'ai des amis, répondit Bertrand, & les Rois de France & de Caſtille ne me laiſſeront pas en arriere pour ſi peu de choſe ; il y a en Bretagne cent Chevaliers qui vendront leurs terres pour m'acquitter, & enfin les femmes de France fileront aſſez dans un an pour faire ma ſomme. Mais tel porte ſa bourſe à ſa ceinture, qui ne ſait pas que ſon argent ſervira pour ma rançon.

Après tous ces diſcours, le Prince fit apporter du vin, & but avec du Gueſclin pour lui donner avant ſon départ une derniere marque de ſon eſtime & de ſon amitié, & lui dit : vous voilà libre, vous pouvez déſormais aller où il vous plaira chercher votre ſomme. Chandos & de Caurelée lui offrirent leurs bourſes, il prit d'eux ſeulement de quoi payer ce qu'il pouvoit devoir dans Bordeaux & pour la route qu'il avoit à faire.

Le bruit fut bientôt répandu dans la ville que du Gueſclin étoit libre ; le peuple ſortit auſſi-tôt en foule des maiſons, & emplit la rue qui étoit vis-à-vis le Palais du Prince de Galles, lequel voyant cet empreſſement du public, obligea du Gueſclin de ſe montrer par les fenêtres. La Princeſſe de Galles étoit alors à Angoulême où elle apprit cette nouvelle ; elle écrivit à ſon mari qu'elle le prioit de ne pas laiſſer partir Bertrand qu'elle ne fût arrivée à Bordeaux : ſi-tôt qu'elle y fut, on lui préſenta une quantité de baſſins de confitures de la part de la ville, avec une proviſion des meilleurs vins de toute la Gaſcogne, ſuivant l'uſage. Avant que de toucher à rien, elle demanda ſi on avoit fait la même civilité à du Gueſclin : on lui répondit que la ville l'avoit fait ſeulement complimenter ; auſſi-tôt elle ordonna que tout ce qui venoit de lui être préſenté fût porté de ſa part au logis de Bertrand avec défenſe que perſonne en retînt la moindre choſe, & elle chargea encore l'Officier qui devoit lui remettre le préſent, de lui dire de ſa part, qu'elle l'attendoit le lendemain pour dînet avec elle. Du Gueſclin ſe trouva très-honoré d'une pareille invitation,

la reçut avec reſpect, & promit de n'y pas manquer.

Le lendemain il ſe rendit au Palais à midi, & le trouva plein de monde, & ſur-tout de la premiere Nobleſſe de la Guienne, qui s'y étoit rendue pour le voir. La Princeſſe lui fit l'accueil qu'elle auroit pu faire à un grand Prince, lui donna des témoignages extraordinaires de ſon eſtime, & elle le força de dîner à ſa table, malgré toutes les difficultés que le reſpect l'obligea de faire. Après le dîner, elle lui témoigna ſa ſurpriſe de la ſomme exceſſive à laquelle il s'étoit lui-même taxé pour ſa rançon, qu'elle étoit réſolue à lui faire un préſent de trente mille florins d'or pour contribuer au paiement, & qu'elle vouloit qu'il les acceptât. Du Gueſclin ſe jetta aux genoux de la Princeſſe, & lui dit: Madame, j'ai toujours crû juſqu'ici être le plus laid Chevalier qu'il y eût en France, mais je commence à avoir meilleure opinion de ma perſonne, puiſque les Dames me font des préſens de ſi grande conſéquence: je n'en puis refuſer un qui me vient de la plus belle & la plus illuſtre main du monde, je l'accepte avec tout le reſpect & la reconnoiſſance dont je ſuis capable. La Princeſſe le retint juſqu'au

juſqu'au ſoir à converſer enſemble, & quand il eut pris congé d'elle, & qu'il rentra chez lui, il trouva que les trente mille florins y étoient déja, & que les Tréſoriers de la Princeſſe les y avoient portés.

L'uſage qu'il fit de cette ſomme ne fut pas de la donner en déduction de ſa rançon; il commença par rendre à Chandos & Caurélée ce qu'il avoit emprunté d'eux, enſuite il prit ce qu'il lui falloit pour ſon voyage, & employa tout le reſte à délivrer les ſoldats Bretons priſonniers à Bordeaux. Le Prince de Galles voulut faire à Bertrand le même honneur que la Princeſſe lui avoit fait, & lui donner à dîner; il accompagna le repas de tous les plaiſirs qui pouvoient ſe donner en ce temps là, & la fête dura tout le jour. A l'exemple du Prince, Chandos, Caurelée & pluſieurs autres des premiers Seigneurs de la Cour le régalerent l'un après l'autre, après quoi il quitta Bordeaux, laiſſant à tout le monde la plus haute idée de ſa perſonne.

En ſortant de la ville, il fut rencontré par un pauvre Gentilhommes Breton à pied: Bertrand le reconnut pour l'avoir vu ſervir en France & en Eſpagne,

& lui demanda ce qu'il faiſoit, & d'où il venoit : Monſeigneur, lui repondit-il, je vous croyois encore priſonnier, & je me conſolois de l'être moi-même, pendant que vous étiez hors d'état de commander ; mais aujourd'hui que je vous vois libre, je ſuis au déſeſpoir de retourner me conſtituer priſonnier : je reviens de Bretagne, où j'étois allé pour faire l'argent de ma rançon, je n'ai pu y parvenir, & je retourne me remettre aux Anglois. Hé, dit Bertrand, combien vous faut-il pour payer votre rançon ? Cent francs, répondit le Breton. Vous vous mécomptez, dit du Gueſclin, il vous faut le double, ſçavoir, cent francs pour votre rançon, cinquante pour avoir un cheval, & autant pour vous mettre en équipage. Il commanda à celui qui portoit ſon argent de donner deux cens francs à ce pauvre Gentilhomme, qui lui fit des remercimens à proportion du bienfait, & lui jura que dès qu'il auroit nouvelle de ſa premiere marche, il le joindroit, en état de le ſuivre par-tout.

Du Gueſclin, en quittant Bordeaux, avoit dirigé ſa route vers le Languedoc, pour y voir le Duc d'Anjou, frere du Roi, avant que de ſe rendre à Paris &

en Bretagne : il apprit en chemin que ce Prince étoit alors en Provence à faire la guerre contre la Reine Jeanne de Naples, Comteſſe de Provence, & qu'il étoit actuellement occupé au ſiege de Taraſcon (1). Il ſe rendit en diligence auprès de lui pour avoir ſa part à la priſe de cette place. Le Duc d'Anjou, qui l'honoroit d'une amitié & d'une eſtime particuliere, court au-devant de lui l'embraſſe & dit: voici un moment que j'ai long-temps ſouhaité, & je jouis du plaiſir de revoir l'incomparable Bertrand couronné de mille nouveaux lauriers. Du Gueſclin lui repondit : » Vous voyez à vos pieds, Monſeigneur, un priſonnier qui va chercher ſa liberté dans la bourſe de ſes amis ; j'ai ſçu que vous aſſiégiez Taraſcon, & je ſui accouru pour vous y ſervir : & ſi je n'ai pas encore la liberté de m'armer, du moins ai-je deux poings dont je ferai uſage ». Le Duc d'Anjou lui répondit, que ſa

(1) Les Ecrivains ne s'expliquent point ſur le ſujet de cette guerre; il y a apparence qu'elle étoit une ſuite de celle que cette Reine avoit avec le Roi d'Aragon, ou peut-être à cauſe de Beaucaire, dont Taraſcon commande le commerce par le Rhône, qui ſépare ces deux places.

rançon ſeroit payée, mais qu'en attendant il eſtimoit ſa préſence au prix d'une armée entiere; que le courage de ſes troupes en alloit redoubler, & celui des aſſiégés s'affoiblir, au point d'être forcés de ſe rendre.

Du Gueſclin ne ſe donna que le temps d'embraſſer les amis qu'il avoit dans l'armée du Prince, & de recevoir les témoignages de la joie que ſon arrivée y avoit répandue : enſuite il appella un Héraut avec lequel il alla ſeul juſqu'aux barrieres des portes de la ville. Il fit appeller l'Officier qui étoit de garde, lui dit qu'il vouloit parler au Gouverneur, & ſe fit annoncer par ſon nom. Le Gouverneur, au nom de du Gueſclin, vint à l'inſtant, accompagné des principaux Officiers & des plus notables habitans; ils ſortirent tous ſur le pont, prierent du Gueſclin d'entrer dans leur ville, pour qu'ils euſſent l'honneur de le recevoir avec tout le reſpect dû au plus grand Capitaine du monde. Il les remercia de leur civilité, & leur dit : » Je ne viens point à vous comme un ennemi, vous me voyez même ſans armes (il n'avoit effectivement point d'épée, mais ſeulement une baguette à la main) ; ainſi vous pouvez juger de

mes intentions : je ne viens que pour vous conjurer de ne pas vous opiniâtrer dans une réſiſtance qui ſeroit inutile, & où vous riſqueriez trop. Je vous conſeille de profiter de la bonne diſpoſition où eſt le Duc d'Anjou de vous recevoir à compoſition, & de ne pas lui donner le temps d'en changer. Je vous avertis encore que l'armée du Prince vient d'être rafraîchie par un renfort de deux mille Bretons, conduits par mon frere Olivier du Gueſclin, & par le Seigneur de Mauny. Ces troupes fraîches ſont impatientes de vous donner l'aſſaut : on attend encore à tout moment toutes les forces du Languedoc : c'eſt à ma priere que le Prince a différé l'aſſaut d'un jour : mais ſi vous refuſez de vous rendre, attendez-vous que certainement votre ville ſera attaquée demain de toutes parts, & vous, vos familles, & vos biens, ſerez expoſés à la fureur du ſoldat victorieux. Quant à moi, qui ſuis venu à vous en qualité d'ami, je ceſſerai de l'être, & deviendrai votre ennemi ſi vous perſiſtez à vous défendre ».

Le gouverneur lui répondit très-ſagement, lui expoſa les raiſons qu'il avoit de tenir encore, lui rendit compte au

vrai de l'état de la ville, & lui dit : je m'en rapporte à vous, Meſſire Bertrand, conſeillez-moi ſur votre honneur ce que vous feriez ſi vous étiez à ma place. Du Gueſclin lui fit connoître qu'il étoit abſolument dans la néceſſité de ſe rendre, tant par ſa ſituation, que par les forces de l'armée du Prince. Le Gouverneur en convint, & demanda juſqu'au lendemain matin pour en délibérer avec ſon Conſeil, & du Gueſclin le lui accorda ; enſuite ils prirent congé l'un de l'autre avec de grandes marques d'eſtime réciproque.

Les aſſiégés s'aſſemblerent, & les avis furent fort partagés dans leur Conſeil ; mais enfin on ſe décida pour venir préſenter les clefs au Duc d'Anjou. Cette réſolution priſe, les quatre principaux habitans ſortirent, & ayant été introduits dans la tente du Prince, qu'ils trouverent environné d'un grand nombre de Seigneurs, ils ſe jetterent à ſes pieds, lui dirent qu'ils venoient lui préſenter les clefs d'une ville qui ſe faiſoit honneur de devenir Françoiſe, puiſque c'étoit à ſes armes qu'elle ſe ſoumettoit ; qu'ils s'abandonnoient entiérement à ſa clémence, eſpérant qu'il leur pardonneroit, & qu'il les traiteroit comme des

gens qui ne s'étoient pas défendus comme ennemis, mais par devoir, & par la fidélité qu'ils devoient à leur Souveraine.

Le Duc fut quelque temps ſans répondre, & même il leur jettoit des régards de colere : mais du Gueſclin s'en apperçut, & comme il étoit plein d'humanité, ſur-tout envers les ennemis qui ſe ſoumettoient, il prit la parole & lui demanda grace pour eux, le priant d'avoir égard à cette quantité de femmes, d'enfans & d'autres perſonnes innocentes qui étoient dans la ville. A cela le Duc un peu radouci, lui répondit : Meſſire Bertrand, je vous les donne, diſpoſez-en comme vous voudrez, auſſi ſont-ils votre conquête plutôt que la mienne. Alors les clefs furent rendues, & du Gueſclin prit les enſeignes du Duc, alla lui-même les placer ſur la principale porte, & laiſſa des ſoldats pour les garder.

Le prince s'y tranſporta dans le même jour. Il trouva les femmes à genoux dans les rues, qui les cheveux épars lui crioient miſéricorde : il en fut touché, & leur dit : raſſurez-vous, tout eſt pardonné ; mais remerciez-en Meſſire Bertrand du Gueſclin, qui incline toujours

pour la douceur. C'eſt ainſi que le Duc d'Anjou ſe vit maître de Taraſcon qu'un geand nombre de ſoldats n'avoit pu réduire, & que du Gueſclin ſeul & déſarmé avoit obligé de capituler, ſans preſque d'autre violence que la gloire que ſon nom portoit avec lui.

Après ce léger exploit, il prit congé du Duc, qui lui témoigna ſa ſatisfaction du ſervice qu'il venoit de lui rendre, & lui fit préſent de trente mille florins d'or, pour contribuer au paiement de ſa rançon. Bertrand les accepta avec de grands témoignages de reconnoiſſance, & ayant pris des quartiers pour ſes deux mille Bretons, & leur ayant enjoient de ſe tenir prêts pour l'accompagner en Eſpagne, il partit & prit ſa route par Avignon, où il eut l'honneur de voir le Pape, & accompagné de quelques-uns de ſes amis, continua ſa route pour ſe rendre à Paris auprès du Roi.

Dans les premiers jours de ſa marche, il lui arriva une aventure où il eut occaſion de ſignaler ſon caractere généreux. Dix Gentilhommes Bretons, faits priſonniers comme lui à Navarret, s'en retournoient de Bordeaux en Bretagne, ſur leur parole, pour y aller chercher

l'argent de leur rançon : ils entrerent dans une Auberge de la route, & mirent leurs chevaux à l'écurie. Leur équipage faiſoit pitié, quelques-uns étoient à pied, les autres mal montés, leurs habits de vrais haillons, &, ce qu'il y avoit de plus fâcheux, ils étoient ſans argent. Le maître de la maiſon les voyant en ſi mauvais état, leur demanda qui payeroit la dépenſe qu'ils alloient faire ; ne vous inquiétez pas, leur dirent-ils, nous ſommes bons pour vous payer ; nous venons de Bordeaux, où nous avons été mis à rançon, ayant été faits priſonniers avec le fameux du Gueſclin à la bataille de Navarret, & nous allons ſur notre parole chercher de l'argent dans notre pays. Nous ſçavons ſeulement que du Gueſclin eſt en liberté depuis quelques jours à la même condition que nous, & notre intention eſt de le joindre où nous pourrons pour le ſuivre par-tout. L'Hôte qui avoit été homme de guerre, les reconnut à leur accent, leur demanda avec empreſſement des nouvelles de du Gueſclin, & de ſes aventures, & ſe fit raconter les belles actions qu'il avoit faites en Eſpagne, dont il fut ſi charmé, qu'il leur dit, puiſque vous avez combattu ſous un ſi grand

Capitaine & que vous êtes Bretons comme lui, ſoyez les bien venus, je vais vous traiter comme des amis, & comme je recevrois mes propres enfans, & tout de ſuite ordonna que l'on préparât un bon repas. A peine y avoit-il une demi-heure que ces dix Gentilshommes étoient dans l'Auberge, que du Gueſclin y entra : dès qu'ils ſçurent que c'étoit lui, ils coururent lui rendre leurs devoirs & ſe faire reconnoître, & lui rendirent compte du bon accueil que l'Hôte leur avoit fait pour l'amour de lui. Du Gueſclin prit ſa place à leur table au milieu d'eux, avec ſes amis, & les fit tous dîner avec lui : ces pauvres Gentilshommes vouloient s'en excuſer par reſpect, & par la diſproportion qu'il y avoit entre eux & un homme de ſon rang & de ſa dignité, mais il les contraignit de ſe mettre à table. Quand le repas fut fini, il s'informa d'eux à quoi montoient leurs rançons ; ils répondirent qu'ils avoient compoſé pour tous, & s'étoient engagés les uns pour les autres à quatre mille francs : il faut bien, dit-il, les trouver, & encore autant, ſavoir, deux mille pour vos armes, mille pour votre voyage, & mille pour l'honête homme qui vous a ſi bien

reçus à ma conſidération. Ce qu'il fit exécuter à l'inſtant par ſon Tréſorier ; enſuite de quoi ils ſe ſéparerent après que les Gentilshommes ſe furent acquittés de leurs actions de graces pour un bienfait ſi conſidérable, & qui leur étoit venu auſſi à propos. Ils s'habillerent, ſe remirent en bon équipage & retournerent à Bordeaux porter l'argent de leurs rançons ; cette heureuſe aventure leur en ocaſionna une autre fort plaiſante.

Celui qui les avoit pris, & à qui ils porterent l'argent, les voyant revenir ſi-tôt, ſi bien équipés & ſi bien vêtus, s'imagina qu'ils avoient dévaliſé quelques Marchands ſur le grand chemin, & les dénonça au Sénéchal de Bordeaux, qui les fit mettre en priſon & les interrogea ſéparément : toutes leurs réponſes ſe trouverent uniformes ; ils lui apprirent la rencontre qu'ils avoient faite de du Gueſclin, & tout le reſte. Il n'en fallut pas davantage pour les faire élargir. Au nom de du Gueſclin, perſonne ne douta de la vérité d'un ſi beau trait de ſa généroſité. Le Prince de Galles en fut informé, & s'écria, en vérité ce du Gueſclin eſt un excellent Chevalier en tout ce qu'il fait : & s'il continue, jamais homme n'aura fait une ſi belle

carriere que lui, & Dieu nous garde nous-même de regretter un jour de ne l'avoir pas retenu. Chandos qui étoit Gouverneur de Nyort, ſçut qu'il devoit paſſer par cette ville, s'y rendit en diligence pour l'y recevoir, & lui fit rendre autant d'honneur qu'il auroit pu faire au Roi d'Angleterre lui-même : il le conduiſit & le traita juſques dans Poitiers, où le Gouverneur, par ordre du Prince de Galles, le reçut avec tous les honneurs poſſibles, & l'accompagna juſqu'à Tours où il y avoit ordre du Roi de France de lui faire une pareille réception : le même ordre étoit donné ſur toute ſa route, à Amboiſe, Blois & Orléans. Enfin il arriva à Paris, & deſcendit au Palais des Tournelles où le Roi étoit logé, & dont il fut reçu avec des témoignages de joie, d'eſtime & d'amitié inexprimables.

Après avoir paſſé huit ou dix jours auprès du Roi, Sa Majeſté lui donna congé d'aller en Bretagne, avec ſa parole Royale de ne pas manquer une ſeule occaſion de lui donner des marques de ſon eſtime, & du cas qu'il faiſoit de ſon mérite & de ſa valeur. Sur cela du Gueſclin renouvella au Roi les aſſurances de ſa fidélité, le Roi lui répartit : je ſerois

injuſte ſi j'en doutois, je ſuis même très-aſſuré que par-tout où vous vous trouverez, vous quitterez tout pour mon ſervice, ſi j'ai beſoin de votre épée. Du Gueſclin lui en fit ſerment, & que rien ne ſeroit capable de le retenir ailleurs. Enfin comblé des bontés de ſon Prince & de l'affection de toute la Cour, il prit le chemin de Bretagne.

Il envoya devant lui un de ſes Officiers trouver de ſa part le Duc (1) à Nantes, ſans doute pour ſavoir s'il ne trouveroit pas mauvais qu'il entrât dans la Province, & pour lui préſenter ſes reſpects. Le Duc, qui étoit plein d'honneur & de cœur, reçut le Gentilhomme de du Gueſclin très-gracieuſement, & le chargea de dire à ſon Maître, que non-ſeulement il pouvoit paſſer & réſider par toutes les terres de ſon obéiſſance, mais qu'il ſeroit lui-même fort aiſe de voir un homme qui étoit l'honneur de la Bretagne & de toute la Chrétienté, qu'ainſi il ſeroit le bien-venu par-tout. Bertrand prit ſa route par Craon & Rennes, & ſe rendit à la Roche d'Airien

(1) C'étoit Jean, Comte de Monfort, contre lequel, & contre ſon pere, Bertrand avoit ſi long-temps porté les armes, comme on l'a vu.

où étoit ſa femme, & dont le nouveau Duc Jean le Conquérant avoit confirmé à du Gueſclin le don que Charles de Blois lui avoit fait de l'uſufruit. Là, il reçut les viſites de tout ce que la Bretagne avoit de plus haute Nobleſſe : le Vicomte de Rohan, le Seigneur de Craon, Raoul de Tréal, Evêque de Rennes, Jean de Laval, les Sires de Beaumanoir, de Coëtquen, de Montbourcher, de Dinant, de la Beilliere, de Quitté, & tous les autres Seigneurs de Bretagne, d'Anjou & du Maine, s'y rendirent avec empreſſément, ainſi que pluſieurs de la baſſe Normandie.

De ſon premier voyage en Eſpagne, il avoit rapporté une ſomme de cent mille livres, qu'il avoit miſe en dépôt à l'Abbaye du Mont Saint Michel. De retour de Bordeaux, & voulant payer ſa rançon, il parla de cet argent à Typhanie Raguenel ſa femme, & lui dit qu'il vouloit le retirer pour en payer une partie, afin de n'être à charge que pour le ſurplus à ſes amis, de qui il ſeroit forcé de l'emprunter. Elle lui répondit qu'il ne falloit plus compter ni ſur ſon argent d'Eſpagne, ni ſur les revenus de ſes terres de Longueville, de Pontorſon, Provence, la Guerche, la Roche d'Ai-

rien, & autres, non plus que ſur ſa vaiſſelle, & ſur ſes pierreries, bagues & bijoux à elle-même : » J'ai, dit-elle, employé ou engagé tout cela pour ſecourir les pauvres Gentilshommes qui ont ſervi ſous vous, en payant la rançon des uns, remettant d'autres en équipages, récompenſant les autres, enfin en vous acquérant le plus de braves gens que j'ai pu ». Du Gueſclin l'embraſſa tendrement, & lui dit qu'elle avoit encore mieux fait qu'elle ne croyoit, & que c'étoit véritablement bien ménager & bien employer l'argent, & s'enrichir réellement que d'en avoir fait un uſage ſi judicieux, puiſque l'acquiſition d'un vaillant homme étoit préférable à celle d'une Seigneurie, & qu'un bon ſoldat valoit mieux qu'un tréſor ; & il ajouta : » Ce que vous avez fait-là, me procurera non-ſeulement plus de gloire par la valeur des braves gens que vous m'avez attachés, mais j'eſpere que j'en acquérerai beaucoup plus de biens que vous n'en avez employé. Les Seigneurs qui étoient alors, comme nous avons dit, en grand nombre à la Roche d'Airien, inſtruits de la généroſité de la Dame du Gueſclin, convinrent enſemble d'avancer à leur ami la ſomme dont il avoit

beſoin pour payer ſa liberté, & l'exécuterent en très-peu de jours : le Comte de Laval ſeul lui prêta quarante mille livres, les autres chacun ſelon ſes forces, enſuite toute cette Compagnie ſe ſépara avec toutes les proteſtations poſſibles d'amitié réciproque.

Du Gueſclin reſta encore quelque temps chez lui pour arranger ſes affaires, après quoi il partit pour Bordeaux. Il prit ſa route par Pontivy, où ſéjournoit le Vicomte de Rohan & de là ſe rendit à Nantes, où le Duc n'oublia rien pour lui faire une réception magnifique. De Nantes il alla en droiture à la Rochelle, où il trouva encore un nombre de ſes Gendarmes Bretons, pris à Navarret, dans le même cas de ceux qu'il avoit déja aſſiſtés de ſon argent : ce n'eſt pas la peine, leur dit-il, que vous faſſiez une ſi longue traite que d'aller en Bretagne & d'en revenir : il vaut mieux que je vous donne ici l'argent de vos rançons, & que vous retourniez à Bordeaux vous en acquitter : puis vous irez en Languedoc, m'attendre pour m'accompagner en Eſpagne. Il commanda à ſon Tréſorier de leur donner le montant de leurs rançons ; & de quoi ſe rémonter & faire leur route : en ſorte qu'en

partant de la Rochelle il ne lui reſtoit plus d'argent & qu'il fut obligé d'en prendre chez des Banquiers, & de tirer des lettres de change ſur les Fermiers de toutes ſes terres. Enfin il ſembloit que rien ne fût à lui, tout étoit pour les pauvres & les gens de guerre, juſqu'à ſes habits & ſes chevaux; il ne ſe réſervoit que le droit & le plaiſir de faire des heureux. Les Rochelois témoins de cette exceſſive généroſité ne pouvoient contenir leur admiration, & peu à peu conçurent pour lui une affection qui eut enfin des ſuites très-conſidérables, comme nous le dirons dans le temps.

Du Gueſclin arrivé à Bordeaux, ſe rendit chez le Prince de Galles, qu'il trouva dans ſon Palais avec Jean Chandos ſon Connétable, Hüe de Caurelée & pluſieurs autres Seigneur de ſa Cour. Sitôt que le Prince apperçut du Gueſclin, il ſe leva, & l'empêcha de ſe jetter à ſes genoux: il entra en converſation, le queſtionna ſur ſon voyage, & lui dit qu'il avoit fait grande diligence pour une ſi longue route, qu'il étoit informé qu'il apportoit des fonds pour payer ſa rançon, & même beaucoup plus qu'il ne lui en falloit. Du Gueſclin lui répondit: » il eſt vrai, Monſeigneur, que j'ai perdu le

moins de temps que j'ai pu, & que j'étois fort impatient de jouir de ma liberté entiere, & d'aller ſervir le Roi D. Henri qui m'attend actuellement en Eſpagne. Il eſt vrai auſſi que j'ai trouvé plus d'argent qu'il ne m'en falloit pour dégager ma parole, mais je n'ai pas crû pouvoir l'employer plus utilement & plus honorablemenr qu'à délivrer tant de pauvres Soldats ou Gentilshommes qui n'avoient pas le moyen de ſe racheter, qui tous valent mieux que moi, & qui ſont à préſent à m'attendre en Languedoc: il ne me reſte pas ſeulement un florin des ſoixante-dix mille que je vous apportois, mais j'ai la ſatisfaction d'avoir procuré la liberté à quatre mille braves hommes ». Le Prince lui demanda en ſouriant, comment donc nous arrangerons-nous? Et du Gueſclin lui répondit: Je ne ſuis pas ſi difficile à prendre ici, que je l'étois aux plaines de Navarret, vous pouvez vous aſſurer de ma perſonne: & même je me ſouviens aſſez bien où eſt ma priſon, pour m'y rendre moi-même & ſans eſcorte, j'y attendrai de nouveaux fonds pour ma rançon, & peut-être vous ſeroit-il plus avantageux qu'elle ne vous fût jamais payée ». Le Prince lui dit, demeurez avec nous ſur votre parole,

je ſuis content de vous ſavoir dans la ville, votre argent viendra quand il pourra.

Enſuite le Prince de Galles ſe retira à l'écart avec Chandos : » Il a, dit-il, peut-être raiſon de dire qu'il nous ſeroit utile qu'il ne payât jamais ſa rançon, je commence à le croire : j'ai un preſſentiment qui m'inquiete, & que je ne ſçaurois ſurmonter, que nous regretterons un jour de ne l'avoir pas gardé pour toujours quand nous le pouvions ; & je crois qu'il y auroit eu plus d'avantage pour nous à le retenir, que de recevoir dix fois la valeur de ce qu'il nous doit : & ſouvenez-vous-en, je vous prédis que quelque jour ſa liberté coûtera cher à l'Angleterre ». Chandos fit à cela la réponſe d'un adroit Courtiſan ; il convint que Bertrand étoit un grand Capitaine, un excellent ſujet, & un ennemi redoutable ; mais que tant que Dieu conſerveroit à l'Angleterre le vaillant Prince de Galles, les armes Angloiſes ſeroient toujours victorieuſes & triomphantes : au reſte, Monſeigneur, ajouta-t-il, c'eſt de votre part une action honorable de l'avoir mis à rançon, vous ne pouviez même gueres vous en diſpenſer ; & je crois que le Pape, les Rois de France

& d'Aragon, & D. Henri ne tarderont pas à le délivrer, que ſon argent eſt bien prêt à venir.

La prédiction de Chandos ſe trouva juſte, car dès le lendemain de cette converſation & de l'arrivée de du Gueſclin, comme le Prince de Galles étoit à table pour dîner, des perſonnes inconnues vinrent le trouver & lui dire qu'ils avoietnt ordre de lui payer la rançon de du Gueſclin, & le ſupplierent d'ordonner qu'on reçût leur argent. Le Prince qui ne s'y attendoit pas ſi-tôt, & qui, comme nous venons de le dire, auroit voulu l'attendre long temps, reçut le compliment avec un peu d'émotion; cependant il ordonna que l'argent fût reçu, & leur demanda qui ils étoient, d'où ils venoient, & qui avoit fourni ces fonds. Ils lui répondirent qu'ils n'avoient point ordre de s'expliquer juſques-là, & qu'ils lui demandoient en grace de les en diſpenſer. Du Gueſclin dinoit dans la même ſalle avec des Officiers Anglois, mais à une autre table; quand il vit ce qui ſe paſſoit, il but à la ſanté du Princes de Galles & de ſes libérateurs, alors l'un deux s'approcha de lui, & lui dit publiquement qu'ils avoient ordre non-ſeulement de payer les ſoixante-dix mille

florins d'or pour ſa liberté, comme ils venoient de faire, mais de lui en offrir à lui-même encore cent mille, & plus même, s'il en vouloit. Il ne m'en faudra pas tant, lui répondit du Gueſclin, je n'en prendrai que le néceſſaire pour délivrer tout les priſonniers François, Bretons & Caſtillans qui ſont ici depuis la bataille, les mettre en équipege pour me ſuivre.

Cétoit-là de ſe part un acte de prudence & d'intelligence autant que de généroſité. En acquérant pour lui-même beaucoup d'honneur, il s'aſſuroit d'un bon nombre d'excellens hommes de guerre que la reconnoiſſance lui attachoit autant que l'affection qu'ils lui avoient portée auparavant, & il étoit ſûr par-là de mener à D. Henri des ſoldats invincibles. Il avoit encore fait une réflexion digne d'un Capitaine auſſi ſage qu'il l'étoit : c'eſt que s'il eût payé ſimplement ſa rançon, & qu'il eût laiſſé ces priſonniers dans leur état, on les auroit mépriſés & négligés, & avec le temps il auroient tous péri dans la captivité & la miſere.

Il ſe fit donc expédier des quittances en bonne forme par les Miniſtres du Prince : après quoi il alla s'acquitter des

actions de graces qu'il lui devoit pour les bons traitemens qu'il en avoit reçus, & tout de ſuite prendre congé de lui, & il lui dit: » Je pars pour l'Eſpagne, où peut-être aurai-je l'honneur de vous voir, car vraiſemblablement vous y ferez un ſecond voyage pour rétablir encore D. Pedre, qui a ſçu auſſi mal s'y conſerver depuis qu'il eſt remonté ſur le trône, qu'il avoit mal ſçu s'y maintenir: mais, Monſeigneur, ſi vous y remenez vos Anglois, vous ne devez pas vous attendre à y avoir le même ſuccès qu'à votre premiere campagne: D. Henri prendra d'autres meſures pour vous réſiſter ». Le Prince ſur cela lui répondit: allez, à la bonne-heure; quant à moi, je ne ſçais pas encore le parti que j'aurai à prendre. Ainſi Bertrand le quitta, & prit bientôt la route d'Eſpagne.

Le Prince de Galles étoit bien éloigné de faire un ſecond voyage en faveur de D. Pedre qui l'avoit payé de ſes peines par des perfidies: il craignoit d'ailleurs de n'y pas réuſſir & de perdre dans une ſeconde campagne les lauriers de la premiere; il craignoit encore que le Roi Edouard n'en fût pas d'avis; il étoit ſans argent, ſon expédition pour D. Pedre avoit tellement épuiſé ſes finances

qu'il s'étoit obéré & endetté de toutes parts ; il devoit à tout le monde, & n'avoit plus de crédit. Il ſavoit auſſi que les plus grands Seigneurs de la Guienne étoient très-mécontens de ſon gouvernement & de ſa conduite, & qu'ils s'étoient rendus en grand nombre à la Cour de France ; pour ſupplier le Roi de faire ceſſer les violences de ce Prince : de ſorte que quand il l'auroit voulu & qu'il eût eu de l'argent, il n'auroit pû mettre ſur pied une armée aſſez forte pour repaſſer en Eſpagne, & la faute auroit été d'autant plus grande, que s'il ſe fût éloigné de la Guienne, la mutinerie qui fermentoit auroit ſans doute éclaté tout-à-fait en ſon abſence. Ainſi le départ de du Gueſclin avec tous les bons ſoldats qu'il emmenoit lui ſembloit avantageux, dans l'eſpérance qu'il en périroit une bonne partie, & peut-être du Gueſclin lui-même ; que le reſte en reviendroit hors de ſervice & que ce ſeroit autant de forces & un grand Capitaine de moins pour la France, qui l'empêcheroient de ſeconder les mécontens de Gaſcogne.

Pendant que tout ce qne nous venons de raconter ſe paſſoit, les troupes de du Gueſclin s'étoient toutes raſſemblées

en Languedoc, tant celles qui y étoient déja, que celles qu'il avoit lévées en France, en Bretagne & en Guienne; en ſorte que dès qu'il les eut jointes, il ne fut plus queſtion que d'entrer ſur les terres d'Eſpagne. Le Roi D. Henri, dont on a vu le voyage à Bordeaux & ſon départ en habit de Pélerin, s'étoit rendu heureuſement à Toulouſe après bien des peines & des dangers & tous ſes compagnons de voyage avec lui. Le Duc d'Anjou étoit alors à Villeneuve d'Avignon; cela fit que le Prince deſcendit dans une Hôtellerie où il courut le plus grand danger d'être découvetr. Un Gentilhomme Gaſcon, cadet du Comte de Comminges, ou plutôt bâtard de la Maiſon (1), avoit ſuivi D. Henri depuis ſa retraite de la bataille de Naverret, & n'en avoit perdu la trace que quand le Prince s'étoit déguiſé en Pélerin. Il ſe propoſoit de l'enlever où il pourroit le trouver, & de le livrer à D. Pedre de qui il eſpéroit de grandes récompenſes. Ayant compris que D.

(1) Ce qui fait voir que c'étoit un bâtard, c'eſt qu'on l'appelloit le Bourg de Comminges. C'étoit-là alors le ſobriquet de tous les bâtards de grandes Maiſons.

Henri

Henri ſe rendroit néceſſairement en Languedoc, il avoit laiſſé un Ecuyer à ſon ſervice dans l'Hôtellerie des balances (1) à Toulouſe pour examiner tous les Etrangers juſqu'à ce qu'il eût découvert D. Henri : ce fut juſtement là que le Prince ſe logea. Auſſi-tôt l'Ecuyer dépêche un exprès à ſon Maître, (qui attendoit à Comminges les avis de ſes eſpions) : il lui marque qu'il a vu le bâtard Henri, qu'il ſçait ſa demeure, & que s'il veut venir en forces il lui procurera les moyens de l'enlever infailliblement. Sur cet avis de l'Ecuyer, Comminges aſſemble cent de ſes amis, les poſte dans un village ſur la route que D. Henri devoit prendre pour ſe rendre auprès du Duc d'Anjou, & envoie vers ſon Ecuyer pour l'inſtruire du lieu où il eſt, & où il attendra de ſes nouvelles pour agir.

Le Duc d'Anjou n'étant point à Toulouſe, D. Henri, retourné à ſon Auberge, ſe ſouvint d'un Gentilhomme

(1) Il en avoit pareillement diſtribué quantité d'autres dans les principales villes, & même dans les meilleures auberges des routes. Le trait eſt odieux de la part d'un homme de la qualité ou du nom de Comminges.

Toulouſain, qu'il avoit vû ſervir en Eſpagne, attaché au Comte de le Marche, nommé Guillaume Gaillard, que lui-même avoit fait Chevalier. Il s'informa de ſon Hôte s'il le connoiſſoit, & il ſçut que ce Chevalier étoit alors à Toulouſe nouveau marié, & le lieu de ſa demeure: le prince ſe fit conduire chez lui, & ſur ce que les gens lui dirent qu'il étoit à table, il entra dans la ſalle, où le mari & la femme dînoient ſeuls; dès qu'il parut, Gaillard ſe leva & alla ſe jetter à ſes genoux, mais le Prince en le relevant lui dit tout bas de ne le pas faire connoître, & qu'ils cauſeroient enſemble après le dîner. Comme D. Henri en entrant avoit renvoyé trois Seigneurs avec qui il étoit venu, on les envoya prier de revenir, & tous dînerent enſemble. Après le dîner, le Roi eut une longue conférence avec Gaillard, & ils conclurent qu'ils partiroient tous enſemble le lendemain du matin pour Carcaſſonne. L'Ecuyer eſpion du bâtard de Comminges ſçut cet arrangement, & lui en donna avis. Celui-ci part pour Carcaſſonne, aſſez tôt pour y arriver le premier, après avoir ordonné à ſes amis de s'y rendre les uns ſéparément des autres, & d'entrer par différentes

portes pour n'être point ſuſpects, de ſe loger en différentes Auberges, & de feindre de ne ſe pas connoître. Le prince arrive à Carcaſſonne, lui ſixieme, & deſcend à une Auberge nommée la Pomme d'or, où étoient avant lui quelques-uns des conjurés. La Ducheſſe d'Anjou étoit alors dans cette ville, le Prince l'envoya complimenter par Gaillard, l'uſage de ce temps-là ne permettant pas aux femmes de recevoir les viſites des hommes en l'abſence de leurs maris : la Ducheſſe lui envoya des préſens & des rafraîchiſſemens ſans le pouvoir admettre chez elle. Gaillard, ſortant du Palais de la Ducheſſe, apperçut le Bourg de Comminges qui s'informoit quelles gens étoient logés à la Pomme d'or. Il s'avance vers lui l'appelle tout haut par ſon nom, le fait arrêter, & lui demanda d'un ton très-bruſque ce qu'il avoit à faire à Carcaſſonne, où apparemment il n'étoit pas venu ſans quelque deſſein ; car il avoit déja de violens ſoupçons contre lui. Comminges, qui ſans doute avoit préparé une défaite en cas de beſoin, lui répondit que le Comte ſon frere lui avoit depuis peu donné une terre, dont quelques voiſins lui diſputoient certains droits, que la cauſe étoit

pendante devant le Sénéchal de Carcaſſonne, qu'il attendoit de Toulouſe ſes gens d'affaires qui devoient lui amener un Conſeil, & qu'il alloit dans toutes les Hôtelleries, ſçavoir s'ils n'étoient pas arrivés, parce que l'affaire preſſoit. Quoique cette fable fût aſſez bien compoſée, Gaillard ne s'en contenta pas, & ne la prit que pour une défaite. Son zele pour D. Henri lui rendoit tout ſuſpect : il envoie à toutes les portes de la ville ſçavoir ſi on n'avoit pas vu entrer des gens inconnus, & ayant appris des portiers qu'ils en avoient vu beaucoup, il en fit arrêter quelques-uns qui confeſſerent être venus pour ſervir le bâtard de Comminges, au ſujet d'un procès qu'il avoit, diſoit-il, contre des gens qui l'avoient menacé de le faire aſſaſſiner. Gaillard en rendit compte à la Ducheſſe d'Anjou, qui donna ordre aux Officiers de Carcaſſonne d'arrêter Comminges. Mais il avoit déja pris la fuite ſi-tôt qu'il ſe fût apperçu que ſon mauvais deſſein étoit découvert, & il évita ainſi la peine qu'il méritoit, car la Princeſſe étoit réſolue, malgré le beau nom qu'il portoit, de le faire pendre comme un traître, & comme il le méritoit ſelon tou-

tes les loix de la juſtice & de l'honneur.

D. Henri ayant ainſi évité ce piege, ſe rendit de Carcaſſonne à Béziers, où il trouva le frere du Begue de Villaines, qui lui fit eſcorte juſqu'à Villeneuve d'Avignon, où en arrivant, il trouva le Duc d'Anjou dans ſa chapelle prêt à entendre la Meſſe : il y reſta avec le Duc qui, quand elle fut dite, le mena à ſon logis, & le fit ſervir par ſes Officiers. Ils eurent fréquemment enſemble des conférences ſecrettes ſur le voyage d'Eſpagne. Tant que D. Henri ſéjourna à Villeneuve, ils mangerent ſouvent en public & ſeul à ſeul ; enfin le Duc lui fit une réception telle qu'il convenoit de faire à un Roi, comme il l'étoit effectivement, & tint maiſon ouverte (1). Les fêtes ſe terminerent par un feſtin Royal que le Duc lui donna, après lequel il lui dit publiquement devant toute ſa Cour raſſemblée, qu'il ſouhaiteroit de tout ſon cœur être libre d'aller en Eſpagne pour lui remettre la Couronne de Caſtille ſur la

(1) C'étoit le terme uſité pour exprimer la réception que les Rois & les plus grands Princes ſe faiſoient, où ils étaloient toute la magnificence de leur Cour.

tête, mais que les affaires du Roi ſon frere ne lui permettoient pas de quitter le Languedoc (1); qu'ainſi il le ſupplioit de le diſpenſer de ce voyage, & qu'en ſa place il lui donneroit deux mille vaillans hommes qu'il avoit fait lever dans ſon Gouvernement, commandés par le Begue de Villaines, & qui étoient payés pour trois mois, & que pour gage de ſon amitié, il le prioit d'accepter toute la vaiſſelle d'argent qui avoit ſervi à leur dîner. D. Henri très-content des manieres nobles & généreuſes du Duc d'Anjou, lui en témoigna ſa reconnoiſſance dans les termes les plus ſenſibles, l'aſſura que tant de bienfaits & de ſi bons offices étoient pour lui autant de devoirs de n'oublier jamais un ſi grand Prince, & que s'il acceptoit le riche préſent qu'il lui offroit, c'étoit par eſtime pour la main de qui il venoit, & qu'il le conſerveroit toute ſa vie pour avoir toujours devant les yeux des objets qui lui rappellaſſent ſans ceſſe ſon ſouvenir. Il pria le Duc de lui conſerver toujours la même affection, qui, de ma

(1) Cela eſt aiſé à comprendre, ayant un voiſin auſſi entreprenant & auſſi ambitieux que le Prince de Galles, en Guienne.

part, ajouta-t-il, ne s'éteindra jamais que par la mort, en quelqu'endroit, & dans quelque ſituation que je me puiſſe trouver.

Le lendemain ils paſſerent le Rhône, & ſe rendirent à Avignon, où ils eurent audience du Pape, & ratifierent avec lui tous les articles du traité qui avoit été fait auparavant entre Sa Sainteté, les Rois de France & d'Aragon, & D. Henri. L'Aragonnois avoit fait ſa paix avc D. Perdre, non par infidélité, mais parce qu'il redoutoit ſes forces & le caractere de ce Roi, qui, rétabli ſur ſon Trône, étoit capable de lui enlever ſa Couronne, & qui l'avoit obligé à n'avoir pas même de liaiſon avec D. Henri. Mais quand il vit toute la Caſtille en rumeur contre ce Roi, & excédée de ſa tyrannie & de ſes cruautés, il entra ſans balancer dans la nouvelle ligue. Tous les Caſtillans, en effet, murmuroient tout haut, & regrettoient D. Henri, dont ils comparoient le gouvernement à celui de D. Pedre, & la douceur, la modération, les vertus de l'un, avec la férocité, la barbarie & les vices de l'autre. Tous les états depuis les grands juſqu'aux plus petits, & les Eccléſiaſtques même

ſouffroient également & ſoupiroient après le retour de leur Roi D. Henri, n'attendant plus que lui pour éclater.

D. Henri, après ſon opération à Avignon, traverſe tout le Languedoc avec les deux mille hommes que le Duc d'Anjou lui avoit donnés, entre ſur les terres d'Aragon, y eſt reçu du Roi comme un allié, reçoit de lui une bonne troupe de vaillants ſoldats, & l'Infant aîné pour les commander. La nation, & ſur-tout les gens de guerre étoient ravis que ce jeune Prince fût inſtallé dans le métier ſous du Gueſclin, & qu'il apprît de lui à être ſage, vaillant & humain : car perſonne ne doutoit qu'il ne dût être de cette expédition, vu les préparatifs qu'on ſçavoit qu'il avoit faits en France.

Henri parut bientôt ſur le bord de l'Ebre à la tête de ces troupes. Auſſi-tôt toute la Caſtille, conſternée auparavant, entra dans la joie & dans l'eſpérance d'une félicité certaine : tout s'anima d'une nouvelle vigueur à la vue de cet aſtre favorable après lequel on avoit tant ſoupiré (1).

---

(1) Les Hiſtoriens Eſpagnols racontent que D. Henri étant arrivé ſur les bords de l'Ebre

Le Prince laiſſa la Reine ſa femme à Borgia, (qui étoit occupé par ceux qu'Olivier de Mauny y avoit laiſſés, & qui l'avoient conſervé à du Gueſclin); enſuite il paſſa la riviere, & fit la revue de ſon armée: il la trouva compoſée de trois mille homme d'armes, (neuf mille chevaux), & de ſix mille hommes de pied, tant François qu'Aragonnois & Génois qu'il avoit amenés avec lui à ce dernier voyage, & encore de ceux qui étoient reſtés en Eſpagne, qui y avoient toujours milité, & lui avoient conſervé la ville de Birbieſca & quelques autres ſur l'Ebre.

---

avec ſon armée, demanda à ceux qui l'accompagnoient s'il étoit déja entré ſur les terres de Caſtille. Ceux-ci lui ayant répondu que oui, il deſcendit de cheval, & s'étant mis à genoux, il fit avec le main une croix ſur la terre: puis l'ayant baiſée avec humilité, il prononça tout haut & diſtinctement ces paroles: *Je jure aujourd'hui devant cette figure de la Croix, que déſormais je ne ſortirai de ma vie de Caſtille, en quelqu'état que je me trouve, & quelque malheur qui m'arrive; mais que j'y demeurerai conſtamment juſqu'à la mort, & que j'y attendrai tout ce qui pourra arriver dans la ſuite.* Cette cérémonie contribua beaucoup à raſſurer les eſprits de ceux qui avoient embraſſé le parti de ce Prince, & à les affermir dans ſon ſervice.

Il fut reçu avec joie dans Calahorra, & tout de ſuite dans Burgos, où il renforça ſon armée des ſoldats de la Caſtille vieille. Il apprit-là que Jacques, Roi de Mayorque, étoit dans Valladolid, où il attendoit un ſecours d'hommes & d'argent que le perfide D. Pedre lui faiſoit eſpérer, & qu'il n'avoit nullement deſſein de lui donner. D. Henri penſa qu'il lui ſeroit avantageux de ſe ſaiſir de la perſonne de ce Roi, afin d'en tirer de l'argent pour payer ſon armée, & en même-temps pour s'attacher davantage le Roi d'Aragon, ſon ennemi perſonnel. Sur ce projet, il détache une partie de ſon armée qu'il envoie en Galice avec ordre d'attaquer & de prendre la ville de Léon ; & lui-même avec l'autre partie, marche droit à Valladolid. A la premiere ſommation les habitans lui ouvrent les portes ; il ſe fait conduire au logis du Roi de Mayorque qu'il trouve malade & dans ſon lit, & le fait ſon priſonnier. Ce Prince en ſe rendant à lui le pria d'une grace, qui étoit de le traiter en Roi, & de ne le pas livrer au Roi d'Aragon ſon ennemi mortel : D. Henri le lui promit, & quelque temps après lui donna ſa liberté, au moyen de vingt-huit mille florins.

d'or que Jeanne, Reine de Naples, ſa femme (1) envoya pour ſa rançon.

D. Henri devenu maître de Valladolid avec ſi peu de peine, n'en eut pas davantage à l'être de la ville de Léon, & enſuite des deux Royaumes de Léon & de Galice. La ſeule ville de Salamanque fit quelque réſiſtance ; mais ne tarda pas à ſuivre l'exemple des autres. De-là il entra en Roi dans la Caſtille, où tout ſe ſoumit ; il ne faiſoit plus que paſſer d'une ville dans l'autre pour les réduire à ſon obéiſſance. Au moyen de tant de conquêtes, il avoit augmenté ſon armée au-delà de ſoixante mille combattans ; alors il ſe crut aſſez fort pour aller mettre le ſiege devant Tolede, que D. Pedre avoit fortifiée & munie de façon à en faire une place imprenable. Il en avoit chaſſé l'Archevêque, parce qu'il le connoiſſoit peu affectionné à ſon ſervice, & le Prélat s'étoit rendu auprès du Roi D. Henri, dont il appuyoit les intérêts de tout ſon crédit ; ce qui étoit très-avantageux au Roi, parce que c'étoit un homme de très-grande qualité, puiſſant en biens

(1) C'eſt la même impudique Jeanne dont nous avons parlé. Il étoit ſon troiſieme mari.

& en amis, & très-habile dans les affaires du cabinet, & même dans celles de la guerre.

D. Henri ayant donc réſolu d'avoir Tolede, écrivit d'abord aux habitans pour les engager à le reconnoître & le recevoir dans leur ville. Il leur rappelloit le ſouvenir du bon traitement qu'ils avoient reçus de lui, lorſqu'il les avoit ſoumis la premiere fois; mettant en parallele la douceur qu'ils avoient éprouvée ſous ſon gouvernement, avec la dureté de celui de D. Pedre.

Le Héraut qui porta cette lettre fut écouté à la porte de la ville, où le Gouverneur ne lui permit pas d'entrer. Il le traita de traître & de révolté, auſſi bien que le bâtard qui l'envoyoit, & le chargea de dire à ſon maître que les Tolédans étoient déterminés à réparer l'injure qu'ils avoient faite une fois à leur légitime Roi D. Pedre, & à eux-mêmes, en ſe ſoumettant à ce bâtard ſon ennemi; que s'ils avoient été trompés alors par les artifices & les fourberies de leur Archevêque, ils ne le ſeroient pas une ſeconde fois. Le Héraut jetta ſon paquet de lettres ſur le pont, & s'en retourna.

D. Henri jugea par cette réponſe

qu'il n'avoit plus rien à ménager avec des gens qui lui parloient ſi audacieuſement, & qui paroiſſoient réſolus à ſe laiſſer pouſſer aux dernieres extrémités, ainſi il fit marcher ſon armée ſur Tolede. Il donna ſon avant-garde à conduire au Begue de Villaines, qui établit ſon quartier le long du Tage, du côté qui regarde Cordoue; le Prince mit le ſien ſur l'autre bord, & ils ſe communiquoient par deux ponts de batteaux que l'on avoit faits au-deſſus & au-deſſous de la ville, au moyen deſquels les aſſiégeans étoient maîtres de la riviere. Le Begue fit fortifier ſon camp de terraſſes larges & élevées, ſoutenues de groſſes pieces de bois à pluſieurs rangs, & il avoit fait placer des madriers qui traverſoient l'ouvrage l'un ſur l'autre de dix pieds en dix pieds, attachés enſemble par des branches d'arbres, depuis le fond des terraſſes juſqu'en haut, enſorte que les terres étoient ſoutenues auſſi ſolidement que par un mur de pierres, & à l'abri de toute entrepriſe. Il avoit encore fait une eſpece de corridor qui environnoit le tout, garni d'une paliſſade de pieux, avec un foſſé à fond de cuve. Le Roi qui prévoyoit que le ſiege de Tolede ſeroit long, comme il

le fut effectivement, n'avoit pas moins pris de précautions pour fortifier ſon quartier, enſorte que ces deux camps paroiſſoient une nouvelle ville bâtie autour de l'ancienne.

Les aſſiégeans donnerent pluſieurs aſſauts, mais ſans aucun ſuccès : ce qui détermina D. Henri à tenir la ville bloquée, & à attendre que la famine obligeât les aſſiégés à ſe rendre. Pour lui, comme il avoit la campagne, il en tiroit des vivres & des fourages abondamment, enſorte que ſon armée reſta tranquille ſans faire aucune attaque, en attendant que la place capitulât.

Cependant on étoit impatient de ne pas voir arriver du Gueſclin ; on ſçavoit qu'il avoit quitté Toulouſe & qu'il s'avançoit avec ſix ou ſept mille hommes les plus vaillans du monde, & on l'attendoit à tout moment.

Notre Héros étant parti de Toulouſe, ſe trouva avec ſes troupes, après quelques jours de marche, engagé dans les gorges des Pyrénées, où il rencontra des ennemis & des précipices. Le Roi de Navarre qui le haïſſoit mortellement, & qui prévoyoit ce qu'il avoit à craindre ſi D. Henri remontoit ſur le Trône de Caſtille, donna commiſſion

au Vicomte de Caſtelbon, Seigneur Navarrois, de traverſer ſon paſſage par les montagnes. Celui-ci avoit garni le pays de ſoldats qui en connoiſſoient les détours & les routes les plus ſecretes, & qui étoient accoutumés dès l'enfance à gravir les montagnes les plus hautes & les plus eſcarpées. On les voyoit dans cet affreux ſéjour diſparoître par de petits ſentiers couverts de neiges, & preſque en pic, & ſe mettre à l'abri des coups de fleches, & un moment après ils reparoiſſoient ſur la pointe des rocs, & de-là ils rouloient de groſſes pierres & des arbres tout entiers, dont les hommes & les chevaux étoient emportés dans les précipices qui bordoient la route à droite & à gauche. Dans d'autres endroits du Gueſclin trouvoit le chemin coupé de grandes tranchées qui retardoient ſa marche, enſorte qu'il lui falloit employer une partie de ſon monde pour combler ces tranchées, pendant que les montagnards aſſommoient de loin les ſoldats déja demi-morts de froid & de fatigues. Les troupes eurent encore un autre malheur à eſſuyer. Le ſecond jour de leur entrée dans ces abymes, il s'éleva un orage affreux, & le vent ſouffloit avec tant d'impétuoſité,

qu'il pouſſoit contre eux de grands monceaux de neige durcie, comme la mer irritée pouſſe ſes flots. Pluſieurs ſoldats en furent renverſés, d'autres étouffés deſſous, d'autres reſtoient ſaiſis par le froid, & y mouroient. Avec tous ces obſtacles il faiſoit un brouillard ſi épais qu'on ne voyoit point à trois pas devant ſoi : cette fâcheuſe journée fut ſuivie d'une nuit qui ne le fut pas moins, parce que l'orage continua, & qu'on ne pouvoit s'en garantir. On n'avoit ni vivres, ni feu, ni tentes, les pourvoyeurs & les bagages n'ayant pu ſuivre, enſorte que tous ſe trouverent réduits à la derniere extrémité. Il ne reſtoit plus de reſſource à cette armée déſolée que le grand cœur du Chef & la fermeté de ſon courage. Auſſi ne ſortit-on de ce dangereux pas que par les moyens que ſa prudence lui inſpira. Il avoit pris au pied des Pyrénées un nombre d'hommes qui en ſçavoient les détroits comme ceux du pays, ils ouvrirent les chemins & enſeignerent les moyens d'aller chercher les Navarrois juſque dans les cavernes les plus ſecretes : on en tua quelques-uns, & bientôt le reſte ſe ſauva à la fuite, de ſorte que l'armée pouvoit paſſer ſans

difficulté, ſi le Vicomte de Caſtelbon n'eût encore apporté de nouveaux obſtacles. Quand il apperçut les enſeignes des François & qu'ils étoient paſſés, il ſe retira avec le Vicomte de Paillatz dans ſon Château de Caſtelbon : du Gueſclin leur envoya quelques-uns de ſes Capitaines pour traiter à l'amiable avec eux ; mais ils commencerent par violer le droit des gens & de la guerre, & arrêterent ces Capitaines priſonniers, & avec trois mille hommes qu'ils avoient aſſemblés, ils ſe mirent en devoir de traverſer la route qui reſtoit à faire, incommoder l'armée, & ſe mettre eux-mêmes à l'abri de toutes entrepriſes, à la faveur des gorges & des détours qu'il falloit paſſer. Le Vicomte de Caſtelbon occupoit une Fortereſſe devant laquelle il falloit néceſſairement que l'armée paſſât. Du Gueſclin jugea à propos de tenter encore une fois les voies de la négociation avec ces deux Seigneurs : il leur fit demander un paſſeport pour un Gentilhomme qu'il vouloit leur envoyer. Ils l'accorderent, & du Gueſclin leur envoya Hervé de Mauny, chargé de leur redemander les priſonniers & la liberté du paſſage, moyennant une ſomme d'argent, dont

on conviendroit, pourvu que leur demande fût raiſonnable. Celui à qui Hervé de Mauny parla, lui dit que le Seigneur de Caſtelbon étoit plein d'honneur & d'humanité ; que les François devoient ſe fier à lui avec aſſurance, & faire ce qu'il ſouhaiteroit d'eux, qui étoit de venir le trouver déſarmés, & réparer les dommages que les ſoldats avoient faits à ſes ſujets à leur précédent paſſage. Mauny ne chercha pas long-temps la réponſe qu'il eut à faire à une propoſition auſſi ridicule : *Maudit ſoit*, s'écria-t-il, *celui qui a imaginé un tel avis, & celui qui le propoſe : pour qui nous prend-on ; Allez dire que nous n'en ferons rien.* Il n'y a pourtant pas, repliqua le Navarrois, d'autre moyen d'obtenir ce que vous demandez ; autrement préparez-vous à la guerre, & ſçachez que le Vicomte ne rendra pas les priſonniers que ſes ſujets ne ſoient pleinement dédommagés. Mauny lui tourna le dos, & rapporta cette réponſe à du Gueſclin, qui dans l'inſtant ſe détermina à aller attaquer la Fortereſſe, & il marcha à la tête de ſes troupes, les enſeignes déployées, & toutes les trompettes ſonnant l'aſſaut. Les Navarrois s'imaginant défaire aiſément les François, fatigués

comme ils devoient l'être, firent ſortir de place leurs trois mille hommes, que du Gueſclin chargea avec tant de jugement & d'impétuoſité, qu'il les défit, en tua la plus grande partie, & le reſte ſe ſauva dans la fortereſſe. Le Vicomte, qui s'étoit fait annoncer pour un homme plein d'honneur & d'humanité, fit une action de barbarie que du Gueſclin punit moins ſévérement qu'elle ne le méritoit: irrité de la défaite de ſon monde, il fit dépouiller les ſix Capitaines qu'il avoit retenus priſonniers contre toute raiſon, & les fit expoſer tous nuds au froid de la nuit (c'étoit la nuit de Noël). Ils eurent le bonheur de s'échapper & de ſe rendre au camp dans un état déplorable & demi-morts. Parmi eux étoient les Capitaines du Halay-Parges, Tirecocq & Moronneuil. Du Gueſclin, vivement indigné de cette inhumanité exercée ſur ſes amis, jura de les venger. Dès le point du jour il commande l'aſſaut : le Vicomte ſe met en devoir de défendre ſes murailles, qui ſont bientôt forcées; la place eſt miſe au pillage, & lui avec ſon compagnon Paillatz faits priſonniers, &du Gueſclin les place à la tête de ſa troupe pour ſervir de guides, au péril de leurs

vies s'il arrive le moindre accident.

Retournons au ſiege de Tolede. D Pedre recevoit couriers ſur couriers au ſujet de ce qui s'y paſſoit ; car quoique la ville fût bloquée, les aſſiégés avoient encore moyen de lui donner de leurs nouvelles, parce que comme tous parloient la même langue, on ne pouvoit diſtinguer ceux qui ſortoient ou de la ville ou du camp. On ne laiſſa pas cependant d'intercepter quelques lettres par leſquelles on ſçut que le Gouverneur mandoit à D. Pedre qu'il le ſupplioit d'employer les derniers efforts pour faire lever le ſiege, parce que de la perte ou du ſalut de la ville de Tolede dépendroit l'événement de la guerre : que tout étoit prêt dans la ville pour faire une vigoureuſe ſortie ſur les ennemis, ſi-tôt qu'il les attaqueroit dans leur camp, pourvu qu'on fût averti de ſa venue par des feux ou d'autres ſignaux, qu'en attendant ce ſecours, il feroit de ſa part tout ce qu'il pourroit pour brûler les deux ponts de bateaux que les ennemis avoient conſtruits ſur le Tage, afin de ſéparer leurs deux camps qui l'étoient déja par la riviere, & qu'il n'euſſent plus de communication, au moyen de quoi celui des deux que le

Roi attaqueroit en ſeroit plus aiſé à défaire : que le Roi devoit faire d'autant plus de diligence, que les aſſiégeans attendoient à tout moment du Gueſclin avec un renfort de huit mille hommes.

Les lettres du Gouverneur qui ne furent pas interceptées, firent penſer à D. Pedre que ſa place, quoique bien fortifiée & bien munie, ne tiendroit peut-être pas tant qu'il ſe l'étoit promis, & d'un autre côté il ſentoit bien de quelle conſéquence étoit pour lui la conſervation de Tolede. Il avoit alors une armée de trente mille hommes, dont les Eſpagnols Chrétiens faiſoient les deux tiers, & les autres étoient Juifs ou Mahométans, tous ſes ſujets ; le Roi de Portugal lui avoit encore envoyé trois mille chevaux. Cette armée étoit belle, & tous paroiſſoient diſpoſés à le bien ſervir. Il n'oſoit cependant ſe mettre en campagne par la crainte de haſarder ces troupes, qui étoient ſa derniere reſſource : il jugeoit qu'elles n'étoient pas aſſez fortes pour aller attaquer l'armée de D. Henri, du double plus nombreuſe, & campée auſſi avantageuſement qu'elle l'étoit. Ainſi il amuſoit de paroles la garniſon & les habitans de

Tolede, en leur mandant qu'ils priſſent patience, & qu'il feroit ce qui ſeroit néceſſaire pour leur conſervation. Enfin il apprit qu'un ſecours de dix mille Afriquains lui étoit arrivé par Lisbonne où ils avoient abordé, & que le Roi de Portugal ſon oncle lenr avoit fait fournir des bateaux, pour remonter le Tage, jnſqu'à Tolede, & le joindre.

Ces Afriquains remonterent en effet la riviere, & débarquerent à la vue de l'armée de D. Pedre qui les attendoit. Il leur donna quelques jours de rafraîchiſſement pour repoſer les hommes & les chevaux de la fatigue de la mer qui avoit été fort agitée pendant leur traverſée: après quoi il tint conſeil pour délibérer par quel endroit on commenceroit la guerre contre D. Henri. Quelques-uns opinerent que les aſſiégés étant aſſez forts pour ſe ſoutenir long-temps, il falloit faire une diverſion & marcher vers la Caſtille vieille, de - là paſſer dans les Royaumes de Galice & de Léon, reprendre les villes de Salamanque, Burgos, Léon & Valladolid: que ſuivant toute apparence D. Henri quitteroit le ſiege de Tolede, pour venir au ſecours de ſes conquêtes, qu'ainſi cette ville ſeroit délivrée: que ſi au contraire

D. Henri s'opiniâtroit au ſiege, on auroit le temps de reconquérir ce qu'il avoit pris, & enſuite de venir l'attaquer dans ſon camp. D. Fernand de Caſtro, le fidele ami du Roi D. Pedre, dont nous avons déja parlé, homme ſage & très-expérimenté, étoit préſent à la délibération; il prit la parole, & dit qu'il n'étoit pas d'avis de cette diverſion, laquelle n'étoit pas ſans inconvéniens, & ne ſeroit bonne que s'il n'y avoit rien de mieux à faire : que d'abord on n'étoit pas aſſuré de reprendre les places poſſédées par D. Henri auſſi aiſément qu'on s'en flattoit, parce qu'elles s'étoient plutôt rendues d'elles-mêmes qu'elles n'avoient été conquiſes, & qu'elles ſoutiendroient leur défection, de peur d'être traitées & punies comme elles le méritoient; qu'enſuite il falloit conſidérer que l'armée de D. Henri étoit ſi nombreuſe, qu'il pourroit, ſans l'affoiblir, en tirer quarante mille hommes pour ſuivre le Roi, & en laiſſer preſqu'autant devant Tolede : qu'ainſi ſi on ſe déterminoit à porter la guerre dans la Caſtille vieille, on auroit ſans ceſſe ſur les bras une puiſſante armée, qui traverſeroit tous les projets formés, enſorte que le Roi, au lieu de marcher

en forces pour attaquer, ſeroit forcé de ſe tenir toujours ſur la défenſive, & au lieu de faire des conquêtes, ne feroit jamais que des retraites peu glorieuſes, & peu dignes de lui : qu'il eſtimoit donc que pour employer utilement au ſervice du Roi les braves gens qu'il avoit, il falloit s'pprocher des ennemis, ſe camper & ſe bien fortifier en un lieu avantageux, leur couper les vivres, & les tenir aſſiégés dans leur propre camp, en attendant le moment & l'occaſion favorables pour les attaquer. Cet avis prévalut, comme le meilleur, & à l'inſtant l'armée eut ordte de marcher.

Du Gueſclin cependant ayant triomphé des obſtacles qui avoient traverſé ſon paſſage par les Pyrénées, s'avançoit à grandes journées pour joindre D. Henri au ſiege de Tolede. Il n'en étoit plus qu'à peu de diſtance, lors qu'il apprit que D. Pedre marchoit au ſecours des aſſiégés à la tête d'une armée puiſſante. Auſſi-tôt il envoie à la découverte ſon frere Olivier avec cinq cens chevaux ; & lui-même au lieu de continuer ſa route directement au camp, il tourne ſur la droite, dans le deſſein d'enfermer D. Pedre entre D. Henri & lui. Olivier

Olivier marcha avec ſes cinq cens chevaux, & détacha de différens côtés pluſieurs partis, pour ſçavoir où étoient les ennemis & ce qu'ils faiſoient. On lui rapporta que quelques-uns couroient le pays, & qu'entr'autres on avoit rencontré un détachement de trois à quatre cens Afriquains enſemble. Olivier s'avance vers l'endroit qu'on lui a indiqué, & les ayant découverts à la faveur d'un rideau qui le cachoit, fond ſur eux avec impétuoſité, en criant NOTRE-DAME GUESCLIN; il en tue une partie, fait fuir le reſte & en prend un bon nombre. Les fuyards rendent compte à D. Pedre & à l'Amiral Maure qui les conduiſoit, de leur diſgrace, & de la marche de du Gueſclin. Ce malheureux Roi fut extrêmement alarmé de cette nouvelle, mais l'Amiral qui commandoit les Afriquains lui dit, qu'il n'y avoit plus de temps à perdre, & qu'il falloit aller attaquer le bâtard dans ſon camp, avant que du Gueſclin pût le joindre, que de ſa part il lui promettoit de lui mettre D. Henri entre les mains dès la premiere occaſion qu'il auroit de le combattre.

Olivier de retour de ſon expédition, eut à peine une heure pour ſe repoſer,

que ſon frere le fit remonter à cheval, pour commander ſon avant-garde, compoſée de deux mille hommes; du Gueſclin le ſuivit de près avec quatre mille, & Mauny faiſoit l'arriere-garde avec trois mille cinq cens (1). Du Gueſclin en ſe mettant en marche écrit à D. Henri de ne pas manquer à partir la nuit ſuivante avec trente mille hommes, ſans bruit & ſans trompettes; qu'il ſe rende au point du jour à tel endroit qu'il lui indique, où il trovera infalliblement D. Pedre, qu'il marche en bataille, & que ſi-tôt qu'il découvrira l'armée de D. Pedre, il faſſe ſonner la charge & fonde deſſus, ſans lui donner le temps de ſe reconnoître: qu'il le ſupplie de faire commencer le combat par la Begue de Villaines, & les François qu'il commande, & que de ſa part il pouvoit compter qu'il feroit ſon devoir. Auſſi-tôt cette lettre écrite, il marche avec ſa troupe & va ſe loger à deux lieues de D. Pedre. Il avoit pris

(1) Il falloit que du Gueſclin eût levé du monde ſur ſa route pour ſe trouver ici avec 9500. hommes. Il n'en avoit que 6000. en ſortant de Bordeaux, & en avoit perdu dans le paſſage des Pyrénées, comme on l'a vu.

la précaution de laiſſer ſon bagage derriere, pour n'etre pas embarraſſé d'un ſi grand attirail, ne doutant pas que le lendemain il n'y eût sûrement bataille.

D. Henri ayant reçu cette lettre, l'exécuta de point en point. A l'entrée de la nuit il ſort de ſon camp avec trente mille hommes, laiſſe à l'Archevêque de Tolede la direction du ſiege en ſon abſence, lui donne ordre de faire relever la garde le lendemain à l'heure accoutumée, & de commander aux valets de l'armée de prendre des habits de ſoldats, afin que les aſſiégés ne s'apperçuſſent pas du nombre qu'il en avoit emmenés. Il marche toute la nuit en diligence & ſans bruit, & ſe trouve au point du jour ſur la pente d'une colline que couvroit une petite éminence : là ſes coureurs vinrent lui dire qu'ils avoient découvert les ennemis campés dans une plaine, le long de la riviere. D. Henri ſur cet avis range ſon armée en bataille, & en peu de mots exhorte ſes ſoldats à bien faire. Tous lui répondirent par un cri de joie unanime qui fut entendu de l'armée de D. Pedre, & qui fit juger à ce Prince qu'il étoit-prévenu, ce qui lui donna d'étranges alarmes. Cependant pour ne

point laiſſer voir ce qui ſe paſſoit dans ſon cœur, il reprit ſon air fier & intrépide, & ayant encouragé ſes troupes, par une courte harangue, il ſortit de ſon camp, fit plier les tentes & les pavillons, & ſe rangea dans la même plaine où étoit D. Henri. Celui-ci étant arrivé au haut du côteau, s'apperçut que l'armée ennemie n'avoit pas encore achevé de prendre ſes rangs : il deſcendit au petit pas ſur deux lignes ; à la premiere étoit l'avant-garde, conduite par le Begue de Villaines, & il étoit en perſonne à la ſeconde à droite avec le corps de bataille qu'il commandoit, accompagné de D. Tellès ſon frere, & de l'Infant d'Aragon ; & à ſa gauche étoit ſon arriere-garde, ſous les ordres du Prince D. Fadrique, Amirante de Caſtille, ſon autre frere. Dans ce moment, il arriva un Héraut de du Gueſclin, qui lui dit de la part de ſon maître qu'il étoit temps de donner, & que les Bretons, dont il lui montra les enſeignes déployées en l'air, étoient en bataille, & prêts à agir ſi-tôt que le combat ſeroit engagé. Alors le Roi commanda au Begue de Villaines de marcher, & à toute l'armée de ſuivre dans l'ordre où il l'avoit miſe.

Les deux armées dans un inſtant fondent l'une ſur l'autre avec fureur, & les combattans de part & d'autre faiſoient des efforts ſi prodigieux qu'il ſembloit qu'elles ne ſe quitteroient pas qu'elles ne fuſſent toutes deux victorieuſes & vaincues par leur deſtruction entiere & réciproque. Les choſes étoient dans cette incertitude du ſuccès, lorſque la redoutable Aigle Bretonne, dont le nom ſeul effrayoit D. Pedre, vient fondre ſur ce malheureux Prince, en flanc, pénetre dans ſes rangs, enfonce ſa troupe, & y met tout dans un tel déſordre que D. Henri n'eut pas de peine à décider la victoire dans un moment. Il ſe fait auſſi-tôt donner une lance, & appercevant l'Amiral Afriquain au milieu des ſiens, perce la mêlée, va juſqu'à lui, le traverſe de ſa lance de part en part, & le jette mort aux pieds de ſon cheval. Les Sarrazins ayant vu tomber leur Chef, perdirent courage, & furent tous paſſés au fil de l'épée.

On ne peut refuſer à D. Pedre la juſtice de dire qu'il fit en cette occaſion le devoir d'un brave & intrépide Général; il rallia deux ou trois fois ſes troupes, & les fit retourner au combat;

mais quand il eut vu preſque ſous ſes yeux du Gueſclin abattre ſon principal étendart, & le déchirer de ſes propres mains; que dans le même moment il vit un Gentilhomme Breton aſſommer d'un coup de hache l'un de ſes plus fideles ſerviteurs, & que lui-même il ſe trouva environné de milliers de ſoldats, les uns morts & nageans dans leur ſang, les autres mourans & perçants l'air de leurs cris douloureux, il eut le cœur ſaiſi, & jugea que ſa mauvaiſe fortune n'etoit pas encore conſommée, ni ſes malheurs prêts à finir. Sur cela il dit à ceux qui étoient les plus proches de lui; il faut céder aux victorieux, que chacun ſe retire comme il pourra. Il en donna l'exemple, en ſongeant le premier à ſe ſauver, & prit le chemin d'un petit bois, accompagné ſeulement de ſix cens chevaux, tous Eſpagnols. Tout le reſte de ſon armée fut diſſipé ou pris, ou périt ſur le champ de bataille. Et les dix mille Afriquains qui avoient paſſé la mer, furent tellement maltraités, qu'ils ne s'en ſauva que cinq cens, encore étoient-ils preſque tous converts de bleſſures.

Du Gueſclin ſe mit à la pourſuite des fuyards, mais l'épaiſſeur du bois, &

la nuit qui ſurvint, lui en firent perdre les traces, & l'obligerent à retourner vers le camp. Tout tomba au pouvoir de D. Henri, l'argent, le bagage, tous les équipages, le champ de bataille & les vivres: il ne lui manquoit, pour rendre ſa victoire complette, que la perſonne de D. Pedre, qui ne devoit ſon ſalut qu'à la viteſſe de ſon cheval. On ſent que pour ſe mettre en toute sûreté, il avoit paſſé le Tage tout à cheval, & qu'il eut bien de la peine à trouver un gué pour aborder.

D. Henri ſentoit bien qu'il auroit en D. Pedre, tant qu'il vivroit, un ennemi qui ne lui douneroit point de repos, qui trouveroit toujours des reſſources pour rétablir ſon parti, & des moyens de perpétuer la guerre: ce qui ſeroit une ſuite continuelle de troubles, & d'alarmes pour la Caſtille; c'eſt pourquoi il aſſembla ſes amis, leur expoſa ce qu'il penſoit, & il fut conclu que l'on marcheroit à ſa pourſuite, & qu'on laiſſeroit la conduite du ſiege de Tolede à l'Archevêque, qui en étoit chargé depuis le départ du Roi.

Cet arrangement fait, D. Henri expédia divers couriers pour porter la nouvelle de ſa victoire; le premier fut

à ſon camp devant Tolede, où il ajouta qu'il alloit pourſuivre ſon ennemi : les autres couriers furent envoyés pour le même ſujet à Léon, Burgos & Salamanque. D. Pedre de ſon côté craignant la mauvais effet que pouvoit opérer pour ſon parti la nouvelle de ſa défaite, écrivit aux habitans de Tolede des lettres toutes contraires à la vérité. Il leur marquoit que Dieu lui avoit fait la grace de défaire ſon ennemi, qui s'étoit réfugié dans un Château où il alloit l'aſſiéger ; qu'ils tinſſent bon encore quelques jours, & qu'il iroit avec ſon armée victorieuſe faire lever le ſiege, forcer les rebelles juſque dans leurs retranchemens, & les punir de leur infidélité.

Cette fauſſe nouvelle répandit la joie dans toute la ville : l'envoyé de D. Pedre l'appuyoit de tant de circonſtances débitées hardiment, tant de la bataille, que de la victoire & de leurs ſuites, que perſonne n'eut le moindre ſoupçon de la fauſſeté. Auſſi-tôt les habitans ſe livrerent à l'allégreſſe, allumerent des feux de joie, & firent retentir le ſon de leurs cloches pendant toute la nuit ſuivante. Du côté des aſſiégeans le camp n'étoit pas moins éclatant en réjouiſ-

ſances, & en actions de graces envers le ciel.

L'Archevêque envoya un Héraut aux aſſiégés, pour les ſommer de ſe ſoumettre au Roi D. Henri, victorieux de D. Pedre, & il le chargea de la lettre du Roi pour la leur montrer & les convaincre. La réponſe que l'on fit au Héraut, fut un tiſſu d'injures, on le traita d'impoſteur & de porteur de nouvelles dont ou ſçavoit la fauſſeté; on lui déclara que l'on avoit reçu des avis certains du contraire, & qui annonçoient que dans peu de jours, le Roi, vainqueur de D. Henri, reviendroit triomphant dans leur ville; & que pour élever à ſa gloire & à ſa juſtice, & en même-temps pour laiſſer à la poſtérité un monument de la fidélité & de la conſtante affection de ſa bonne ville de Tolede, il en couronneroit les murailles des têtes criminelles de ſes ſujets révoltés. Le pieux Prélat, bien loin de reſſentir la dureté & l'inſolence de ces invectives, tourna ſes yeux de compaſſion ſur cet infortuné troupeau que la Providence avoit confié à ſes ſoins; il le regarda comme un bon pere regarde ſes enfans, & ſe contenta de prier Dieu de les tirer d'un ſi grand aveuglement, & de

donner à ſes ouailles la grace de connoître le précipice où elles alloient ſe jetter.

Pendant que cela ſe paſſoit dans le camp du Roi D. Henri, ce Prince étoit à la pourſuite de D. Pedre. Il avoit fait prendre les devans à du Gueſclin avec trois mille chevaux, lui promettant de le ſuivre le lendemain, & il chargea ſes deux freres D. Tellès & D. Fadrique, de conduire l'infanterie. Il ne leur laiſſa de cavalerie que ce qu'il leur en falloit pour faire les gardes avancées & envoyer à la découverte. Du Gueſclin détacha ſon frere Olivier avec les deux de Mauny, & cinq cens chevaux, & ordre de marcher jour & nuit, juſqu'à ce qu'ils euſſent atteint D. Pedre.

Le bruit de la défaite de cet infortuné Roi, & de ſa fuite, ſe répandit bientôt dans tout le Royaume: quelques petites places qui tenoient encore pour lui, perdirent leur réſolution, & envoyerent des députés à D. Henri, pour ſe ſoumettre à ſes loix. D. Pedre qui s'étoit retiré dans Monteclare, craignant d'y être aſſiégé, en ſortit la nuit avec quatre cens chevaux, qui étoient tout le reſte de ſa grande armée. Le

jour ſuivant le Begue de Villaines parut devant la ville avec mille chevaux, fit appeller le Gouverneur, & lui ordonna au nom du Roi D. Henri de lui livrer la perſonne de D. Pedre qu'il avoit reçu. Le Gouverneur lui répondit qu'il étoit prêt à remettre la ville, & à reconnoître D. Henri, mais que D. Pedre qui s'étoit retiré la veille dans Monteclare, ne s'y croyant pas en ſûreté, en étoit ſorti la nuit précédente, ſans dire où il alloit. Le Begue reçut la place, & le Gouverneur en ſortit. D. Henri qui avoit ſuivi la trace de D. Pedre, y arriva le jour ſuivant, & fut ſi ſatisfait de la diligence & des bons ſervices du Begue de Villaines, qu'il lui donna cette ville avec le titre de Comté.

Olivier du Gueſclin & les deux de Mauny avoient paſſé le Tage, & pris une autre route, croyant que D. Pedre ſe ſeroit rendu ſur la côté pour paſſer la mer avec les Afriquains, dans l'eſpérance de trouver de nouveaux ſecours. Mais le peu de temps qu'il avoit paſſé à Monteclare, & la peur que les Maures avoient d'être ſuivis par D. Henri, & qui leur avoit fait doubler le pas, lui fit manquer l'occaſion ; il les vit

déja bien loin en mer, avec tous les navires qui les avoient apportés, & tous ceux des Eſpagnols dont ils purent s'emparer, afin qu'il n'en reſtât pas pour les pourſuivre.

Le malheureux D. Pedre ne pouvant donc s'échapper par mer, penſa à ſe ſauver en Portugal ; mais quoiqu'il fût neveu du Roi, il n'eut pas la confiance de ſe mettre dans ſes mains, de ſorte qu'il ſe réſolut à errer comme un fugitif dans la Caſtille, en attendant un meilleur ſort. Il ſe préſenta d'abord aux portes de Montiel, parla au Gouverneur, ſe fit connoître à lui, & demanda un aſyle pour une nuit ſeulement. Mais cet Officier qui lui avoit été attaché pendant ſon regne & ſon état de puiſſance, lui avoua qu'il le reconnoiſſoit bien pour D. Pedre, mais qu'il ne le connoiſſoit plus pour ſon Roi, depuis qu'il étoit tombé de ſon Trône ; qu'il ne le regardoit que comme un méchant homme, qu'un Dieu vengeur châtioit de tous ſes crimes, & des maux infinis qu'il avoit fait ſouffrir à ſes meilleurs ſujets ; & qu'enfin s'il lui eût donné retraite, ce n'auroit été que pour le livrer à D. Henri, ou pour le punir de ſa propre main. D. Pe-

dré furieux, lui dit: attends-toi que le jour viendra que tu me paieras bien cher le cruel & inſolent compliment que tu viens de me faire, & ton infidelité; & peut-être que mon ennemi même, moins perfide que toi, t'en punira. Enſuite il le quitta, & alla chercher un gîte ailleurs.

Il paſſa quelques jours à errer dans les bois, auſſi honteux de laiſſer voir ſa miſere à ſes amis mêmes, que ſoigneux d'échapper à la pourſuite de ſes ennemis. Un jour qu'il étoit dans cette malheureuſe ſituation, accompagné ſeulement de deux de ſes ſerviteurs, il ſe préſenta à lui un homme dont le cheval étoit rendu de laſſitude. Cet homme mit pied à terre, & lui donna des lettres de D. Fernand de Caſtro, & du Grand Maître de l'Ordre d'Alcantara, qui lui donnoient avis qu'ils avoient rallié deux mille hommes d'armes, bien équipés, avec leſquels il y avoit lieu d'eſpérer de faire quelque effort contre l'armée de D. Henri, accablée de fatigues & de longues marches, actuellement campée en lieu déſavantageux, & dépourvue de tout. Cette nouvelle lui releva le courage, il fut charmé d'apprendre qu'il avoit encore des amis qui ne l'a-

bandonnoient point dans la fâcheuſe extrémité où la fortune l'avoit réduit, & dont le zele ne s'étoit pas encore éteint. Il marche avec ce courier, lequel le conduit à l'endroit où il avoit rendez-vous de ces deux Seigneurs. Le Roi trouva le Grand Maître & D. Fernand campés près d'un bois ſur la pente d'un petit vallon qui étoit bordé d'un ruiſſeau, dont l'eau étoit extrêmement belle & fraîche. Ils s'étoient fait des logemens de branches d'arbres & de feuillages au lieu de tentes, n'ayant pas eu le temps de ſe remettre autrement en équipages. Il eut la ſatisfation d'être reçu de cette petité armée avec autant de démonſtrations de joie, d'affection & de bonne volonté, que s'il eût été dans un état triomphant & victorieux; & ce débris de troupes lui témoigna être diſpoſé à le ſervir avec un zele qui ſembloit s'être augmenté par les diſgraces de leur ancien Maître, & en proportion au petit nombre qu'ils ſe trouvoient-là.

Le Gouverneur de Montiel ne ſecontenta pas de l'indigne réception qu'il avoit faite à ce malheureux Roi: il pouſſa la perfidie juſqu'à envoyer un homme à D. Henri pour l'inſtruire de l'aventure. A l'inſtant du Gueſclin, ſon

frere Olivier, le Begue de Villaines, les deux de Mauny, Carlonnet, & tous les Capitaines François qui ſe trouverent-là, montent à cheval & vont à ſa pourſuite, réſolus de l'atteindre quelque part qu'il ſoit; & l'ayant ſuivi trace à trace par-tout où il avoit été vû, ils parvinrent au lieu où il étoit effectivement avec cette petite armée dont nous venons de parler. Carlonnet commandoit un détachement de deux cens chevaux, avec leſquels il pourſuivit quelques coureurs de D. Pedre, qu'il avoit découverts: ces coureurs vinrent apprendre à ce Roi la rencontre qu'ils avoient faite, il fut réſolu que le Grand Maître iroit ſe mettre en embuſcade derriere une haie, qui bordoit des deux côtés le chemin par où Carlonnet devoit naturellement paſſer avec ſes deux cens chevaux. Ce Seigneur y en conduit cinq cens: il fait mettre pied à terre à ſes hommes & coucher ſur le ventre le long de cette haie qui étoit aſſez haute pour couvrir les chevaux, que l'on avoit donnés à garder aux valets dans un petit vallon tout proche. Carlonnet arrive au trot avec ſon détachement, & dès que le grand Maître le voit enfiler le chemin le long de la haie, il commande

à deux cens cinquante de ſes hommes d'aller monter à cheval dans le petit vallon, de s'y former en eſcadron, & d'attendre que les ennemis ſoient arrivés à l'extrémité de la haie, & là les charger bruſquement : cependant il fait monter à cheval ſes autres deux cens cinquante hommes, & va au grand galop ſe porter à l'autre bout de la haie. Carlonnet entendant le bruit des chevaux ſe doute de quelque embuſcade, il rebrouſſe chemin pour ſortir de ce détroit, par où il y étoit entré ; il ne peut y être aſſez tôt ; déja le Grand Maître étoit entré dans le chemin avant qu'il en fut dehors, en ſorte qu'ils ſe rencontrerent face à face : auſſi tôt on baiſſe les lances de part & d'autre & on va au qui vive. Le Grand Maître allongeoit le temps pour donner à ſes autres deux cens cinquante cavaliers le loiſir de ſe rendre à leur poſte. Si tôt qu'il les apperçut venant à toute bride, il fond ſur Carlonnet & ſa troupe avec fureur ; celui-ci qui ſe voit enfermé entre deux corps, chacun plus fort que le ſien, ſe défend vaillamment & ſoutien le choc aſſez long temps. Mais voyant qu'il falloit mourir là ou vaincre, il choiſit le Grand Maître, lui porte un coup d'eſ-

toc (1) & le fait tomber mort. Il fut tué encore quelques-uns des ſiens auprès de lui, mais D. Pedre ſçachant que le Grand Maître ſe battoit, ſe mit en voie pour venir à ſon ſecours avec toutes ſes forces.

Carlonnet voyant qu'il n'y avoit plus de reſſource, & que preſque tout ſon monde étoit tué, deſcendit de cheval, & huit des ſiens avec lui. Ils ſe gliſſent à travers la haie, paſſent le foſſé qui étoit derriere, & ſe ſauvent dans un petit bois, qui n'en étoit pas loin. Là ils percent comme ils peuvent à travers les bruyeres & les taillis, & parviennent enfin auprès de du Gueſclin, à qui ils raccontent leur mauvaiſe aventure. Celui-ci conſole Carlonnet, lui promet que jamais on ne le taxera ni de foibleſſe ni de témérité : que de pareilles diſgraces ſont journalieres dans leur métier, mais que puiſque cela lui avoit appris où étoient les ennemis, il falloit ſonger à réparer ce malheur en leur faiſant plus de mal qu'ils n'en avoient fait.

(1) L'eſtoc étoit une longue épée, dont la lame avoit juſqu'à quatre pouces, & finiſſoit en pointe angulaire : il étoit à deux uſages, on le mettoit quelquefois en arrêt comme une lance, ou bien on en frappoit à deux mains. Il y en avoit qui peſoient douze livres.

Sur cela il commande à tout ſon monde de ſe tenir prêt pour le lendemain au point du jour, & dépêche un homme au Roi D. Henri, pour l'inſtruire de ce qu'il va entreprendre pour ſon ſervice, & dont il concevoit de très-bonnes eſpérances. Le jour commençant à paroître, du Gueſclin ordonna à Carlonnet de prendre encore deux cens chevaux, & de marcher droit où étoit D. Pedre, d'entamer le combat, & de le ſoutenir juſqu'à ce qu'il l'eût joint avec le reſte de ſes troupes, ce qui ne tarderoit pas long-temps.

Carlonnet avec ſes deux cens hommes, marche droit vers le camp de D. Pedre: il rencontre bien-tôt ſes coureurs qui d'abord tournent bride & vont avertir leur Maître de la rencontre. D. Pedre fait partir avant lui deux cens chevaux, & les ſuit accompagné de toutes ſes forces, en ſorte que Carlonnet ſe trouva avoir affaire à deux mille hommes d'armes, ſans pour cela prendre ouvertement la fuite: il ſe contentoit de ſe retirer pas à pas, & de repouſſer ceux des ennemis qui ſortoient de leurs rangs pour venir faire de petites eſcarmouches, il envoyoit des ſiens pour les chaſſer, & puis revenir joindre

le gros. Dans cette poſition, paroît Olivier du Gueſclin, comme par hazard, avec cinq cens chevaux, & ſe range vers ſon ami pour le tirer d'embarras. Carlonnet raſſuré par ce renfort, & ſçachant aſſez que du Gueſclin n'étoit pas loin, tient ferme, & même eſſaye d'entamer la charge. D. Pedre ne s'étoit pas étonné d'un renfort ſi inégal à ſa troupe, il en devint au contraire plus animé par l'eſpérance d'en avoir bon marché : il attaque de toutes parts ces ſept cens chevaux avec aſſurance de les défaire, parce qu'ils feignoient de s'ébranler, & qu'ils ſembloient hors d'état de faire une plus longue réſiſtance. Dans ce moment paroiſſent, l'un à droite, l'autre à gauche, du Gueſclin & le Begue de Villaines avec ſix cens chevaux : il fondent ſur les gens de D. Pedre avec tant de vivacité, que ceux-ci ne purent ſoutenir l'effort de ces nouveaux combattans, qui ſe font jour de tous côtés, & tuent ou font priſonniers juſqu'au dernier homme. D. Henri qui étoit à Monteclare, & que Bertrand avoit fait avertir de ce qu'il alloit faire, voulut en être, & étoit accouru avec ſeulement deux cens chevaux qui s'étoient trouvés auprès de ſa perſonne,

mais l'affaire étoit à ſa fin; cependant D. Henri ne laiſſa pas de faire de belles actions.

Quant à D. Pedre, il ne jugea pas à propos de tomber entre les mains du vainqueur : il gagna le bois avec deux cens hommes-d'armes, mais ce Prince monté ſur un excellent cheval, couroit avec tant de viteſſe, qu'il n'y eut qu'un ſeul de ſes Ecuyers qui pût le ſuivre ſans le quitter. Il ſe trouva enfin avec ce ſeul domeſtique, ſans argent tous les deux, dans des pays déſerts, couverts de bois, ſans pouvoir recevoir aucunes nouvelles de ſes gens, ni leur donner des ſiennes. Dans ce fâcheux état, il ſe préſente aux portes de pluſieurs places dont il croyoit être le maître, & par-tout on le rebute, & il ſe voit enfin forcé de chercher un aſile hors de ſon Royaume, & de paſſer chez les infideles, qui juſques-là avoient toujours été également ennemis de ſa perſonne, de ſon Royaume, & du nom Chrétien. Dans ce deſſein il ſe rend au bord de la mer, où le hazard lui fournit une petite barque prête à paſſer en Afrique, & il en profite.

Le patron lui demanda qu'il étoit; il ne diſſimula pas qu'il étoit l'infortuné

D. Pedre, Roi de Caſtille, depouillé & fugitif. Ce que le patron n'eut pas plutôt entendu qu'il ſe ſentit ſaiſi d'horreur & d'indignation. Il commença par lui reprocher tout ce qu'il avoit entendu dire de ſes crimes, de ſes perfidies, de la dureté de ſon gouvernement, & ſurtout de la mort de la Reine ſa femme, après quoi il eut l'inſolence de commander à quatre de ſes Matelots de le jetter à la mer. Déja ces hommes barbares ſe mettoient en devoir d'obéir, lorſque le Prince eut la baſſeſſe de demander au Patron d'avoir pitié de ſon état déplorable. Mais ces humiliations n'attendriſſoient point ces Afriquains, & D. Pedre touchoit au moment de terminer ſa miſérable carriere dans les flots, ſans un Marchand Juif qui ſe trouvoit dans la même barque, & qui eut l'humanité d'offrir au Maître une ſomme d'argent, pour ſauver la vie à cet infortuné Prince. La propoſition fléchit enfin ce cruel homme, & D. Pedre eut le bonheur de prendre terre au premier port du Royaume de Bennemarine.

Il ne manquoit plus à D. Henri pour être tout-à-fait en poſſeſſion de la Caſtille que de reduire Tolede : il retourna donc au camp devant cette place, &

trouvant le ſiege dans le même état où il l'avoit laiſſé, il ſe réſolut à faire les derniers efforts pout le terminer. Il fit conſtruire douze machines comme celles dont nous avons parlé à l'occaſion du ſiege de Rennes, & que l'on nommoit en Bretagne Beffrois : & il les fit conduire juſqu'au pied des murailles de la ville : les aſſiégés en brûlerent quelques-unes, & en démonterent d'autres à coups de canons, dont l'uſage commençoit à s'établir. Cependant la famine devenoit de jour en jour plus cruelle dans cette grande ville : elle avoit gagné juſques aux riches, enſorte que l'on y demandoit à hauts cris une capitulation, & que D. Henri fût reconnu pour Roi. Le Gouverneur s'y oppoſoit de tout ſon pouvoir, & faiſoit tous ſes efforts pour adoucir & ſoulager la miſere générale : il commençoit pourtant à s'appercevoir que ſes efforts ne tendoient à rien, que le temps de ſe ſoumettre preſſoit de plus en plus tous les jours, & il alloit s'y réſoudre, lorſqu'un homme de Séville trouva le moyen de s'introduire dans Tolede, & aſſura les habitans qu'il y avoit vingt mille Sarrazins de Grenade & trente mille Eſpagnols tout prêts à marcher, & qu'en outre D. Pedre étoit

attendu avec trente mille Afriquains, enſorte que dans quinze jours au plus tard, il ne manqueroit pas de ſe préſenter à la tête de toutes ces troupes pour faire lever le ſiege. Cette nouvelle, qui étoit vraie quoique peu vraiſemblable, avoit déja pénétré dans la ville, elle releva les eſpérances & le courage des habitans, & leur fit prendre la réſolution de ſouffrir les dernieres extrémités, plutôt que de capituler.

Cette nouvelle étoit fondée ſur ce que le malheureux D. Pedre ayant abordé en Afrique, s'étoit rendu à la Cour du Roi de Bennemarine, qu'il l'avoit trouvé dans les diſpoſitions les plus favorables pour lui, & que ce Prince, ſans perdre de temps, avoit donné ſes ordres pour faire lever une puiſſante armée, & la tenir prête à tout événement ; car tous les Maures Eſpagnols, Afriquains, & juſqu'à ceux d'Aſie, regardoient la ruine de D. Pedre comme un commencement de la leur. Ils n'ignoroient point que la premiere deſtination des troupes qui avoient aidé D. Henri à la conquête de la Caſtille étoit de leur faire la guerre à eux-mêmes, & ils ne doutoient pas qu'après la deſtruction de D. Pedre, ces ſoldats

accoutumés à vaincre ne ſuiviſſent leur projet & ne tournaſſent leurs armes contre le Royaume de Grenade & juſqu'en Afrique. D'ailleurs les grands exploits de du Gueſclin avoient porté ſa réputation juſque dans l'Orient; & il y étoit auſſi redouté des Mahométans, que deſiré des Chrétiens, qui l'attendoient comme un libérateur que le Ciel ſembloit leur annoncer. Il étoit donc de l'intérêt commun des Princes Sarrazins d'éloigner l'orage qui les menaçoit en fomentant les troubles dont la Caſtille étoit agitée, & en y envoyant des forces capables d'affoiblir celles des Princes Chrétiens.

Ces conſidérations ſuffiſoient pour déterminer le Roi Maure à donner du ſecours à D. Pedre, cependant quelques Hiſtoriens prétendent que ce Prince, obſervateur rigide de la Loi de Mahomet, ne put ſe réſoudre à protéger le cruel, à moins que celui- ci n'embraſſât ſa religion: que la paſſion de régner & l'ardeur de ſe venger de D. Heuri engagerent D. Pedre à conſentir à la propoſition de ce Roi, & qu'en conſéquence s'étant fait Mahométan, il épouſa ſa fille, qui paſſoit pour la plus belle perſonne de l'Afrique.

Quoi

Quoi qu'il en ſoit de ce récit, qui paroit peu vraiſemblable, les Afriquains préparerent en effet ſoixante mille hommes pour les faire paſſer en Eſpagne, & déjà D. Henri étoit informé qu'il y en avoit vingt mille prêts à aborder. Ils apportoient avec eux les machines & les équipages pour toute l'armée, ſçachant que D. Henri n'avoit point d'armée navale à leur oppoſer : ils projettoient ſitôt que ces vingt mille hommes ſeroient à terre, de les joindre à l'armée de D. Pedre, laquelle étoit aux environs de Séville, avant que D. Henri eût le temps de détacher de ſon camp devant Tolede, des forces ſuffiſantes pour empêcher leur jonction, & ils penſoient que du Gueſclin étoit trop habile & trop prudent Capitaine, pour faire une telle faute, que d'affoiblir l'armée du ſiege, ce qui auroit été la même choſe que de le lever tout-à-fait. Et en cas que contre toute apparence cela arrivât, ils ſe promettoient de mettre dans la Ville autant d'hommes & de vivres qu'il en faudroit, pour empêcher D. Henri de continuer le ſiege, ou de le recommencer une ſeconde fois.

D. Henri ayant donc reçu nouvelle de la prochaine arrivée de ces vingt

mille Afriquains, en parla à du Gueſclin, qui lui propoſa d'aller lui-même au-devant d'eux, & qu'il eſpéroit les empêcher de ſe joindre aux troupes qui étoient aux environs de Séville, de les combattre & de les défaire, & que même il eſſayeroit à brûler leurs vaiſſeaux. Le Roi lui répondit qu'il étoit toujours de ſon avis, qu'il le laiſſoit le maître de faire tout ce qui lui ſembleroit à propos, & qu'il avoit une confiance ſans bornes en ſon courage, ſa ſageſſe & ſon expérience. Quand il eut cette parole du Roi, il commença par dépêcher des coureurs vers les côtes de la mer, il leur donna ſes ordres & ſes inſtructions, leur indiqua en quels lieux ils pourroient le trouver en ſuivant ſes routes, pour lui rendre compte de leurs découvertes, & ſur-tout qu'ils ne lui apportaſſent que des nouvelles certaines & ſur leſquelles il pût compter. La nuit ſuivante il ſe met en chemin à la tête de dix mille chevaux François & Bretons, & quelque peu d'infanterie Eſpagnole : outre cela il étoit accompagné d'Olivier du Gueſclin ſon frere, du Begue de Villaines, homme en qui il avoit toute confiance, des deux de Mauny, & de toute la nobleſſe Françoiſe

& Bretonne qui l'avoit ſuivi en ſon voyage d'Eſpagne. Il marche juſqu'au jour, & s'arrête pour paſſer la journée dans un bois, afin que ſa marche ne ſoit point découverte par les ennemis; & continue ainſi pendant ſix nuits de fatigue & ſix journées de repos. Il ſçait enfin que la flotte d'Afrique commençoit à paroître à la vue de Cadix; que le bruit étoit que D. Pedre avoit cédé cette importante Ville au Roi de Bennemarine, pour retraite & place de ſûreté. Du Gueſclin s'avance vers ce port de mer, traverſe quelques petites Villes pour y trouver des ponts & y paſſer les rivieres qui gênoient ſa route, & auſſi pour y prendre des proviſions, & en ſortant de toutes ces Villes, il laiſſoit du monde en garde pour empêcher que quelqu'un n'allât porter des nouvelles de ſa marche à l'armée Mahométane.

Enfin ſes coureurs vinrent lui annoncer très-poſitivement qu'ils avoient vu les Afriquains débarquer près de Cadix, qu'ils avoient mis à terre leurs chevaux, leurs machines de guerre, leurs tentes, leurs proviſions & munitions: qu'ils ſe diſpoſoient à aller joindre l'armée de D. Pedre près de Sévil-

le ; qu'au reſte ils paroiſſoient en très-bon équipage, & tous hommes bien réſolus, & capables de ſe bien battre. Le rapport de ces coureurs étoit d'autant plus fidele, que c'étoient tous gens parlans la langue Caſtillanne, & qui connoiſſoient le pays : ils s'étoient déguiſés en payſans, avoient porté des vivres au camp des Maures, ce qui leur avoit donné la liberté de ſe mêler parmi eux, de voir tout ce qui ſe paſſoit dans leur camp, & d'apprendre leurs projets.

Sur leur rapport, du Gueſclin tint conſeil : c'étoit une ſuite de ſa prudence, (& une leçon pour tous ceux qui commandent), de ne jamais entreprendre choſe de conſéquence, ſans en prendre l'avis des Capitaines qu'il avoit auprès de lui : & ſon principe étoit d'un homme bien ſage. Il eſtimoit qu'en les conſultant, il les intéreſſoit davantage au ſuccès des opérations que chacun avoit en partie conſeillées, puiſque chacun devoit y contribuer ; c'eſt un ſentiment naturel & de l'amour propre fondé ſur la raiſon, de ſouhaiter de voir réuſſir ce que nous avons penſé ou conſeillé, ou au moins approuvé. Ainſi du Gueſclin en donnant à ſes Officiers ce témoignage de ſa déférence pour eux,

les engageoit par un endroit ſenſible, acquéroit leur eſtime, leur amitié & leur confiance, & les engageoit d'autant au ſuccès des délibérations où ils avoient eu part, & à braver le péril comme lui & avec lui ; & de ſon côté, il eſt conſtant qu'il avoit plus d'aſſurance dans les affaires qu'il avoit conſultées, que s'il n'eût pris conſeil que de lui ſeul, penſant en devoir naturellement retirer plus de gloire & d'honneur.

Le réſultat de ce conſeil de guerre, fut que le Begue de Villaines & Olivier du Gueſclin, marcheroit avec trois mille chevaux & feroient l'avant-garde : que lui du Gueſclin les ſuivroit avec le cadet de Mauny, & quatre mille chevaux, & qu'Olivier de Mauny avec Carlonnet conduiroient l'arriere-garde qui ſeroit de trois mille chevaux : que ſi le Begue rencontroit les Afriquains, il entameroit le combat, & le ſoutiendroit lentement, juſqu'à ce que du Gueſclin & le reſte de l'armée vinſſent à paroître.

Les Maures étoient déja en marche : quelques-uns de leurs coureurs s'étoient montrés à la vue de l'armée chrétienne, & avoient d'abord tourné bride pour porter la nouvelle à leurs Officiers, que

les François étoient en campagne, & même peu éloignés. Auſſi-tôt les ennemis ſe formerent en bataille, & continuerent leur marche : leur avant-garde d'un côté s'engagea dans un défilé, au moment même que le Begue & Olivier du Gueſclin y entroient par l'autre. Ceux-ci voyant que les Afriquains avoient quelque avance ſur eux, les chargent d'abord avec deux cens chevaux ſeulement, & tout de ſuite avec leur trois mille chevaux, qui étoient l'avant-garde, & les repouſſent juſques dans la plaine d'où ils venoient de ſortir. Là les Chrétiens firent ferme, & occuperent les ennemis en attendant le reſte de leur armée. Du Gueſclin parut bien-tôt avec le corps de bataille, & un moment après Olivier de Mauny avec l'arriere-garde. Dès qu'ils furent réunis, ils paſſerent le défilé au grand trot, trouverent dans la plaine le Begue de Villaines & le jeune du Gueſclin qui amuſoient les ennemis par une légere eſcarmouche. Le Général donna à l'inſtant le ſignal pour la charge générale. Les Maures au premier choc lâcherent le pied : car leur coutume eſt de fuir d'abord, puis ſe rallier & retourner à la charge ; mais ils furent preſ-

ſés avec tant de vigueur en cette occaſion, qu'ils n'eurent ni le temps de fuir, ni celui de ſe rejoindre & de revenir ; on les ſerroit de ſi près qu'ils ne pouvoient s'ébranler, ſans ſe mettre en danger d'être tout-à-fait enfoncés. Du Gueſclin pénétra juſqu'au fonds de leur corps de bataille, & fit un jour qui ouvrit le paſſage à tous les ſiens. Auſſi-tôt que les Maures furent enfoncés, & les Chrétiens mêlés avec eux, ils virent bien qu'il n'y avoit plus lieu ni de fuir ni de ſonger à la retraite, mais qu'il falloit vaincre ou mourir ; ainſi ils furent contraints de tenir ferme & de combattre, parce qu'autant qu'il y en avoit qui tournoient le dos, autant les Chrétiens en aſſommoient. Enfin après deux heures de combat, ils s'amollirent & s'en allerent tous en déroute. Il en reſta ſept mille ſur le champ de bataille : on fit beaucoup de priſonniers, & les plus heureux furent ceux qui eurent le temps de ſe ſauver précipitamment vers la côte, & de gagner leurs vaiſſeaux, enfin les Chrétiens eurent le champ de bataille, les équipages, les machines, les vivres, & tout ce que les barbares avoient apporté. Cette victoire fut la quatrieme

que du Gueſclin avoit remportée ſur D. Pedre & ſur ſon parti, depuis que le ſiege de Tolede étoit commencé.

Cependant tant de combats, tant de ſang répandu, ne terminoient pas le principal objet de la guerre ; rien n'étoit déciſif & ne pouvoit l'être, tant que la tête de D. Pedre ſubſiſteroit. Les infideles, d'un autre côté, conſidéroient que toutes les pertes qu'ils faiſoient, ne ſervoient qu'à les affoiblir, & à avancer leur ruine & leur deſtruction en Eſpagne ; & voyant l'orage prêt à fondre ſur leurs têtes, ils prirent une derniere & vigoureuſe réſolution pour prévenir ce qu'ils craignoient : ce fut de mettre tous les étendarts en l'air, & de raſſembler toutes leurs forces tant en Afrique qu'en Eſpagne.

D. Pedre ſe vit donc bientôt par leur moyen en état de rentrer en Eſpagne à la tête de quatre-vingt mille hommes, tant Chrétiens, que Juifs & Mahométans, outre ce qui lui reſtoit encore de gens attachés à ſes interêts. Avec une ſi puiſſante armée il réſolut de marcher contre D. Henri qui étoit encore occupé du ſiege de Tolede. Quand cette nouvelle parvint à du Gueſclin, il n'en parut ſeulement pas

ému : au contraire, il répondit avec un air de gaieté qui lui étoit ordinaire, qu'il étoit très-content que les Sarrazins vinſſent de ſi loin pour ſe faire battre, & que cela lui épargneroit la peine d'aller les battre dans leur pays.

Quelques transfuges de l'armée de D. Pedre, paſſés dans celle de D. Henri, l'avertirent du grand deſſein que ce Prince avoit de venir l'attaquer juſque dans ſes lignes. Sur cet avis, il convoque un Conſeil de Guerre où il raſſemble tous ſes Capitaines & leur dit : » Vous devez vous appercevoir, comme moi, mes bons & fideles Compagnons, que la Providence Divine ſe diſpoſe peu à peu, & comme par dégrés, à couronner ſon ouvrage : qu'après avoir rendu pluſieurs fois votre valeur victorieuſe, elle a enfin raſſemblé nos ennemis de toutes parts, pour que par une ſeule bataille vous terminiez vos travaux, & cette longue & pénible guerre : elle veut que comme vous avez acquis une gloire immortelle, vous acquériez auſſi une tranquillité durable. Tout le monde ſçait le frivole projet que le malheureux D. Pedre forme contre nous, en ſorte qu'il eſt temps de délibérer ici ſur les moyens les plus ſûrs & les vigoureux, pour

faire retomber ſur la tête de cet homme déteſtable tous les maux dont il oſe nous menacer : jugez donc lequel des deux partis vous ſemble le meilleur ; ou de l'attendre dans nos lignes, ou d'en ſortir pour aller à ſa rencontre. Quant à moi, je ne ſuis encore déterminé à rien, ſinon à prendre vos avis & agir ſuivant vos conſeils, & je vous promets de ne rien changer à la délibération que vous allez faire «.

On peut juger que dans une affaire d'une ſi grande conſéquence, les opinions furent bien partagées. Dès que le Roi eut ceſſé de parler, les uns, qui n'étoient pas d'avis que l'on quittât le camp, pour aller combattre D. Pedre en plaine campagne, diſoient que ce ſeroit abſolument lever le ſiege, & montrer aux ennemis qu'on les craignoit ; qu'ils profiteroient de cette foibleſſe pour en être plus réſolus & tâcher de rétablir la réputation de leurs armes : que les retranchemens étoient tellement fortifiés, & ſi inſurmontables, que pour le peu de raiſon & d'intelligence qui reſtât à D. Pedre, il n'y avoit aucune apparence qu'il tentât de les forcer ; qu'il ſeroit même à ſouhaiter qu'il l'eſſayât, & qu'il portât la témérité juſqu'à

l'entreprendre, parce que ſa défaite & celle de toute ſon armée ſeroit indubitable.

Mais du Gueſclin fut d'avis différent. Il fit obſerver l'état préſent des affaires, les circonſtances du ſiege, la conduite ordinaire de D. Pedre, & la nature de cette guerre, & conclut qu'il falloit prendre la campagne, & aller au devant de cette nombreuſe armée. » Si nous nous tenons, dit-il, cantonnés dans nos lignes, nous paroîtrons les craindre, & compter plus ſur nos retranchemens que ſur notre valeur; nos troupes même en deviendroient moins hardies, & le courage de nos ennemis s'en augmenteroit. Il ſeroit encore poſſible que nous fuſſions forcés dans notre camp, & tout ce qui pourroit nous arriver de mieux, ſeroit de ſoutenir leurs efforts & de les repouſſer, ce qui ſeroit pour nous un trop petit avantage, & qui nous coûteroit une partie de nos plus braves hommes. En mon particulier, je ſuis perſuadé que D. Pedre ne hazarderoit à nous attaquer que ſes moindres troupes & les hommes qu'il auroit moins de regret de perdre. Du côté de Sa Majeſté, qu'y auroit-il à gagner pour elle à remporter des avantages médiocres ſur cette mul-

titude d'Afriquains ? J'eſtime au contraire que de tels avantage feroient plus de mal que de bien, parce que de petits combats ne décideroient rien, animeroient les infideles, les aguériroient peu à peu, & les rendroient, avec le temps, capables de nous égaler, & de devenir victorieux à leur tour. Du côté des retranchemens, s'il arrivoit que nous y fuſſions forcés, ce qui arriveroit infailliblement, car tôt ou tard, ou au moins pour l'ordinaire, les aſſaillans réuſſiſſent, les infideles alors nous accableroient ſans que nous y puſſions remédier, la terreur s'empareroit de nos troupes, & leur grand nombre leur donneroit une victoire aiſée & certaine. Si leur projet n'étoit pas de nous attaquer dans nos lignes, ils auroient encore plus d'avantage ſur nous, ils ſe poſteroient de maniere à nous incommoder tant qu'ils voudroient, ils ſeroient maîtres de la campagne, & nous couperoient les vivres que nous n'avons pas en aſſez grande quantité pour continuer le ſiege juſqu'à ce que la place ſe rende. Nous ſerions donc alors forcés ou de lever le ſiege, ou d'aller les combattre en plaine, & faire alors par néceſſité ce que nous pouvons bien faire aujourd'hui par bravou-

re «. A toutes ces réflexions il en ajouta encore d'autres, comme l'aſſurance que le Roi devoit avoir en ſon armée, accoutumée à vaincre, qui combattroit avec l'eſpérance de revenir du combat chargée de gloire & de riches dépouilles; que les ſoldats de D. Pedre accoutumés à être vaincus ne ſoutiendroient pas l'aſpect de leurs vainqueurs, & n'oſeroient les attendre quand ils les verroient l'épée à la main. Que cependant le Roi pourroit marcher au-devant de l'ennemi, & laiſſer aſſez de monde au ſiege de Tolede, & que vingt mille hommes braves & éprouvés, comme le Roi en avoit, lui ſuffiroient pour battre cette multitude d'infideles.

Le Roi, qui avoit écouté du Gueſclin de toute ſon attention, déclara ouvertement dans le Conſeil qu'il penſoit comme lui. Enſuite il lui porta la parole à lui-même, & lui dit : » Vous penſez & vous parlez ſi juſte, Meſſire Bertrand, vos réflexions ſont ſi bien méditées, & vos réſolutions formées avec tant de ſageſſe & de prudence, qu'il ſemble que la fortune ne puiſſe en traverſer les événemens, & qu'elle doive toujours ſeconder votre vertu. Allons donc & marchons, je ſuis tout prêt, & quand je

vous aurai auprès de moi, j'irai au combat, aſſuré d'aller à la victoire «. Auſſitôt il ſe fit dans l'aſſemblée une eſpece de murmure, ſur ce que le Roi venoit de dire qu'il étoit prêt à marcher, on le ſupplia tout d'une voix de ne point expoſer ſa perſonne à l'événement incertain d'une bataille. Du Gueſclin releva cet avis, & dit avec vivacité, qu'il n'étoit pas temps d'écouter des Conſeils timides; qu'il appartenoit au Roi de remporter en perſonne une victoire auſſi intéreſſante que celle-ci, qui le couvriroit de gloire & d'honneur; que c'étoit à ſon bras ſeul à lui acquérir la Couronne de Caſtille, & à la lui aſſurer pour toujours, & qu'on l'en eſtimeroit d'autant plus digne, qu'il l'auroit acquiſe par ſon épée.

La réſolution fut donc priſe de ſortir du camp. Le Roi laiſſa ſon frere D. Tellès à la continuation du ſiége de Tolede. Du Gueſclin ſe chargea de donner tous les ordres néceſſaires pour la marche; & choiſit vingt mille hommes, qui tous furent prêts pour marcher à minuit.

Le Connétable étoit déja parfaitement inſtruit de l'état & de la poſition de l'armée de D. Pedre; il ſçavoit encore que ce Prince, ſe fiant ſur le grand

nombre de ſes troupes, s'imaginoit qu'on n'oſeroit jamais l'aller attaquer, & comptoit encore moins ſur une affaire générale; que dans cette ſécurité il ne faiſoit obſerver aucune diſcipline dans ſon camp, quoiqu'il ne fût qu'à ſix lieues du ſiege devant Tolede. Tel étoit l'aveuglement, la préſomption, l'imprudence de ce malheureux Roi.

Quand les vingt mille hommes de D. Henri eurent fait environ deux lieues, c'eſt-à-dire, vers les deux heures du matin, le Prince fit faire halte, dans une belle plaine où l'armée ſe trouvoit: il attendit-là que tout ſon monde fût arrivé, & à meſure que les troupes s'aſſembloient, il leur faiſoit prendre leurs rangs, en ſorte qu'aguerries & expérimentées comme elles l'étoient, elles ſe rangerent bien-tôt d'elles-mêmes en bataille. Alors le Roi aſſembla tous ſes principaux Capitaines à la tête de cette armée, & tint conſeil avec eux, pour délibérer ſur ce qu'il avoit déja conclu dans l'aſſemblée où l'opération avoit été décidée: il ſe mit au milieu de tous ſes Officiers pour être bien entendu de chacun, & ſe tournant vers du Gueſclin, & lui portant la parole, il lui tint ce judicieux & obligeant diſcours

» Si j'avois ſuivi, brave du Gueſclin, vos ſages conſeils à la bataille de Navaret, nous n'aurions plus d'ennemis à combattre, nous aurions conſervé un grand nombre de bons ſoldats qui y ſont reſtés, auquels je ne puis encore penſer ſans douleur, je n'aurois pas aujourd'hui celle de craindre pour la vie des bons ſerviteurs qui me reſtent : il falloit ſans doute que ce malheur nous arrivât, pour que nous connuſſions toute l'étendue de votre vertu, qui auroit ſans doute moins brillé en nous ſauvant de cette perte, qu'elle n'a fait depuis en la réparant : j'ai avec moi les mêmes gens que vous avez tant de fois rendus compagnons de vos victoires, & qui ont toujours été témoins & admirateurs de votre valeur & de votre bonne conduite. Ainſi je vous remets entiérement dans les mains ma fortune & ma couronne, j'y remets les eſpérances de ma maiſon, les intérêts de mes alliés, le ſalut de mes amis, enfin les vœux de toute l'Eſpagne. Je ſuis aſſuré que perſonne ne peut mieux que vous me rendre bon compte du dépôt que je vous fais de tout ce que j'ai de plus cher & de plus précieux au monde, & qu'avant la fin du jour qui va luire, vous me remet-

trez en poſſeſſion ferme, conſtante, & pour toujours, de tout ce que viens de vous confier dans un état d'incertitude, & encore tout chancelant. Agiſſez donc en tout ſuivant vos lumieres & votre ſageſſe, je ceſſe d'être Roi dans ce moment, pour être l'un de vos compagnons d'armes; enfin je ne me regarderai jamais, & tout le monde le penſera comme moi, pour un Prince digne de porter la Couronne & de commander dans la Caſtille, ſi je ne ſçais pas vous imiter dans cette importante journée ».

Du Gueſclin ſe préparoit à répondre à un diſcours dont ſa modeſtie avoit ſouffert, lorqu'il en fut empêché par les voix confuſes de toute l'aſſemblée: le murmure augmenta tout-à-coup, & paſſa juſqu'aux troupes les plus éloignées du lieu, qui, toutes avec des tranſports de joie & d'allégreſſe, s'écrierent mille fois, vive le Roi, vive ſon brave Connétable; enſorte que ce cri univerſel ratifia le choix que le Roi venoit de faire de du Gueſclin pour commander dans cette expédition déſicive.

Ce fut alors à du Gueſclin à ſoutenir l'honneur qu'il venoit de recevoir,

& à ſe charger de tout le poids de l'entrepriſe. Il ſépara ſes troupes en cinq corps, donna l'avant garde au Begue de Villaines & à Olivier du Gueſclin ſon frere, avec quatre mille cinq cens chevaux. Le Roi eut le commandement du corps de bataille, compoſé de François & d'Eſpagnols, au nombre de ſix mille hommes; l'arriere-garde étoit compoſée d'Aragonois & autres alliés. Olivier de Mauny avoit un cops de réſerve de quinze cens chevaux, & du Gueſclin étoit à la tête de trois mille Brétons, & avoit auprès de lui la Houſſaye, Dupont, Roland Bodin, le cadet de Mauny, Carlonnet, & nombre d'autres Gentilshonmes de ſa nation, comme Aides-de-Camp, pour porter des ordres & des ſecours par-tout où il en ſeroit beſoin. La plus grande partie de cette armée de vingt mille hommes, conſiſtoit en Cavalerie : du Gueſclin commanda que l'on combattît ſur une ſeule ligne, & que l'on étendît les fronts en cas que le lieu fût ſpacieux & uni, & que l'attaque ſe fît tout-à-coup & de toutes parts à la fois, afin que l'effort fût général, & que les ennemis fuſſent épouvantés en même-temps de tous les côtés. Il fut encore réglé qu'Olivier de

Mauny ne combattroit point ſans un ordre exprès, quelque choſe qui pût arriver, & qu'il attendroit ſans remuer qu'on vînt l'avertir de donner : enfin, que ſi le lieu n'étoit pas aſſez ſpacieux pour combattre dans l'ordre expoſé ci-deſſus, les corps marcheroient dans leur ordre de bataille, & tiendroient leurs fronts moins étendus. Les choſes ainſi réglées, du Gueſclin détacha Olivier ſon frere, avec cinq ou ſix cens chevaux pour aller à la découverte, & celui-ci envoya devant divers partis de coureurs, & puis tout ſe mit en marche.

Les Connétable, monté ſur une exellente mulle d'Aragon, parcouroit les rangs, & obſervoit la contenance des ſoldats. Son air intrépide, ſa mine toujours victorieuſe, l'idée de ſes grandes actions continuellement préſente à ceux qui en avoient été les témoins, tout cela répandoit ſur toute ſa perſonne l'éclat d'un héros & parloit plus éloquemment qu'il n'auroit pu faire : il ſembloit que les troupes en fuſſent éblouies, & elles auroient eu honte de combattre foiblement ſous les yeux & ſous les ordres d'un homme ſi merveilleux, avec qui il n'y avoit que des

triomphes aſſurés, & quelles avoient vu en toutes occaſions déployer la force de ſon bras d'une maniere unique & inimitable. Cependant pour n'oublier rien de ce que doit faire un grand Capitaine, il leur diſoit qu'il ne doutoit pas qu'ils ne répondiſſent tous à la grande opinion que le Roi avoit de leur vaillance & de leur affection pour ſa perſonne & pour ſa gloire : que ce grand Prince alloit combattre pour leur repos, comme ils alloient combattre pour le ſien, & que la Couronne qu'ils alloient affermir ſur ſa tête ſeroit un gage de leur bonheur pour toujours. Conſidérez, ajoutoit-il, pour qui, & pour quelle cauſe vous allez combattre, après avoir déja eſſuyé tant de fatigues : vous allez mettre votre vie au haſard pour un Roi bon, équitable & rempli de vertus, contre le plus injuſte, le plus méchant, le plus vicieux de tous les hommes, contre un monſtre que ſes cruautés & ſes crimes ont rendu l'horreur du ciel & de la terre. Dieu vous a choiſis non-ſeulement pour délivrer toute la Caſtille de la ſervitude inſupportable qui la fait gémir, & pour la mettre à couvert des fureurs d'un tyran qu'elle déteſte, mais encore pour affer-

mir la Croix de Jeſus-Chriſt ébranlée par l'impiété de cet apoſtat, par les inſultes des Infideles qui l'ont ſéduit, & qui viennent ici pour protéger ſon crime. Songez donc que c'eſt la cauſe de Dieu même que vous allez ſoutenir; que c'eſt à lui à diriger vos bonnes intentions, & à les ſeconder, ſi par votre ardeur vous vous rendez dignes d'être dans ſes mains les inſtrumens de ſes vengeances: ſongez auſſi que vous devez craindre qu'il ne vous livre à vos ennemis, ſi vous ne le ſervez pas aujourd'hui avec tout le zele & toute l'ardeur dont vous êtes capables «. C'eſt ainſi qu'il animoit ſes troupes à une ſainte colere & à une juſte vengeance pour les intérêts du ciel; enſuite ayant paſſé à la tête de l'armée, où les trois mille chevaux qu'il avoit choiſis l'attendoient, mêlés avec ceux de l'avant-garde, qui tous étoient de ſes vaillans Bretons, il s'apperçut qu'il s'y faiſoit un profond ſilence, qui ſignifioit que l'on ſouhaitoit qu'il parlât, ce qu'il fit en ces termes: » Je dois vous rendre cette juſtice, mes chers compagnons, que j'ai éprouvé par-tout que votre valeur eſt invincible, je reconnois vous être redevables de tout ce que j'ai ac-

quis par les armes, comme je crois n'avoir pas été inutile aux avantages que vous avez remportés. Je vous conſidere comme des hommes qui vont à la victoire, puiſque vous allez au combat : vous n'avez jamais eu d'ennemis plus faciles à battre que ceux-ci : ce ſont tous gens ramaſſés, différens de langage, de mœurs & de religion, qui, par conſéquent ne peuvent agir de concert ; qui, après avoir été défaits tant de fois par votre valeur, ne ſoutiendront pas même votre premier effort ; qui, quoique raſſemblés, & compoſant une même armée, n'en ſont pas moins entre eux ennemis irréconciliables : tous les Afriquains ſouhaiteroient voir répandre la derniere goutte du ſang Eſpagnol, les Eſpagnols n'ont pas une moindre animoſité contre le ſang Afriquain : cette paſſion les entretient dans une défiance continuelle les uns des autres. Il eſt inutile que je vous repréſente les vertus du Roi que vous ſervez, vous le connoiſſez pour reconnoiſſant, & d'une généroſité vraiment Royale, & qui ſçait que ce n'eſt pas par intérêt & dans la vue des récompenſes que vous allez combattre, mais pour ſa gloire & pour la vôtre. Soyez cepen-

dant aſſurés que les biens de la fortune ne vous manqueront pas, tant que vous conſerverez ceux dont vos vertus vous ont enrichis. Ce que je demande de vous, c'eſt que vous vous rappelliez tout ce que je vous ai vu faire d'exploits en France, en Bretagne & en Eſpagne ; & que vous vous regardiez comme l'eſpérance du Roi que vous ſervez, & la terreur de ſes ennemis «.

Cependant Olivier du Gueſclin, qui, comme nous l'avons dit, avoit été envoyé à la découverte, avoit d'éja rencontré quelques Afriquains de l'armée de D. Pedre, qui s'étoient répandus dans la campagne pour piller, & qui effectivement emmenoient des beſtiaux qu'ils avoient trouvés dans les paturages, & des hommes qu'ils conduiſoient en captivité Il les chargea ſi vivement, & ſi à propos, qu'il en tua la plus grande partie, fit une vingtaine de priſonniers, mit les autres en fuite, recouvra le butin, & délivra les Chrétiens. Il envoya les priſonniers au camp du Roi, leſquels effrayés des menaces qu'on leur fit, inſtruiſirent le Connétable de quantité de particularités intéreſſantes, ſur ce qui ſe paſſoit dans leur armée. Mais les autres qui avoient

pris la fuite avertirent les leurs qu'il y avoit des ennemis en campagne.

Sur cet avis, dont on ne pouvoit pas douter, D. Pedre & les chefs des Afriquains envoyerent de leur côté à la découverte, des cavaliers montés & ſur des chevaux barbes, d'une légéreté & d'une viteſſe ſans égale, qui ne furent pas long-temps à découvrir ce qu'ils cherchoient, & à venir confirmer les premieres nouvelles. Ils rapporterent & aſſurerent poſitivement que D. Henri marchoit avec toutes ſes forces, car l'obſcurité de la nuit & leur précipitation ne leur permirent pas d'examiner, encore moins de juger du nombre de leurs ennemis. Ils furent même rencontrés par ceux qui marchoient les premiers, & qui précédoient le Connétable, qui les pouſſerent, de quoi du Gueſclin ayant été inſtruit, il ne douta pas que les ennemis ne le fuſſent auſſi bientôt de ſa marche, mais en grand Capitaine il ſongea à faire ſon profit de cette conjoncture qui auroit bien embarraſſé un autre. Il fit prendre le trot à toute ſa troupe, pour arriver au point du jour à la vue des infideles, & commencer le combat avant qu'ils fuſſent détrompés ſur le petit nombre qui marchoit contre eux,

eux, & ainſi les entretenir dans l'alarme & l'étonnement où les premieres nouvelles devoient les avoir jettés.

Du Gueſclin ſe trouva donc une heure avant le jour, ſur le ſommet d'une petite colline, dont les troupes de D. Pedre avoient déja commencé à s'emparer, & dont elles avoient été chaſſées par Olivier du Gueſclin qui l'occupoit, quand ſon frere y arriva. De-là il découvroit la diſpoſition du camp ennemi le long du Tage, à la faveur des feux qu'ils avoient allumés: il ſçut en même temps par quelques transfuges que D. Pedre mettoit ſon armée en bataille: cette nouvelle donna lieu de délibérer ſi on l'attaqueroit avant que le jour parût, mais on penſa que ſi on le faiſoit, on lui donneroit lieu de prendre la fuite & s'échapper à la faveur des ténébres; ainſi on ſe détermina à attendre le jour.

Le Connétable employa le reſte de la nuit à diſpoſer ſon armée & à l'étendre ſur la pente de la colline: il expoſa tontes ſes troupes à la vue des ennemis, qui les crurent beaucoup plus nombreuſes qu'elles n'étoient, parce que pour les abuſer, on avoit ſerré les premiers rangs, pendant que ceux de der-

riere étoient fort dégarnis, mais tout avoit ordre de ſe remettre en état. Du Gueſclin uſa encore d'un autre ſtratagême, qui fut de faire planter en terre, à l'autre côté de la colline, une quantité de drapeaux expoſés à la portée de la vue du camp ennemi. Ceux-ci furent en effet trompés par cette ruſe, & croyant que ſous ces drapeaux il y avoit des ſoldats, ils en concluoient que D. Henri avec toute ſon armée avoit abandonné le ſiege de Tolede pour venir contre eux.

D. Pedre de ſon côté ſentoit bien de quelle conſéquence cette journée alloit être pour lui, & qu'elle décideroit infailliblement de ſa Couronne & de ſa vie. Il rappella ſon courage tout entier dans cette occaſion, & allant de rang en rang dans ſon armée, il careſſoit les Capitaines & les Soldats, & les flattoit de belles eſpérances. » Vous allez, leur diſoit-il, vous couvrir de gloire en ſoutenant celle de votre Roi, & en contribuant à le venger de ſes ſujets rebelles. Vous allez avoir à combattre des ennemis braves & expérimentés, mais vous l'êtes autant qu'eux, & vous avez ſur eux un grand avantage par la ſupériorité du nombre. Il leur remon-

troit encore qu'ils avoient lieu de tout attendre de leur valeur tant de fois éprouvée, & que c'étoit-là plus que jamais qu'il falloit la déployer toute entiere ; que par la victoire qu'ils alloient remporter ils verroient tous leurs travaux terminés, & qu'ils auroient avec la paix une vie heureuſe, tranquille & honorable : qu'au contraire une défaite ſeroit pour eux une ſource de tous les malheurs poſſibles ; qu'ils auroient affaire à des vainqueurs impitoyables, de qui ils ne devoient attendre que la mort, la captivité, la honte & la miſere.

De ſa troupe, il paſſa à celle des Sarraſins ; il leur repréſenta quel intérêt ils avoient à bien faire, non-ſeulement pour lui, mais pour eux-mêmes : que ſi D. Henri ſortoit de la bataille victorieux, non-ſeulement il ne feroit quartier à aucun d'eux, mais qu'il ſeroit en état d'aller porter le fer & le feu dans leur pays, ſoit ſous le prétexte de religion, ou pour ſe venger dans leur ſang des ſecours qu'ils avoient donnés à lui D. Pedre, ſoit pour occuper ſes troupes à ſervir ſon ambition, & à étendre les bornes de ſon Royaume.

Le fils du Roi de Bennemarine, jeune Prince d'un courage intrépide juſqu'à

la préſomption & la témérité, interrompit D. Pedre pour le prier de ne ſe point expoſer à l'événement de la bataille; qu'il étoit apparent que ſon ennemi en vouloit ſur-tout à ſa perſonne à laquelle le ſort de toute ſon armée étoit attaché: qu'ainſi il le prioit de s'en repoſer ſur lui & ſur ſes troupes, & l'aſſuroit que dans ce jour même il lui mettroit entre les mains le bâtard avec ſon Connétable, ou du moins qu'il lui apporteroit leurs têtes. » Je ne doute pas, repliqua D. Pedre au jeune Prince, de votre valeur & de votre affection pour moi: je vous en rends graces de tout mon cœur, mais je ſuis déterminé à partager le péril avec vous, & à courir la même fortune où vous vous êtes engagé pour me ſecourir: je vous conjure même de vous ménager, & de ne pas vous livrer trop à votre courage dans la bataille, d'employer votre prudence pour tempérer votre ardeur & conſerver votre perſonne, trop précieuſe au Roi votre pere & à moi. Je ne vous diſſimulerai pas cependant que nous allons avoir en tête les plus vaillans hommes de la terre & les plus grands Capitaines; que ce du Gueſclin, dont nous voyons d'ici les

enſeignes chargées de ſes armes & de ſon Aigle noire (1), Gentilhomme Breton, l'honneur de la France & de ſa patrie, & le modele de tous les gens de guerre, & le Begue de Villaines, ſon compagnon inſéparable, ſont deux hommes qui ne reculeront pas; que tous ceux qui les accompagnent ſont également braves, & gens qui ſe ſont très-ſouvent ſignalés : en un mot, ſoyez perſuadé, comme moi, que de deux choſes l'une, il faudra que nous les aſſommions, ou qu'ils nous aſſomment «.

Après cette converſation, D. Pedre retourna prendre ſa place, & à l'inſtant les trompettes ſe firent entendre de toutes parts: celles de du Gueſclin y répondirent, la priere ſe fit, & tout de ſuite on marcha en avant. Le Connétable s'aviſa d'une choſe qui contribua beaucoup à la victoire, qui fut de défendre de faire aucun priſonnier Mahométan; il fit en cette occaſion violence à ſon humanité naturelle, mais la né-

(1) Nous avons déja donné le blaſon de ſes Armes, d'argent à l'Aigle de ſable éployée à la cotice de gueules brochant en bande ſur le tout.

ceſſité des circonſtances l'y força, & à ordonner qu'on fît main baſſe ſur tous ſans aucune exception : il donna au contraire un autre ordre auſſi ſage que le premier, qui fut que les ſoldats en approchant des ennemis criaſſent qu'il y auroit quartier pour les Eſpagnols Chrétiens, & aucun pour les Infideles. Ce commandement eut des effets fort heureux pour le parti de D. Henri. Il répandit une grande défiance dans l'eſprit des Africains contre les Eſpagnols, les premiers ſe perſuaderent que les autres étoient d'intelligence avec D. Henri, & qu'ils les trahiſſoient, & D. Pedre lui-même ne ſavoit qu'en penſer. Outre cela les Eſpagnols du parti de ce dernier, furent touchés ſenſiblement de la magnanimité de leur ennemi, qui avoit l'attention de ſonger à la conſervation de ceux mêmes qui portoient les armes contre lui. Cette réflexion les rendit moins opiniâtres, enſorte que ſur la fin du combat, ils ſe déterminerent plus aiſément à mettre les armes bas, & à ſe ſoumettre à la clémence du vainqueur. Les Infideles tout au contraire déſeſpérés de ne ſe voir environnés que de périls, ſans appercevoir aucune reſſource, perdirent bien-

tôt courage & ne firent que peu de réſiſtance.

La bataille commença par Olivier du Gueſclin & le Begue de Villaines qui s'attacherent aux Afriquains. Les gens de trait d'une & d'autre part firent leur décharge, & auſſi-tôt on en vint aux épées & aux haches d'armes. Le jeune Prince Maure faiſoit des merveilles de ſa perſonne; il ſe montroit tout à la fois grand Capitaine & vaillant Soldat, & faiſoit voir autant d'intelligence que de valeur. Son exemple animoit tous les ſiens à bien faire, enſorte qu'ils ſe précipitoient courageuſement dans le plus fort de la mêlée, & quoique les François les abattiſſent par monceaux, ils ne ſe rallentiſſoient pas. Un de leurs principaux Officiers appercevant le Begue de Villaines, vint à lui pour le percer, mais il reçut à l'inſtant le coup mortel, & l'honneur de mourir de la main de cet excellent Capitaine. Ce Maure étoit proche parent & principal confident du jeune Prince, qui, apprenant la mort d'un homme qui lui étoit ſi cher, voulut en tirer lui-même vengeange. Il courut avec fureur contre le Begue, & lui porta un ſi violent coup de zagaye, qu'à peine

celui-ci en put-il ſoutenir la force extraordinaire. Tous les ſpectateurs de ce combat s'arrêterent pour voir quelle en ſeroit l'iſſue : le Begue eut à peine reçu le coup, dont heureuſement il ne fut point bleſſé, qu'il en porta un de ſon épée à ſon adverſaire dont il perça ſa caſaque & ſon bouclier, & ſans la cotte de maille que le Prince avoit ſous ſes habits, il l'auroit percé de part en part ; mais malgré toute ſa vigueur il en fut renverſé par terre ; alors les Afriquains pouſſerent un grand cri, ſe jetterent en foule au-devant du Begue de Villaines, & ſe mirent entre lui & le Prince pour l'empêcher de le tuer. Cet événement donna lieu à une action où la force du ſang & la bonté du naturel ſe développerent bien honorablemeut.

Le Begue de Villaines aſſailli de toutes parts, & preſqu'accablé par le nombre des Infideles, alloit infailliblement périr là, lorſque ſon fils, avec quelques Gentilshommes François, ſe précipita parmi les Maures, couvrit ſon pere de ſon corps & lui ſauva la vie ; mais ſa tendreſſe & ſon courage le mirent lui-même dans le plus grand péril de la part de ceux à qui il venoit d'arracher ſon pere, & dont il avoit tué pluſieurs, en-

ſorte que le pere dégagé de leurs mains, vint à ſon tour fondre ſur eux, & délivra ſon fils.

Il y avoit déja plus de deux heures que l'on ſe battoit, & que l'affaire ſe ſoutenoit également, ſans qu'il y eût encore aucune apparence de quel côté elle ſe décideroit, quoique les Afriquains euſſent été juſque là bien maltraités, lorſque du Gueſclin jugea qu'il étoit temps pour lui d'agir. Il vient avec ſes trois mille hommes fondre ſur eux, les prend en flanc & en queue, & les étonne tellement par ſon impétuoſité & par ſon cri toujours victorieux de NOTRE-DAME GUESCLIN, que tout fléchit : on les maſſacroit ſans rémiſſion & on en fit des monceaux. Tout ce qu'ils purent faire dans ce déſordre, fut d'eſſayer à ſauver la perſonne de leur jeune Prince : ils l'environnerent en grand nombre, le remirent à cheval, & le retirerent de la bataille : mais du Gueſclin s'appercevant de cette manœuvre, ſe mit à leur ſuite avec ſa Cavalerie, & les atteignit à l'entrée d'un petit bois, au nombre de cinq ou ſix cens chevaux qui étoient toute l'eſcorte du Prince. Les Infideles ne purent ſoutenir le choc que du Gueſclin leur porta, d'autant

plus que de moment à autre il lui venoit du renfort. Ainſi tout fut tué, le Prince & les Généraux que le Roi ſon pere lui avoit attachés; & de tout le ſurplus qui étoit l'élite de la Nobleſſe Maure, qui combattoit pour défendre ſa perſonne, il ne s'en ſauva pas un ſeul.

Cependant le combat ſe ſoutenoit encore entre les Aragonnois & les Juifs, lorſque du Gueſclin revenant de la défaite du jeune Prince de Bennemarine, s'apperçut que D. Henri avoit beſoin de ſecours, & que la bataille entre lui & D. Pedre, duroit encore avec égalité : les Seigneurs Francois, en grand nombre, s'étoient déja rangés auprès du Roi, laiſſant à leurs ſoldats le ſoin d'exterminer les Maures, & ayant pris des chevaux frais, ils étoient aux mains contre le corps commandé par D. Pedre. Les deux Rois avoient fait l'un contre l'autre des prodiges de valeur; ils étoient également animés par la haine, l'ambition, la fureur : ils avoient combattu homme à homme, D. Pedre avoit eu un cheval tué ſous lui, & l'un de ſes Ecuyers ayant couvert la perſonne de ſon Maître de ſon corps, mourut à ſes yeux, & tomba à ſes

pieds. D. Henri de ſon côté étoit tout couvert de ſang : ſa cotte d'armes criblée de coups, & ſon bouclier rompu par la moitié, étoient autant de témoins de ſa valeur & des périls auxquels il s'étoit expoſé. La longueur du combat & le travail qu'il avoit fait, lui avoient donné une ſi grande laſſitude, qu'à peine pouvoit-il ſe ſoutenir, & peut-être alloit-il être réduit à ſe rendre ou à périr, lorſque du Gueſclin vint à ſon ſecours. La préſence de cet homme incomparable fit tout d'un coup changer la face de l'affaire. Du Gueſclin pénétra juſqu'au fond de la bataille de D. Pedre, qui étoit de vingt mille hommes, & ſes Bretons convrirent la terre de milliers de morts, pendant que d'un autre côté les Maures de Grenade & les Juifs de Caſtille, furent totalement rompus par les Aragonnois dont la cavalerie pourſuivoit les fuyards, & l'infanterie étoit acharnée ſur ceux qui ne ſe ſauvoient pas aſſez légérement, & ces deux corps en firent un carnage effroyable

L'Infant d'Aragon, le Comte de Roquebertin Aragonnois, & les autres Seigneurs de la même nation, au nombre de mille chevaux, vinrent ſe joindre à D. Henri, & fondirent ſur l'ar-

mée de D. Pedre : Olivier de Mauny en fit autant avec ſon corps de réſerve, au lieu de s'amuſer à la ponrſuite des Grenadins qu'il venoit de défaire : alors tout plia, le parti de D. Pedre ne rendit plus de réſiſtance, tout céda à la fortune de D. Henri.

Fernand de Caſtro, toujours fidélement attaché à D. Pedre, voyant que non-ſeulement la bataille étoit perdue, mais que la vie de ſon Roi étoit dans le plus grand danger, lui conſeilla de ſe retirer, en attendant une occaſion plus avantageuſe. D. Pedre ſuivit ſon conſeil, ſe retira de la mêlee, & fuit à toutes brides avec quatre cens chevaux pour eſcorte. Le Begue de Villaines fut le premier qui s'apperçut de ſa fuite : il le ſuivit avec tant de viteſſe & de vivacité, qu'il le contraignit de ſe jetter dans le Château de Montiel, ne pouvant aller plus loin ſans riſquer de tomber dans les mains de ſes ennemis. Le Begue le pourſuivant toujours, arrive juſqu'à la porte du Château, & la trouvant fermée, il poſte ſon fils au devant avec quatre cens chevaux, & lui-même avec toute ſa cavalerie inveſtit la place de tous côtés.

Quand les Eſpagnols du parti de ce

malheureux Roi virent qu'il les abandonnoit, la déroute devint générale parmi eux, chacun ſe ſauva par où il put, & on les pourſuivit juſqu'à quatre lieues du champ de bataille; mais ils s'échapperent à la faveur de la nuit & des bois.

Cette bataille, qui décida abſolument le ſort des deux Rois de Caſtille, & qui eſt connue dans l'Hiſtoire ſous le nom de bataille de Montiel, fut donnée le treizieme jour d'Août mil trois cens ſoixante-neuf. Il y mourut du parti de D. Pedre plus de cinquante mille hommes: les drapeaux, les bagages, les munitions & le champ de bataille demeurerent au vainqueur, avec un nombre conſidérable de très-beaux chevaux. Il n'y reſta de la part de D. Henri que deux mille hommes: il n'y eut quartier ni pour les Maures, ni pour les Juifs, mais les Chrétiens Eſpagnols qui furent faits priſonniers, furent mis à rançon.

Toute cette grande opération fut l'ouvrage de du Gueſclin. Il en avoit conçu l'entrepriſe, en avoit dirigé le projet, arrangé les diſpoſitions & les marches, & on en dut le ſuccès à ſa prudence, à ſon activité & à ſa valeur. Il n'y fut

pas fait la moindre faute contre les principes, & peut-être n'y a-t-il pas d'exemple dans l'Hiſtoire d'une action ſi conſidérable où il n'ait été rien reproché. Il n'en fut pas de même du côté de D. Pedre, dont l'armée étoit trois fois plus nombreuſe que celle de ſon ennemi. Il fit une faute énorme, qui fut une des principales cauſes de ſa défaite ; ce fut d'avoir partagé ſon armée en trois corps ſeulement, ce qui formoit trois lourdes machines difficiles à remuer, & embarraſſées dans leurs évolutions : au lieu que du Gueſclin, d'une armée de vingt mille hommes avoit formé cinq corps, qui ſe tournoient & agiſſoient avec légereté au gré des commandemens, & qui, chargeant ſans ceſſe par divers endroits cette multitude peſante, ſembloient être par-tout à la fois & en plus grand nombre qu'ils n'étoient effectivement.

Le Château de Montiel, où D. Pedre s'étoit réfugié, étoit bâti ſur un roc vif aſſez près du Tage, à ſix lieues au-deſſous de Tolede (1). Ce roc s'é-

(1) Il ne faut pas confondre ce Château de Montiel, près Tolede, avec un autre de même nom, qui en eſt éloigné de ſept journées vers le Royaume de Murcie.

leve dans une plaine très-découverte ; la ſituation en eſt fort avantageuſe, & l'art y a ajouté tout ce qui peut le rendre inacceſſible, & le Château imprenable. La main d'homme y avoit taillé un chemin étroit & roide, traverſé de place en place par des angles qui faiſoient que l'on ne voyoit pas en y montant plus de vingt pieds devant ſoi, & que du haut de ces redans on voyoit tout ce qui montoit. Cette habitation forte & ſauvage appartenoit à un vénérable vieillard, homme de grande qualité, à qui l'âge & les infirmités qui en ſont inſéparables, avoient fait choiſir cet aſyle entre le ciel & la terre, pour y achever ſes jours dans la pratique de ſa religion, & dans l'étude de la ſaine philoſophie. Là il repaſſoit les foibleſſes humaines que peut-être avoit-il autrefois éprouvées comme les autres ; il méditoit ſur la frivolité des choſes paſſageres, ſe détrompoit par ſes réflexions de tout ce qui l'avoit attaché à la terre, & il éprouvoit que la ſageſſe eſt utile à tous les âges, & une grande reſſource dans la caducité.

Lorſque D. Henri vint faire le ſiege de Tolede, ce reſpectable Seigneur lui écrivit pour le ſupplier de lui conſerver

le repos dont il jouiſſoit, qui étoit le ſeul bien ſolide qu'il ſe fût réſervé, & il aſſura ce Prince qu'il ne feroit rien contre ſes intérêts. Le Roi lui accorda de bonne grace ce qu'il ſouhaitoit, & ordonna que le ſéjour de ce vieux Gentilhomme, ainſi que tout ce qui en dépendoit, fût conſervé, & tous les Capitaines de l'armée ſe firent un devoir d'y veiller. D. Pedre lui même, tout incapable qu'il étoit de bien faire, avoit toute la conſidération poſſible pour ce bon homme, tant il eſt vrai que la vertu a de la force contre le vice même. Quand il arriva avec ſa grande armée pour faire lever le ſiege de Tolede, il n'attendit pas que ce Gentilhomme lui demandât une ſauve-garde: il le prévint, & lui envoya un des ſiens pour lui dire que comme il avoit avec lui grand nombre d'Afriquains qui ſont tous voleurs de profeſſion, il jugeoit à propos, pour que lui & ſes biens fuſſent reſpectés d'eux, de ſe loger chez lui avec dix ou douze perſonnes ſeulement, & qu'il profiteroit avec plaiſir de l'occaſion de le voir. Le Gentilhomme qui connoiſſoit D. Pedre pour ce qu'il étoit, ſe ſeroit volontiers diſpenſé de recevoir cette viſite; mais il n'y

avoit pas deux réponſes à faire dans une pareille conjoncture. D. Pedre y vint donc & y paſſa quelques nuits. Quand il eut perdu la bataille & pris la fuite, le même Château lui ſervit d'aſyle, & il y arriva bien à propos, car un moment plus tard les portes auroient été fermées.

Ce fut-là qu'il eut le loiſir de penſer profondément ſur ſon état préſent, ſur celui dont il ſe voyoit déchu, & dont il lui paroiſſoit impoſſible de réparer la perte: enfin tous ſes malheurs ſe préſenterent à ſon eſprit ſi vivement, qu'il en touchoit au déſeſpoir. Tous ſes amis péris dans une ſeule journée, lui-même ſans argent, ſans alliés, ſans ſoldats, ſans réputation ni confiance, au contraire, certain de la haine & de l'averſion de ſa nation & de ſes voiſins; voilà de quoi ſon imagination s'occupoit, & ce qui excitoit ſa fureur contre lui-même. Pour comble de malheur il n'y avoit pas de proviſions dans le Château, & il étoit entré avec lui près de ſept cens hommes, qui n'y pouvoient ſubſiſter quinze jours. Le jeune de Villaines que ſon pere avoit laiſſé à la garde des portes, avoit ordre de lui de ne laiſſer ſortir perſonne, & de laiſſer entrer tous

ceux qui ſe préſenteroient, afin d'affamer la place plus vîte.

Les choſes étoient en cet état lorſque du Gueſclin arriva, & D. Henri le lendemain, devant cette place. Il étoit difficile à ceux de dedans de ſortir de là, & il ne l'étoit pas moins de s'y défendre, vu le peu de troupes qui s'y étoient renfermées. Du Gueſclin y fit faire auſſitôt qu'il fut arrivé, un retranchement qui l'environnoit, bordé d'une terraſſe de la terre même qu'on en avoit tirée. Il avoit ordonné ſi expreſſement que cet ouvrage fût bien gardé, que les Officiers Généraux même y couchoient, & y paſſoient les jours entiers ſans s'en éloigner : de ſorte que les troupes ainſi renfermées, ne pouvoient ſortir ſans paſſer le retranchement, ni le paſſer ſans le forcer, ce qui étoit encore plus impoſſibile, & les aſſiégés n'avoient pas plus à craindre les aſſauts, que les aſſiegeans les ſorties.

Quelques jours ſe paſſerent ainſi, pendant leſquels D. Pedre chercha tous les moyens poſſibles de ſortir de Montiel, & de mettre ſa perſonne en ſûreté. Après quelques tentatives, rendues inutiles par l'extrême vigilance de notre Héros, on s'arrêta enfin dans le Con-

ſeil de D. Pedre à cet expédient : ce fut de tâcher de perſuader à D. Henri que ſon rival n'étoit plus dans la place, & de lui propoſer, de la part du Gouverneur, une négociation pour la lui remettre entre les mains. On s'imagina que pendant les pourparlers, la place ne ſeroit pas reſſerrée avec autant d'attention, & que le Roi pourroit profiter de cette négligence, pour en ſortir à la faveur des ténebres de la nuit ; ou que ſi par capitulation on obtenoit de D. Henri, pour la garniſon, la liberté de ſortir du Château, on pourroit traveſtir D. Pedre ſous les habits d'un ſimple ſoldat, & le faire ainſi paſſer dans la foule.

Un Officier, nommé D. Rodrigue de Sanatrias, que nous avons vu Gouverneur de la ville de Birbieſca, & recevoir tant de bons traitemens de la part de du Gueſclin, lui envoya un Héraut, pour lui propoſer au nom du Gouverneur d'accorder la ſortie de la garniſon. Du Gueſclin préſenta le Héraut à Dom Henri, qui répondit que les Eſpagnols qui étoient dans la place étoient tous ſes ſujets naturels, & qu'il ne leur permettroit de ſortir qu'à conditions qu'ils ſe rangeroient à leur devoir en entrant

à ſon ſervice. Le Héraut retourné avec cette réponſe, fut interrogé ſur tout ce qu'il avoit vu dans le camp, & comme il étoit connu pour un homme intelligent, on jugea par ſes réponſes qu'il ſeroit fort aiſé de faire ſortir D. Pedre avec peu d'hommes; & pour tromper mieux D. Henri & faire enſorte de rallentir l'exactitude de la garde du camp, on lui renvoie le même Héraut pour lui propoſer que s'il vouloit bien accorder une treve de dix jours, le Gouverneur s'obligeroit de lui rendre la place à l'expiration de ce terme, dans le cas où D. Pedre ne paroîtroit pas en état de la ſecourir.

Le Héraut arrivé donc une ſeconde fois, expoſe ſa commiſſion, la propoſition eſt acceptée, la treve ſignée, & le Héraut s'en retourne. La délibération cependant avoit été longue avant qu'on ſe déterminât, & avant qu'elle fût finie, l'ordre avoit été donné à toute l'armée: mais dès que la treve fut arrêtée, du Gueſclin changea l'ordre, fit lui-même la viſite des quartiers, redoubla les gardes, & recommanda fortement aux Officiers de ſe tenir à leurs poſtes, & d'avoir l'œil par-tout: & tout cela parce que l'envoi du Héraut lui étoit ſuſpect,

& lui pronoſtiquoit que l'on méditoit l'évaſion de D. Pedre. Il communiqua ſa penſée au Begue de Villaines qui fut du même ſentiment; enſuite il envoya par toute l'armée l'ordre d'obſerver un profond ſilence pendant la nuit; après quoi il ſe retira dans ſa tente pour prendre un peu de repos.

Tout étant ſi bien ordonné au camp de D. Henri, la nuit vint, & il y fut obſervé un ſilence ſi exact, qu'il ſembloit qu'il n'y eût perſonne, ou qu'on fût dans un déſert. Dans le Château on s'agitoit ſur les moyens de faire ſortir D. Pedre: la tentative lui paroiſſoit tellement dangereuſe pour lui qu'il n'oſoit la haſarder, & cependant elle étoit abſolument néceſſaire: la nuit étoit fort obſcure, & lui parut favorable à ſon deſſein; il envoie un de ſes gens, qui ſe coule ſans bruit près du retranchemeut, il écoute, n'entend rien, & juge de là que tout le monde excédé de fatigue des marches & veilles précédentes, eſt enſéveli dans un profond ſommeil, ſur la foi de la treve. Il retourne annoncer cette bonne nouvelle à ſon Maître, l'aſſure que tout lui eſt favorable & qu'il n'en faut pas manquer l'occaſion. D. Pedre ne ſe contente

pas de ce premier rapport, il envoye l'un après l'autre des gens à lui, qui tous lui confirment le premier.

Enfin il part du Château du Montiel, accompagné de cinq ou ſix des plus grands Seigneurs de ſa Cour, & de quelques domeſtiques. Tous deſcendoient la montagne avec le plus profond ſilence qu'ils pouvoient, le Roi lui-même conduiſoit ſon cheval par la bride, de crainte de faire le moindre bruit, les autres conduiſoient de même les leurs, mais le pas des chevaux, dans le grand ſilence de la nuit, fut entendu de ceux que le Begue de Villaines avoit mis en faction pour y avoir l'oreille. A l'inſtant ils lui en donnent avis; il arrive, commande à ſes gens de laiſſer paſſer le retranchement à tous ceux qui deſcendoient, & ſe poſte en lieu propre pour les arrêter tous. Ils paſſent tous en effet, & déja ſe croient en ſûreté; mais au moment que D. Pedre mettoit le pied à l'étrier, pour monter à cheval, avec une entiere aſſurance d'échapper, le Begue le ſaiſit par le bras, & auſſi-tôt lui & toute ſa ſuite ſe virent enveloppés par des ſoldats, qui s'aſſurerent de leurs perſonnes. D. Pedre ſe voyant entre les mains & à la merci

de ſes ennemis, dit au Begue de Villaines qui le tenoit : qui que vous ſoyez, ſouvenez-vous des devoirs que vous impoſe la qualité de Chevalier ; je ſuis le Roi, gardez-vous bien de me livrer à D. Henri, mon ennemi capital, il me feroit cruellement mourir, & le crime en retourneroit ſur vous, & votre réputation en ſeroit flétrie & déshonorée.

De Villaines ſe fit auſſi-tôt connoître par ſon nom, & ajouta qu'il ne manqueroit à rien de ce qui étoit du devoir d'un Chevalier, & il le couduiſit avec les Seigneurs qui l'accompagnoient, dans la tente la plus prochaine, qui ſe trouva être celle d'Euſtache de la Houſſaye, Capitaine Breton. D. Henri en fut d'abord averti, & accourut à l'inſtant, ſuivi de du Gueſclin, & d'un grand nombre de Seigneurs. D. Pedre ne le reconnut point, & demanda lequel de ces Seigneurs étoit D. Henri : ſi-tôt qu'il le connut, il s'échappa des mains de ceux qui le gardoient, & comme un furieux il tira une dague du côté d'un des aſſiſtans le plus proche de lui, & ſe précipita ſur ſon ennemi pour l'en frapper : traître, lui dit-il, au moins aurai-je l'avantage de te faire périr de ma main, & de me venger moi-même :

& je t'empêcherai de pouſſer ton infidélité & ta révolte juſqu'à verſer mon ſang. D. Henri ne recula pas, au contraire il le reçut ſi vigoureuſement qu'il le renverſa par terre & tomba avec lui: ils ſe prirent au corps dans cette poſture & ſe débattirent, pendant que les Seigneurs ſe mirent à les ſéparer pour qu'ils ne ſe bleſſaſſent point; mais cela même donna le temps à D. Henri de tirer ſa dague & d'en frapper D. Pedre à la gorge, dont il mourut à l'inſtant. Ce genre de mort pour un Roi, & la façon dont elle venoit d'arriver, cauſerent à tous les ſpectateurs un étonnement extrême; mais le mal étoit fait, & il étoit ſans remede. D. Henri lui-même en fut affligé, & auroit ſouhaité que l'aventure fût arrivée ſur un champ de bataille. Il ſe retira dans ſa tente, & enſuite il envoya couper la tête de cet infortuné Roi (1).

(Cette mort a été rapportée de différentes façons, qui ne méritent pas d'ê-

(1) Il répugne à nos mœurs de voir couper la tête à un Roi mort; mais on a vu pluſieurs exemples dans cette Hiſtoire que c'étoit alors un uſage contre les vaincus, morts ou non:

tre

tre examinées ; mais quelques-uns ont dit que le Begue de Villaines vendit D. Pedre à ſon ennemi, que le Comte de Roquebertin le lui reprocha publiquement, & que le Begue pour s'en purger offrit un combat ſingulier à ſon accuſateur, qui le refuſa. Un autre, *Valſigan*, a dit que D. Pedre avoit la parole de du Gueſclin, & qu'il s'y fioit entiérement, que cependant ce fut par lui qu'il fut trahi & livré : ce qui eſt abſurde & contre toute vraiſemblance de la part d'un homme qui avoit l'honneur plus en recommandation que ſa vie : il paroît plus ſenſé de croire que la choſe s'eſt paſſée, comme nous le rapportons d'après des écrivains fideles).

La nouvelle de cette mort fut bientôt portée au Château de Montiel, & auſſi-tôt ceux qui y étoient retirés vinrent implorer la clémence du Roi victorieux. Il pardonna à tous, reçut en ſes bonnes graces tous les Seigneurs qui avoient ſuivi le parti contraire, & les aſſura qu'il les mettroit au rang de ſes bons & fideles ſujets, tant qu'ils ſe maintiendroient dans leur devoir vis-à-vis de lui & des ſiens, & leur permit de ſe retirer chez eux. Il fit porter la tête de D. Pedre à Séville, dont les

habitans ne différerent pas à ſe ſoumettre volontairement. Toutes les Villes ſuivirent leur exemple ; & celle de Tolede, ſi obſtinée, & qui avoit traité ſi injurieuſement D. Henri & ſes Hérauts, fut trop heureuſe de le reconnoître pour ſon Roi, de lui ouvrir ſes portes, & de terminer ainſi définitivement la conquête de toute la Caſtille.

C'eſt ainſi que ce beau Royaume conquis déja une fois par les vertus & l'épée de D. Henri, le fut une ſeconde fois, pas les mêmes voies, & toujours à l'aide de la ſageſſe & de la valeur de ſon brave Connétable. Dom Pedre au contraire, après l'avoir perdu une premiere fois, par ſa cruauté & ſes perfidies, ſe le vit enfin arracher avec la vie, n'étant âgé que de trente-cinq ans & ſix mois. Ce Prince déteſtable paroiſſoit né pour un meilleur ſort : il étoit très-avantagé des dons de la nature, grand, bien fait, doué de beaucoup d'eſprit, *bon Gendarme*, & grand Capitaine ; mais tout cet extérieur couvroit l'aſſemblage des vices les plus odieux, parmi leſquels on lui reprochoit une avarice inſatiable qui lui fit amaſſer des tréſors immenſes, ſans le garantir d'être le plus malheureux homme de ſon Royaume.

Le ſort de l'un & l'autre de ces Princes préſente un contraſte bien ſenſible, & prouve une vérité inconteſtable, c'eſt que ſi les peuples doivent à leurs Souverains reſpect, obéiſſance & fidélité, ceux-ci n'ont pas des obligations moins réelles vis-à-vis de leurs peuples; que les Rois, de quelque état que ce ſoit, ne doivent point regarder la ſuprême puiſſance qui leur a été confiée par la providence, ou le choix libre d'une nation dans la perſonne de leurs ancêtres, comme un moyen plus commode de ſatisfaire toutes leurs fantaiſies, ou un rempart invincible contre les peines dues à leurs crimes, mais comme une obligation certaine de travailler au bonheur d'un grand nombre de perſonnes, & de donner à la ſociété l'exemple des vertus qui contribuent à ce bonheur : que leur Trône doit être le centre de la juſtice & de l'honneur, & que ce n'eſt que par un attachement inviolable à ces vertus qu'ils peuvent acquérir & conſerver l'amour & la fidélité de leurs ſujets, l'amitié, la conſidération & le reſpect de leurs voiſins; que ſi quelquefois de bons Princes éprouvent des diſgraces, ils trouvent bien-tôt dans l'amour de leurs peuples

les ſecours néceſſaires pour réparer leurs malheurs, & que dans la proſpérité, ils reſſentent un double plaiſir, en voyant tous les cœurs applaudir à leurs ſuccès & partager leur ſatisfaction.

D. Henri éprouva cette vérité dans toute ſon étendue. Ses bonnes qualités le porterent ſur un Trône dont toutes ſortes de raiſons paroiſſoient l'éloigner, & il eut le bonheur de le tranſmettre à ſes deſcendans. D. Pedre au contraire, ayant rompu le lien naturel de l'amour qui ſeul réunit un peuple à ſon Roi, & qu'aucun autre moyen ne pourra jamais ſuppléer, fut précipité du Trône où ſa naiſſance l'avoit placé, & éprouva toutes les rigueurs de la mauvaiſe fortune. Il ſemble que la providence en permettant la premiere diſgrace & la rétabliſſement de ce malheureux Prince, eût voulu éprouver ſi un châtiment terrible & bien mérité le rendroit à ſon devoir, mais qu'enfin laſſée par l'indomptable dureté de ſon cœur, elle l'abandonna, & le laiſſa courir au dernier période du malheur, pour en faire aux ſouverains un exemple effrayant, & le rendre l'horreur de la poſtérité, dont il n'eſt plus connu que ſous l'affreux ſurnom de Cruel.

Fin du quatrime Livre.

HISTOIRE
DE BERTRAND
DU GUESCLIN.

LIVRE CINQUIEME.

SOMMAIRE.

Renouvellement de la guerre en Guienne. Cauſe de cette guerre. Troubles dans cette Province. Les Grands portent leurs plaintes au Roi. Le Prince de Galles cité à la Cour des Pairs. Le Connétable de France rend l'épée au Roi, & lui propoſe du Gueſclin pour ſon ſucceſſeur. Le Roi le rappelle d'Eſpagne, & lui deſtine l'épée de

Connétable. Réduction de Séville à D. Henri. Alliance de ce Prince avec la France. Départ de du Gueſclin, belles paroles de D. Henri. Son dernier exploit en Eſpagne. Honneurs qu'il reçoit ſur ſa route, du Comte de Foix, du Duc d'Anjou, du Comte de Périgord, &c. Toutes les Villes ſur ſon chemin ſe ſoumettent au bruit de ſon nom. Expédition contre les Anglois à Périgueux. Siege de Limoges, qui ſe ſoumet dès que du Gueſclin y eſt arrivé. Il ſe déguiſe pour achever ſa route vers Paris. Joie de toute la Ville à ſon arrivée. Sa réception du Roi. Eſt fait Connétable. Les Anglois qui couroient la campagne fuient à cinquante lieues de Paris. Le Connétable les ſuit. Sa généroſité envers ſes ſoldats, & celle de ſa femme. Terreur des Anglois. Grandtſon leur Commandant demande la bataille. Du Gueſclin le défait complettement. Grandtſon l'attaque corps à corps & eſt vaincu. Inſolence d'un Anglois, du Gueſclin prend ſa place & l'Anglois eſt tué avec toute ſa garniſon. Continuation de victoires & de réductions de places ſans réſiſtance. Aventure du Capitaine Creſ-

ſonnailles & ſes ſuites. Infidélités de ce Capitaine qui brûle ſa place avant de la rendre. Colere de du Gueſclin, & la vengeance qu'il en tire. Autre inſolence encore plus piquante du Gouverneur de Bréſvire ; ſiege & priſe de cette place. Mort du maréchal d'Andreham. Les Anglois ſe ſauvent par la Bretagne pour gagner leurs vaiſſeaux. Du Gueſclin les fait ſuivre & détruire.

Il reçoit un préſent immenſe en or & en bijoux précieux du Roi D. Henri, & diſtribue le tout à ſes troupes. Le Roi le mande à la Cour. Conférences qu'il a avec ce Prince ; ſuites qu'elles eurent. Naiſſance de Louis Duc d'Orléans, ſecond fils de Charles V. Du Gueſclin eſt parrain. Il part pour aller continuer la guerre. Toute la Nobleſſe le ſuit. Affaire entre Chandos & Carlonnet qui eſt pris. Généroſité d'un Anglois. Mort de Chandos, le du Gueſclin d'Angleterre. Sa généroſité en mourant. Marches de du Gueſclin. Il aſſiege Uzez en Languedoc. Va à Avignon. Prend Mulac & autres places en grand nombre ſans combat, en chaſſant toujours les Anglois devant lui. Uzez ſe ſoumet. Du Gueſclin va à la Cour. Le Duc de

Lancaſtre, fils du Roi d'Angleterre, entre dans le Languedoc, prend Montpaon en Limoſin. Fureur de ce Prince. Ses Courtiſans l'appaiſent. Son pere le rappelle & envoie le Comte de Pembroc à ſa place, ſur une Flotte qui eſt battue par celle d'Eſpagne, & tous les Généraux faits priſonniers. Du Gueſclin profite de l'événement. Il entre en Poitou, prend nombre de Places, médite le ſiege de Poitiers & de la Rochelle. Inſolence d'un Anglois dans Montcontour. Du Gueſclin le fait pendre. Siege de Ste.-Severe, place très-forte. Conſeil de guerre à ce ſujet. Aventure ſinguliere qui occaſionne l'eſcalade & la priſe de la Ville miſe au pillage. Les habitans de Poitiers écrivent au Connétable qu'ils ſont prêts à ſe rendre. Il s'y rend & y entre aux acclamations de tout le peuple. Le Château eſt pris de force, & tous les Anglois maſſacrés. D'autres prennent Nyort & y mettent tout à feu & à ſang. Carlonnet prend Châtelleraut par ſtratagême. Siege de Soubiſe, ſecourue par le Captal de Buch, qui eſt défait par Yvain de Galles.

Du Gueſclin ſe diſpoſe à faire le ſiege de la Rochelle. Trait admirable du

Maire de cette Ville pour rendre la place au Roi ſans ſiege : ſuccès de ſon ſtratagême. Joie générale de l'armée & à la Cour ſur cet événement, & les ſuites qu'il eut.

LES affaires d'Eſpagne ſe trouvant ainſi terminées, par la valeur, la ſageſſe & l'activité de du Gueſclin, le Héros y fit encore quelque ſéjour, juſqu'à ce que les troubles de la France le rappellaſſent, & que la fortune lui eût préparé de nouveaux triomphes, en lui donnant lieu de prévenir la déſolation du Royaume, & de lui rendre ſa premiere & naturelle ſplendeur.

(1369.) D. Henri devenu paiſible Roi de Caſtille, témoigna toujours à du Gueſclin une reconnoiſſance infinie de ſes grands ſervices : il ſe ſouvint qu'il lui devoit ſa proclamation à la Royauté, & deux fois ſa Couronne, & l'en récompenſa en Roi généreux. Enſuite il renouvella & confirma tous les traités qu'il avoit faits avec la France, à la perſuaſion & par l'entremiſe de ce grand homme, également négociateur & guerrier.

Comme les affaires de la France, &

de nouvelles diviſions entre cette Couronne & l'Angleterre, vont le rappeller ſur ſon ancien théâtre, il eſt bon d'entrer dans quelque détail ſur ce qui y donna lieu.

Nous avons vu dans le troiſieme livre, que le Prince de Galles n'avoit épargné ni hommes, ni argent, ni peines pour rétablir D. Pedre ſur le Trône de Caſtille : que ſur les promeſſes de ce perfide Roi, il avoit épuiſé ſes finances, au point d'avoir vendu ſa vaiſſelle d'or & d'argent, & ſes meubles, & enfin perdu ſon crédit, pour rendre ſervice à un ingrat, & mettre ſur pied des forces proportionnées à une ſi grande entrepriſe. Quand il fut de retour en Guienne, il eut aſſez à penſer pour trouver les moyens de remédier au dérangement de ſes affaires, ſatisfaire ceux qui l'avoient ſuivi dans ſon expédition, & acquitter les dettes qu'elle lui avoit fait contracter & dont ſes créanciers demandoient le paiement avec beaucoup de vivacité. Cela lui étoit d'autant plus difficile, qu'il ſuffiſoit à peine à ſa dépenſe courante, qui ne pouvoit ſouffrir ni interruption ni diminution : du côté de l'Angleterre, il ne pouvoit compter ſur aucuns fonds,

ce Royaume étoit auſſi épuiſée que lui, par les différentes guerres qu'il avoit eues à ſoutenir contre la France & l'Ecoſſe, & d'autres ennemis conſidérables.

On voyoit bien dans le Conſeil du Prince de quelle conſéquence il étoit pour l'Angleterre de tirer la Guienne de cet embarras, & même promptement, par la crainte que les Gaſcons, qui ne ſupportoient pas patiemment une domination étrangere, ne trouvaſſent des prétextes pour ſecouer ce joug, & ſe réunir à la Couronne de France, à laquelle ils avoient appartenu, & dont ils avoient été détachés par des raiſons de politique. Le mal donc augmentant tous les jours, le Prince de Galles vit qu'il n'y avoit pas de temps à perdre pour y apporter remede. Il aſſembla pour cet effet les Etats-Généraux d'Aquitaine, où ſe trouverent les principaux Seigneurs, Prélats & Bourgeois, & ceux qui étoient le plus au fait des affaires, & le plus capable de le conſeiller. On y fit un état exact des dettes du Prince, & on y repréſenta que puiſque les ſommes empruntées étoient dues à toutes perſonnes de la nation, & qu'il n'en ſortiroit pas d'ar-

gent, il n'y avoit pas d'inconvénient de lever cette valeur par une impoſition ſur le public ; que pour rendre cette impoſition plus facile & moins onéreuſe, on la feroit à longs termes, & qu'on ne leveroit qu'en trois ans ce que le peuple pouvoit aiſément fournir dans une année, ſi un cas urgent l'exigeoit.

Ceux de la Xaintonge & du Poitou ſouſcrivirent ſans beaucoup de peine à cette réſolution ; mais ceux d'au-delà de la Garonne s'y oppoſerent formellement, & déclarerent ouvertement qu'ils ne ſouffriroient jamais qu'il fût établi ſur le peuple un impôt qui avec le temps deviendroit perpétuel : que c'étoit déja aſſez pour eux de tolérer les vexations des Anglois, qui, bien loin de les protéger & de les ſecourir, faiſoient venir de leur pays les hommes les plus capables d'entretenir les diviſions : que ces étrangers ne paſſoient la mer que pour venir ſuccer leur ſang, & s'enrichir de leurs dépouilles ; qu'ils n'étoient pas traités comme des ſujets libres, mais comme des hommes ſubjugués & réduits dans une ſervitude qui devenoit tous les jours plus dure & plus inſupportable. Qu'enfin ils ſe garderoient bien à l'avenir de ſacrifier leurs biens,

leur vie & leur repos à l'ambition des Anglois, & qu'ils étoient réſolus à ne plus faire ſervir déſormais leur propre valeur d'inſtrument aux violences qu'ils avoient ſouffertes trop long-temps. Ces propos qui ſentoient la révolte, ſe tenoient publiquement, & étoient appuyés par le Sire d'Albret, les Comtes d'Armagnac, de Carmaing (1), de Comminges, de Périgord (2), & tous les autres grands Seigneurs, & par la plus grande partie des Villes & des Communautés. Les Seigneurs employoient pour prétexte les intérêts des peuples, dont ils faiſoient un maſque pour couvrir leurs intérêts propres : mais par cette conduite ils s'attachoient les particuliers & le plus grand nombre des Citoyens : ſauf à trouver dans la ſuite le moyen de faire leur arrangement perſonnel, & d'abandon-

(1) Les Comtes de Carmaing ont pris depuis le nom de Foix, par alliance d'une héritiere qui leur porta le Comté de Foix dans le quatorzieme ſiecle.

(2) Les Comtes de Périgord ſont aujourd'hui connus ſous le même nom, & ſous ceux de Prince de Chalais, Comtes de Périgord, ou Comtes de Taleyran, qui eſt le nom primitif de la Maiſon.

ner le parti qu'ils avoient paru protéger, comme l'expérience l'a fait voir mille fois. Les Seigneurs Gaſcons conſidéroient que ſi le Prince de Galles levoit des tributs ſur les peuples, il les appauvriroit, & ôteroit par-là aux Grands les moyens d'en tirer les avantages qu'ils ſavoient y trouver. Le Prince de Galles fut fort mécontent de ces murmures, mais l'impoſition avoit été arrêtée par les Etats-Généraux en ſa préſence, & il étoit de ſon honneur de la ſoutenir; d'ailleurs il étoit d'un caractere fier & abſolu, la réſiſtance des Seigneurs l'offenſoit, elle tendoit à la révolte & étoit d'une dangereuſe conſéquence pour l'avenir; enfin pour ne pas paroître les craindre ni leur céder, il donna tous les ordres néceſſaires pour l'exécution de cette levée de deniers.

Il faut auſſi convenir que le Conſeil d'Angleterre faiſoit une grande faute de politique en ne donnant tous les emplois & toutes les dignités qu'à des Anglois, au préjudice des naturels de la Guienne. Les Anglois y jouiſſant de tout, ne ſongeoient qu'à s'enrichir pendant le temps de leurs exercices, & s'en retournoient chargés des richeſſes de la nation. Ils étoient ſuccédés par d'autres qui quel-

quefois enchériſſoient ſur les premiers ou au moins les imitoient, en ſorte qu'avec le temps toute la ſubſtance des peuples auroit paſſé en Angleterre.

Le Prince de Galles ayant donc pris ſa réſolution, & la ſoutenant avec hauteur & fermeté, les Seigneurs mécontens qui voyoient leur réſiſtance infructueuſe, ſe rendirent à Paris, y porterent leurs plaintes aux pieds du Roi comme Seigneur ſuzerain, & implorerent ſa protection & ſa juſtice contre cette nouveauté.

Le Roi trouva l'affaire délicate & de la plus grande importance, & fut longtemps à ſe déterminer ſur ce qu'il avoit à faire. Mais ſon Conſeil lui repréſenta que les plaintes des Seigneurs & du Peude la Guienne étoient bien fondées ; qu'il étoit ſouverain Seigneur de leur Province, & qu'en cette qualité, il ne pouvoit refuſer de les écouter & de leur rendre juſtice : qu'il étoit même de ſa dignité de faire un acte de ſon autorité ſupérieure : qu'il ne devoit pas craindre que les Anglois refuſaſſent de ſe ſoumettre à ce qu'il leur commanderoit, dans la crainte d'avoir à ſoutenir une guerre, qui étoit ce qu'ils craignoient le plus, tant à cauſe de la vieilleſſe de

leur Roi Edouard III, de la maladie incurable du Prince de Galles (1), & de la méſintelligence qui étoit entre ſes freres, que par l'épuiſement de leurs finances, la miſere actuelle du peuple & le mécontentement déclaré de la Nobleſſe.

Toutes ces conſidérations déterminerent Charles à faire droit ſur les plaintes qu'il avoit reçues. L'occaſion étoit favorable, il n'avoit alors point de guerre à ſoutenir; il jugeoit que non-ſeulement il étoit difficile de contenir dans l'oiſiveté une nation auſſi remuante & auſſi guerriere que la nation Françoiſe, mais que ce repos même pouvoit être préjudiciable à celui du Royaume. Ainſi il envoya aſſigner le Prince de Galles à comparoître en perſonne en ſon Parlement des Pairs à Paris, pour répondre ſur les plaintes que les Seigneurs avoient faites de ſon mauvais gouvernement. Le Prince reçut cette aſſignation

(1) On vu qu'après la bataille de Navarret qu'il gagna ſur D. Henri, il partit d'Eſpagne attaqué de maladie. Cette maladie ſe déclara être une hydropiſie, dont il mourut peu après ce que nous rapportons, à Londres.

avec ſa hauteur & ſa fierté naturelle, & ne comparut point; en ſorte que le Roi envoya déclarer la guerre au Roi d'Angleterre, & tout-à-coup le feu s'alluma entre les deux Couronnes. Les commencemens de cette guerre furent peu de choſe, & ne conſiſterent qu'en courſes réciproques ſur les terres des deux Princes, mais quoique cet orage ne fît encore que paroître, il ne laiſſoit pas d'annoncer par les premiers coups de tonnerre, juſqu'à quel point il s'échaufferoit.

Le Connétable, Moreau de Fiennes, après avoir paſſé toute ſa vie au ſervice de ſes Rois & de ſa patrie, comblé de gloire & parvenu à l'âge de quatre-vingts ans, ſe trouvoit accablé des infirmités inſéparables d'une vie longue & laborieuſe. Se voyant abſolument hors d'état de continuer les fonctions d'une ſi grande charge, & appercevant les premieres étincelles d'un incendie qui ne pouvoit que devenir très-conſidérable, il jugea qu'il étoit temps d'avoir un ſucceſſeur qui fût dans toute ſa force, pour réprimer l'audace des Anglois, & ſoutenir les armes de la France dans tout leur éclat & leur réputation. Dans ce deſſein, il dit au Roi : que ſe

voyant déſormais hors d'état de le ſervir plus long-temps par la foibleſſe de ſon âge, & penſant qu'un homme de bien devoit toujours mettre un intervalle entre les affaires de ce monde & celles de l'autre, il le ſupplioit très-humblement de lui permettre de ſe retirer de la Cour, pour achever dans le repos & le ſilence une vie qu'il avoit paſſée dans le tumulte des armes : qu'il étoit fâché de voir qu'à meſure que ſes forces diminuoient, l'importance des affaires augmentoit, & que l'impoſſibilité de continuer à le ſervir comme par le paſſé, le forçoit à lui remettre l'épée de Connétable, qu'il lui avoit fait l'honneur de lui confier, pour qu'elle paſſât dans une main plus vigoureuſe que la ſienne. Que quant à lui, il ne pouvoit plus ſervir Sa Majeſté que par ſes prieres & ſes vœux, que cependant pour derniere preuve de ſon zele pour le ſervice de ſon Maître, il le prioit de lui permettre de lui donner encore un conſeil, qui étoit de lui propoſer pour ſon ſucceſſeur Bertrand du Gueſclin : que la connoiſſance qu'il avoit acquiſe par un long exercice dans ſon métier, le perſuadoit qu'il n'y avoit pas au monde un plus vaillant homme ni un plus ſage Capitaine.

Le Roi qui avoit le cœur d'un grand Prince, & qui conſervoit toujours beaucoup d'affection à ſes bons ſerviteurs, embraſſa tendrement ſon vieux Connétable, & lui dit, les larmes aux yeux: » J'ai grand regret de vous perdre, il ſeroit à ſouhaiter que des hommes comme vous ne mouruſſent point, mais puiſque vous reſſentez les infirmités de l'âge, & que vos ſervices vous fatigueroient, je ſuis forcé de recevoir la démiſſion que vous me faites de votre charge, à condition cependant que vous reſterez auprès de moi, ou que du moins vous viendrez ſouvent à la Cour pour m'aider de vos conſeils. Celui que vous me donnez au ſujet de Bertrand du Gueſclin eſt une preuve de l'amitié que vous me portez & de la droiture de votre cœur: je le connois pour le meilleur ſujet que j'aye; il eſt encore en Eſpagne, attaché aux affaires du Roi D. Henri, je vous promets de me ſouvenir de lui, comme d'un homme plein d'honneur & de vertus, & que l'eſtime que vous en faites me rend encore plus recommandable «.

Le Roi, ſans s'expliquer davantage, envoya un courier à notre Héros, qui étoit encore en Eſpagne, occupé au

ſiege de Tolede, & lui manda qu'il eût à ſe ſouvenir que la derniere fois qu'ils s'étoient ſéparés, il lui avoit donné ſa parole de le venir joindre, quand il auroit beſoin de lui & qu'il le rappelleroit. Du Gueſclin répondit à la lettre que le Roi lui avoit fait l'honneur de lui écrire, qu'il oſoit croire que Sa Majeſté étoit trop perſuadée de ſon reſpect & de ſa ſoumiſſion à ſes ordres, pour douter de ſon zele & de ſa promptitude à lui obéir ; qu'il étoit très-fâché que la continuation de la guerre d'Eſpagne le retînt malgré lui, & l'empêchât de ſe rendre à l'inſtant à ſes commandemens, comme il le devoit, mais qu'il alloit travailler avec tant d'ardeur & d'attention à le ſervir auprès de D. Henri, que dans très-peu de temps, il auroit la liberté d'aller ſe jetter à ſes pieds, & lui renouveller ſes ſermens de fidélité, & ſes très-humbles actions de graces des marques que Sa Majeſté vouloit bien lui donner la continuation de ſa bienveillance Royale.

D. Henri profita de l'occaſion pour joindre des lettres de ſa part à celles que ſon Connétable écrivoit au Roi, & dépêcha quatre de ſes principaux Officiers pour les porter plus honorablement, &

il les chargea de préſens précieux à remettre en même-temps au Roi. Mais ce qui fut le plus agréable à S Majeſté, ce fut de voir dans quel haut dégré de réputation & d'eſtime du Gueſclin étoit parvenu en Eſpagne. Il fut charmé de voir que celui qu'il avoit choiſi pour remplir la premiere dignité de ſon Royaume, & le repréſenter à la tête de ſes armées dans des circonſtances auſſi intéreſſantes, eût acquis chez les alliés tant de conſidération; & il en auguroit qu'il lui en ſeroit d'autant plus utile pour le bien de ſon ſervice, & pour donner de la terreur à ſes ennemis.

Enfin le ſiege de Tolede étant fini par la ſoumiſſion des habitans, du Gueſclin ſe diſpoſa ſérieuſement à quitter l'Eſpagne, & en demanda la permiſſion à D. Henri, qui lui fit cette réponſe: » Je m'étois flatté, illuſtre du Gueſclin, que nous jouirions enſemble de la Couronne de Caſtille, dont je ſuis redevable à la force de vos armes; mais puiſque votre vertu n'eſt pas encore ſatisfaite d'avoir procuré le repos de la Caſtille, & de l'avoir délivrée du monſtre qui la faiſoit gémir par ſes cruautés & ſes violences; puiſque la Providence divine veut que cette vertu ſoit

Pedre, & qui s'étoient déclarés ſi ouvertement ennemis de Sa Majeſté. Enſuite il propoſa à D. Henri de faire un traité avec la France contre les Anglois, ſemblable à celui qui avoit ſubſiſté contre D. Pedre, & il eut le bonheur de terminer cette négociation, & d'en arrêter les articles, qui furent ſignés par D. Henri, & par du Gueſclin, au nom du Roi à qui il les porta. Par ce Traité, les Caſtillans s'engageoient à traverſer par terre & par mer les entrepriſes des Anglois, & pour cela de tenir toujours toutes leurs forces en état : du Gueſclin s'engageoit de ſa part pour la France à les ſecourir en tout temps & en toute occaſion, & de les aider d'hommes & d'argent.

Après avoir pris congé du Roi, & reçu de lui des témoignages de ſon eſtime & de ſa reconnoiſſance, il partit & ſe rendit d'abord à ſon Duché de Molinès, qui faiſoit partie des bienfaits, dont le généreux D. Henri avoit récompenſé ſes grands ſervices. Du Gueſclin après y avoir fait quelque ſéjour, ſe diſpoſoit à continuer ſa route, lorſqu'il y arriva un des Chambellans du Roi de France, nommé Jean de Berquettes, chargé de paquets : du Gueſ-

clin l'avoit vu à la Cour de France, & le reconnut ; il lui demanda d'abord avec empreſſement des nouvelles du Roi, & de ſa ſanté. Berquettes lui préſenta ſes paquets en lui diſant : » Voilà de quoi vous en inſtruire ; mais je puis par avance vous annoncer comme une choſe publique, que jamais il n'y a eu plus de raiſon de craindre pour le Royaume de France ; que l'animoſité & la fureur des Anglois, ſont montées à leur comble ; déja la Champagne & la Brie ſont inondées de leurs troupes : la conſternation & les allarmes ſe répandent par tout, & les plus affectionnés ſujets du Roi commencent à perdre toute eſpérance. Nos ennemis ſe préparent à entrer en France par la Guienne & par le Poitou, & à faire de toutes parts des efforts extraordinaires. Le Roi ſeul, paroît inébranlable au milieu de cette nouvelle tempête, & nous n'avons plus d'eſpoir que dans ſa ſageſſe & ſa valeur ; mais tout le Royaume vous déſire, on eſt généralement perſuadé qu'il a beſoin que votre bras vienne le ſeconder, ce bras qui a fait tant de grandes actions, & dont la réputation & la gloire l'ont rendu la terreur des mêmes ennemis que nous avons

avons à combattre. Il eſt réſervé au plus vaillant homme du monde & au plus prudent de tous les Capitaines, de faire réuſſir les projets du plus ſage Roi que la France ait vû regner. Vous êtes attendu & ſouhaité comme un reſtaurateur en qui tout le Royaume a mis ſon eſpérance, & ſa confiance. Ne tardez donc plus à vous rendre aux vœux de votre patrie, & à venir recevoir les honneurs qui vous y attendent «.

Du Gueſclin lui répondit, qu'il alloit ſe rendre au Camp devant Soria, & que de-là il ſe rendroit en France ſans s'arrêter, cependant il balançoit encore ſur le parti qu'il avoit à prendre. Comme il étoit dans ces incertitudes, il reçut de Charles un meſſage le plus honorable qui eût jamais été fait à un ſujet: le Roi fit partir le Maréchal d'Andreham pour ſe rendre auprès de du Gueſclin, achever de le réſoudre, & l'amener. Ce Maréchal étoit ſon ancien ami, & la cauſe premiere de ſon avancement, l'ayant lui-même préſenté & donné au Roi Jean: il avoit long-temps fait la guerre avec Bertrand, & ayant été le témoin de ſes faits d'armes, il avoit eu lieu de concevoir pour notre Héros une ſi grande eſtime, qu'en pluſieurs occa-

ſions, quoique Maréchal de France; & de beaucoup ſon ancien dans le ſervice, il n'avoit pas héſité à commander en ſecond ſous ſes ordres. Ce Seigneur trouva du Gueſclin au ſiege de Soria, qui lui appartenoit en vertu de la donation que le Roi D. Henri lui fit auſſitôt après ſa premiere proclamation, & dont les habitans refuſoient de le reconnoître pour leur Seigneur.

Celui-ci reſſentit dans toute ſon étendue, l'honneur que le Roi lui faiſoit, il reçut le Maréchal non ſeulement avec les plus grandes démonſtrations de joie & de plaiſir de poſſéder un ami qui lui étoit infiniment cher, mais en grande cérémonie & avec reſpect, comme une eſpece d'Ambaſſadeur du plus grand Roi du monde. Ils entrerent en conférence ſeul à ſeul, & en toute liberté. Le Maréchal lui remit la lettre du Roi, que du Gueſclin lut, enſuite le premier lui tint ce diſcours: » C'eſt trop long-temps vous refuſer aux déſirs d'un grand Roi, & à ceux de tous les François; c'eſt trop long-temps vous oppoſer vous même à votre propre élévation, & aux honneurs que votre vertu vous a mérités: vous la faites volontairement ſervir d'obſtacle & preſque d'ennemie à

votre aggrandiſſement. Les peuples vous attendent avec la derniere impatience, le Roi n'en a pas moins de vous voir & de vous employer ; & déja les ennemis qui en ſont inſtruits tremblent au nom du brave du Gueſclin. Vous ne pouvez plus reſter en Caſtille, pendant que votre patrie a beſoin de vous, & qu'elle eſt en péril : votre retardement ſeroit injuſte & même criminel, & vous rendroit reſponſable de tous les malheurs qui pourroient arriver au Royaume par votre faute «. Du Gueſclin voulut répondre ; mais le Maréchal ne lui en donna pas le temps, & pour terminer la converſation, lui dit : » Il n'y a plus à délibérer, le Roi le veut, vous êtes néceſſaire : il y va de l'intérêt de votre honneur, il y va du bien de la France, & tous vos amis m'ont chargé de vous dire de leur part qu'ils vous ordonnent de vous rendre à la Cour «. A cela du Gueſclin n'eut pas un mot à repliquer, & il s'engagea à partir ſans plus de délai. Il dépêcha à l'inſtant un Héraut au Roi, pour lui en donner avis, & il écrivit à tous ſes amis, pour les prier de ſe tenir prêts à le joindre ſur ſa route.

La nouvelle de la prochaine arrivée

de du Gueſclin, répandit une joie univerſelle, comme ſi c'eût été un Ange tutelaire que le Ciel envoyât à la France. Le Roi ſur-tout en laiſſa voir toute ſa ſatisfaction : ſa profonde ſageſſe lui faiſoit appercevoir, mieux qu'à perſonne, combien la valeur & la conduite de cet excellent Guerrier étoient importantes dans l'état des affaires, & le grand changement qu'elles alloient y apporter.

Du Gueſclin avoit, comme on a vu, reçu le Maréchal d'Andreham étant au ſiege de Soria, que les habitans refuſoient de rendre à ceux qu'il avoit envoyés pour en prendre poſſeſſion en ſon nom. Il avoit donné cette commiſſion aux deux freres de Beaumont, Bretons, & ſes proches parens. Comme les révoltés avoient quelques gens de guerre dans leur Ville, du Gueſclin avoit obtenu de D. Henri la permiſſion de la faire aſſiéger dans les formes, & ces deux Seigneurs y avoient mené deux mille hommes avec leſquels ils n'étoient pas plus avancés que le premier jour. Un ancien a dit bien à propos, que les lauriers ne croiſſent pas en toute ſorte de terre, & qu'ils ne ſont pas faits pour être cueillis par toutes ſortes

de mains. Du Gueſclin ſurpris de la longueur de ce ſiege, & irrité de l'opiniâtreté inſenſée de ces habitans, ne fut pas plutôt arrivé devant la place, qu'il ordonna que tout fût prêt pour livrer le lendemain un aſſaut général. Il commença par envoyer ſommer ces rébelles, qui glorieux d'avoir réſiſté ſi longtemps contre des troupes tant de fois victorieuſes, firent au Héraut une réponſe inſolente ; ils le chargerent de dire de leur part à du Gueſclin qu'ils vouloient avoir l'honneur de lui faire lever le ſiege, lui apprendre que lui-même pouvoit être vaincu comme un autre, & que ſa valeur ne ſavoit triompher que des miſérables & des lâches. Bertrand mépriſa cette réponſe arrogante, il la regarda comme une redomontade Caſtillane, où la hardieſſe eſt toujours accompagnée de termes altiers. Alors il ſe diſpoſa tout de bon pour l'aſſaut du lendemain matin, employa le reſte du jour à viſiter les quartiers de ſon camp, & ne put s'empêcher de témoigner aux deux freres de Beaumont, ſa ſurpriſe, de ce qu'avec d'auſſi braves gens que ceux qu'ils avoient là, ils avoient eu ſi peu de ſuccès dans les attaques qu'ils avoient faites.

Le lendemain dès qu'il fut jour, tous les Chefs & les ſoldats en foule s'aſſemblerent autour de lui, & le regardoient avec une reſpectueuſe admiration, & ſa préſence leur étoit un gage certain d'ajouter cette petite victoire à tant de grandes qu'il leur avoit fait remporter. De cette admiration ils tomberent tout à coup dans un profond ſilence, qui étoit un ſignal ordinaire aux troupes pour l'engager à leur parler. Il leur dit donc : » Je m'apperçois, mes chers compagnons, que vous êtes offenſés de ne vous être pas encore rendus maîtres de cette petite place, & qu'une populace mutinée ait eu l'audace de vous réſiſter, mais il falloit que les choſes arrivaſſent ainſi pour rendre la gloire que vous en remporterez plus éclatante. Si ces ennemis s'étoient rendus dès la premiere attaque, il eût ſemblé que vous n'auriez dû cette conquête qu'à leur foibleſſe, & non pas à votre courage : mais on verra aujourd'hui que vous ſçavez ſoumettre quiconque a la témérité de combattre contre vous, comme vous avez fait voir que vous ſçavez pardonner à ceux qui vous rendent les armes. Au reſte, cette place, toute petite qu'elle eſt, renferme des

richeſſes incroyables, que la terreur que vous avez répandue par-tout y a fait renfermer, comme dans un aſile. Tout cela eſt pour vous, je vous abandonne tout, faites-en votre profit «.

Ce diſcours prononcé avec feu & accompagné de la contenance intrépide de celui qui parloit, communiqua ſa vivacité aux ſoldats qui y répondirent par des acclamations réitérées, pour exprimer leur impatience d'aller à l'aſſaut. Auſſi-tôt, les trompettes ſe ſont entendre, les échelles ſont plantées de toutes parts : les ennemis ſe préſentent hardiment pour défendre leurs murailles ; les aſſaillans ſont pluſieurs fois repouſſés, mais la préſence de leur Chef leur donne ſans ceſſe de nouvelles forces avec de nouvelles eſpérances de vaincre, & ceux mêmes qui avoient été renverſés de deſſus les échelles y remontoient avec plus d'ardeur que la premiere fois. Enfin un jeune Gentilhomme Breton, filleul de du Gueſclin, & qui ſoutenoit déja glorieuſement le nom de Bertrand qu'il avoit reçu au Baptême, & qui lui inſpiroit les vertus d'un ſi excellent parain, monta le premier ſur le haut d'une des murailles ; là il demanda l'enſeigne de ſon parain, & l'ayant plan-

rée ſur une des tours, il s'écria, NOTRE-DAME GUESCLIN. Alors pluſieurs Bretons l'y ſuivirent, & les aſſiégés commençant à s'appercevoir de leur défaite, & que leurs eſpérances & leur ridicule vanité ſe trouvoient confondues, ouvrirent leurs portes, mirent les armes bas & ſe jetterent à genoux pour implorer la clémence du vainqueur, les hommes par des cris, les femmes par leurs larmes. Du Gueſclin accorda la vie aux habitans, mais quant aux ſoldats, il les envoya priſonniers à D. Henri qui en fit pendre quelques-uns, voulant par cet exemple de ſévérité & de juſtice, donner de la terreur à ceux qui dans la ſuite oſeroient imiter la témérité de la garniſon de Soria.

Quand cette conquête fut terminée, du Gueſclin ne tarda pas à prendre le chemin de la France : il ne s'arrêta dans aucune ville, quoique toutes celles par où il paſſoit fiſſent leurs efforts pour le retenir quelques jours & lui rendre les honneurs qu'elles croyoient lui devoir : il fit un peu de ſéjour à Borgia, l'une de ſes terres, pour y mettre ſes affaires en ordre, & donner quelque repos à ſon équipage. De-là il ſe rendit à grandes journées dans la Comté de Foix.

Dès que le Comte apprit que cet illuſtre perſonnage étoit ſur ſes terres, il ſe fit un devoir de lui rendre tous les honneurs dont il le croyoit digne. Il monta à cheval accompagné de ſa principale Nobleſſe, avec l'appareil le plus ſomptueux & le plus brillant qu'il put, & allant au devant de lui, il lui fit compagnie tout le temps que du Gueſclin mit à traverſer les terres de ſa Souveraineté. Le Comte, en l'abordant, lui fit ſon compliment, & lui dit entr'autres choſes, qu'il reſſentoit une joie parfaite de recevoir chez lui & de traiter en ami, le plus ſage & le plus redoutable Guerrier qui fût ſur la terre; que d'autres que lui avoient éprouvé, à leur grand dommage, quel malheur ç'avoit été pour eux de l'avoir pour ennemi. Du Gueſclin lui répondit qu'il lui étoit infiniment honorable d'être ſi bien reçu par un grand Prince, mais qu'il ne s'en attribuoit pas l'honneur, qu'il penſoit le devoir principalement au Vicomte de Rohan, beau-frere du Prince, qui depuis long-temps l'honoroit de ſa bienveillance: ce Seigneur de Rohan avoit épouſé la Princeſſe Jeanne de Navarre, ſœur de la Comteſſe de Foix, & de la Reine de France

(1) & de celle d'Aragon. Enſuite dans une converſation familiere, le Comte lui fit des plaintes un peu vives d'Olivier du Gueſclin ſon frere qui avoit rendu ſes ſervices au Comte d'Armagnac ſon ennemi, & qui non-ſeulement avoit traverſé les progrès qu'il auroit pu faire contre lui, mais de plus avoit fait, & faiſoit encore des courſes dans le Comté de Foix, juſqu'à l'avoir obligé à ſe mettre ſur la défenſive. Du Gueſclin répondit qu'il n'y avoit pas lieu de ſe plaindre de ſon frere Olivier, qui étant engagé au ſervice du Comte d'Armagnac, & recevant ſa ſolde, ne pouvoit ſe diſpenſer de faire tout ce qui étoit de ſon devoir: qu'il le prioit de conſidérer que ceux qui font le métier de la guerre n'ont pas d'autres moyens de ſubſiſter que de ſemblables emplois; que quant à lui il étoit très-content qu'il n'y eût pas eu de bataille entre lui & le Comte d'Armagnac, & que les choſes ſe fuſſent bornées à quelques hoſtilités légeres & de peu de conſéquence. Que cependant s'il agréoit ſon entremiſe, il lui offroit de travailler à leur accommo-

(1) Blanche de Navarre, veuve de Philippe de Valois, dont nous avons parlé, Tome I.

dement, & qu'il ſe flattoit que le Comte d'Armagnac, qui étoit attaché à la France, ne le dédiroit pas des avances qu'il pourroit faire. Le Comte de Foix reçut la propoſition avec action de grace, & lui dit qu'il lui remettoit tous ſes intérêts entre les mains: du Gueſclin envoya auſſi-tôt à Toulouſe vers le Comte d'Armagnac, qui étoit à la Cour du Duc d'Anjou, & ce Comte prit pareillement du Gueſclin pour ſon arbitre; enſorte qu'en peu de jours il les accommoda & les rendit bons amis, & que ſa prudence & ſon grand crédit arrêterent dans ſa ſource une guerre qui auroit pu ruiner l'un des deux, & peut-être l'un & l'autre. Enſuite il rappella ſon frere du ſervice du Comte d'Armagnac, dont il prit congé, après s'être, le Comte & lui, juré une amitié éternelle; & il continua ſa route.

1370. Il entra dans le Languedoc accompagné de quinze cens hommes d'armes, tant de ceux qu'il avoit amenés d'Eſpagne, que de ceux qui l'avoient joint pendant ſa marche. Dès qu'il y fut, tout y changea de face, la renommée le devançoit au loin, & fourniſſoit des conquêtes au ſeul éclat de ſon nom. Par-tout où il paſſoit, il trouvoit des

Députés des villes ou fortereſſes qui venoient, même des places éloignées, lui préſenter leurs clefs, quelques-unes qui réſiſtoient n'étoient, pour cette petite armée, que l'ouvrage d'un moment: & tant de celles qui ſe ſoumettoient d'elles-mêmes, que de celles qu'il forçoit, il recevoit au nom du Roi le ſerment des habitans: enſorte que ſa route étoit marquée par ſes conquêtes. Enfin il arriva à Toulouſe, où le Duc d'Anjou l'attendoit avec la plus grande impatience: il avoit raſſemblé, pour le recevoir avec plus d'honneur, tous les grands Seigneurs de ſon Gouvernement; & ceux de la Guienne qui s'étoient plaints au Roi du Prince de Galles, ſe trouvoient à ſa Cour.

Le Duc, pour profiter de la préſence de du Gueſclin & de l'alarme générale que ſon arrivée avoit répandue chez les ennemis, avoit par proviſion levé une belle armée, qui ſe tenoit aux environs de le Capitale, tout prête à agir: elle étoit compoſée de ſix mille hommes de pied & de deux mille chevaux, leſquels avec l'eſcorte que du Gueſclin avoit amenée, pouvoient former en tout dix mille combattans.

Dès que l'arrivée de du Gueſclin fut

annoncée à l'armée qui l'attendoit, les ſoldats firent éclater des démonſtrations de joie inconcevables : les peuples n'en témoignerent pas moins ; ceux-ci par l'eſpérance d'une tranquillité certaine, ceux-là comme s'ils étoient aſſurés de recueillir des richeſſes & des lauriers. Les Seigneurs les ſurpaſſerent encore par les témoignages de leur ſatisfaction : ils allerent en grand nombre bien loin au-devant de lui, & à ſon entrée dans la ville, les Bourgeois lui donnerent les marques les plus diſtinguées de leur reſpect, & du plaiſir qu'ils reſſentoient de poſſéder le plus grand perſonnage du monde.

Quand le Duc d'Anjou ſçut qu'il entroit au Palais, il ſortit de ſon appartement, courut avec précipitation à ſa rencontre, ſuivi de toute la plus haute Nobleſſe qui ſe trouvoit auprès de lui ; il l'embraſſa avec une tendreſſe & une affection marquées, & l'empêcha de ſe jetter à ſes genoux, comme l'uſage de ce temps là l'exigeoit. Ce Prince étoit ſaiſi d'une joie ſi extraordinaire, qu'il fut quelque temps ſans pouvoir parler, & ayant un peu repris ſes ſens, il lui dit en préſence de toute ſa Cour : » Je ne ſçais, vaillant du Gueſclin, ſi je dois

dans cet heureux jour vous féliciter ſur les merveilleuſes actions que vous avez faites en Eſpagne, ou ſur les victoires qui vous attendent ici. C'étoit déja beaucoup, après tant d'exploits en Normandie & en Bretagne, d'avoir deux fois conquis la Caſtille, & de lui avoir donné un Roi conſtamment établi par la force de votre bras ; mais c'eſt infiniment davantage de porter la confiance & la tranquillité dans des cœurs que la crainte avoit ſaiſis, de donner la paix à ceux que vous défendez, de délivrer votre patrie des ennemis dont elle eſt menacée & déja accablée, & de lui rendre par vos armes cet ancien luſtre & cet ancien éclat qu'ils veulent lui enlever. Déja votre préſence a tempéré de beaucoup la fierté des Anglois, & vous avez fait plus vous ſeul en quinze jours, que tout ce qu'il y a de gens de guerre en France n'ont pu faire dans toute une année. Le Roi vous deſtine l'épée de Connétable, gardez-vous bien, je vous prie, de la refuſer : elle ne ſera jamais dans des mains plus dignes de la porter, & ſoyez aſſuré que tant que vous vivrez, perſonne n'aura la témérité d'en être jaloux. Allez donc à la Cour, brave Bertrand, allez y rem-

plir les grandes eſpérances que votre vertu y a fait ſi juſtement concevoir. Déja Robert Knolles, Général des Anglois, tient la campagne aux environs de Paris, & menace cette Capitale du Royaume : c'eſt-là que le mal eſt plus preſſant & plus dangereux ; & il n'y a que vous ſeul capable d'y remédier. De ma part, j'ai raſſemblé des forces qui vous ſuivront, afin que vous marchiez avec l'appareil d'un conquérant, & que votre paſſage dans toutes les Provinces que vous traverſerez, ſoit un triomphe continuel ; & je ne doute point que tant de braves gens qui vont vous ſuivre, ayant à leur tête le plus grand Capitaine du monde, ne rempliſſent les grandes idées que nous avons d'eux & de vous. J'aurois la plus grande ſatisfaction de vous accompagner, mais les affaires de mon Gouvernement me forcent à ne m'en pas éloigner ; nos ennemis ſont trop proches de nous, & peut-être en mon abſence feroient-ils quelques irruptions dans la Province. Allez enfin, & ſoyez certain d'emporter avec vous toute mon amitié, comme vous l'êtes de mon eſtime. Je remets la France ſous la protection du Dieu des Armées, je la remets entre vos mains, comme ſon

bouclier & ſon plus aſſuré défenſeur (1) “.

Le Héros confus de tant de louanges, & retenu par le reſpect, n'oſa interrompre le Prince ; mais quand celui-ci eut fini de parler, Bertrand lui témoigna combien il étoit ſenſible à tant d'honneur, & éloigné de croire l'avoir mérité : qu'il n'avoit pas la préſomption de s'attribuer la moindre de tant de bonnes qualités : que la ſeule dont il pût ſe parer, étoit d'avoir toujours eu les intentions droites & ſinceres ; qu'il ne ceſſeroit jamais de remplir ſes devoirs autant que ſa foibleſſe le lui permettroit ; que le ſeul objet de ſa conduite & de ſes vœux étoit le ſervice du Roi, & l'obéiſſance à ſes commandemens, & que jamais il n'auroit d'autre but dans toutes ſes entrepriſes.

Enſuite le Duc d'Anjou ſe retira à part avec un de ſes courtiſans, pour donner le loiſir à tous les aſſiſtans de faire leurs complimens, ou pour mieux dire, de rendre leurs hommages à du Gueſclin. Le reſte du jour, & les deux

(1) C'eſt à peu près le diſcours que le Duc d'Anjou tint à du Gueſclin, ſuivant la vieille chronique qui le rapporte, imprimée en 1383.

ſuivans, ſe paſſerent en plaiſirs & en bonne chere, & cependant on ne perdoit point de temps à ſe diſpoſer à entrer dans le pays ennemi.

On a vu du Gueſclin arrivant avec deux mille hommes ſeulement, répandre la terreur par-tout où il paſſoit, de la domination Angloiſe; que l'on s'imagine à préſent quels exploits il va faire avec tant de belles troupes; à peine eut-il occaſion de combattre, tout ſe ſoumettoit ſur ſa route, & l'on n'y voyoit que des Députés venant de toutes parts lui apporter les clefs des villes: Moyſſac, Agen, Tonneins, Aiguillon, le Port Ste.-Marie & nombre d'autres ſe rangerent à l'obéiſſance du Roi. Du Gueſclin s'étoit rendu maître de la campagne & des rivieres, & s'il eût eu une autorité abſolue ſur ſon armée, il eût en paſſant chaſſé les Anglois de toute la Guienne; mais le Duc de Lancaſtre faiſoit à Bordeaux des levées de monde conſidérables, le Comte de Pembrok avoit amené avec lui un nombre d'Archers d'Angleterre, & le Prince de Galles étoit dans Angoulême où il raſſembloit toutes les forces du Limoſin, de la Xaintogne & du Poitou; cela engagea le Comtes d'Armagnac

& de Périgord, le Sire d'Albret, & tous les autres Seigneurs Gaſcons, mécontens de ce Prince, à ſe retirer chacun chez eux pour ſe mettre en état de défenſe, en cas que les Anglois entrepriſſent quelque choſe contre eux, eſtimant que les garniſons qu'ils laiſſeroient dans les places ſuffiroient dans tous les cas pour les conſerver, tenir le Prince en allarme, & tous ſon pays en crainte. Ainſi l'armée avec laquelle du Gueſclin étoit parti de Toulouſe ſe ſépara, & il demeura ſeul avec ſes compagnies particulieres qui ne le quittoient point.

Pendant qu'il étoit entré en Guienne du côté de Toulouſe, le Duc de Berry, frere du Roi, & le Duc de Bourbon étoient entrés dans le Limoſin, y avoient fait de grands progrès, & avoient mis le ſiege devant la capitale; mais tous leurs efforts, n'avoient pû les en rendre maîtres: il y avoit bien eu des négociations entre les habitans & les deux Princes; les aſſiégés ſembloient écouter les propoſitions qu'on leur faiſoit; mais ce n'étoit que pour gagner du temps & retarder leur réduction. Le Duc de Berry ne ſavoit quel parti prendre; s'il s'opiniâtroit au ſiege de

Limoges, il s'expoſoit à avoir bientôt le Prince de Galles ſur les bras, & il étoit inſtruit qu'il armoit puiſſamment pour venir ſecourir la place; il craignoit que non-ſeulement il fît lever le ſiege, mais encore qu'il ne défît toute ſon armée, ce qui auroit découvert tout le Berry, & auroit mis l'Anglois en état d'y entrer ſans obſtacles: d'un autre côté, ſi le Duc de Berry levoit le ſiege, il ſe déshonoroit lui & toutes ſes troupes, & il penſoit que la conſéquence en ſeroit auſſi grande pour lui que la perte d'une bataille. Dans cette irréſolution, il penſa à du Gueſclin, (car c'étoit toujours ſa valeur que l'on invoquoit dans les affaires déſeſpérées). Il lui écrivit dans les termes les plus preſſans que ſa préſence étoit abſolument néceſſaire au camp devant Limoges: que l'affaire étoit très-intéreſſante, s'agiſſant de la gloire des armes du Roi, & du ſuccès de l'entrepriſe; qu'enfin perſonne ne doutoit que dès qu'il y paroîtroit, la Ville ne ſe rendît. Du Gueſclin fut très-joyeux d'avoir une occaſion de rendre ce ſervice au Duc de Berry, avec qui il avoit eu juſques-là bien moins de liaiſon qu'avec les deux autres freres du

Roi, les Ducs d'Anjou & de Bourgogne, auſſi ſe mit-il en chemin auſſi-tôt qu'il eut reçu ſa lettre. En traverſant le Périgord, le Comte alla au-devant de lui avec les Sires de Mucidan, d'Aubeterre & quantité de Nobleſſe, pour lui faire le plus d'honneur qu'ils pourroient. Les habitans de Périgueux ſouhaiterent avoir l'avantage de le recevoir dans leur Ville, & de lui témoigner, comme on avoit fait dans toutes les autres Villes, combien ils reſpectoient ſa vertu. Leur Comte le pria donc d'y aller, & ordonna en même-temps des quartiers pour ſa troupe dans les environs de Périgueux. Gallerand, frere du Comte, commandoit alors dans la Ville, & n'oublia rien de ce qui pouvoit rendre l'entrée de du Gueſclin magnifique & triomphante. Le lendemain on le conduiſit dans tous les endroits conſidérables de la place, les murailles, les fortifications, le Château & les magaſins: il voulut monter juſqu'au haut de la principale Tour, d'où on découvroit fort au loin dans la campagne: ſon deſſein étoit de reconnoître la ſituation des environs, de quel côté on pouvoit craindre d'être attaqué, & comment on pourroit ſe défendre; & il s'in-

formoit des noms de tous les endroits où ſa vue pouvoit porter, & de l'état de toutes choſes. On lui montra entre autres une Abbaye dont les Anglois s'étoient mis en poſſeſſion, après en avoir chaſſé l'Abbé & les Religieux, & on ajouta que de-là ils faiſoient des courſes qui cauſoient un dommage ineſtimable aux gens de la campagne. Sa tendreſſe de cœur & ſa piété furent émues de ce récit; ſa gloire & ſa valeur ne purent ſouffrir qu'il y eût des ennemis ſi proches de lui, ſans qu'il les allât combattre, & que d'honnêtes gens, de pieux Solitaires fuſſent impunement traités avec tant d'inhumanité, & mis hors de chez eux. Il propoſa d'aller en chaſſer les Anglois, avec autant de ſang froid qu'un autre auroit propoſé une partie de promenade : je veux, dit-il, les en faire ſortir tout à l'heure; & y faire rentrer les Religieux. A l'inſtant ſa troupe ſe trouva prête à marcher, & partir pour exécuter ce projet. Galleran de Perigord offrit de faire ſuivre de l'artillerie, mais du Gueſclin n'en voulut point, & dit qu'il n'en étoit point beſoin, & que ſes ſoldats valoient mieux que les canons. Tous les habitans de Périgueux ſortirent de la Ville pour voir cette expédition.

On arrive à l'Abbaye : du Gueſclin s'avance juſqu'à la porte, fait venir le Commandant, & le ſomme d'en ſortir à l'heure même. Cet Officier ſe moqua de la ſommation, & répondit ironiquement que la place étoit bonne, qu'il avoit des ſoldats vaillans & aguerris, & qu'il ne craignoit pas qu'on vînt l'y attaquer ; que s'il la rendoit, le Prince de Galles lui demanderoit ce qu'il en auroit fait, & à qui il l'auroit rendue : en ce cas-là, lui repartit du Gueſclin, vous lui direz que vous l'avez remiſe à Bertrand du Gueſclin. Ce nom fit baiſſer le ton & changer de contenance au Capitaine : il eſt vrai, dit-il, que je ne pourrois lui donner une meilleure excuſe ; mais cependant toute la valeur & la réputation de mon ennemi, ne me laveroient pas de la honte de m'être rendu trop-tôt : au reſte, je ſuis dans la derniere ſurpriſe qu'un ſi grand Capitaine s'abaiſſe à un ſi petit objet, & emploie ſon épée contre une place indigne de ſon attention : cependant je ſuis réſolu de ſoutenir un aſſaut & d'en riſquer l'événement ; on voit tous les jours les plus grands vaiſſeaux échouer contre le moindre écueil, de même j'aurai peut-être l'honneur de vous avoir fait

périr en m'attaquant. Mon Capitaine, repliqua du Gueſclin, je plains votre aveuglement, vous prenezlà un mauvais parti; votre Abbaye eſt foible, & je vous aſſure que ſi vous oſez vous défendre, il vous en coûtera la vie, & qu'il ne ſera fait quartier ni à vous ni aux vôtres. Et tout de ſuite il ordonna aux trompettes de ſonner, & à ſes gens d'apporter des faſcines; dans un inſtant le foſſé eſt comblé, les échelles ſont plantées, & les fléches partent comme une grêle contre les aſſiégés, qui à l'abri de leurs murailles ſe défendoient fort bien. Du Gueſclin monte le premier ſur une échelle, ſon bouclier au-deſſus de ſa tête, parvient juſqu'au niveau de la muraille, & de-là s'écrie, à moi, nobles compagnôns, la place eſt à vous, vous la rendrez aux bons Peres, & vous partagerez la dépouille des Anglois. Le Comte de Périgord & ſon frere étoient-là, non pour donner des premiers, mais pour ſoutenir les aſſaillans: ils ſe tenoient aux côtés du Maréchal d'Andreham, & regardoient avec tant d'admiration ce qu'ils voyoient faire à du Gueſclin, qu'à peine en croyoient-ils leurs yeux; il montoit avec autant d'intrépidité que s'il n'y avoit eu ni danger

à courir, ni ennemis à combattre. Enfin l'Abbaye fut emportée : le Commandant reçut de la main de du Gueſclin un coup de hache qui lui fendit la tête ; pluſieurs Anglois y périrent auſſi par la fureur du ſoldat, le ſurplus implora la clémence du vainqueur, & reſſentit les effets de ſon humanité, & le ſoldat victorieux fut chargé de butin. Bertrand ſortit ainſi de l'Abbaye, & y fit entrer les Religieux, à qui il dit : rentrez dans votre maiſon & dans vos biens, il ne vous ſera fait aucun tort par mes gens, ils n'emporteront que ce qui appartenoit aux Anglois.

Les Religieux rétablis dans leur Monaſtere y rendirent graces à Dieu, & lui adreſſerent leurs prieres pour leur libérateur. Du Gueſclin rejoignit le Comte de Périgord & les autres Seigneurs avec qui il étoit venu, & retourna à Périgueux, aux acclamations de tout le peuple témoin de ſa victoire, & qui le combloit de louanges & de bénédictions.

En rentrant dans la ville, il trouva des lettres du Roi avec de nouvelles inſtances de ſe rendre à Paris le plutôt qu'il lui ſeroit poſſible. Il jugea à propos que le Maréchal d'Andreham partit pour la Cour

Cour, tant parce qu'il étoit homme de tête & de bon conſeil, qui pourroit être très-utile au Roi dans les circonſtances préſentes, que pour rendre compte à Sa Majeſté de tout ce qui s'étoit paſſé en Guienne, & des raiſons qui obligeoient du Gueſclin à retarder encore ſon arrivée.

Après cet exploit à Périgueux, il prit la route de Limoges. A ſon arrivée au camp, le Duc de Berry lui fit les mêmes honneurs qu'il avoit reçus par-tout, aſſigna des quartiers à ſes troupes, & lui remit le commandement de ſon armée, le conſidérant comme l'homme le plus capable de remplir ſes eſpérances, & en ſecond lieu comme Connétable de France déſigné. Du Gueſclin voulut s'en excuſer, mais le Duc le lui ordonna ſi abſolument, qu'il ne put ſe diſpenſer d'accepter. Il ſe fit rendre compte de l'état préſent du ſiege, après quoi il s'avança juſqu'aux portes de la ville; là il repréſenta aux habitans l'inutilité de leur réſiſtance; que jamais ils ne pourroient ſe tirer des extrémités où ils alloient tomber; que les nouvelles forces qu'il avoit amenées avec lui aſſuroient les affaires du Roi contre tous les ſecours qu'ils pouvoient attendre des Anglois,

de toutes parts on croit NOEL, comme on auroit fait pour le Roi même, (c'étoit alors un cri de joie, & un témoignage d'allégresse publique). Il se rendit tout de suite chez le Roi en son Palais des Tournelles, accompagné d'une foule de monde grands & petits, dont il sembloit que sa présence avoit banni toutes les alarmes, & qui s'écrioient comme en chœur autour de lui : *Soit le bien-venu l'invincible Bertrand, dont la valeur va faire cesser tous les malheurs de la France.*

Il fut présenté à Sa Majesté par Bureau de la Riviere, grand Chambellan, & grand Ecuyer de France, Seigneur Breton, que le Roi avoit envoyé au-devant de lui avec un nombre de Gentilshommes & Officiers de sa Maison. La joie du Prince fut inexprimable & proportionnée à la sagesse du Maître, & au mérite du Sujet, à la satisfaction que le Roi avoit des exploits passés de du Guesclin, & à l'espérance de ceux qu'il avoit lieu d'attendre de sa valeur.

Charles l'attendoit dans sa chambre : du Guesclin en entrant se prosterna à ses pieds, le Prince le releva d'abord & lui dit : » L'impatience que j'avois

Grantſon avoit fait peur aux Anglois : le Roi ayant voulu ſavoir ce que c'étoit, le même raconta que ce Capitaine Anglois avoit ſongé qu'il ſe voyoit attaqué par un aigle qui vouloit lui crever les yeux, en le battant à grands coups de ſes aîles, & le preſſant dans ſes ſerres, ſans que ſes gens puſſent le ſecourir, en ſorte qu'il avoit été obligé de ſe rendre à cet ennemi ; que Hüe de Caurelée ayant appris ce ſonge de ſon ami, avoit dit, ſi j'avois fait un tel ſonge, j'irois trouver cet Aigle, qui n'eſt autre que du Gueſclin, & je me rendrois à lui ſans combat. Le Roi ſourit de ce récit, & dit, de deux choſes l'une, ou peut-être toutes les deux : ou les Anglois ſont bien ſuperſtitieux, ou bien notre Aigle leur fait une étrange peur ; ce ſera du Gueſclin lui-même qui leur en donnera quelque jour l'interprétation.

La converſation rouloit ainſi ſur des plaiſanteries familieres, en attendant que le ſouper du Roi fût prêt ; un Officier vint un moment après avertir, & le Roi paſſa dans le ſalle où il mangeoit ordinairement : il commanda à du Gueſclin de ſe mettre à table avec lui, & à Bureau de la Riviere, de conduire les

Gentilhommes venus avec lui, manger dans une autre ſalle. Après le ſouper du Roi, Sa Majeſté retourna dans ſon appartement, où après quelque peu de converſation générale, il s'expliqua clairement ſur la réſolution qu'il avoit priſe d'honorer du Gueſclin de la dignité de Connétable de France, enſuite il le tira à part, & lui dit : » Il eſt temps, brave du Gueſclin, que je vous faſſe reſſentir les derniers effets de mon eſtime & de mon affection : le Seigneur de Fiennes, mon Connétable, accablé d'années & d'infirmités, m'a remis mon épée, & m'a conſeillé de la mettre entre vos mains. En attendant votre retour j'en ai fait dépoſitaire mon frere le Duc de Bourgogne, & demain j'en ferai la propoſition dans mon Conſeil, pour avoir l'avis de mes Miniſtres, non que j'ignore que l'affaire eſt tout-à-fait à ma diſpoſition, mais je veux que votre élévation à cette dignité vous ſoit encore plus glorieuſe, non-ſeulement par les ſuffrages des Princes de mon ſang, & des plus notables perſonnages du Royaume, mais encore par leurs inſtances ; je veux qu'ils m'en prient, & que mon choix ſoit univerſellement applaudi. Du Gueſclin ſupplia le Roi

de conſidérer qu'il n'étoit né qu'un pauvre Gentilhomme, & qu'il n'avoit le bonheur d'être connu que parce que la fortune avoit ſecondé ſes entrepriſes ; qu'il ſe ſentoit bien capable de commander quelques corps de troupes, mais que le commandement général d'un auſſi grand Royaume que la France, paſſoit ſa capacité. Sur cela le Roi l'interrompit, & lui dit : Je ſçais ce dont vous êtes capable, & votre modeſtie ni vos excuſes ne me feront rien changer à la volonte que j'ai de vous faire mon Connétable. Du Gueſclin repartit : » Je n'ai, Sire, d'autre devoir que de vous obéir ; mais je ne puis m'empêcher encore de repréſenter à votre Majeſté, qu'elle eſt environnée de Princes de ſon ſang, & de grands Seigneurs, qui ſont tous braves & expérimentés, & qui ſont infiniment plus dignes que moi de cet honneur, & plus en état d'en ſoutenir le poids & l'appareil, & même plus capables de vous rendre ſervice : comment, Sire, aurois-je la hardieſſe de leur commander, comme il le faudroit, ſi j'étois Connétable ? Il n'y a aucune proportion de leurs perſonnes & de leurs fortunes à moi : je ſuis né pour prendre leurs or-

dres, & non pas pour leur en donner ; ainſi je ſupplie encore votre Majeſté de jetter les yeux ſur quelqu'autre qui puiſſe remplir cette charge avec plus d'autorité & même de bienſéance que moi. Le Roi repliqua : » Je vous ai laiſſé parler tant que vous avez voulu ; mais vous avez acquis une ſi grande conſidération en France & chez les Princes mes voiſins, qu'il n'y a perſonne dans mon Royaume qui faſſe difficulté de vous obéir, non-ſeulement les plus grands Seigneurs & les Princes de mon ſang, mais je n'en excepte ni mes neveux, ni mes freres même : & ſi quelqu'un y manquoit, je lui ferois bientôt connoître à quel point je m'en tiendrois offenſé. Ainſi ne me repliquez plus, faites ma volonté & acceptez la charge que je vous deſtine, comme étant l'honneur de mes amis, & la fleur de ce qu'il y a de plus illuſtre parmi les gens de guerre : je le veux & je vous en prie. Allez vous repoſer, & trouvez-vous à mon lever demain des premiers, nous réſoudrons le reſte «. Du Gueſclin fit au Roi une profonde révérence, lui ſouhaita la bonne nuit, & ſe retira.

Bureau de la Riviere chargé de lui faire les honneurs, le conduiſit dans une

chambre du Palais, tendue des plus riches ameublemens, deſtinée pour lui. Le lendemain qui étoit le deux d'Octobre 1370, du Gueſclin ſe rendit chez le Roi, comme il en avoit reçu l'ordre. Sa Majeſté l'entretint quelque temps en particulier, & lui déclara que c'étoit une réſolution priſe de ſa part, & qu'il vouloit qu'il fût Connétable de France. Du Gueſclin répondit à cela qu'il ne conteſteroit pas davantage, & qu'il accepteroit la charge dont Sa Majeſté vouloit ſi abſolument le décorer : mais qu'il oſoit la ſupplier que ce fût à condition que ſi jamais quelqu'un lui donnoit de mauvaiſes impreſſions de ſa conduite, en interprétant mal ſes actions, elle auroit la bonté de n'y point prêter l'oreille, & même de vouloir bien l'inſtruire de ce que la malice des gens de Cour pourroit lui imputer. » Car, Sire, ajouta-t-il, en m'élevant ſi fort au-deſſus de moi-même, votre Majeſté m'expoſe à l'envie de tout le monde, & me met en bute à la médiſance ; & s'il arrivoit qu'elle fût ſurpriſe par l'artifice de quelques cabales, je ne pourrois jamais me juſtifier, & éclaircir la vérité, ſi je ne ſavois de quoi on me chargeroit ». Le Roi lui répondit avec ſa ſa-

geſſe ordinaire : » Votre conduite & vos actions paſſées vous mettent à couvert de tout ſoupçon, je n'en prendrai jamais aucun à votre préjudice : ne craignez point non plus ce que vous appellez cabale, vous me connoiſſez aſſez pour ſavoir que je ne ſuis pas capable de m'y prêter, & que j'agis par moi-même aſſez bien pour rompre de pareilles intrigues ; au ſurplus, ſi pareille choſe arrive, je vous promets de vous en inſtruire ».

Enſuite le Roi alla entendre la Meſſe dans ſa Chapelle, ſuivant ſon uſage de commencer toujours ſa journée par ce ſaint devoir, pour obtenir de Dieu les lumieres néceſſaires pour l'adminiſtration de ſes affaires & le plus grand bien de ſes peuples. Son bon exemple contribuoit beaucoup à la piété de ſes ſujets, & à l'exercice des loix de la Religion ; il penſoit, ce qui eſt très-vrai, que plus les ſujets ſont inſtruits de leurs devoirs envers Dieu, & les obſervent avec reſpect, plus ils ſont attachés & ſoumis à leurs Rois, & vivent enſemble avec plus d'union & d'amitié.

Après la Meſſe, le Roi dîna (1), &

(1) La table du Roi ſe ſervoit à huit heures du matin, & le dîner étoit ſon premier

enſuite le Conſeil s'aſſembla. Sa Majeſté y avoit appellé, outre les perſonnes qui y avoient ſéance, le Recteur de l'Univerſité, le Prévôt de Paris, & les Prévôt des Marchands & Echevins; & après que tout fut placé, ce ſage Roi entra, prit ſa place, reçut du Duc de Bourgogne ſon frere l'épée de Connétable, qu'il avoit en dépôt depuis la démiſſion de Moreau de Fiennes : puis le Roi dit :

» Non-ſeulement tous ceux qui ſont ici préſens ont été témoins des maux infinis qui ont affligé la France, pendant les dernieres années du regne du feu Roi mon pere, & qui ont continué trop long-temps depuis que je ſuis parvenu à la Couronne, malgré mes efforts pour les faire ceſſer : vous les avez tous reſſentis, & m'avez aidé de vos conſeils pour y porter remede; mais la nouvelle guerre où l'arrogance & l'ambition des Anglois me forcent d'entrer, met le Royaume dans un plus grand danger que celui dont nous l'avons garanti. Nos campagnes ſont déſolées : la fumée

---

repas : cela eſt obſervé encore dans la vie de Louis XII, & il y eſt dit qu'il ſe couchoit toujours à huit heures.

clin. Enfin j'ai voulu avoir vos avis ſur une affaire auſſi intéreſſante que celle de donner un excellent Chef à nos troupes : dites-les moi donc avec ſincérité : quant à moi, je penſe ne pouvoir mieux faire, & ſur-tout j'adopte le proverbe qui dit que les gens de guerre ſe moulent ſur celui qui les commande ; & ſi cela eſt vrai, combien de vaillans hommes aurons-nous dans la ſuite, & combien de grands Capitaines ſe formeront ſur un ſi grand modele «.

Le diſcours du Roi fut répondu par un applaudiſſement unanime & général & par des remercimens de ſes ſoins paternels, & tout d'une voix tous les aſſiſtans le ſupplierent de ne pas différer d'exécuter cette ſage réſolution. Le Roi fit donc appeller du Gueſclin qui étoit dans une chambre voiſine : dès qu'il fut entré, le Roi lui dit : « Non ſeulement toute la Compagnie approuve le deſſein que j'ai de vous faire nom Connétable, elle m'en a même ſollicité avec ardeur : prenez donc mon épée, & l'employez contre les ennemis du Royaume (1). Du Gueſclin ſe mit à genoux pour ren-

(1) Cette cérémonie ſe fit le 2 Octobre 1370.

dre graces au Roi d'une faveur ſi éclatante, & ſans ſe déplacer, il renouvelle au Roi ſes inſtances & ſes conditions de ne ſe pas laiſſer ſurprendre aux intrigues & aux cabales de la Cour, & de n'ajouter foi à rien de ce qui lui ſeroit rapporté à ſon préjudice, ſans l'entendre, ce que le Roi lui accorda, comme il le lui avoit déja promis. Enſuite du Gueſclin prit l'épée, la tira du foureau (1), & déclara qu'il ne l'y remettroit que quand il auroit chaſſé les Anglois du Royaume; & la tenant toute nue & élevée, il fit ſerment de fidélité entre les mains du Roi, & prêta l'hommage-lige, que le Roi reçut en le baiſant à la bouche.

Dès que la cérémonie fut achevée, la nouvelle en fut annoncée au public, & reçue avec des démonſtrations de joie générales : il ſembloit que l'on n'oſât plus douter que les victoires allaſſent ſe ſuccéder ſans interruption, comme il arriva en effet. Le Roi lui-même, pour en témoigner ſa ſatisfaction, en fit une

(1) L'Hiſtoire dit qu'il fut le premier qui ait tiré l'épée de Connétable de ſon fourreau, & qui ait prêté l'hommage-lige, qui eſt l'action d'un vaſſal envers ſon Souverain.

journée de fête, & tint Cour ouverte, le nouveau Connétable eut l'honneur de manger à ſa table, & reçut dans le jour même des bienfaits proportionnés à la généroſité du Prince & aux eſpérances qu'il avoit conçues des événemens qui en alloient ſuivre.

Les fêtes & la joie durerent quelques jours, après leſquels il fut queſtion de parler ſérieuſement de faire la guerre, & déja du Gueſclin étoit impatient de juſtifier ſes faits par le choix de Sa Majeſté & l'approbation que tout la monde y avoit donnée.

Le Roi tint pluſieurs Conſeils ſur les circonſtances actuelles. Robert Knolles, Général des troupes Angloiſes, qui étoit devant Paris, & menaçoit la capitale, n'avoit pas plutôt appris l'arrivée prochaine de du Gueſclin, qu'il s'étoit retiré précipitamment vers la riviere du Loir. Ce poſte lui étoit très-avantageux en ce qu'il dominoit pluſieurs Provinces, le Poitou, l'Anjou, le Maine, la Touraine, la Bretagne & la Normandie : il avoit diviſé ſon armée en pluſieurs corps qu'il avoit envoyés de différens côtés, tant pour les faire ſubſiſter plus aiſément, que pour contenir en crainte plus de pays, & vexer les campagnes

par des contributions violentes & même par des hoſtilités. Thomas Grandtſon celui dont nous avons rapporté le ſonge étoit le premier Officier après le Général Knolles.

La réſolution de ces Conſeils fut qu'il falloit aller attaquer les Anglois dans les Provinces où ils s'étoient poſtés, & delà les chaſſer pied à pied hors de tout le Royaume. Le Connétable en reçut les ordres de la bouche du Roi, & promit de les exécuter promptement & de tout ſon pouvoir : il partit de Paris, accompagné de toute la principale Nobleſſe de la Cour, & de tous les gens de qualité en état de ſervir, tant l'empreſſement étoit grand de prendre des leçons d'un ſi grand Maître. Il avoit conſeillé au Roi de lever une armée de trente mille hommes, l'aſſurant qu'avec ces forces, & vû l'état où ſe trouvoient les Anglois, il eſpéroit leur faire repaſſer la mer, & remettre le Roi en poſſeſſion de tout ce qu'ils occupoient en France. Charles V, malgré toute la confiance qu'il avoit en ſon Connétable, à qui il ſçavoit que rien n'étoit impoſſible, ne fut pas cette fois-là de ſon avis, il ne voulut lever que quinze cens hommes-d'armes (6000 chevaux),

dont la paye fut payée d'avance pour deux mois ſeulement. Les motifs que le Roi avoit pour ſe borner à cela étoient dignes de ſa ſageſſe ordinaire. Il conſidéroit que s'il mettoit tant de troupes en campagne, les Anglois ſuſpendroient leurs diviſions domeſtiques, pour ſe réunir & inonder la France de tous leurs gens de guerre, ce qui l'auroit ruinée; au lieu qu'en ne leur oppoſant qu'une médiocre armée, ils mépriſeroient le petit nombre, qui cependant par la valeur des hommes dont il ſeroit compoſé & commandé par le premier Capitaine de l'Univers, feroit ſur eux peu-à-peu des progrès conſidérables: qu'ainſi ſans s'engager dans une dépenſe trop grande & ſuperflue, qui tourneroit à la charge du peuple, (ce qui lui déplaiſoit infiniment), il parviendroit en partie à ſon but, d'autant plus encore que l'hiver s'approchoit, & qu'il traverſeroit les opérations.

Du Gueſclin prit ſa route par Caën & ſe rendit à ſon gouvernement de Pontorſon. De-là il envoya ſes mandemens à ſes amis, il fit publier qu'il avoit beſoin de gens de guerre: il recevoit tous les braves gens qui ſe préſentoient, & ſur-tout les Bretons ſes

compatriotes dont il connoiſſoit la valeur, & l'attachement pour lui, & qui en effet, rendirent de grands ſervices dans la préſente guerre (1). Enſorte qu'au lieu de marcher avec quinze cens hommes d'armes, il ſe trouva en avoir plus de trois mille, (douze mille chevaux), Chevaliers ou Ecuyers.

Olivier de Cliſſon, qui avoit d'abord ſuivi le parti des Anglois, & qui avoit paſſé au ſervice du Roi, (1) re-

(1) Ceux qui voudront connoître les noms des Seigneurs Chevaliers & Gentilshommes qui s'engagerent dans le ſervice ſous les ordre du nouveau Connétable, recueillis ſur les pieces originales de la Chambre des Comptes de Paris, par M. Bion d'Herouville, l'un des ſçavans hommes du dernier ſiecle, pourront conſulter l'édition de l'hiſtoire de du Gueſclin, *in-fol.* Paris 1666, par Paul Hay, Seigneur du Châtelet. Le nombre en eſt ſi grand, qu'il ſemble que toute la Nobleſſe de Bretagne ſervoit ſous lui : on y voit en particulier le nom des plus grands Seigneurs.

(2) La raiſon qui avoit forcé Cliſſon à ſe brouiller avec le Duc de Bretagne & les Anglois, auxquels il avoit toujours été attaché, étoit qu'ayant demandé au Duc la Seigneurie du Gavre, qui étoit à ſa bienſéance, & proche de ſon Château de Blein, celui-ci lui répondit qu'il en avoit diſpoſé en faveur de Jean Chandos, à qui il avoit des obligations

montra au Connétable qu'il n'y avoit pas de raiſon d'engager plus de gens qu'il n'en pourroit payer, & il en reçut cette réponſe : » Je ne ſçaurois refuſer les offres de ſervices que me font tant de braves ſoldats : leur métier eſt la guerre, il faut les y employer ou les laiſſer oiſifs ; ce ſeroit les abandonner à la miſere qui en feroit des voleurs, les forceroit à mille mauvaiſes actions pour ſubſiſter, & les conduiroit à la fin à périr honteuſement. J'aime mieux les avoir avec moi & les occu-

---

eſſentielles. Cliſſon outré de cette préférence jura qu'il n'auroit jamais d'Anglois pour voiſin, & tout de ſuite alla mettre le feu à cette maiſon, en fit tranſporter les pierres à Blein, & s'en ſervit pour fortifier ce Château. Il en conçut depuis une haine mortelle contre le Duc & les Anglois, embraſſa le parti de la Comteſſe de Penthievre à qui il avoit fait la guerre, & accepta ſa Lieutenance en Bretagne, & la garde de toutes les places qu'elle y avoit. Ce changement le conduiſit au ſervice de la France, & Charles V, ravi de l'acquiſition d'un ſi grand Capitaine, l'admit dans ſes conſeils, le combla de bienfaits, & lui donna la Lieutenance générale de Touraine, du Maine & de l'Anjou. La ſuite de cette hiſtoire offrira quelques traits de ſon acharnement contre les Anglois

per ; ils me ſerviront à faire payer aux Anglois l'argent qu'il m'en coûtera pour les équiper, à quoi je ſacrifierai mes meubles & les joyaux de me femme. Mon pis-aller ſera que le Roi me dédommage de ce que j'aurai dépenſé pour ſon ſervice «. Cliſſon étonné de ce diſcours, dit avec admiration, je n'avois pas encore bien connu du Gueſclin. Cette eſtime de Cliſſon pour notre Héros, fut vraiſemblablement le motif de l'alliance d'armes qu'ils firent enſemble, avant de quitter Pontorſon. Par ce traité daté du 23 Octobre 1370, ces deux braves guerriers s'allient à toujours contre tous ceux *qui peuvent vivre & mourir*, excepté contre le Roi de France, ſes freres, le Vicomte de Rohan & les autres Seigneurs de qui ils tiennent terres, promettent de s'aider & ſecourir mutuellement, de partager enſemble par moitié tous les profits de la guerre, & de ſe garder réciproquement corps, honneurs & biens (1).

Lorſque le Connétable eut engagé autant d'hommes qu'il comptoit en

(1) Le Lecteur trouvera cette piece en entier à la fin de ce volume

avoir beſoin, il ſe diſpoſa à ſortir de Pontorſon & à tenir la campagne. Avant que de partir, il voulut donner un grand repas à tous les Seigneurs qui alloient ſervir ſous ſes ordres. Tout s'y trouva, l'abondance, la délicateſſe, la propreté, la ſomptuoſité. Il fit ſervir à ce feſtin un ſervice complet de vaiſſelle d'or, qu'il avoit apporté d'Eſpagne, & qu'il avoit eu de la dépouille du malheureux Roi D. Pedre. Quand les tables furent levées, il ſe fit apporter ce ſervice, avec toute ſa vaiſſelle d'argent, & les joyaux de ſa femme, (auſſi généreuſe que lui, & qui étoit préſente), & de tout cela il fit des partages qu'il diſtribua à ſes ſolats. Mes camarades, leur dit-il, je vous fais préſent de tout ce que j'ai, pour vous donner plus d'appétit à gagner encore tout ce que nos ennemis poſſédent; & ajouta-t-il, que tout le monde ſoit prêt à marcher dès demain matin.

Cette généroſité extraordinaire anima les ſoldats d'une nouvelle ardeur: ils ne demandoient plus qu'à marcher & à combattre, comme gens aſſurés de vaincre.

Le jour étant venu, du Gueſclin prit ſa route droit à la ville du Mans que

les Anglois menaçoient de ſiege, faiſant déja des courſes juſques dans les fauxbourgs. Quand il fit ſon entrée, il trouva les rues pleines de peuple, qui faiſoit retentir l'air de cris de joie, & d'actions de graces à Dieu de ſon arrivée : il commença par raſſurer ces peuples alarmés, & à effrayer par ſa préſence les Anglois qui ne l'attendirent pas. Cette affaire finie, & la Place miſe en toute ſûreté, il en partit pour ſe rendre à Vire. Son depart du Mans ſe fit avec tous les honneurs que les bourgeois purent y ajouter ; ils ſe mirent ſous les armes juſques hors la Ville, toutes les cloches ſonnerent, les acclamations générales & le bruit des trompettes firent de cette journée un triomphe digne de celui à qui on ne pouvoit témoigner aſſez de reconnoiſſance d'être venu en perſonne délivrer le pays des fâcheux voiſins qui l'infeſtoient. L'Evêque l'accompagna bien loin dans le fauxbourg, & en le quittant, bénit ſa perſonne, les Capitaines, les ſoldats & les enſeignes.

Les Anglois qui avoient ſçu aſſez-tôt ſa marche vers le Maine, pour s'en retirer eux-mêmes, ſe tenoient ſur leurs gardes. Ils ſavoient qu'il ne négligeoit

rien, & ne remettoit jamais au lendemain ce qu'il pouvoit faire dans le jour ; ainſi ils craignoient qu'il n'allât les attaquer pendant que leurs corps étoient ſéparés, & ils ne perdirent pas un moment pour ſe réunir & prendre tous leurs avantages. Du Gueſclin jugea auſſi par leur ſituation actuelle, qu'ils n'avoient rien de mieux à faire que de ſe réunir. Il étoit informé encore qu'il y avoit de la diviſion parmi les Capitaines Anglois ; cela le perſuada de la néceſſité de les attaquer avant qu'ils puſſent ſe rejoindre, & de les aller chercher pour les combattre.

Pendant que ſon eſprit étoit occupé de la réſolution qu'il venoit de prendre, & des moyens de la faire réuſſir, Thomas Grandtſon, commandant les ennemis en l'abſence de Robert Knolles, que les circonſtances de l'arrivée de du Gueſclin avoient fait partir pour la Guienne, ſouhaitoit avec ardeur de combattre le Connétable avant l'arrivée de Knolles : il connoiſſoit la valeur & l'expérience de ſes troupes, celles de ſes Capitaines, & l'empreſſement qu'ils avoient tous de ſe meſurer avec les François, dont l'armée étoit remplie de gens de la premiere

qualité, eſpérant les faire priſonniers pour la plûpart, & s'enrichir tous par les rançons conſidérables qu'ils ſe promettoient d'en tirer. Par toutes ces conſidérations, il ſe décida pour le combat, en parla à tous ſes Capitaines préſens, & en écrivit avec empreſſement à ceux qui étoient diſperſés, & aux Chefs de parti Anglois. Quand il crut avoir bien pris toutes ſes meſures, & être aſſuré de la réunion de ſon armée, répandue en quartiers de rafrâchiſſemens éloignés les uns des autres, il envoya au Connétable un de ſes Hérauts, pour lui demander la bataille.

Ce Héraut Anglois en allant faire ſa commiſſion, en rencontra un qui appartenoit à du Gueſclin, qui avoit pour cri de guerre le nom de *du Gueſclin* (1), & qui arrivoit du Mans. Ces deux hommes s'étant reconnus pour être du même état, par l'inſpection des armes de leurs Maîtres, l'Anglois inſtruiſit l'autre du ſujet de ſon voyage, & qu'il alloit trouver le Connétable, & lui de-

(1) C'eſt le ſeul exemple que j'aie trouvé juſqu'ici dans l'Hiſtoire de France, d'un Héraut d'Armes qui ait porté le nom de ſon Maître.

mander

mander la bataille de la part de Thomas Grandtſon, & des autres Chefs de l'armée Angloiſe. Le Héraut François lui répondit qu'il retournoit vers le Connétable, & lui offrit de lui ſervir de guide s'il vouloit qu'ils marchaſſent de compagnie, ce qu'ils firent; enſorte que le ſoir du même jour ils arriverent au Château de Vire, où étoit du Gueſclin avec tous les Seigneurs & les Capitaines de l'armée. Le Héraut François fut écouté le premier, rendit compte de ſa commiſſion, & enſuite apprit à ſon Maître la rencontre qu'il avoit faite d'un Héraut Anglois envoyé par le Seigneur Grandtſon, qui étoit porteur de quelques propoſitions, & duquel il avoit appris qu'il y avoit quatre mille Anglois campés au Pont-Valain, commandés par le même Grandtſon, & que le lendemain il devoit lui en arriver encore autant avec bon nombre de Capitaines. Sur cela du Gueſclin ſe fit amener le Héraut Anglois, qui d'abord ſe mit à genoux pour parler, & lui dit qu'il étoit envoyé de la part des Chefs Anglois, ſous l'autorité du Roi leur maître, pour le prier de leur donner la bataille, & qu'ils avoient trop bonne opinion de ſa valeur pour douter qu'il ne

la leur accordât. Oui, ſans doute, répondit le Connétable, je la leur donnerai, & peut-être plutôt qu'ils ne voudront. Enſuite il demanda de très-bonne grace au Héraut des nouvelles de tous ſes anciens amis, avec leſquels il avoit ci-devant fait la guerre en Eſpagne & ailleurs, & ſinguliérement de Hüe de Caurelée avec qui il avoit lié une amitié intime dès le temps que ce Gentilhomme étoit l'un des Chefs des grandes Conpagnies; enſuite il chargea le Héraut de complimens pour tous ceux de ſa connoiſſance. Après quoi il lui fit donner par ſon Tréſorier quatorze marcs d'argent, & ordonna à ſon Maître-d'Hôtel de le bien régaler, ce qu'il fit en aſſociant à ſa bone chere les Hérauts & les Trompettes de l'armée Françoiſe, qui lui tinrent ſi bonne compagnie à boire, & lui en donnerent une ſi bonne charge, qu'il oublia que ſon devoir étoit de s'en retourner; enſorte qu'il paſſa toute la nuit à table. Du Gueſclin cependant, n'avoit pas plutôt ſçu la poſition des quatre mille Anglois commandés par Grandtſon, qu'il ſe réſolut à partir à l'entrée de la nuit pour être au point du jour au Pont-Valain, en état de les ſurprendre & de les charger. Il jugeoit,

comme on l'a d'éja vu, qu'il les battroit à coup ſûr quand il les rencontreroit par détachemens, & que s'il leur donnoit le temps de ſe raſſembler tous, ils formeroient un corps plus nombreux que le ſien, & qu'il n'auroit pas l'occaſion ſi belle de les attaquer avec avantage.

Il donna donc ſes ordres pour marcher. Il prit pour lui l'avant-garde compoſée de cinq cens hommes, & ſe fit accompagner de Comte de Saint-Pol & de ſes deux fils, d'Olivier du Gueſclin, ſon frere, des deux freres de Mauny, & des deux de Baumont. Le Maréchal d'Andreham commandoit le corps de bataille, qui étoit de huit cens hommes : & l'arriere-gerde éroit aux ordres d'Olivier de Cliſſon & du Maréchal de Blainville (1), qui avoient avec eux le Comte du Perche, Prince du Sang, le Seigneur de Rohan, le Seigneur de Vienne, qui fut enſuite Amiral de France, & mourut en 1396, & les Seigneurs de la Hunaudaye, de Rochefort, de Tournemine, de Coëtquen, de Montbourcher, & pluſieurs autres, tous Bre-

(1) Jean de Mokenchin, Sire de Blainville, mort en 1378.

pas déployées, que parce que leurs ſoldats arrivoient d'heure en heure, ſans ordre & de tous côtés différens, & ſurtout par la perſuaſion où ils étoient que les François étoient encore à dix lieues de diſtance. Cependant ils en donnerent avis à leurs Chefs qui étoient logés dans le village de Pont-Valain, & qui commanderent que l'on allât à la découverte, & qu'on vînt leur en rendre compte. Toutes ces démarches donnerent le loiſir aux troupes Françoiſes d'arriver, de ſe ranger & ſe diſpoſer pour attaquer : dans un moment les enſeignes ſont déployées les trompettes ſonnent, & tout le monde marche.

Les Anglois ne tarderent pas à la vue des enſeignes à voir que c'étoit le Connétable lui-même qui s'avançoit. Auſſitôt la frayeur ſe répandit dans tout leur camp ; mais comme leurs troupes étoient compoſées de tous vieux ſoldats, vaillans & aguerris, cinq ou ſix cens d'entre eux ſe formerent d'eux-mêmes en bataille, & reçurent les François avec vigueur. Mais leurs efforts ne ſe ſoutinrent pas long-temps : les François les enfoncerent, en tuerent la plus grande patrie, & renverſerent les tentes & tous les logemens. Au bruit de

ce premier exploit, tout le reſte de l'armée Angloiſe ſe reſſembla en corps & marcha en bon ordre pour attaquer le Connétable déja victorieux : ils étoient environ deux mille hommes conduits par leur Général Thomas Grandtſon, qui comptoit avec ce nombre envelopper aiſément le corps du Connétable qui n'étoit que de cinq cens hommes : ceux-ci ſçachant que le Maréchal d'Andreham ne pouvoit être loin, allerent en bonne réſolution contre ce corps ſupérieur. La valeur ſuppléa au nombre, ils firent des choſes prodigieuſes, & combattirent ſans ſe rompre, & même ſans déſavantage ; mais il étoit à craindre pour eux que la force leur manquât s'ils n'étoient ſecondés : ce qui ne tarda pas, car le Maréchal d'Andreham qui n'étoit pas loin, s'appercevant du danger où étoit l'honneur des armes Françoiſes, ainſi que la vie même du Connétable, attaqua les Anglois en flanc avec ſes huit cens hommes qui fondirent comme des lions, & les étonnerent grandement ; cependant ils ſoutinrent ſi vaillamment cet effort, que la victoire fut plus de deux heures à ſe décider.

Thomas Grandtſon, dès le commen-

cement de l'attaque, avoit envoyé vers les autres Capitaines leur donner avis de l'aventure. Ils arriverent en effet à la tête de deux mille hommes de troupes fraîches, mais ils rencontrerent face à face Cliſſon & ſon arriere-garde, qui tomberent ſur eux avec une ſi terrible impétuoſité, que les Anglois ne purent la ſoutenir; tout plia, tout fut défait, & les Chefs de ce renfort furent trop heureux de ſe rendre priſonniers. Après ce glorieux ſuccès, Cliſſon & ſa troupe s'avancerent vers le fort de la mêlée, prirent Grandtſon en arriere, le défirent avec tout ce qui lui reſtoit de combattans, & le forcerent enfin de rendre ſon épée au Connétable: ce qui arriva d'une maniere ſinguliere qui mérite d'être rapportée.

Grandtſon défait, comme on vient de voir, s'appercevant que tout le corps Anglois étoit auſſi maltraité que le ſien, & qu'il n'y avoit aucune reſſource pour lui, ſe ſentit animé d'un mouvement de fureur & de déſeſpoir, qui lui inſpira de s'attacher lui-même à la perſonne du Connétable; réſolu de délivrer, au prix de ſa vie, ſa nation d'un ennemi ſi redoutable, & de rétablir, autant qu'il le pourroit, ſon parti quoique vaincu.

Dans cet excès de rage, il s'arme d'une longue hache, dont les tranchans étoient d'un acier bien trempé & bien affilé, la leve à deux mains juſques au-deſſus de ſa tête, & dans cette poſition cherche du Gueſclin, le trouve, & décharge ſon coup de hache ; mais celui-ci qui étoit ſouple & vigoureux, eſquive le coup, ſaute ſur Grantdſon, le terraſſe & lui appuyant ſa dague ſur la poitrine, lui dit: rendez-vous ou je vous tue ; ce que Grantſon ne lui donna pas la peine de répéter, & il rendit ſon épée. Olivier de Cliſſon arriva au moment que du Gueſclin tenoit Grandtſon ſous lui, & l'auroit tué ſi le Connétable ne l'en eut empêché, en lui diſant qu'il s'étoit rendu priſonnier.

Le ſort de cette bataille, ou plutôt de ce combat, fut que tous les chefs & tous les ſoldats de ce corps d'Anglois, furent tués ou pris : leur camp fut pillé, & tout le bagage fut le lot des François. Il y eut peu de fuyards qui en échapperent, & qui ſe ſauverent du côté par où fortuitement Hüe de Caurelée, avec les Anglois qu'il commandoit, arrivoit pour ſe joindre à ceux qui venoient d'être défaits, ſuivant le rendez-vous donné par Grandtſon, &

croyant les y trouver. Les fuyards les inſtruiſirent de leur mauvaiſe avanture, & leur épargnerent le chagrin d'en éprouver une pareille : Caurelée ſe retira & mit ſes gens en lieu de ſûreté.

La conduite & la ſageſſe du Connétable dans cette rencontre, méritent autant de louanges que ſa valeur. Si d'un côté ils eût différé d'attaquer les Anglois juſqu'à ce qu'ils ſe fuſſent tous raſſemblés, il ſe ſeroit mis en danger de ruiner les affaires du Roi, de flétrir ſa propre réputation & celle de ſes troupes, de laiſſer prendre aux Anglois une ſupériorité, qu'il auroit eu par la ſuite bien de la peine à leur arracher. De l'autre, en les prévenant comme il fit, les mit hors d'état de ſe rétablir, & par cette premiere défaite, il décida les événemens de toute cette guerre. L'expérience a juſtifié dans tous les temps, que les premiers ſuccès dépendent de la diligence des Chefs, & qu'ils donnent le branle à toutes les entrepriſes ſuivantes, en donnant au parti victorieux une ardeur & une eſpece de certitude pour l'avenir, & au contraire en imprimant aux vaincus une certaine frayeur dont très-rarement ils peuvent ſe remettre. Mais ce qui eſt de ſingulier

neur en la réparant la campagne ſuivante.

A ſon exemple tous les autres Officiers Anglois, Hüe de Caurelée lui-même, chercherent à paſſer l'hiver en repos, les uns dans leurs Terres, les autres dans leurs Places de guerre; mais le Connétable qui ne diſtinguoit pas les ſaiſons, les ſuivit ſans relâche, & les pouſſant toujours devant lui d'une place à l'autre, parvint enfin à les confiner tous dans le fond de la Güienne, & ainſi à en délivrer le Limoſin, le Poitou & les autres Provinces qu'ils infeſtoient.

Ceux qui s'étoient ſauvés de la défaite de Pont-Valain, ſe réfugierent dans le Château de Vas. Il commença par eux & les y ſuivit avec toutes ſes forces: arrivé devant la place, il s'avança juſqu'au bord du foſſé, & fit appeller le Commandant, qui parut ſur le haut de la muraille, & eut l'audace de demander au Connétable ce qu'il lui vouloit & à quel propos il s'étoit approché d'une place où il devoit ſçavoir qu'il n'avoit point d'amis. Du Gueſclin lui répondit, qu'en ſa qualité de Chef de l'armée Françoiſe, il lui faiſoit cette viſite pour le ſommer perſonnellement

de lui remettre ce Château avec tout ce qui étoit dedans. Il faut, dit l'Anglois commencer par me parler de m'y aſſaillir, avant que de me propoſer de me rendre : je prétends détruire ici ce que vous avez amené de plus fiers hommes, & quand mes murailles ſeront renverſées, que je ſerai moi-même percé de mille coups, je ſerai encore en état de me faire prier, & d'obtenir telle capitulation qu'il me plaira demander. Mais, mon cher ami, lui repliqua le Connétable, qui ſe ſentoit un peu piqué ; conſidérez que vous n'êtes pas pour réſiſter aux forces que j'ai, ni à la valeur des troupes qui me ſuivent, qui ſont compoſées de tout ce que la France & la Bretagne ont jamais produit de plus vaillant : regardez nos bannieres, diſtinguez-y celles des Maréchaux d'Andreham & de Blainville, des Comtes du Perche & de S. Pol, des Seigneurs de Rohan, de Cliſſon, de la Hunaudaye, de Rochefort, de Vienne de Beaumont, de Mauny, de Launoy, de Guillaume le Baveux, d'Ivain de Galles, de Beauvin, ce fameux héros d'amours, & de tant d'autres dont vous ne pouvez méconnoître les Armes.

Le Capitaine du Château pouſſa l'arrogance juſqu'à répondre au Connétable, *mon ami*, regardez-moi à votre tour, vous verrez réunie en moi ſeul, toute la valeur de tous ces Seigneurs enſemble, dont vous venez de me faire l'énumération : tous ces beaux noms ne ſont que des fantômes capables de faire peur à des enfans ou à des lâches, & le plus grand ſeigneur l'épée à la main, n'eſt pas plus dangereux que le plus pauvre Gentilhomme, ou le plus ſimple ſoldat : je vous dis donc que je ſuis homme de cœur, j'ai des hommes plus braves que les vôtres, & mes murailles ne ſeront jamais rendues tant que j'y ſerai pour les défendre : ainſi, *mon cher ami*, retirez-vous, ou je vais vous faire aſſommer de coups de pierres.

Le Connétable accoutumé aux bravades des Anglois, dont il avoit fait plus d'une fois l'expérience, n'en avoit jamais eſſuyé une auſſi inſolente, ni trouvé d'homme aſſez hardi pour traiter un Connétable de France de *cher ami* : il eut cependant la force d'attendre paiſiblement la fin de ces rodomontades, pour voir juſqu'où cet homme porteroit la témérité. Quand il eut fini, le Connnétable, modérant ſa colere, lui

dit : je vais bientôt vous faire voir combien vous devez compter ſur la force de vos ramparts, ſur la hauteur de vos tours, & ſur ce courage que vous vantez tant ; je vous apprendrai à parler à un Connétable de France avec le reſpect & la retenue que vous lui devez ; & nous verrons avant qu'il ſoit une heure, à quoi votre orgueil ſe terminera.

Du Gueſclin le quitta là-deſſus, & alla raconter aux Seigneurs de ſon armée la converſation qu'il venoit d'avoir avec cet arrogant Anglois. On peut s'imaginer combien chacun reſſentit l'injure faite au Connétable, & quelle ardeur on montra pour le venger ; auſſi tous s'y préparerent avec un empreſſement qui tenoit de la fureur. Du Gueſclin ſe poſſéda mieux que les autres ; il parla à ſes ſoldats, & leur dit avec ſa gaieté ordinaire, allons, camarades, dépêchons-nous d'entrer là dedans, le dîner s'apprête, ſi nous tardons, les viandes ſeront froides ; il y a de quoi faire bonne chere, de bons lits pour nous coucher, & des étoffes en abondance pour nous habiller. A l'inſtant il place ſes archers en lieu d'où ils tiroient ſans relâche contre les murailles

pour empêcher des ennemis d'y paroître & de les défendre, pour garantir tant ſes travailleurs, qui devoient faire la ſappe, que ceux qui alloient eſcalader.

Auſſi-tôt après, deux cens hommes qui avoient gagné le foſſé avant les autres, plantant leurs échelles, montent avec une ardeur incroyable, & pour gagner le haut des murailles, ſe ſervent de couteaux & de poignards faits pour cela, qu'ils piquent entre les pierres, & s'en font des échelons pour parvenir où les échelles ne pouvoient pas atteindre. Le Connétable étoit au milieu de toute l'attaque, monté lui même ſur une échelle, & de là donnoit ſes ordres par-tout. Un des Seigneurs Bretons de ſon ancienne connoiſſance, Roulequin de Tameval, ſaiſit ce moment pour prier le Connétable de l'armer Chevalier de ſa main, ce qu'il obtint; & à l'inſtant pour ſe montrer digne de l'honneur qu'il venoit de recevoir, il plante ſon échelle & monte juſqu'au haut. Alors les ennemis firent rouler le long de ſon échelle une ſi groſſe pierre que l'échelle en fut rompue, & le nouveau Chevalier renverſé. L'attaque ſe renforçoit de moment à autre, les Fran-

çois animés par la préſence & la voix de leur Général, redoubloient ſans ceſſe leurs efforts : ils étoient repouſſés ſans ſe rebuter, les chûtes mêmes ſembloient leur donner une nouvelle ardeur pour retourner à l'eſcalade : enfin un ſoldat Breton, dont l'Hiſtoire auroit dû conſerver le nom, parvint le premier ſur le haut de la muraille, & ayant été ſuivi par Jean de Beaumont & un autre Gentilhomme Breton, ces trois hommes ſeuls pouſſèrent les ennemis juſques dans une tourelle, ce qui donna moyen aux François de monter de toutes parts.

Le Capitaine voyant ſa place priſe, ne ſe ſouvint plus qu'il avoit lui ſeul plus de valeur que tous les Seigneurs François enſemble, de ſes menaces d'aſſommer tout le monde. Il ſongea d'abord à ſe mettre en ſûreté en ſortant de la place par une porte de derriere dont il avoit pris les clefs par précaution, & ce fut préciſement là ſa perte, car comme il eut ouvert cette porte pour ſe ſauver, les François qui ſe trouverent derriere le renfoncerent en dedans, & non-ſeulement l'empêcherent de la refermer, mais eux-mêmes entrerent en foule, firent main-

baſſe ſur le Capitaine, & ſur tout ce qui ſe préſenta devant eux. Alors le déſordre ſe mit par-tout, le vainqueur fit tout plier ſous ſes armes triomphantes, preſque tous les aſſiégés furent paſſés au fil de l'épée, le reſte pris. Le ſoldat trouva un butin dont il s'enrichit, & les magaſins pleins de vivres & de munitions ſervirent à la ſubſiſtance de l'armée.

Cette expédition terminée, du Gueſclin penſa à pourſuivre les Anglois par-tout où ils ſeroient : il envoya ſes coureurs à la découverte, pour ſçavoir où s'étoient ſauvés ceux de Pont-Valain qui lui avoient échappé, & il apprit qu'ils s'étoient rétirés dans le Monaſtere de Saint-Maur. Il ſe réſolut d'aller les y viſiter, & partit tout de ſuite pour Angers : ſur ſa route les Capitaines des Châteaux de Grailly & de Méroux lui apporterent leurs clefs : enfin il paſſa la riviere au Pont de Cé, & ſe vint poſter à la vue du Monaſtere de Saint-Maur. C'eſt une ancienne Abbaye de l'Ordre de Saint Benoît, célebre par les ſaints & ſçavans Religieux qu'elle a produits ; ſa ſituation eſt ſur le bord de la Loire vers le midi, & la riviere en lave les mu-

railles. Elle eſt entre l'Anjou & le Poitou, dans un territoire abondant en tout ce qui eſt néceſſaire poue la vie & pour l'agrément.

Les Anglois échappés de Pont-Valain & du Vas, & ceux qui étoient ſortis vie & bague ſauves de Grailly & de Méroux, s'étoient rendus là auprès de ceux de leur nation qui tenoient la place. Ils y avoient porté avec eux l'effroi & la conſternation, de ſorte qu'au bruit de la marche du Connétable, peu s'en fallut qu'on ne ſe déterminât à lui rendre la place à la premiere ſommation qu'il en feroit, tant ils avoient l'imagination frappée de leur défaite certaine, & des horreurs du carnage. Cependant ils avoient pour Commandant un homme de grand cœur & de grande expérience, nommé Creſſonnailles, que du Gueſclin connoiſſoit & eſtimoit comme tel, l'ayant vu très-bien faire en Eſpagne au ſervice de D. Henri. Cet Officier harangua ſes gens, & leur inſpira tant d'aſſurance, qu'ils ſe réſolurent à attendre les événemens de l'aſſaut.

Le Connétable voyant cette place également fortifiée par la nature & par l'art, balança ſur ce qu'il auroit à faire : il conſulta les Seigneurs de ſon armée qui opi-

nerent les uns pour le blocus, les autres pour l'aſſaut. Ces deux avis ne le contenterent pas, il voyoit tous les avantages de la place & ſes forces, il ſçavoit qu'elle étoit pleine de très-vaillans hommes, & qu'elle étoit d'ailleurs fournie abondamment de munitions & de ſubſiſtances. Il conſidéroit encore la ſaiſon où il étoit, (au mois de Décembre), temps bien peu propre aux opérations laborieuſes, & qui ne permettoit pas de faire un ſiege dans les formes, ſans expoſer toute l'armée à y périr. A ces conſidérations ſe joignoient celles de toutes les autres entrepriſes qu'il méditoit, qui auroient été retardées ou peut-être manquées par le temps qu'il faudroit perdre devant une place qu'il ſçavoit bien qui ſeroit à lui quand il voudroit.

Quand il eut bien combiné tout ce qui pouvoit arriver le bien ou de mal, il ſe borna à une penſée qui lui vint & qui lui plut: ce fut d'employer l'adreſſe & la négociation, pour s'épargner tout enſemble les inconvéniens d'un ſiege, la perte de ſon temps, les fatigues de ſon monde, & l'effuſion du ſang. Nous venons de dire qu'il ſe ſouvenoit avantageuſement de la perſonne de Creſſon-

nailles, & même d'avoir eu occaſion de lui rendre pluſieurs bons ſervices; cela le détermina à lui envoyer un Héraut avec une lettre par laquelle il lui mandoit qu'avant que d'agir avec lui comme avec un ennemi, il deſiroit lui donner des marques de ſon ancienne amitié, & renouveller leur connoiſſance: qu'il le prioit de le venir voir, qu'il n'auroit pas regret d'avoir pris cette peine, & qu'il pouvoit ſur ſa parole compter être en toute ſûreté, tant pour venir que pour retourner, & que pour plus grande aſſurance, il lui en avoit fait expédier un ſauf-conduit, qu'il lui envoyoit. A la vue de la lettre, Creſſonnailles dit au Héraut, certainement j'irai, & tout de ce pas: j'irai par-tout ſur la parole de votre Maître, ſes ſermens ſont de trop bonnes cautions. En effet il monta à cheval ſur le champ & ſuivit le Héraut.

Du Gueſclin apprenant que Creſſonnailles arrivoit chez lui, courut au-devant de lui & l'embraſſa: c'eſt lui dit-il, avec la joie la plus grande & la plus ſincere, mon cher Capitaine, que je reçois cette marque de votre confiance & de votre affection; votre viſite me fait honneur, & j'ai lieu de

connoître que j'ai eu raiſon de vous regarder comme un brave & généreux ami. Creſſonnailles lui rendit ſa politeſſe en lui diſant qu'il avoit ſaiſi avec joie & empreſſement l'occaſion de le voir & de l'aſſurer de ſon reſpect, dont il avoit toujours fait & feroit profeſſion toute ſa vie; qu'il étoit venu ſeul & ſans armes, pour lui prouver que ſa parole étoit capable de le raſſurer contre toute une armée. Le Connétable lui repartit; j'eus bien du déplaiſir quand je vis les troupes Angloiſes quitter le parti du Roi D. Henri, mais je regrettai ſingulièrement de lui voir perdre un Officier auſſi brave & auſſi ſage que vous: allons dîner enſemble, comme de bons & anciens amis. Très-volontiers, reprit Creſſonnailles, pourvu que je ſois aſſuré qu'il ne m'arrivera rien contre mon devoir & contre le ſervice du Roi d'Angleterre mon maître. Soyez tranquille, lui répondit du Gueſclin, vous êtes aſſuré de n'en pas courir le riſque, & qu'il ne vous ſera fait aucune propoſition qui puiſſe alarmer votre honneur; de quelque façon que les choſes ſe paſſent entre nous ici, rien ne nous empêchera quand nous nous rencontrerons au combat, de faire chacun notre de-

voir. Auſſi-tôt ils allerent ſe mettre à table. La bonne chere fut complette, le repas ſe paſſa avec tout le plaiſir & toute la joie poſſible, & la converſation roula ſur la guerre, les beaux faits d'armes, la galanterie, la chaſſe, &c.

Après le repas, du Gueſclin tira Creſſonnailles en particulier, & lui dit que l'ancienne amitié qui étoit entr'eux l'avoit empêché de ſe rendre à l'avis de tous les Chefs de l'armée, qui étoit de l'aſſaillir dans ſon Monaſtere; qu'il avoit employé tout ſon pouvoir pour empêcher la ruine d'un ſi brave Chevalier, qu'il avoit lui-même vu tant de fois expoſer ſa vie pour acquérir de l'honneur & qu'il y avoit réuſſi: qu'il l'avoit invité à lui faire cette viſite pour lui parler à cœur ouvert & en bon & ſincere ami, & lui expoſer l'état des affaires, & comment l'armée penſoit à ſon ſujet: qu'en particulier le ſoldat brûloit d'impatience d'aller à l'aſſaut, dans l'eſpérance de faire un grand butin. Conſidérez, ajouta-t-il, que quand vous auriez trois fois plus de monde que vous n'en avez, nous ne laiſſerions pas pour cela d'emporter votre place: vous avez trop d'expérience dans le métier de la guerre pour en douter: ainſi croyez-moi, je vous conſeille

avec amitié de ménager l'eſtime dont vous jouiſſez, & votre fortune: & de nous rendre de bonne grace cette forteresſe ſans vous expoſer aux dernieres extrémités.

Creſſonnailles répondit à cela : » ſi j'ai eu lieu de m'applaudir d'abord de votre bienveillance, je n'en ai pas moins d'être ſurpris & affligé du diſcours que je viens d'entendre : en vous écoutant j'ai repaſſé dans ma mémoire toutes les actions de ma vie, ſans avoir pu découvrir laquelle peut vous faire concevoir une ſi mauvaiſe opinion de mon courage, & croire que je puiſſe être jamais capable de rendre ſans combat une place auſſi bonne que la mienne : convenez que je m'expoſerois à être toute ma vie l'objet du mépris des honnêtes gens & de vous-même, à être taxé par-tout de lâcheté & de trahiſon : regardez-moi, au contraire, comme un homme capable de paſſer mon épée au travers du corps, à quiconque me le propoſeroit, & de faire périr tous ceux qui ſe préſenteroient pour m'y attaquer, & de périr plutôt moi-même en homme de cœur & d'honneur pour la gloire & la défenſe du parti que je ſers, ſi la fortune vouloit que je ſuccombaſſe. Je ſçais aſſez

que rien ne peut réſiſter au vaillant du Gueſclin, mais auſſi du Gueſclin doit ſçavoir que Creſſonnailles n'a jamais connu la peur & que jamais il n'a cédé qu'à la force ſupérieure «.

Creſſonnailles prononça ces derniers mots d'un air qui irrita le Connétable, ſoit qu'il les accompagnât d'un ton d'ironie, ou d'inſulte, mais du Gueſclin ne put les entendre tranquillement. Il fronça ſes ſourcils noirs & épais qui donnoient de la frayeur quand cela lui arrivoit: Creſſonnailles, lui dit-il, vous ne répondez pas comme vous le devez à la façon dont je vous ai prévenu, vous ne me rendez pas la juſtice de me regarder en homme franc & ſincere: ce que je vous ai dit part du fond du cœur & de l'amitié que j'ai pour vous: ſi vous négligiez l'avis que je viens de vous donner, vous me feriez croire que vous me ſoupçonneriez de mauvaiſe foi, & ſi vous me réduiſiez au point de vous aſſiéger, croyez-en le ſerment que j'en fais, je vous jure de ne pas partir d'ici ſans vous avoir en ma puiſſance, & n'eſpérez plus de ma part aucun quartier; je vous ferai ſans rémiſſion couper la tête, à vous & à tous vos camarades, les Officiers Anglois: penſez-y à deux fois, & ſoyez très-aſſuré

très-aſſuré que je ne ſuis pas homme à violer mon ſerment.

Ces paroles prononcées d'un ton ferme, par un homme comme le Connétable, firent trembler Creſſonnailles : il demeura quelques momens comme immobile, puis reprenant ſes ſens après une ſérieuſe reflexion, il laiſſa voir que la prudence venoit de faire en lui l'effet que la peur auroit pû faire dans un autre, & il trouva un expédient digne d'un homme d'eſprit pour concilier ſon honneur & ſa gloire avec l'amour de ſa conſervation. Il convint avec le Connétable & s'engagea à lui rendre la fortereſſe de Saint-Maur, ſi dans un certain temps qu'ils limiterent, le Prince de Galles ne ſe préſentoit pas avec des forces capables de le ſecourir. Le traité ainſi arrêté, Creſſonnailles prit congé de du Gueſclin de bonne grace, & s'en retourna à l'Abbaye. Là il aſſembla ſes Capitaines, & les inſtruiſit de tout ce qui s'étoit paſſé entre lui & le Connétable : les uns l'approuverent, diſant qu'il étoit plus honorable de céder à la ſupériorité & de ſe rendre à des conditions avantageuſes, que de s'expoſer à la honte d'être vaincus, & de périr avec ignominie. D'autres ſoutenoient

le contraire, & qu'ils ſe ſeroient blâmer généralement d'avoir promis plus qu'ils ne devoient, ſans avoir du moins ſoutenu une attaque, & plus encore ſans avoir pris le temps d'avoir des nouvelles du Prince de Galles ou du Duc de Lancaſtre ſon frere ; & que ceux qui ſouſcriroient à un tel traité auroient bien de la peine à ſe purger du ſoupçon d'infidelité & de connivence avec les François. N'eſt-il pas certain, diſoient-ils, que nombre de fois le Seigneur du Gueſclin a paru en armes en toutes ſortes d'endroits, & qu'il a trouvé des gens qui lui ont réſiſté, ou qui l'ont attendu réſolument ? Et nous, nous aurions la foibleſſe de nous effrayer d'un ſerment qu'il a fait à la légere ! Ce dernier avis fut interrompu par une exclamation générale de l'aſſemblée, qui ſe rangea toute dans le premier parti, en ſoutenant qu'il y avoit autant de raiſon à accepter des conditions qui ſauvent l'honneur, la vie & les biens, que de brutalité à riſquer de perdre ce que l'on a de plus précieux en ce monde : que le Connétable étoit toujours invincible & toujours victorieux ; qu'enfin il y avoit plus d'honneur à ſe rendre à lui que de réſiſter à d'autres,

comme il n'y avoit que de la témérité à ſe défendre contre ſa ſupériorité, & ſa fortune.

Creſſonnailles ajouta que tous les Capitaines qui étoient dans la place en connoiſſoient bien les endroits foibles, & qu'il alloit leur propoſer un expédient pour juſtifier tous les Officiers de la faute qu'on pourroit leur imputer, pour s'être rendus ſi facilement : c'étoit que chacun pliât bagage, & qu'au jour nommé on ſe retirât à Breſvire & à Montcontour : que par ce moyen on ſatisferoit littéralement aux conditions du traité, mais qu'en quittant la place, il falloit y mettre le feu par-tout & la réduire en cendres, afin que les François n'en puſſent tirer aucune utilité. La propoſition fut agréée de tout le Conſeil, & on ſe diſpoſa auſſi-tôt à l'exécuter.

Pendant la treve accordée, le Connétable étoit allé à Saumur pour y attendre le terme de la reddition de la fortereſſe de Saint-Maur. Les Anglois profiterent de ſon abſence pour partir ſecrétement, d'autant plus que la diſtance de Saint-Maur à Saumur leur donnoit le temps de gagner Breſvire, ou quelqu'une de leurs autres places fortes

avant qu'il pût les ſuivre : & pour l'inſulter plus injurieuſement, ils lui envoyerent le jour même de leur ſortie pour lui en donner avis, & lui dire que n'eſpérant plus le ſecours ſur lequel ils avoient compté, ni de Bordeaux ni d'Angleterre, ils ne vouloient pas abuſer de ſa patience, & qu'ils ſe retiroient même avant le jour dont ils étoient convenus.

Quand les gens des environs de Saint-Maur virent la place en feu, & tellement enflammée qu'elle alloit tomber en cendres toute entiere, ils envoyerent en toute diligence à Saumur en donner avis au Connétable, qui irrité juſqu'à la fureur, tant de cette cruelle & inique ſupercherie, que de l'inſolent compliment qui l'avoit précédée, jura qu'il en auroit une vengeance proportionnée à l'injure. A l'inſtant il monte à cheval, & ſuivi de toutes ſes troupes, il marche à la pourſuite des Anglois.

Cependant ces fugitifs arriverent aux portes de Breſvire, ville alors très-conſidérable par le nombre & les richeſſes de ſes Citoyens & par la force de ſes fortifications, & ſur-tout d'un très-bon Château. Le Gouverneur de la place, ſoit par la crainte d'être aſſiégé, s'il les

recevoit, ou par celle de conſommer ſes vivres par un ſi grand nombre d'hommes, car ils n'étoient pas moins de cinq ou ſix cens, leur refuſa l'entrée de la ville, & même de leur fournir de quoi vivre en continuant leur chemin. Ils lui repréſenterent vivement, mais inutilement, la diſette où ils étoient, l'obligation de ſe rendre en Guienne où on avoit beſoin d'hommes, & qu'ils ne demandoient qu'à continuer leur route pour gagner Nyort, Fontenay ou Poitiers, & ſe mettre en ſûreté : le Gouverneur fut inexorable : tout ce qu'il leur accorda, fut de paſſer cinquante à la fois par jour, à condition que ceux qui auroient paſſé, ne s'arrêteroient point dans ſon voiſinage, mais iroient droit à leur deſtination. Ils en étoient là, déja pluſieurs cinquantaines avoient paſſé, quand du Gueſclin parut devant Breſvire avec ſon avant-garde. La Sentinelle qui étoit au guet dans la tour appercevant dans la plaine des enſeignes déployées, ſonna une cloche & cria qu'on fermât les portes, & que les François arrivoient. Les Bourgeois crurent être trahis, & dans leur premier mouvement aſſommerent les cinquante Anglois dont c'étoit le tour à paſſer ce jour-là ; enſuite ils leverent les ponts.

Le Connétable trouvant au pied des murailles les autres Anglois, les fit charger ſi vivement, qu'en un moment ils furent ſacrifiés à la fureur du ſoldat, qui paſſa juſqu'au dernier au fil de l'épée. Creſſonnailles fut traité comme les autres, & paya comme il le méritoit ſon inſolence & ſon infidélité. Quand le Gouverneur de Breſvire vit que les Anglois avoient été traités ſans remiſſion, il revint de l'erreur où il avoit été, & qui avoit coûté la vie à cinquante hommes de ſon parti; mais il n'étoit plus temps d'y remédier, il n'oſa même ſortir de ſa place pour ſecourir ceux que l'on aſſommoit ſous ſes yeux: il craignit d'expoſer ſa garniſon à la même avanture, & de perdre tout de ſuite ſa place: tout ce qu'il fit fut de placer des gens de trait ſur ſes murs, & de faire tirer leurs fleches ſur les Francois, mais ſans ſuccès, car elles ne pouvoient aller juſqu'à eux.

Après le maſſacre des Anglois de S. Maur, ſous les murs de Breſvire, le Connétable s'avanca vers la porte, & fit ſigne qu'il vouloit parler. Alors les archers ceſſerent de lâcher des traits, & le Gouverneur parut, qui ſans don-

ner au Connétable le temps de parler, lui dit : je ne doute pas que vous ne veniez me demander cette place ; c'eſt de vous-même que je veux prendre l'avis, & je ferai ce que vous m'aſſurerez que vous feriez vous-même en pareille rencontre : j'ai de vaillans hommes, des munitions en abondance, une fortereſſe en bon état de réſiſter : dites-moi donc de bonne foi ce que vous feriez ſi vous étiez en auſſi bonne ſituation que celle où je me trouve. Du Gueſclin qui ne s'étoit pas attendu à une pareille queſtion ; rêva un moment ſur la réponſe qu'il avoit à faire : pour vous dire la vérité, dit-il, je vous avoue que je ne me rendrois pas ; mais pour vous, je vous conſeille de vous rendre. Cependant je vois que vous êtes un brave homme, arrangeons-nous, donnez-moi des vivres pour mon armée, je les payerai, & je paſſerai outre ſans vous attaquer. Le Gouverneur fit à cette honnête propoſition la plus inſolente réponſe qui jamais ait été faite. » Si j'avois, dit-il, des vivres aſſez bien empoiſonnés pour faire périr tous les François, je vous en donnerois plus que vous ne m'en demanderiez «. Le feu monta au viſage & dans les yeux du Connétable,

au fil de l'épée. Les Francois y firent une perte conſidérable en la perſonne du Maréchal d'Andreham, qui reçut tant de bleſſures qu'il en mourut fort peu de temps après à Saumur où il s'étoit fait tranſporter : il fut généralement regretté tant de l'armée, que de toute la France, comme un excellent Officier, & un ſujet plein de vertus.

La ville de Breſvire fut pillée, & le ſoldat y trouva un riche butin, & donna mille bénédictions au ſage & heureux Général qui lui procuroit tant de biens & tant de gloire. Ceux qui étoient dans le Château furent aſſez ſages pour ne pas s'expoſer aux malheurs d'un aſſaut ; ils comprirent l'impoſſibilité où ils étoient de ſe défendre contre un Chef & une armée à qui rien ne pouvoit réſiſter, & promirent par leur capitulation d'en ſortir à jour nommé, ce qui s'exécuta. Enſuite du Gueſclin fit réparer les murailles de la ville, & s'en retourna à Saumur, avec tous les Chefs & Seigneurs, pour y délibérer de ce qu'ils auroient à faire.

(1371.) Toutes ces operations n'empêchoient pas le Connétable de ſonger à l'avenir : il avoit ſans ceſſe des coureurs en campagne pour découvrir la ſituation

des ennemis & leurs projets. Il ſçut d'eux que Robert Knolles avoit congédié ſon armée, que les Anglois ſe diſpoſoient à repaſſer dans leur Iſle, & qu'ils avoient des vaiſſeaux ſur les côtes de Bretagne, deſtinés à leur tranſport. Sur cet avis il tint Conſeil, où il fut arrêté que les Seigneurs de Cliſſon & autres de la Province s'en retourneroient chez eux: que le Vicomte de Rohan feindroit d'aller viſiter ſa Principauté de Léon, & ſes autres terres ſur les côtes, & qu'il tiendroit des troupes prêtes à tomber ſur les Anglois, à meſure qu'ils arriveroient pour s'embarquer. Cette partie fut ſi bien & ſi ſecrétement concertée, que les Anglois au moment de monter dans leurs navires, furent chargés par les Bretons qui en tuerent neuf cens ſur la place, mirent en fuite le ſurplus, montant à trois cens, & firent priſonnier Robert de Neuville leur Commandant. Ainſi tous ces vaiſſeaux mirent à la voile ſans emmener perſonne, & ſans avoir d'autres nouvelles à en porter en Angleterre, que celles de leur défaite entiere.

L'hiver étoit alors dans toute ſa rigueur; mais pour cela le Connétable n'interrompit pas ſes conquêtes: il al-

loit ſans ceſſe en avant, chaſſant toujours les Anglois devant lui, & s'ils occupoient quelques petites places qu'ſe puſſent prendre ſans aſſaut, il ne falloit que ſa préſence ou ſon nom pour qu'ils en ſortiſſent ſans l'attendre, (car la ſaiſon ne permettoit pas de former des ſieges). Enſorte qu'il leur étoit tous les jours de plus en plus redoutable, & eux toujours plus alarmés.

Dans cette circonſtance il reçut tout à la fois deux couriers, l'un du Roi de France avec des paquets de Sa Majeſté, l'autre du Roi de Caſtille D. Henri. Ce dernier courier avoit amené avec lui deux mulets chargés d'or & de pierreries, dont ce Prince faiſoit préſent au Connétable, avec des lettres où il lui écrivoit avec la familiarité d'un ami ou d'un frere, pour l'inſtruire de tout ce qui étoit arrivé en Eſpagne à ſon égard, depuis le retour de du Gueſclin en France; combien il avoit eu d'ennemis à combattre, ſoit étrangers, ſoit dans ſa Cour même, & des grands ſervices que le Begue de Villaine & ſon fils lui avoient rendus: il le chargeoit d'entretenir l'alliance qu'il avoit faite avec le Roi Charles V. & de l'aſſurer qu'auſſi-tôt qu'il auroit terminé quel-

ques affaires importantes qu'il avoit encore, il mettroit en mer de puiſſantes forces contre l'Angleterre : il lui demandoit auſſi ſes avis ſur des circonſtances où ſe trouvoit la Caſtille, & le prioit de lui envoyet quelques troupes Françoiſes, ſuppoſé que le Roi fût en paix ou en treve avec les Anglois ; & enfin il le prioit d'agréer le préſent qui lui ſeroit préſenté de ſa part, comme une légere marque de ſa reconnoiſſance & de ſon ſouvenir. Le Connétable reçut avec reſpect le commiſſionaire de D. Henri, & le chargea de lettres par leſquelles il répondoit aux ſiennes article par article, & il diſtribua tout l'argent qu'il venoit de recevoir aux gens de guerre qui avoient ſervi ſous lui depuis qu'il étoit décoré de la dignité de Connétable.

Le courier du Roi lui apportoit des ordres précis de congédier les troupes juſqu'au printemps, & de ſe rendre ſans délai auprès de ſa perſonne, pour concerter enſemble les opérations de la campagne ſuivante. Il demanda au courier s'il avoit amené avec lui quelques bonnes voitures d'argent pour payer l'armée : il s'en faut bien, répondit le courier ; j'en ai ſi peu moi-même, que ſi

vous ne me faites pas la grace de m'en prêter pour m'en retourner, je ſerai obligé de vendre mon cheval, & de m'en aller à pied (1). Du Gueſclin fut piqué de l'aventure, & que le Roi en lui mandant de congédier ſes ſoldats déja aſſez mal payés de leurs montres, ne lui envoyât pas de quoi les aider à paſſer l'hiver, ſans ſolde. C'étoit donc pour ſubvenir à cela qu'il leur diſtribua tout l'argent qu'il venoit de recevoir d'Eſpagne, perſuadé que le Roi étoit trop bon & trop équitable pour ne pas lui rembourſer quelque jour de ſi grandes avances, & ne pas ſatisfaire les ſoldats de ce qui leur étoit dû.

Il exécuta les ordres du Roi, congédia ſes troupes, & partit de Saumur pour ſe rendre directement à la Cour, très-réſolu d'y parler fortement contre ceux qui manioient les finances du Roi, & plus vivement encore en faveur des gens de guerre. Avant que de quitter ſon armée, il avoit contenté tout le

(1) Il y a apparence que les couriers de ce temps-là faiſoient de petites journées, & ſans changer de chevaux. On ſçait que les Poſtes à relais ſont de l'établiſſement de Louis XI.

monde, ſoit en bonnes paroles, ſoit de ſes deniers, & donné à tous de ſi grandes eſpérances pour la campagne prochaine, que tous ceux qui lui dirent adieu, lui promirent de ſe retrouver ſous ſes enſeignes au printemps. Il avoit auſſi laiſſé quelques compagnies ſur pied, pour maintenir les affaires en l'état où il les laiſſoit, & empêcher les Anglois de rien entreprendre.

Le courier que le Roi lui avoit envoyé avec les ordres que l'on vient de voir, fut de retour à Paris avant que le Connétable y arrivât, & rendit compte au Roi non-ſeulement de ſa miſſion, mais encore des paroles qui étoient échappées au Connétable quand il ſçut qu'il ne lui venoit point d'argent pour payer ſes ſoldats, quoiqu'aſſurément du Gueſclin ne l'eût pas chargé de tant parler. Il dit donc au Roi que le Connétable ſeroit auprès de Sa Majeſté dans trois jours; qu'il avoit obéi à ſes ordres en congédiant ſon armée, mais qu'il n'avoit pas diſſimulé ſon chagrin d'avoir reçu de pareils ordres ſans argent, diſant ouvertement & en public qu'il n'étoit pas juſte de retenir les gens dans le ſervice, ou bien qu'il falloit les payer ſuivant leurs engagemens: que c'étoit-là une

mauvaiſe conduite, parce qu'en ne leur fourniſſant pas de quoi vivre, on les mettoit dans le cas & dans la néceſſité de ruiner les campagnes & de piller le pauvre peuple : que c'étoit une grande injuſtice pour de braves gens qui expoſent leur vie tous les jours pour le repos & l'honneur de leur patrie, d'en être ſi mal récompenſés, pendant qu'une multitude de voleurs ſous le nom de partiſans ou de traitans jouiſſoient des deniers publics, & vivoient dans le luxe & la bonne chere : que cette méthode de faire la guerre n'étoit point de ſon goût, que ſi à l'avenir on ne prenoit pas d'autres meſures, il remercieroit le Roi, lui rendroit ſon épée, & ſe retireroit en Eſpagne. Que c'étoit une foible excuſe que de dire que le Roi manquoit d'argent, qu'il étoit bien aiſé d'en trouver, & que ſi ſa majeſté vouloit lui en donner la commiſſion, il en feroit bientôt fournir à ceux qui le cachoient, & qui ne l'avoient qu'à force d'injuſtices & d'infidélités dans le maniement des finances. Enfin le courier ajouta que le Connétable venoit de recevoir une ſomme très-conſidérable du Roi de Caſtille, & qu'il l'avoit diſtribuée toute entiere à ſes troupes pour

ne les pas renvoyer mécontentes.

Pendant toute la narration du courier, le Roi avoit gardé un air penſif; le bras appuyé ſur l'épaule de Bureau de la Riviere, ſon grand Chambellan, & l'homme de la Cour qu'il honoroit le plus de ſon amitié & de ſa confiance. Quand le courier eut ceſſé de parler, le Roi dit à ce favori : » Bureau, il faudra ſans doute ouvrir nos coffres au Connétable, autrement il ſeroit homme à quitter mon ſervice, & ſortir du Royaume ». Sire, répondit la Riviere, vous avez bien lieu de craindre cela, vous ne pourriez jamais faire une plus grande perte; & ſi dans un premier mouvement il vouloit vous rendre ſon épée de Connétable, il faudroit tout auſſi-tôt lui accorder tout ce qu'il vous demanderoit. Jamais vous n'aurez un pareil ſerviteur, ni un *ouvrier* de ſon eſpece ».

Du Gueſclin arriva à Paris exactement au temps qu'il l'avoit promis; les rues furent dans un moment remplies de gens empreſſés à voir ce Héros chargé de nouveaux lauriers, mais vêtu d'un habillement gris auſſi ſimple que celui du moindre de ſes Gendarmes. Il ſe croyoit aſſez paré de la réputation qu'il avoit acquiſe, & penſoit que la

gloire d'un grand Capitaine ne conſiſte pas dans l'éclat des vêtemens, mais dans celui de toutes les vertus. Il deſcendit dans une maiſon préparée pour lui, & ne ſe donna que le temps de changer d'habit, & de ſe mettre en état de paroître devant le Roi; de-là il ſe rendit à l'Hôtel de Sain Pol, où ce Prince logeoit alors, & n'étoit accompagné que de huit on neuf de ſes gens. Bureau de la Riviere, accompagné d'un grand nombre d'autres Seigneurs vint au- devant de lui, l'aborda avec reſpect, & lui dit: Soyez aſſuré, Monſieur le Connétable, que vous êtes ici le bien venu, que votre retour y eſt ſouhaité ardemment, & que votre préſence va y cauſer la joie la plus ſenſible. Du Gueſclin répondit avec ſa modeſtie ordinaire à ce compliment flatteur, & tout de ſuite fut conduit dans l'appartement du Roi. Sa Majeſté le reçut en cérémonie réglée; elle étoit ſous ſon grand dais dans un fauteuil; dès qu'il parut, elle ſe leva & fit quelques pas au-devant de lui; & quand il ſe fut proſterné devant elle, elle le releva, le prit par la main, l'embraſſa pluſieurs fois, & lui dit: » Soyez le bien arrivé, mon cher ami, que j'aime

ſincérement, & à qui je ne dois jamais manquer ni de reconnoiſſance, ni d'affection ; je me regarderois comme le plus ingrat de tous les Princes, ſi après toutes les obligations que je vous ai, les ſervices que vous m'avez rendus, les témoignages que j'ai de votre zele & de votre mérite, vous ne m'étiez pas auſſi cher que ma propre perſonne. » Sire, lui repondit le Connétable, Votre Majeſté oublie ſans doute qu'elle parle au plus humble de ſes ſerviteurs, ou bien elle veut me faire ſentir que je ne lui ai pas rendu autant de ſervices que mon devoir & ma charge en exigeoient de moi ». Ce n'eſt pas cela, dit cet excellent Prince, je ſuis au contraire parfaitement ſatisfait de vous, & ſi vous m'avez trompé en quelque choſe, c'eſt d'avoir fait beaucoup plus que je n'eſpérois, vu l'état des affaires & la rigueur de la ſaiſon. Vous aviez peu de monde, & je ne comptois ſur votre ſageſſe que pour la défenſive, mais votre valeur a paſſé de bien loin les intentions de mon Conſeil & mes eſpérances. Telle fut l'audience que du Gueſclin eut du Roi, où il ne fut encore queſtion d'aucune affaire, Sa Majeſté ſe réſervant d'avoir avec ſon Connétable

des entretiens particuliers, comme on verra dans peu. Avant de quitter le Roi, du Gueſclin lui fit préſent d'une Nef d'or (1) qui étoit le plus précieux de tous les bijoux que le Roi de Caſtille D. Henri lui avoit envoyés.

Le récit que le courier avoit fait au Roi, des plaintes du Connétable ſur la mauvaiſe adminiſtration des finances, & le pillage des traitans, ſe répandit dans la ville. Ils en prirent une terrible alarme, ils appréhenderent qu'un homme auſſi néceſſaire qu'il l'étoit, & qui avoit tant de crédit, ne fît connoître au Roi leurs malverſations; & pour y obvier ils parvinrent par des voies ſecretes à faire inſinuer à ſa Majeſté de ne lui rien refuſer, & que les fonds ne lui manqueroient pas. En conſéquence, quoique l'argent fût alors fort rare, les bourſes s'ouvrirent de toutes parts, & l'abondance ſuccéda tout-à-coup à la diſette.

Le Roi, de ſon côté, inſtruit des ſen-

(1) On ne ſçait ce que ſignifie ici le terme de Nef: ce ne peut être qu'une petite repréſentation de Navire. Les Hiſtoriens auroient dû déſigner ſa grandeur, ſa figure, ſon poids, &c., pour que l'on jugeât de ſa valeur.

timens du Connétable, qu'il connoiſſoit franc & ſincere, comme le ſont naturellement tous les Bretons, ſouhaita d'avoir avec lui une converſation tête à tête ſur cette matiere. Il en fit naître l'occaſion, & en lui parlant de ſes deſſeins de continuer la guerre avec vigueur, il l'amena aiſément ſur le ſujet qu'il vouloit, en lui diſant, pour le faire parler, que tout ſon embarras ſeroit de trouver de l'argent pour ſatisfaire les troupes de ce qui leur reſtoit dû des montres paſſées, pour le rembourſer lui-même des avances qu'il lui avoit faites, & ſur-tout pour remettre de puiſſantes forces ſur pied l'été ſuivant. Il faudra pourtant en trouver, dit le Connétable; car, Sire, il n'y a pas lieu de penſer à faire des levées, ni à maintenir les gens de guerre dans la diſcipline ſans argent, le ſervice ſe fait mal, & on fait autant de voleurs que l'on a de ſoldats, ſans avoir le droit de les châtier, parce qu'il faut qu'ils vivent, & que l'humanité ne permet pas de punir un homme qui cherche à ne point mourir de faim. Des à préſent, dit le Roi, je puis vous faire donner vingt mille francs. Eh! grand Dieu, reprit du Gueſclin, vingt

mille francs, il n'y en auroit pas, Sire, pour un déjeûner: l'état où je vois vos affaires me jette dans le dernier étonnement, je ne conçois pas comment il eſt poſſible qu'un Roi ſi ſage & ſi puiſſant ſe trouve ſans argent, pendant que ſes peuples lui paient des tributs immenſes, & je ſuis très-perſuadé qu'il n'entre pas dans vos coffres la dixieme partie des deniers qui ſe levent: il ſeroit bien mieux, Sire, de ſupprimer tous ces ſubſides exceſſifs, & de mettre le pauvre peuple en état de vivre plus commodément: & s'il plaiſoit à Votre Majeſté de m'en donner l'autorité & la commiſſion, je lui promets que ſes coffres ſeroient bientôt pleins. Je n'ai beſoin pour cela que d'en demander aux Officiers de vos finances, & de leur faire rendre bon compte de leur geſtion.

Mais, Sire, il y a un article eſſentiel auquel Votre Majeſté ne penſe peut-être pas, c'eſt celui des gens d'Egliſe. Quel droit ont-ils pour ne point contribuer aux beſoins de l'Etat? Ils en ſont le premier Corps, & c'eſt une raiſon de plus pour qu'ils fourniſſent aux dépenſes publiques: ils adoptent volontiers cette qualité de premier Corps, mais il n'a

jamais été dit qu'à ce titre ils duſſent être exempts des ſubſides généraux ; au contraire j'ai oui dire (1) que les hiſtoires ſont pleines d'exemples non-ſeulement des contributions du Clergé, mais que pluſieurs de vos prédéceſſeurs Rois ſe ſont quelquefois réſervé les plus gros bénefices pour en employer les revenus aux dépenſes de leurs guerres. Cela ne ſouffroit point de contradiction alors, pourquoi cela en ſouffriroit-il aujourd'hui ? La Religion auroit-elle changé ; Non, certainement, mais les Eccléſiaſtiques ſont parvenus à perſuader à ceux qui veulent les croire que leurs biens ſont ſacrés, & ils diſent anathême à ceux qui y touchent ; mais où en ont-ils pris l'autorité ? Je les défie de le faire voir, c'eſt une déciſion émanée d'eux-mêmes, c'eſt-à-dire, qu'ils ont prononcé comme juges & parties. Il eſt encore conſtant par l'Hiſtoire, que non-ſeulement les gens d'Egliſe ont contribué aux charges des Etats, ſur-tout dans

(1) Non ſeulement les Rois diſpoſoient dans les grandes occaſions des revenus des principaux bénéfices, mais les Evêques & les Abbés fourniſſoient des ſommes à leurs dépens, & marchoient en perſonnes.

les temps de guerres ou d'autres affaires publiques, mais qu'il y a eu des temps où les Prélats, les Moines même porterent les armes en perſonne (1), ſans compter les hommes qu'ils fourniſſoient, leurs vaſſaux ou autres. Vous laiſſeriez-vous préſentement perſuader, Sire, que ce ſoit un point de religion de les laiſſer vivre dans la tranquillité & l'aiſance, avec de gros revenus, pendant que votre Nobleſſe conſomme ſon bien & expoſe tous les jours ſa vie pour la défenſe de la patrie, & pendant que le pauvre cultivateur travaille ſans relâche & ſe prive de tout pour fournir ſon contingent aux beſoins de l'Etat. C'eſt cependant, Sire, le cultivateur qui fournit le plus de ſoldats, qu'il a élevés avec peine, & aux dépens de ſon propre néceſſaire: c'eſt lui qui ſue ſang & eau & pour qui il n'y a aucun relâche à travailler, pour fournir aux gens d'Egliſe les fruits de leurs bénéfices, pendant qu'ils jouiſſent des revenus ſans ſoins & ſan ſtravaux: encore s'ils employoient ces grands biens comme ils le devroient en aumônes & en bonnes œuvres, du

(1) Un Archevêque de Sens fut tué en combattant à la bataille d'Azincourt en 1415.

moins ne les leur reprocherois-je point : cependant ils ne devroient pas moins contribuer à la choſe publique puiſqu'ils en ſont membres. Mais dès qu'on leur parle ſeulement de donner un florin, ils ſe révoltent, ils diſent que le bien de l'Egliſe eſt ſacré, que penſer autrement, ce ſeroit être hérétique. Il eſt vrai qu'il y a parmi eux le grand nombre de ceux qui travaillent, comme les Curés, Vicaires, & autres ; je ne parle pas de ceux-là, Sire, par deux raiſons ; la premiere, parce qu'ils ſont utiles & néceſſaires ; la ſeconde, c'eſt qu'ils ne ſont pas ordinairement opulens. Je ne parle que de ceux qui mangent dans le luxe, la molleſſe & l'oiſiveté, les revenus Eccléſiaſtiques, & ſur-tout de ces riches Monaſteres dont les biens excedent deux ou trois fois leur néceſſaire : ils accumulent tous les ans les trois quarts de leurs revenus, qui ſont dans leurs mains des fonds morts, dont Votre Majeſté & votre peuple ne tirent aucune utilité. Ce n'eſt pas là, Sire, l'intention des Rois fondateurs, ni celle de leur inſtitution. Ils ſont fondés pour prier Dieu & avoir leur ſubſiſtance & l'entretien avec abondance, mais non pour théſauriſer, engloutir la ſubſtance du peuple,

peuple, & gêner le Prince dans ſes beſoins.

Il y a encore une autre claſſe d'hommes que je ferois contribuer, ce ſont, Sire, les gens de chicanne, qui ne doivent pas jouir à leur aiſe & ſans ſortir de chez eux, des déſordres publics & particuliers.

Voilà, Sire, les moyens les plus juſtes & les plus convenables pour remplir vos coffres, &, je le répete, ſi Votre Majeſté veut me charger de leur exécution, je m'en acquitterai bien & promptement. Je ferai ouvrir les bourſes des riches, qui ne peuvent être utiles que par-là, & je ſoulagerai votre pauvre peuple.

Le Roi avoit écouté tranquillement & avec plaiſir ce diſcours du Connétable, il y reconnut ſon zele pour ſa perſonne & pour le bien général, ſa franchiſe & ſa droiture de cœur. Il l'embraſſa, & lui dit, je reſſens de plus en plus votre affection, ne ſoyez déſormais en peine de rien, j'ai donné ordre à tout, & vous ſerez content. Cette parole eut bientôt ſon effet: par un acte de la Chambre des Comptes, du 19 Janvier 1371, le Roi ordonna le paiement au Connétable de tout ce qu'il

avoit avancé pour le ſervice de ſes armées, déduction faite des ſommes payées des deniers Royaux pour ſa rançon au Prince de Galles & à Jean Chandos (1). Du Gueſclin paſſa le reſte de l'hiver à la Cour, à concerter les entrepriſes de la campagne ſuivante : il fit expédier ſes mandemens, & donna le rendez-vous général à Saumur, à la fin du mois de Mars.

Le 3 Mars ſuivant, la Reine accoucha de ſon ſecond fils, Louis Duc d'Orléans, qui fut baptiſé dans l'Egliſe de S. Paul, Paroiſſe du Roi, & tenu ſur les fonds, par Louis Comte d'Eſtampes, Prince du Sang, qui lui donna ſon nom, & par le Connétable, qui fut ſon ſecond Parrain, ſuivant l'uſage de ce temps-là. Quand les cérémonies du Baptême eurent été achevées, le Connétable tirant ſon épée, la mit toute nue dans la main de l'enfant, & lui dit : *Monſeigneur, je vous donne cette épée & la mets en votre main, & prie Dieu qu'il vous doint ou tel & ſi bon cœur, que vous ſoyez encore auſſi preux & auſſi bon Chevalier, comme fuſt oncques Roi de France qui portaſt épée.*

(1) Le Lecteur trouvera cette piece à la fin de ce volume.

(1371.) Le temps déterminé pour le départ du Connétable étant veuu, il prit congé du Roi, ſortit de Paris, accompagné des plus grands Seigneurs de la Cour, & de la plus brillante Nobleſſe du Royaume. Il prit ſa route par Orléans, & au lieu de ſuivre le cours de la Loire juſqu'à Saumur, il entra dans le Berry où tous ceux qui avoient reçu de lui le rendez-vous ſe raſſemblerent: enſorte qu'il ſe trouvoit accompagné du Duc de Berry frere du Roi, du Duc de Bourbon leur beau-frere, des Comtes d'Alençon & du Perche, Princes du ſang; du Dauphin d'Auvergne, des Comtes de Vendôme, de Porcien, des Sires de Sully, de Montagu, Hugues Dauphin, de Baujeu, de Rochefort, de Talençon, &c. Il n'eſt pas douteux encore que le Connétable n'eût avec lui les deux Maréchaux de France, (1) auſſi-bien que ſes fideles compatriotes qui l'avoient toujours ſuivi ſi conſtamment, & qui avoient partagé avec lui les fatigues de la guerre & les triomphes.

Les ſuccès qu'il avoit eus en Poitou

(1) De Blainville, & de Sancerre, qui fut Connétable après Cliſſon.

la campagne précédente, avoient conſidérablement reculé les frontieres de la France vers la Guienne; & il avoit mis ſi bon ordre dans les places reconquiſes, par les braves Capitaines & les troupes aguerries qu'il y avoit laiſſées, qu'il étoit auſſi impoſſible aux Anglois de s'en remettre en poſſeſſion, que de tenter d'autres conquêtes. Il avoit mis pour Gouverneur dans la place de la Rochepoſay, Carlonnet, dont il a déja été parlé pluſieurs fois avantageuſement. Il étoit éleve de du Gueſclin; c'étoit ſous cet excellent maître qu'il avoit appris le grand art de faire la guerre & de vaincre, qu'il mettoit tous les jours en pratique contre les Anglois, en faiſant des courſes ſur eux juſqu'aux portes de Poitiers. Il avoit pour voiſins, dans les places les plus proches de la ſienne, d'autres Gouverneurs Bretons comme lui, & auſſi zélés, qui ſouvent uniſſoient leurs troupes aux ſiennes, quand il ſe préſentoit quelqu'occaſion de faire un coup de main, où il y eût de l'honneur à gagner.

Jean Chandos, Connétable de Guienne, ayant ſçu un jour que Carlonnet étoit aux champs avec cinquante lances & dix-huit archers, ſortit de Poitiers

avec trois cens hommes pour aller l'attaquer. Carlonnet étoit déja en chemin pour retourner à la Rochepoſay avec ſon butin & ſes priſonniers, lorſqu'un des ſiens vint lui donner avis que Chandos le ſuivoit de près, & qu'il étoit déja au pont de Luſſac, prêt à paſſer la riviere qui les ſéparoit. Le Breton ne s'en étonna pas, il preſſa la marche de ſes priſonniers & de ſon butin vers ſa place, & ſe mit en route vers le pont pour y être avant Chandos & le rompre ; & en cas qu'il n'y parvînt pas à temps, il ſe comptoit aſſez fort pour ſe défendre & donner le temps aux ſiens de mettre ſa priſe en sûreté, & lui amener du renfort. Il arriva en effet le premier au pont ; mais Chandos parut à l'inſtant, enſorte qu'au lieu de ſonger à le rompre, il fallut ſe mettre en défenſe : Chandos l'attaqua, & fut très-bien ſoutenu pas cette petite troupe qui ne s'effraya pas du nombre. Parmi les Anglois étoit un Chevalier qui, ayant été priſonnier de Carlonnet dans les campagnes précédentes, avoit gardé contre lui une haine implacable : parce qu'il en avoit exigé une ſi grande rançon, que toute ſa fortune y avoit à peine ſuffi. Carlonnet, après avoir bien com-

battu dans la rencontre dont nous parlons, tomba de cheval accablé de fatigues & chargé par la multitude : les ſoldats ſe diſputerent à qui d'entr'eux il demeureroit priſonnier, & faute de s'accorder, vouloient le tuer pour ne point faire de jaloux. Dans ce moment ce Chevalier Anglois ſon ennemi l'ayant apperçu, écarta ceux qui tenoient Carlonnet, & lui dit : J'ai trop d'honneur pour abuſer de l'état où je vous vois, & me reſſentir du mauvais traitement que j'ai reçu de vous : je pourrois même, ſuivant les loix de la guerre, vous ôter la vie, mais je vous la donne, vous voilà mon priſonnier, & je vous promets que je vous traiterai avec plus d'honneur & d'humanité que je n'en ai éprouvé de votre par.

Le Connétable Chandos avoit été légérement bleſſé dans la mêlée, d'un coup de fleche à la cuiſſe, qui ne l'avoit pas mis hors de combat : il étoit même encore à la tête des ſiens, penſant que les Bretons alloient tous ſe rendre après la priſe de leur Commandant, lorſqu'un Breton, remarquable par une cotte d'armes noire, chargée de campannes d'argent, lui porta un coup de ſa lance avec tant de force, que ſes armes en furent

briſées & que le fer lui entra bien avant dans le corps. (On attribua ce beau fait d'armes à Guillaume Boîtel). En recevant le coup, Chandos s'écria, Ah! je ſuis mort! ſon frere qui ſe trouvoit proche de lui en reſſentit une ſi grande douleur, que pour le venger ſur la place même, il voulut faire couper la tête à tous les François priſonniers; mais Chandos eu la généroſité de le défendre, & de dire que les François n'avoient fait que leur devoir, & qu'en mourant il prétendoit rendre juſtice à leur valeur. Ce grand Capitaine mourut de ſa bleſſure quelques jours après au Château de Chauvigny, où on l'avoit tranſporté. Retournons aux opérations de du Gueſclin.

Quand les Anglois qui occupoient le Poitou apprirent la nouvelle de ſon départ de Paris, ils en prirent l'alarme, ne doutant pas que leur Province ne fut cette année-là le premier théâtre de ſes exploits; mais quand on ſçut qu'il avoit pris ſa route par le Berry, les alarmes ſe tournerent du côté de Bordeaux, & de tous les pays des environs attachés aux Anglois. Son deſſein étoit de commencer par les chaſſer du Limoſin, où le Prince de Galles avoit repris Limo-

ges, Saint-Yriel & quelques autres places que le Connétable avoit ſoumiſes en paſſant, à ſon retour d'Eſpagne. Les Anglois, comme pour faire diverſion, avoient jetté de ce côté-là une grande partie de leurs forces, ils avoient même pris quelques places fortes en Auvergne, & pour ſe pratiquer une entrée dans la Province de Languedoc, leur Commandant, Jean d'Evreux, s'étoit rendu maître de la ville d'Uzès, place forte, riche & très-peuplée, qu'ils deſtinoient à être leur place d'armes, & leur magaſin général.

Le Connétable penſant qu'il étoit de la plus grande importance de les chaſſer de cette ville, s'y rendit ſans perte de temps, l'inveſtit de tous côtés, & lui fit donner pluſieurs attaques; mais la garniſon en étoit ſi conſidérable, & avoit tant de reſſources pour ſe garantir d'être forcée, que pendant quinze jours on n'y avanca rien, & que le Connétable fut obligé de changer de batterie. Jugeant, par les commencemens de ce ſiege, que l'affaire traîneroit en longueur, il ſe borna à bloquer la place, & à s'emparer ſi bien de toutes les avenues, que rien n'y pouvoit entrer ſans la permiſſion des aſſiégeans.

Quand il eut mis les choſes en cet état, il alla avec tous les Princes qui l'accompagnoient à Avignon pour rendre leurs reſpects au Pape & lui baiſer les pieds, & en même-temps voir le Duc d'Anjou qui ſe trouvoit auprès de Sa Sainteté. Le Connétable n'y fut qu'une journée, & revint en diligence à ſon armée, où les affaires étoient plus intéreſſantes pour lui que des viſites ou des parties de plaiſir: il donna tous les ordres néceſſaires pour la continuation du ſiege; & pour ne pas perdre le temps à rien faire, il en détacha quelques troupes, avec leſquelles il ſe mit à la campagne, chaſſa devant lui les ennemis tout épouvantés de ſa marche & de ſon ſeul nom, & rétablit l'autorité du Roi, par-tout où elle avoit été affoiblie par la préſence des Anglois. Pendant qu'il faiſoit toutes ces courſes, & que tout fléchiſſoit devant lui, les Princes qui en furent inſtruits à Avignon vinrent bientôt le rejoindre, pour avoir part à ſa gloire & à ſes ſuccès. Quand le Connétable ſe vit fortifié de ce nombre de Seigneurs, & de la belle Nobleſſe qui les ſuivoit, il forma le ſiege d'une ville que les vieilles chroniques ont nommée la Mulac, ou le Mereau,

place alors très-avantageuſe pour la guerre. Elle étoit occupée par un Gouverneur, Chevalier Anglois, nommé Wlquefaire : elle fut d'abord attaquée avec tant d'impétuoſité, que dans le fort d'un aſſaut vigoureux, ce Gouverneur envoya un Héraut au Connétable pour lui offrir de lui rendre ſa place à compoſition. Du Gueſclin, dont l'humanité étoit une des principales vertus, écouta la propoſition, compoſa avec cet Officier, & reçut la place.

De Mulac, le Connétable ſe préſenta devant le Roche de Vauclerc, où les Anglois avoient une nombreuſe garniſon, qui n'eut cependant pas plutôt vu faire les diſpoſitions pour l'aſſaillir, qu'elle demanda à capituler, & ſe rendit. Les Anglois avoient encore quantité de places de retraite dans ces quartiers là, mais la marche du Connétable les leur faiſoit abandonner les unes après les autres, enſorte que par-tout où ſes enſeignes paroiſſoient, ils fuyoient devant lui, & tout ſe ſoumettoit. Il en fut de même dans le Rouergue & dans les environs d'Uzès : un grand nombre de Villes ſe rendirent à l'obéiſſance du Roi, au moyen de quoi tous les paſſages par où les Anglois auroient pu ſe-

courir cette Ville bloquée, leur furent abſolument fermés, & les aſſiégés ſe trouverent ſans eſpérance d'être dégagés.

Après avoir pris tant & de ſi ſages meſures, il revient au ſiege, preſſe la Ville de ſi près, qu'il la réduit à la derniere extrémité, la faiſant battre ſans relâche par de l'artillerie qu'il avoit fait conduire de Riom & de Clermont en Auvergne. Les murailles étoient déja entamées en pluſieurs endroits, & les aſſiégés ne pouvoient plus ſuffire à réparer les mines (1) qu'on y avoit faites, les munitions étoient conſommées, & la Ville hors d'état de faire une plus longue réſiſtance. Dans ces circonſtances, le Connétable toujours lui-même, ne crut pas devoir expoſer une ſi grande & ſi bonne Ville à la fureur du ſoldat vainqueur : il voulut ſauver l'honneur & les biens de tant d'honnêtes gens qui s'y étoient renfermés, & qui alloient devenir ſujets du Roi : par ces raiſons, il prévint lui-même le Gouverneur, lui propoſa de ſe rendre, & lui demanda ſes conditions.

(1) Les mines n'étoient alors que des breches que l'on faiſoit au pied des murailles à coups de pics & autres inſtrumens, pour les faire écrouler.

Le Gouverneur connoiſſoit trop l'extrémité où il étoit réduit, pour ſe refuſer à une propoſition ſi généreuſe : les conditions du traité furent qu'il ſortiroit vie & bagues ſauves, lui & les ſiens, & qu'on les conduiroit en ſûreté à Sainte-Severe en Limoſin ; mais que comme c'étoit au nom du Roi qu'il rendoit ſa Ville au Connétable, il remettoit en même-temps le Château, avec toutes les munitions de bouche & de guerre, l'artillerie, les machines & les armes.

Du Gueſclin, après avoir mis fin à tant d'opérations, rapidement exécutées, partit pour la Cour accompagné à ſon ordinaire de la plus grande partie des Princes & des Seigneurs. Pendant qu'il avoit ſi bien travaillé de ſon côté pour l'avancement des affaires du Royaume, le Duc de Lancaſtre étoit devenu Gouverneur de Guienne par la retraite du Prince de Galles ſon frere, que ſon hydropiſie, devenue incurable, avoit forcé de repaſſer en Angleterre. Ce Duc, voulant ſignaler ſon avénement, par quelques exploits qui lui fiſſent honneur, aſſembla des troupes pour ſe remettre en poſſeſſion de ce que les François avoient enlevé dans

l'étendue de ſon Gouvernement. Dans cette circonſtance il eut un nouveau ſujet de chagrin dont il eſpéroit avoir vengeance. Les Anglois occupoient dans le Périgord le Château de Montpaon, où ils avoient garniſon. Pluſieurs Gentilshommes Bretons, entr'autres Guillaume de Lonval, Alain de la Houſſaye, Louis de Mailly, & un nombre d'autres de la même nation, qui étoient en garniſon, en différentes places Françoiſes, en étoient ſortis avec deux cens lances d'élite, tirées de leurs différentes garniſons, & avoient emporté d'aſſaut ce Château, tué beaucoup d'Anglois, pillé ce qui s'y étoit trouvé, & détruit ce qu'ils n'avoient pu emporter. Ils avoient choiſi, pour faire cette expédition, le temps où le Duc faiſoit célébrer à Bordeaux avec pompe les obſeques de ſon neveu, le jeune Edouard, fils du Prince de Galles, mort âgé de ſeize à dix-ſept ans. Piqué au vif d'un événement qui ſembloit être de mauvais augure pour la ſuite de ſon gouvernement, il réſolut de reprendre ce Château à quelque prix que ce fût. Le Seigneur de Montpaon fut accuſé au Conſeil de Guerre d'avoir favoriſé les François dans la priſe de ſon Châ-

reau, ou du moins de ne l'avoir pas défendu auſſi vigoureuſement qu'il l'auroit dû ; dès qu'il ſçut que les Anglois venoient pour l'y aſſiéger, il ſe ſauva, ſoit que la conſcience lui reprochât quelque lâcheté, ſoit par crainte de la ſévérité Angloiſe, qui ſouvent condamne ſur les premiers ſoupçons, ſauf à faire un examen plus ſérieux dans la ſuite.

Le Duc de Lancaſtre inveſtit d'abord le Château, & fit apporter des faſcines pour combler le foſſé. Il fut ſervi avec une merveilleuſe diligence, les foſſés ſe trouverent pleins de bois qu'on avoit fait couper par les payſans, mais pendant la nuit les aſſiégés trouverent moyen d'y mettre le feu, & au point du jour les aſſiégeans n'y trouverent que cendres & braſiers. Les Anglois furent forcés de ſuſpendre l'aſſaut, & en attendant que le feu fût tout-à-fait éteint, ils préparerent de nouvelles faſcines pour recombler le foſſé, & y revenir une autre fois. Le Duc étoit accompagné à ce ſiege des Seigneurs de Pons & de Partenay (1), Louis d'Har-

(1) Le nom de cette Maiſon étoit l'Archevêque, dont le dernier maria ſa fille unique

court (1), Guichard d'Angle, le Captal de Buch, le Sire de Langeron, enfin de tout ce qu'il y avoit de plus grand & de plus puiſſant en Gaſgogne & en Xaintonge, outre les Seigneurs qui l'avoient ſuivi d'Angleterre. Les aſſiégés ſe defendoient en gens qui faiſoient bien voir qu'ils appartenoient à du Gueſclin : déja le ſiege commençoit à devenir remarquable par ſa longueur & par ſon opiniâtreté, & toute la Guienne en attendoit l'iſſue avec autant d'inquiétude que d'impatience.

A quelques lieues de là eſt la ville de Saint-Macaire, où ſe trouvoient deux illuſtres Capitaines Bretons, Jean de Maleſtroit, & Sylveſtre Budes (2). Ces

---

dans la Maiſon de Rohan, où elle porta cette Terre.

(1) Il étoit de l'ancienne Maiſon de Harcourt en Normandie, dont la branche aînée tombée en quenouille, porta de grands biens dans la Maiſon de Rieux ; d'où ils ont paſſé dans une branche de celle de Lorraine, qui en a porté le nom, & s'eſt éteinte en 1745, Mais la Maiſon ſubſiſte dans deux branches, dont la ſeconde eſt celle des Ducs d'Harcourt Pairs de France.

(1) La premiere de ces Maiſons eſt éteinte ; la ſeconde ſubſiſte encore, & a pour chef le Marquis de Guébriant.

deux braves Officiers réſolurent entr'eux de ſecourir leurs amis aſſiégés dans Montpaon; il ne s'agiſſoit plus que de ſçavoir lequel des deux iroit à cette expédition, chacun deſirant en avoir l'honneur : ils étoient même prêts à avoir une diſpute ſérieuſe à ce ſujet, lorſqu'ils s'accorderent de tirer au ſort à qui iroit & qui demeureroit. Le ſort ſe déclara pour Sylveſtre Budes, qui partit avec ſeulement douze hommes d'armes (48 chevaux). Il trouva le moyen d'entrer dans le Château de Montpaon, où il fut reçu de ſes compagnons avec grande joie & reconnoiſſance de ce témoignage d'amitié qu'il leur donnoit.

Cependant le Château fut battu avec tant de fureur, qu'il y avoit déja un grand pan de muraille par terre. La breche étant faite, les Anglois placerent un grand nombre d'archers pour y tirer ſans relâche, afin d'empêcher les aſſiégés de s'y montrer pour la réparer, ou pour les empêcher de faire un logement qui facilitât l'aſſaut général. Les Capitaines Bretons avoient trop d'expérience pour ne pas voir l'impoſſibilité où ils étoient de tenir plus longtemps : ils conſidéroient qu'ils avoient

un grand nombre de malades & de bleſſés, & que les aſſiégeans étoient forts par la quantité & la valeur de leurs hommes, tous vieux & expérimentés ſoldats. Ainſi, toute réſiſtance leur devenant déſormais inutile, ils ſe déterminerent à capituler, & ils firent partir un de leurs Hérauts pour aller en faire la propoſition au Duc de Lancaſtre, qui, dans le premier moment, ne le voulut point écouter, & qui répondit qu'il vouloit que ſon premier exploit en Guienne apprît à tout le monde comment il ſçavoit traiter les révoltés & les opiniâtres : que c'étoit un crime capital, ſelon les loix de la guerre, de réſiſter dans une ſi mauvaiſe place, à des forces auſſi puiſſantes que les ſiennes : qu'au ſurplus le Seigneur de Montpaon étoit un vaſſal traître & infidele, qui avoit introduit les François dans ſon Château ; qu'il en devoit faire un exemple de ſévérité, & raſer le Château de fond en comble. Mais les Seigneurs de ſa Cour lui remontrerent » que tant de rigueur au lieu de ſervir à en intimider d'autres, ſeroit au contraire d'une très-dangereuſe conſéquence, & ne ſerviroit qu'à rendre cette guerre la plus cruelle qui

eût jamais été, étant bien certain que les François ne manqueroient pas d'uſer à leur tour du droit de repréſailles : qu'outre ces conſidérations, il étoit toujours plus glorieux à un grand Prince de pardonner, que de traiter en toute rigueur des ennemis qui lui demandent miſéricorde. Que la ſoumiſſion des Capitaines Bretons ſuffiſoit pour démontrer ſa victoire, & en étoit une preuve plus honorable pour lui que ne ſeroit tout leur ſang répandu, qu'à la verité ni le Château, ni ceux qui le gardoient n'étoient pas en état de ſoutenir un aſſaut, mais qu'il n'y auroit pas d'apparence d'aſſaillir des gens qui ſe rendent, & dont la défaite coûteroit la vie à un nombre de ſes meilleurs ſoldats, qu'au contraire un exemple de modération dans la victoire lui acquéreroit l'eſtime de tout le monde, & la confiance de ceux qu'il ſoumettroit dans la ſuite: que cependant il pouvoit excepter de la grace le Seigneur de Montpaon, s'il n'en méritoit pas, puiſque tous les jours on fait une différence entre les ſujets infideles, & les ennemis légitimes «.

Le Duc de Lancaſtre ſe rendit à ces raiſons, & chargea Guichard d'Angles

de dreſſer les articles de la Capitulation. Ce Seigneur Poitevin, mais de l'armée du Prince, s'avanca vers le foſſé, & ayant pris le ſerment des Capitaines Bretons que le Seigneur de Montpaon n'étoit pas dans le Château, il les traita avec toute la douceur & l'humanité que les circonſtances lui permettoient, & le Château fut rendu. Peu après cet événement le vieux Roi d'Angleterre, Edouard III, rappella ſon fils le Duc de Lancaſtre, & envoya le Comte de Pembroc pour commander à ſa place en Guienne.

Charles le Sage avoit le talent de pénétrer dans le cabinet des Princes ſes voiſins ou ſes ennemis, & il étoit ſi bien ſervi, qu'il ſçavoit leurs réſolutions auſſi-tôt qu'elles étoient priſes : ce qui étoit une grande preuve de ſageſſe, & qui eſt très-eſſentiel pour conduire les affaires d'un Royaume. Il ſçut donc que le Comte de Pembroc alloit relever le Duc de Lancaſtre, & qu'il étoit prêt de ſe mettre en mer ſuivi de pluſieurs vaiſſeaux de guerre ; de ſon côté il prépara deux flottes, dont l'une fut miſe aux ordres d'Yvain de Galles, ennemi juré de l'Angleterre (1). Cette premiere flotte

(1) Le Roi Edouard, alors régnant, s'é-

main avec encore plus de fureur & de ſuccès: les navires Anglois furent tous pris ou coulés à fond: le Comte de Pembroc, Guichard d'Angles, & toute la Nobleſſe qui les accompagnoit, furent faits priſonniers.

Dès que le Roi eut reçu la nouvelle de cette victoire, il la manda au Connétable qui étoit en Anjou, & lui écrivit qu'il ſe repoſoit ſur lui du ſoin de profiter d'un événement ſi avantageux. Du Gueſclin entre donc en Poitou avec trois mille hommes d'armes, & une infanterie compoſée de tout ce qu'il y avoit de plus redoutable en France & en Bretagne. Il aſſiege d'abord Montmorillon le prend, & paſſe au fil de l'épée toute la garniſon. De-là il ſe préſente devant Chauvigny & enſuite devant Luſac, mais ces deux places effrayées du traitement fait à ceux de Montmorillon, demanderent auſſi-tôt à capituler & furent reçues avec tous les honneurs de la guerre. De-là le Connétable parut devant Poitiers, avec toutes les forces du Roi, & il y jetta une ſi grande terreur, qu'il l'auroit emporté s'il en eût fait le ſiege; mais ſon projet préſent étoit d'attaquer la Rochelle par terre & par mer, & il attendoit

avoient faite à lui-même, qui étoit de lui avoit fait voir l'écu de ſes armes renverſé & pendu au bout d'une corde à la porte de la Ville, & qu'il avoit ſçu qu'il y avoit dans la place un Capitaine Anglois de la garniſon qui lui avoit fait cet outrage de faire pendre ſon Aigle, pour ſe venger de ce que lui, Bertrand, ne s'étoit pas encore acquitté d'une ſomme dont il lui avoit fait ſon obligation. Le Connétable ne ſe ſouvenant pas d'abord de ce dont il s'agiſſoit, rêva un peu, & ſe rappellant cette dette, il dit à Cliſſon dès qu'il l'eut rejoint : il eſt vrai qu'un Gentilhomme de Bretagne étant priſonnier, & n'ayant pas de quoi ſe délivrer, je lui ai fait une obligation avec laquelle il a payé ſa rançon, & j'en ai donné hypotheque ſur tout mon bien: je n'y ai pas ſongé depuis, parce que je lui ai cru aſſez d'honneur pour acquitter cette obligation comme il l'auroit dû, & au lieu de m'en rien reprocher, ce ſeroit au contraire à lui à me la rendre & me remercier. Mais pourquoi s'en prend-il à mon écuſſon, & me fait-il un pareil outrage? Je jure de ne pas manger que je ne ſois dans la Ville, & regardez-moi comme un homme ſans hon-

neur ſi je ne me fais livrer cet inſolent par les Anglois, & ſi je ne le fais pendre à la même place où il a pendu mon écu. Tous les Seigneurs de l'armée furent également offenſés de l'injure faite au Connétable, & jurerent d'en avoir une ſatisfaction éclatante.

La nuit ſuſpendit leur vengeance, mais dès le point du jour du Gueſclin fait ſonner l'aſſaut, les troupes y courent, y volent : les uns ſe précipitent dans le foſſé, & s'attachent à la ſappe; d'autres montent juſqu'au haut des échelles; là on combat main à main avec les ennemis qui ſe trouvent aux créneaux. Le péril ne les étonne point, les Anglois cependant ſe défendent avec un courage intrépide : le combat dure long-temps, & la préſence du Connétable anime les ſiens qui ne ſe rebutent ni du danger, ni de la réſiſtance des aſſiégés. Enfin la victoire ſe déclaré, les murailles ſont forcées, tout fuit devant le ſoldat victorieux, les Anglois ſe cachent & demandent quartier : le Connétable fait ceſſer le carnage, & on ne s'attache plus qu'à faire des priſonniers. Il ſe fait amener celui qui l'avoit inſulté ſi outrageuſement, le livre à l'inſtant au Conſeil de Guerre,

&

& ce malheureux Gentilhomme fut pendu à la place même où il avoit commis ſon inſolence.

La priſe de Montcontour ſi glorieuſement terminée, dans l'eſpace d'un jour, répandit dans la Guienne les plus grandes alarmes.

Les habitans de Poitiers, conſternés au dernier point, ou écrivirent à Thomas de Perey, Sénéchal du Poitou, leur Gouverneur, en le priant de venir promptement les raſſurer, s'il ne vouloit pas avoir le chagrin d'apprendre que le Connétable en ſeroit bientôt le maître, & de tout le pays. Du Gueſclin inſtruit de cette circonſtance, balançoit s'il attaqueroit Poitiers, ou s'il attendroit l'arrivée de la flotte d'Eſpagne, pour tourner vers la Rochelle. Les ordres du Roi étoient précis ſur ce dernier parti; mais il conſidéroit d'une part qu'il n'y avoit pas moyen d'attaquer la Rochelle par terre, s'il n'étoit ſecondé d'une flotte du côté de la mer: de l'autre, que jamais il n'auroit une ſi belle occaſion d'avoir Poitiers, qui étoit une grande & puiſſante Ville, & la Capitale d'une Province, ce qui le faiſoit incliner fortement à s'y réſoudre.

Comme il étoit dans cette incertitude, il apprit que le Gouverneur venoit en diligence pour pourvoir à la sûreté de la Ville & à la tranquillité des eſprits. Il jugea qu'il ne venoit pas ſans troupes, & que s'il pouvoit le ſurprendre dans ſa route, le combattre & le défaire, les alarmes qui étoient déja dans la Ville, ſe convertiroient en déſeſpoir, & qu'il n'auroit qu'à paroître pour ſe la faire remettre infailliblement. Il envoya des coureurs pour découvrir la marche du Sénéchal, & par proviſion il fit marcher de tous côtés des partis, qui chaque jour enlevoient quelques petites places, de celles que les Anglois avoient ſoumiſes. Ses coureurs lui annoncerent que Jean d'Evreux avoit quitté la Rochelle, & s'étoit jetté dans Poitiers. Cette nouvelle lui fit comprendre qu'il n'étoit plus temps de penſer à s'en rendre maître, & qu'il falloit tourner ſes vues d'un autre côté, ſans s'amuſer à attendre le retour du Sénéchal de Perey. Cette action de Jean d'Evreux, de ſortir de la Rochelle, lui parut une marque que l'on n'y craignoit rien; & dans le même-temps il eut avis que la flotte d'Eſpagne ne ſeroit pas en état de paroître auſſi-tôt qu'on l'avoit eſpéré.

Cependant le Sénéchal, Thomas de Perey, arriva à Poitiers, & pour s'oppoſer aux progrès des François, manda des troupes de toutes parts. Le Connétable jugea que cette aſſemblée de toutes les forces de la province, avoit pour but quelqu'entrepriſe conſidérable, & que peut-être il ſe trouveroit quelqu'occaſion de livrer bataille. Dans cette idée il manda aux garniſons Françoiſes de ſe tenir ſur leurs gardes, & d'avoir toujours des gens prêts à ſe rendre auprès de lui dès qu'il les manderoit. Toutes ces précautions éroient fort ſages, mais elles n'eurent point d'effet, parce que le Duc de Berry voulant chaſſer ſans retour les Anglois du Limoſin, tenoit Guillaume de Perey, frere du Sénéchal, aſſiégé dans Sainte-Severe, & qu'il manda par un courier au Connétable, qu'il le prioit de lui amener des troupes pour renforcer les ſiennes. Le Connétable partit à l'inſtant à la tête de deux mille hommes d'armes, & chemin faiſant prit pluſieurs petites places qui ſe trouverent ſur ſa route, & d'où les Anglois fuyoient ſans l'attendre.

Arrivé au camp devant Sainte-Severe, il y trouve les Ducs de Berry & de Bourbon, le Comte de la Marche,

le Sire de la Tour, & autres, qui tous s'y étoient rendus à l'occaſion du ſiege. Ils n'avoient encore fait qu'inveſtir la place, & former les approches, en attendant le Duc de Bourgogne qui avoit mandé qu'il vouloit s'y trouver & partager l'honneur de cette expédition. Il arriva en effet quelques jours après, ſuivi de la Nobleſſe de ſa Province, dont il avoit donné le commandement à Guy, Sire de la Trimoille : au moyen de ce renfort, toute l'armée pouvoit ſe monter à quatre mille hommes d'armes (1), & nombre de gens de traits. La place étoit très-bien fortifiée, & la garniſon, qui y étoit renfermée, contenoit la plus vaillante partie des troupes Angloiſes. Guillaume de Perey avoit avec lui deux illuſtres Capitaines, Richard Gilles & Richard Horme, qui ne ceſſoient de faire des courſes dans tout le Limoſin, & y levoient des contributions exorbitantes. Le Connétable prit la conduite de ce ſiege, & les Princes n'y étoient que comme volontaires : non qu'ils n'y euſſent toute l'au-

(1) 16000 chevaux. Nous avons déja dit pluſieurs fois qu'un homme d'armes avoit trois Cavaliers avec lui.

torité qui appartenoit à leur naiſſance, ſoit dans les Conſeils, ſoit dans les opérations, mais tout ſe faiſoit au nom du Connétable, ſuivant la prérogative attachée à ſa dignité, & par la déférence que les Princes avoient pour ſa perſonne & ſon mérite.

Du Gueſclin fit d'abord ſommer les Anglois au nom du Roi de lui remettre la Ville: ceux-ci ne tinrent aucun compte de la ſommation, au contraire ils chargerent ſon Héraut de l'inviter à venir voir leurs murailles & leurs foſſés, & qu'après cela il leur en diroit ſon avis. Sur cette réponſe, du Gueſclin s'avance avec Olivier de Cliſſon, le Maréchal de Sancere, & l'Abbé de Malpaye (1). Il trouva les murailles bordées d'archers, auxquels il défendit de lâcher leur trait, avec autant d'autorité que s'il eût parlé aux ſiens. Les archers lui répondirent qu'ils ne tireroient pas, qu'il pouvoit hardiment faire le tour de la Ville, ce qu'il fit

(1) Il ſe nommoit Allain de Taillecol, & par ſobriquet l'Abbé de Malpaye. Cet uſage de donner des ſobriquets, même aux gens du premier rang, ſubſiſtoit encore deux ſiecles après, ſous le regne de François I.

avec ſa compagnie : c'étoit de la part des Anglois une témérité qui tenoit de la bravade, de laiſſer examiner leur Ville de ſi près, à quatre hommes auſſi intelligens dans l'art des ſieges, & qui connoiſſoient auſſi-bien les endroits foibles d'une fortification. Pendant qu'ils faiſoient cette tournée, les Anglois leur faiſoient différentes railleries : les uns diſoient, trouvez-vous ces foſſés-là aſſez larges & aſſez profonds, nos murailles ſont-elles aſſez hautes & aſſez épaiſſes, & nos tours vous ſemblent-elles bien flanquées ? Le Connétable leur répondoit ſur le même ton : vous avez raiſon d'être contens de ce qui vous couvre, il n'eſt plus queſtion que de ſçavoir comment vous vous y défendrez : une mauvaiſe place eſt toujours aſſez bonne ſi de braves gens la gardent bien, & la meilleure place n'eſt pas de grande défenſe quand elle eſt mal gardée. Celle-ci ſera auſſi-bien défendue, répondirent les Anglois, comme elle nous défend bien, & ſi nos foſſés ſont jamais comblés, ce ſera des corps des François qui y demeureront. C'eſt, dit du Gueſclin, ce que nous verrons bientôt. Un autre lui dit : Meſſire Bertrand, on ne prend pas

une place telle que la nôtre auſſi aiſément que vous le croyez : vous avez beau être Connétable de France, nos murailles ſont trop hautes & vos échelles trop courtes. En ce cas-là, repliqua du Gueſclin, il y aura bien de l'honneur à gagner pour celui qui ſera le maître de votre Ville dans quatre jours. Après qu'il eut tout bien vu & bien conſidéré, il leur dit : adieu, Meſſieurs, vous aurez bientôt de nos nouvelles, & il ſe retira.

Il avoit en effet trouvé la place merveilleuſement bonne : voilà, diſoit-il, à ceux qui en avoient fait la viſite avec lui, une excellente fortereſſe, rien n'y manque, & il n'y a pas un endroit foible, tout y eſt également bien fait ; & ce ſeroit nous rendre immortel que de nous en emparer dans un ſeul jour. L'Abbé de Malpaye lui dit en plaiſantant, il ne faut pas pour cela y aller nue tête & le bras déſarmé. Tout en diſcourant ainſi, ils arriverent à la maiſon où logeoit le Duc de Berry, & où tous les Seigneurs de l'armée s'aſſemblerent. Du Gueſclin fit ſon rapport de ce qu'il avoit vû, & de l'état de la place, les avis furent très-partagés. Les uns vouloient qu'on levât le ſiege, & que

l'on ſe contentât de faire garder par des détachemens toutes les avenues, pour empêcher les vivres de paſſer : qu'ainſi avec le temps la ville ſeroit réduite à l'extrémité. Cet avis fut rejetté, ſur ce que quelque nombre d'hommes que l'on employât à cet expédient, les Anglois viendroient bien-tôt les en chaſſer, & peut-être les habitans eux-mêmes.

D'autres diſoient qu'il falloit demeurer devant la ville, la tenir bloquée, & attendre que la famine la forçât à ſe ſoumettre, attendu qu'il ne ſeroit point à propos de tenter de donner l'aſſaut à une place ſi réguliérement forte, & qu'il n'y auroit d'autre ſuite que de perdre bien de braves hommes, & de ſe retirer honteuſement. Ce ſecond avis fut plus contredit que le premier, parce que, diſoit-on, ſi nous reſtons ici, les Anglois en profiteront pour reprendre tout ce que nous leur avons enlevé dans le Poitou & ailleurs ; ils pourroient même faire un corps d'armée aſſez puiſſant pour venir attaquer les aſſiégeans, & nous forcer à lever le ſiege & peut-être à leur donner bataille, ce que nous devons éviter dans les circonſtances où nous ſommes, parce qu'il eſt toujours bon de travailler ſi bien que nous ſoyons

les maîtres des événemens. Ainſi le parti à prendre eſt de donner un aſſaut général, & faire défenſe ſous peine de la vie, à qui que ce ſoit de s'en retirer, ſinon en cas d'un bras ou d'une jambe caſſée.

Cet avis paſſa unanimement, mais le Connétable dont la pénétration alloit toujours au-delà, y ajouta qu'il falloit envoyer encore un Héraut faire à ceux de la ville une derniere ſommation, & leur remontrer que s'il s'opiniâtroient, ils perdroient avec leur place, la vie & l'honneur: qu'ils ne pourroient jamais la défendre contre de ſi vaillantes troupes, accoutumées à forcer des Villes, & qui ne s'étonnoient point des plus grand périls: que ce n'étoit pas pour leur inſpirer de la terreur qu'on leur donnoit cet avis, puiſqu'on les en connoiſſoit incapables, mais par amitié & pour les préſerver des malheurs dont ils étoient menacés: qu'enfin on les recevroit à telle compoſition qu'ils demanderoient. » Je ſuis aſſuré, continua du Gueſclin, qu'arrogans & préſomptueux comme ſont les Anglois, ils penſeront que cette ſommation eſt une preuve que nous les craignons, & que leur place nous fait peur: il eſt bon de leur don-

ner cette opinion, parce que quand ils nous verront aller à l'aſſaut, comme quelques-uns d'entre eux nous ont vu faire ailleurs, ils commenceront à croire que nous ſommes aſſurés de vaincre, leur audace s'en affoiblira «.

Tout le monde entra dans le ſentiment du Connétable, & on lui déféra la diſpoſition abſolue de l'entrepriſe. La ſommation fut faite dans les termes où elle avoit été projettée, & reçue des Anglois comme on l'avoit prévû. Le lendemain dès le point du jour, les trompettes éveillerent tout le monde, les ſoldats ſe rangerent ſous leurs enſeignes, & les Princes & Seigneurs ſe rendirent à leurs bannieres : le ſoleil ſe leva net & brillant comme s'il eût voulu éclairer un ſi beau ſpectacle, & en faire un jour de triomphe ; enfin tout marche vers la ville. Les aſſiégés, qui ne s'attendoient pas à être aſſaillis, furent étonnés de l'intrépidité des François, & ſe préparerent à les étonner à leur tour par une réſiſtance vigoureuſe. L'attaque commence, & il ſe fait de part & d'autre des actions de valeur incroyables ; en ſorte que les deux partis étoient également victorieux. Le lendemain il fut queſtion de recommencer l'aſſaut, & les

Capitaines François vouloient donner ce jour de relâche aux ſoldats, mais le hazard en diſpoſa autrement, ainſi que nous l'allons voir.

Environ ſur l'heure de midi, Geoffroy Payen, Gentilhomme Breton, alla lui quinzieme, comme pour braver les Anglois, ſe promener, & s'avança juſqu'à la contreſcarpe du foſſé : les aſſiégés ne manquerent pas à leur envoyer une grêle de traits, mais ils avoient des armes à l'épreuve, qui les en garantiſſoient. Ce Gentilhomme avoit à ſa ceinture une longue & péſante hache d'armes qui l'embarraſſoit, il la planta en terre ſur l'extrémité du foſſé, & la péſanteur de cette hache l'ayant détachée, elle tomba dans le foſſé. Il l'entendit tomber du lieu où il étoit, & comme il ne put atteindre au fond du foſſé pour la reprendre, il ſe fit tenir par un de ſes compagnons, voulant abſolument la ravoir : ce compagnon ſe fit tenir par un autre, celui-ci par un troiſieme, ainſi autant qu'il en fallut, & enfin il parvint à ravoir ſa hache. Les aſſiégés les regardoient & admiroient la hardieſſe de ces Gentilshommes ; mais quand il fallut remonter le foſſé qui étoit trop profond, & à fonds de cuve, ils ne le

purent ni les uns ni les autres. Ils appellerent pour qu'on leur apportât une échelle, autrement ils alloient tomber dans les mains des Anglois : on en alla chercher une au quartier des Bretons, qui vinrent tous & en apporterent chacun une. Les Anglois les regardoient comme autant de priſonniers qu'il en deſcendroit, & les laiſſoient faire. La premiere échelle venue fut deſcendue à Geoffroy Payen pour remonter lui & ſes compagnons d'aventure, mais comme elle leur parut aſſez longue pour atteindre au haut des murs, & qu'ils étoient irrités de ce que les Anglois s'étoient moqués d'eux par des éclats de rire, ils la tournerent contre la muraille, & monterent au nombre de ſix. Les autres Bretons qui avoient apporté des échelles, voyant leurs compagnons aux priſes & près des crénaux, les imitent, montent après eux à l'eſcalade, & peu à peu l'affaire s'entame : quelques-uns coururent au camp en donner avis & demander du ſecours, auſſi-tôt toute l'armée arriva. Les aſſiégés qui d'abord s'en étoient amuſés, jugerent que c'étoit tout de bon, & garnirent bien vîte leurs murailles de tout ce qui étoit néceſſaire pour les garder. Mais cette attaque devint ſi ſérieu-

ſe & ſi opiniâtre, qu'ils ne tarderent pas à voir que leur ville alloit être perdue.

Dans cette opinion, Guillaume de Perey, Gouverneur, chargea Richard Gille de propoſer au Connétable une capitulation ; celui-ci fit appeller le Connétable, & lui offrit de rendre la place aux conditions de ſortir avec armes & bagages, d'emmener leur priſonniers, & que l'on leur payât les munitions qu'ils y laiſſeroient. Du Gueſclin ne voulut pas écouter de pareilles conditions, & répondit que les Anglois ſortiroient la vie ſauve & rien de plus. Quelques Ecrivains ont dit que les Anglois accepterent la propoſition, mais la plûpart aſſurent que pendant que l'on traitoit des conditions, les François percerent le muraille de la baſſe-cour du Château, & mirent le feu à une grange pleine de foin, dont la fumée perſuada aux aſſiégés que les François étoient entrés par-là, & que la ville étoit priſe. Le Connétable courut à l'endroit, & par ſa préſence donna une nouvellle hardieſſe aux ſiens, qui gagnerent la muraille, tuerent ou prirent à rançon tous les Anglois : la ville fut pillée & éprouva toutes les rigueurs d'une place priſe d'aſ-

ſant. Ainſi un événement de hazard occaſionna la premiere attaque, & la valeur des aſſiégeans acheva la conquête d'une ville qui ſembloit imprenable.

Les Anglois pris à rançon furent traités avec douceur, mais quelques François qui ſe trouverent dans la place armés contre leur Roi, furent tous pendus ſans rémiſſion. Il y eut même des Anglois priſonniers à qui on permit ſur leur parole d'aller chercher le prix de leur rançon : & ceux-ci en s'en allant, rencontrerent le Captal de Buch qui venoit au ſecours de la place avec ſon armée, & leur en apprirent la reddition avec toutes les particularités, dont ils furent étrangement humiliés.

Le ſoir même d'une journée ſi glorieuſe, le Connétable reçut un courier, expédié ſecretement par les principaux habitans de Poitiers, avec des lettres par leſquelles ils le prioient de ſe rendre en Poitou, & qu'ils lui remettroient leur ville au nom du Roi. Il communiqua ces lettres aux Princes, qui opinerent qu'il falloit qu'il s'y tranſportât ſans aucun délai : en même-temps, ſous prétexte d'inſtruire le Roi de la priſe de Sainte-Severe, on dépêcha un courier à Sa Majeſté, & en lui donnant avis de

la propoſition des habitans de Poitiers, on lui demanda ſes ordres en toute diligence, pour qu'on les reçût en même-temps qu'on y arriveroit. Le Connétable prit avec lui trois cens hommes d'armes ſeuls (1), montés ſur autant des meilleurs chevaux de l'armée, & leur ordonna d'être prêt à partir dans une heure. Il fait courir le bruit qu'il va enlever un quartier de l'armée du Captal de Buch; il part avec les Seigneurs de Cliſſon & de Rohan, laiſſant ordre au Maréchal de Sancere de lui amener de troupes. Son but, en déguiſant l'objet de ſa marche, étoit que la troupe du Captal apprît ſon départ par ſes eſpions, qu'elle ſe tînt ſur ſes gardes & plus reſſerrée, & qu'elle ne pénétrât pas ſon deſſein, comme elle auroit pû faire ſi ces Anglois avoient ſçu qu'il prenoit la route du Poitou, c'eſt ce qui arriva: ils furent perſuadés qu'ils alloient être attaqués, & pas un n'oſa s'écarter du camp du Captal, & du Gueſclin paſſa ſans être vu ni apperçu.

Thomas de Perey en ſortant de Poitiers pour aller avec le Captal au ſecours

(1) Je dis ſeuls, parce que cette fois-là ils marcherent ſans leur ſuite ordinaire.

de Ste.-Severe, y avoit laiſſé pour commander en ſon abſence, Jean Regnault, Maire de la ville, fort affectionné au parti Anglois. Mais les principaux habitans qui ſouhaitoient retourner ſous la domination Françoiſe, profiterent de l'abſence de leur Gouverneur, qui avoit emmené avec lui tout ce qu'il y avoit d'Anglois dans la ville ; ils conſulterent enſemble les moyens de ſe rendre au Roi, & ſe déterminerent à écrire au Connétable, comme nous venons de voir. Leur ſecret ayant percé, ceux de la faction Angloiſe avoient écrit de leur part à Thomas de Perey leur Sénéchal, & l'avoient inſtruit de ce qu'ils en ſçavoient. Ce Sénéchal qui avoit cru que du Gueſclin avoit quitté ſon camp pour le venir attaquer, & que cependant il n'en avoit rien été ne douta plus de la vérité : il ſe ſépara du Captal de Buch, & marcha vers Poitiers en toute diligence. Mais le Connétable qui ne perdoit jamais un moment, & qui avoit une nuit de marche ſur le Sénéchal, arriva bien près de Poitiers au coucher du ſoleil ; & au point du jour il ſe préſenta devant les portes qui lui furent ouvertes par ceux qui l'avoient mandé ; de Perey y arriva vers midi,

& trouva les affaires terminées, & qu'il n'avoit plus rien à prétendre ſur la ville.

Quand le Connétable entra dans Poitiers, le peuple quitta le lit & ſe répandit dans les rues à demi habillé : ils ſe jettoient à genoux pour remercier Dieu de la grace qu'il leur faiſoit de les rendre à leur Souverain légitime, & de leur avoir envoyé un protecteur auſſi vaillant que du Gueſclin, pour les défendre contre la tyrannie des Anglois : ils le ſuivoient en foule, le nommoient leur libérateur, le reſtaurateur de leur repos, de leurs biens, de leurs vies, & avec cette pompe triomphale, ils l'accompagnerent à la Cathédrale, où l'Evêque officia Pontificalement au *Te Deum*, qui fut chanté avec tant de piété & de reconnoiſſance envers Dieu, que les larmes générales exprimoient leurs ſentimens. C'eſt ainſi que Poitiers revint ſous la puiſſance du Roi Charles V. ſans effuſion de ſang.

Le Château tint juſqu'au lendemain. Quelques Anglois s'y étoient retirés dans l'intention de s'y défendre, & avec eux pluſieurs bourgeois de leur parti. Le Connétable n'avoit pas aſſez de troupes pour les diviſer, moitié à la garde

de la Ville, & moitié à aſſaillir le Château, & cependant il vouloit l'avoir : il étoit à craindre qu'il ne ſervît aux ennemis à rentrer en poſſeſſion de la Ville, & que les Bourgeois qui s'y étoient retirés n'entretinſſent des correſpondances dans la place, qui auroient pû ébranler la fidélité encore peu ſolide de leurs concitoyens. Il n'y avoit d'ailleurs aucune apparence d'employer à l'aſſaut de ce Château la bourgeoiſie, qui eſt toujours une très-foible milice, & qui n'auroit pas été capable de l'emporter. Il conſidéroit encore que s'il en eût fait la propoſition, le peuple ſe ſeroit imaginé qu'on n'auroit pas fait grand état de lui & de ſa conſervation ; & que la vue des morts & des bleſſés qu'on auroit rapportés de l'aſſaut, auroit pû convertir en haine contre lui cette affection qu'on lui avoit témoignée avec tant d'ardeur à ſon arrivée. Il étoit vivement affecté de toutes ces conſidérations pour & contre ; mais la haute réputation de ſa valeur, & la grande confiance que l'on avoit en lui déciderent ſes incertitudes, ce peuple dont il n'eſpéroit rien, devint brave tout-à-coup, juſqu'à ne plus douter de vaincre, pourvû qu'il combatît ſous les ordres d'un chef toujours victo-

rieux : tous s'écrient qu'il faut attaquer le Château, & ſans lui donner le temps de parler, ils courent aux faſcines, aux échelles & aux armes ; en un moment les foſſés ſont comblés, les échelles dreſſées, & les Bourgeois montent en déterminés juſqu'au haut des murailles. Le Connétable & les Seigneurs qui ſe trouvoient avec lui, voyant cette ardeur, ſe mettent à la tête de cette bourgeoiſie, & la font accompagner par cent hommes de ceux qu'ils avoient amenés de Ste.-Severe, pour donner l'exemple. Bientôt le Château eſt forcé : l'habitant fond avec fureur ſur les Anglois, & ſe venge ſans quartier des maux qu'il en avoit ſoufferts : tout ce qu'on put faire dans l'impétuoſité populaire, fut de ſauver du carnage quelques Bourgeois qu'on put reconnoître dans le tumulte général.

Les Seigneurs Anglois ayant eu nouvelles de cette expédition, ainſi que les Poitevins de leur parti, en ſentirent la conſéquence pour la réduction de toute la province, & ſe mirent bien-tôt en campagne avec toutes leurs forces pour venir chaſſer de Poitiers le Connétable ; mais quand ils ſçurent qu'outre les troupes qu'il avoit, & qui lui ſuffiſoient pour conſerver la place, le Maréchal de San-

nes d'entre les Bretons ; du Gueſclin l'eſtimoit & auroit été très-fâché qu'il eût eſſuyé quelque diſgrace : Carlonnet le remercia de ſon avis, & l'aſſura qu'il en profiteroit : enſuite ayant été bien informé que les Anglois qu'il avoit à craindre s'étoient éloignés, & qu'il n'avoit plus à ſe garantir de leurs entrepriſes, il ſe diſpoſa à aller lui-même les attaquer, & voulut commencer par Châtelleraut. Cette ville ſituée ſur la Vienne, dans un très-bon pays, étoit pourvue de toutes ſortes de munitions, & outre une forte garniſon, elle avoit un bon nombre d'habitans aguerris & affectionnés aux Anglois : elle avoit des armes ſuffiſamment pour ſa défenſe, des murailles aſſez bonnes, & la contreſcarpe étoit garnie d'une paliſſade de gros pieux qui régnoient tout au tour. Tout le peuple de la ville & la garniſon même, ſçachant qu'il n'y avoit point d'armée en campagne, vivoient dans une parfaite ſécurité, & ne penſoient qu'à ſe divertir. Carlonnet bien informé de toutes ces circonſtances, partit de la Rochepoſay, battit la campagne, fit quelque butin, & la nuit étant venue, il s'approcha de la ville à la faveur des ténebres,

du ſilence & d'un petit bois qui y touchoit.

Ayant eu connoiſſance de la paliſſade de pieux dont nous venons de parler, il avoit fait proviſion de ſcies ſourdes & bien affilées avec leſquelles il fit couper ces pieux à rez de terre, enſorte qu'ils avoient encore aſſez de bois pour ſe ſoutenir debout, & il fit couvrir de terre l'ouvrage des ſcies, pour qu'il n'y parût pas, mais qu'ils puſſent tomber pour peu qu'on les pouſſât avec la main. Ce travail lui coûta deux nuits; & le troiſieme jour au matin il s'approcha de la Ville avec quatre cens hommes, & planta ſes échelles contre les murailles. Une ſentinelle entendant du bruit, cria qui va là : on lui répondit du foſſé, avec un ton de confiance, tais-toi, coquin, c'eſt nous. Ce ton le trompa, il crut que c'étoit des gens de la Ville qui ne vouloient pas être vus, ainſi il n'en remua pas davantage; mais une autre ſentinelle qui étoit au haut du beffroi à faire le guet, ſonna la cloche & ſe mit à crier de toutes ſes forces *allarme*, *allarme*. Carlonnet qui étoit à portée de lui, lui cria à ſon tour, *paix là*, nous y ſommes & nous avons l'œil par-tout, nous ne

dormons pas, *paix là ;* ils ſont à nous : ce ſtratagême le fit taire & reſter tranquille. Cependant les gens de Carlonnet gagnoient le haut des murailles : quelques ſoldats que la cloche avoit éveillés paroiſſent & ſont tués ; les François entrés heureuſement, ſe répandent d'abord par la ville, aſſomment tout ce qui ſe préſente : les habitans qui étoient encore dans leurs lits, prennent une ſi grande épouvante, qu'ils croyoient qu'il étoit entré dans leur ville une armée entiere, en ſorte que rien ne réſiſta, tout demanda quartier, & à peine quelques-uns plus diligens eurent-ils le temps de ſe ſauver dans deux tours dont on avoit fortifié le pont.

Il ſe trouva dans la Ville des richeſſes ſi prodigieuſes, que Carlonnet fut obligé d'envoyer chercher des hommes pour les emporter, le ſoldat ne pouvant enlever que ſa charge : il lui vint deux mille hommes qui emporterent le ſurplus. Il ne lui reſtoit plus que de ſe rendre Maître des tours où les Anglois s'étoient réfugiés : il les fait ſommer d'en ſortir ; mais ils rejettent toutes ſes propoſitions avec une ſorte de mépris. Carlonnet les bloque, & pour n'être pas ſurpris lui-même, il fait bâtir entre la ville & le

pont deux redoutes, & les garnit de bons hommes. Après quoi on chercha les moyens d'avoir ces deux tours, de gré ou de force, & on n'en trouva pas de meilleur que de faire porter en bateaux des ſoldats au pied des tours, leſquels à coup de pics ſaperoient l'un des piliers de l'arche principale : l'expédient réuſſit, & bien-tôt l'une des deux tours tomba dans la riviere. L'hiſtoire ne dit rien de la ſeconde, mais il y a apparence que ceux qui s'y étoient retirés n'attendirent pas qu'elle eût le ſort de la premiere.

Pendant cette expédition de Carlonnet, l'amée Françoiſe ſe rendit en Xaintonge. Les Princes & Seigneurs qui s'étoient trouvés au ſiege de Ste-Severe, ſuivirent, comptant que leur préſence en cette province avanceroit les affaires du Roi, parce que tous les peuples y ayant le cœur François, ne demandoient qu'à retourner ſous leurs Princes naturels ; & il y avoit toute apparence qu'ils ſe déclareroient dès qu'ils en auroient l'occaſion. On ſçavoit d'ailleurs que la flotte d'Eſpagne, qu'on attendoit depuis ſi long-temps, étoit arrivée devant la Rochelle, avec le Prince Yvain de Galles, & on jugeoit

geoit qu'il ne faudroit pas moins pour prendre cette place, que toutes les forces du Roi. Ainſi l'affaire de Poitiers étant ſolidement affermie, le Connétable y laiſſa une garniſon ſuffiſante pour maintenir le peuple dans la fidélité, & empêcher que les Anglois ne tentaſſent d'y rentrer, puis il partit pour la Rochelle.

Pendant ſon ſéjour à Poitiers, il avoit envoyé devant le Seigneur de Pons (1), avec ſa compagnie de cent lances, & donné ordre de ſe joindre à Thibault Dupont, (le même qui venoit de perdre ſes pas pour ſauver Nyort), & de mener enſemble leurs compagnies vers la Rochelle, faiſant en tout trois cens lances. Ils commencerent par aſſiéger Soubiſe, place forte & ſituée ſur la Charente. La Dame du lieu qui avoit trop peu de monde pour ſe défendre, ſe voyant preſſée, écrivit au Captal de Buch, qui étoit ſon proche parent, pour le prier de lui donner du ſecours. Celui-ci qui étoit alors à Saint-Jean d'Angely, ne perd point de temps, choiſit deux

(1) Pons-Laurieres, grande Maiſon en Xaintonge encore ſubſiſtante, ſous le nom des Comtes de Pons.

cens hommes, s'avance vers Soubiſe avec le plus grand ſecret, ſurprend le camp des François, y met tout en déſordre, & réduit les deux chefs à ſe rendre ſes priſonniers.

Le Captal ne jouit pas long-temps de ſa victoire. Malgré le ſecret de ſa marche, la nouvelle en fut portée à Yvain de Galles, qui étoit alors à la rade avec ſes vaiſſeaux. Ce Prince, ennemi juré des Anglois, ſaiſit l'occaſion de leur faire un mauvais ſervice, pour cela il tira de ſa flotte quatre cens lances, & vint ſe mettre en bataille à couvert d'un petit bois : les François ni les Anglois n'en avoient aucune connoiſſance ; enſorte que le Captal de Buch ſe croyant victorieux & tranquille, le Prince Yvain fond ſur lui avec impétuoſité, dégage les priſonniers François, taille en pieces les gens du Captal, & le fait priſonnier lui-même, avec Thomas de Perey & les autres Chefs ; enſuite il va droit à Soubiſe & oblige la Dame de faire ſerment du fidélité au Roi. Après cet exploit, il rentre dans ſes chaloupes & conduit ſes priſonniers dans ſes vaiſſeaux. Les deux Seigneurs François, de Pons & du Pont, devenus libres, prirent la route de Saint Jean

d'Angely, pour y attendre le Connétable, qui devoit s'y rendre dans peu, & y mettre le ſiege, comme on va le voir.

Du Gueſclin cependant s'avançoit vers la Rochelle avec toute ſon armée. Elle étoit compoſée de trois mille lances, avec ſept à huit mille hommes de trait, & on y voyoit tous les Princes & Seigneurs, les Ducs de Berry, de Bourgogne & de Bourbon, les Comtes de la Marche & du Perche, avec toute la Nobleſſe qui s'étoit trouvée au ſiege de Sainte-Severe. Il y avoit entre les Rochellois & la flotte Caſtillanne une eſpece de ſuſpenſion d'armes, dont tout l'effet conſiſtoit ſeulement à ſe tenir tranquilles de part & d'autre ſans s'attaquer réciproquement, enſorte que les habitans alloient librement en leurs maiſons de campagne ſur la côte, ſans craindre d'être inquiétés.

Les Anglois n'étoient pas en état de tenir la campagne; du Gueſclin les avoit tellement réduits & reſſerrés, qu'ils n'avoient pas de quoi oppoſer à de ſi grandes forces, enſorte qu'ils ſe tenoient à couvert dans leurs places en attendant l'événement des grandes entrepriſes du Connétable. Cet incomparable homme trouva ſur ſa route la ville de Saint-

Maixant, qui fut le premier objet de ſes armes. La place étoit bonne & avoit un très-bon Château qu'il étoit difficile de forcer. La garniſon Angloiſe qui l'occupoit, jugea qu'il étoit de ſon honneur de conſerver la Ville & le Château, & que par une vigoureuſe réſiſtance elle pourroit arrêter long-temps une ſi puiſſante armée, retarder ſes exploits, & peut-être donner le loiſir aux leurs de faire quelques efforts capables de changer l'état des affaires Le connétable penſoit tout autrement : il vouloit avoir la place de vive force, pour affoiblir & effrayer d'autant plus les Anglois, & avancer ſes conquêtes avec plus de diligence. Il fait donc attaquer Saint-Maixant, & malgré la réſiſtance de la garniſon, dès le premier aſſaut il emporte la Ville & le Château, & abandonne l'un & l'autre au pillage à ſes ſoldats.

Saint-Maixant étant ainſi réduit, le Connétable pourvut à tout ce qui étoit néceſſaire pour la conſervation de la place, & continuant ſa route, prit, chemin faiſant, quelques petites places, comme Meſle, Aunay, &c. Ce fut-là qu'il apprit la réduction de Soubiſe, & la priſon du Captal de Buch, de Tho-

mas de Perrey & des autres. Cette nouvelle, jointe à la conquête de Saint-Maixant, fut un nouveau préſage de ſuccès à venir, & augmenta l'ardeur des troupes. Auſſi-tôt on tint conſeil pour délibérer ſur ce qui étoit à faire, & par où l'on commenceroit. Ce Conſeil ſe tint tout à cheval à la tête de l'armée, & il fut conclu de marcher droit à Saint-Jean d'Angeli, attendu l'alarme que devoit y avoir répandue la priſon du Captal, & que dans l'étonnement où on y étoit, dès que l'armée Françoiſe viendroit à paroître, les Bourgeois n'auroient jamais l'aſſurance d'attendre l'aſſaut : on ajouta que pour achever d'une part de jetter la terreur dans la Rochelle, & de l'autre affermir les bonnes diſpoſitions des Bourgeois affectionnés au ſervice du Roi, il étoit très à propos de s'emparer de toutes les places qui l'environnoient, après quoi il ſeroit indubitable que les Rochelois feroient d'eux-mêmes, ce qu'on ſeroit en état de leur faire faire de force, quand on ſeroit en poſſeſſion de tout le voiſinage.

La réſolution étant donc priſe, on marche à Saint-Jean d'Angeli, où les choſes réuſſirent comme on l'avoit prévu ; les habitans ſe voyant ſans Gou-

verneur, & ſçachant par la renommée que le Connétable n'avoit d'autre deſſein que de les faire rentrer ſous la domination Françoiſe dont on les avoit arrachés, leur rendre le repos & les maintenir dans leurs libertés, ouvrirent leurs portes, reçurent le Connétable ſans lui propoſer aucunes conditions, & célébrerent cet heureux jour par toutes les démonſtrations d'allégreſſe publique dont ils furent capables. On auroit cru que ces peuples auroient chanté quelque victoire perſonnelle, en célébrant leur conquête & les triomphes du Connétable. Et c'eſt ce qui arrivoit par-tout où ce ſage & heureux Général réuniſſoit à l'autorité du Roi des ſujets qui en avoient été ſouſtraits, & qu'il les arrachoit à la domination Angloiſe: c'étoit pour ces ſujets des motifs de réjouiſſance qui contribuoient à humilier les ennemis dont ils ſecouoient le joug.

Le Connétable, comme dépoſitaire d'une autorité que le Roi lui avoit confiée ſans la limiter, reçut les habitans de Saint-Jean d'Angeli avec ſa douceur ordinaire & naturelle, & avec une tendreſſe vraiment paternelle, il confirma leurs privileges, & n'oublia rien de ce

qui pouvoit leur faire goûter l'avantage du changement. On ne peut aſſez le louer de cette conduite modérée, qui en faiſant davantage éclater ſa valeur, lui ſoumettoit plus de Villes, que la force de ſon bras invincible. Angoulême & Taillebourg ſuivirent l'exemple de Saint-Jean d'Angeli, & furent traitées auſſi humainement ; mais le Gouverneur de Xaintes, Guillaume de Férancone, ne fut pas ſi docile, il eſſaya de ſe mettre ſur la défenſive, ce qui penſa occaſionner du déſordre. Les habitans, ainſi que leur Evêque & tous les Eccléſiaſtiques de la Ville, ſouhaitoient ſe rendre à la domination du Roi, & de reſter inſéparables de la Monarchie Françoiſe ; le Gouverneur & la garniſon prétendoient au contraire conſerver la Ville aux Anglois ; enſorte que la querelle s'échauffa tellement qu'on fut au point d'en venir aux voies de fait, & aux lances baiſſées. L'Evêque s'entremit dans la conteſtation, comme il étoit de ſon caractere & de ſa dignité, il contint les deux partis & leur épargna de verſer le ſang l'un de l'autre. Alors les habitans qui ſe ſentoient les plus forts, comme les plus nombreux, environnerent le Gouver-

neur, & le plus apparent d'entr'eux portant la parole, lui dit : » Nous avons tout lieu de nous louer de votre adminiſtration & de la ſageſſe de votre conduite depuis que vous êtes dans le Gouvernement ; vous n'avez jamais manqué de conſidération pour les habitans de notre Ville : c'eſt en reconnoiſſance & par ces raiſons, que nous voulons bien ne vous pas tuer, vous & tous les Anglois qui ſont ici ſous vos ordres, que nous regardons comme nos ennemis ; dès-là qu'ils le ſont des François, dont nous ſommes & ſerons toute notre vie les concitoyens. Ainſi, il n'y a point à délibérer pour vous, il faut préſentement ſortir de la Ville, vous & tous vos gens ; emportez les uns & les autres ce qui vous appartient, & nous vous ferons conduire en ſûreté juſqu'à Bordeaux «.

Le Gouverneur qui n'étoit ni préparé, ni accoutumé à de pareilles harangues, reſta immobile à celle-là. Mais voyant que toute explication étoit déſormais ſuperflue, que tout le peuple, grands & petits, étoit alarmé de la venue du Connétable, & qu'il deſiroit depuis long-temps l'occaſion qui ſe préſentoit de ſecouer le joug des An-

glois, il fut obligé de céder à la néceſſité. Il ſe contenta de prier les habitans de lui rendre au moins ce témoignage qu'il n'avoit abandonné la Ville que par force : mais, ajouta-t-il, Meſſieurs, je ſerai bien fâché s'il faut que je rende compte de ce qui vient d'arriver, j'en ſuis plus alarmé pour vous que pour moi, & je ſouhaite que vous n'ayez pas lieu de vous en repentir. Les habitans ne répondirent rien à ce diſcours, qui ſignifioit que peut-être ils auroient quelque jour regret d'avoir violé leur ſerment au Roi d'Angleterre, & ne firent pas ſemblant d'entendre toute l'étendue de ce reproche. Ils envoyerent vers le Connétable pour lui faire leurs ſoumiſſions, l'inſtruire de ce qu'ils avoient fait, & lui demander pour leur Gouverneur & ſon monde le ſauf-conduit qu'ils lui avoient promis. Du Gueſclin ratifia tout ſans exception, loua leur zele, & fit conduire en ſûreté juſqu'à Bordeaux le Gouverneur & ſes gens qui ſortirent de la Ville avec armes & bagage.

Il eſt aiſé de comprendre que tant de grandes Villes & de bonne défenſe ne ſe ſoumettoient pas, ſans que toutes les petites ne ſubiſſent d'elles-mêmes

la loi ; auſſi les Anglois n'avoient-ils preſque plus rien dans les Provinces de Poitou, Xaintonge & Limoſin.

Après tant de ſuccès auſſi heureux qu'honorables, rien n'empêchoit plus d'aller directement à la Rochelle. On marche avec toute l'armée, & on s'empare de Bourgneuf & de la Tour de Herſart qui n'étoient qu'à deux lieues de la place. Les Princes & le Connétable ſe logerent à Bourgneuf, & on diſtribua aux troupes leurs quartiers dans tous les Villages des environs. On manda au Prince Yvain de Galles & à D. Rodrigo le Roux, qui commandoit la flotte Caſtillane, qu'il étoit temps de preſſer la place. La flotte s'approche peu à peu, & aſſez près pour que les ſoldats Caſtillans vinſſent dans de petites barques juſqu'au pied des murailles par mer, pendant que les François alloient de l'autre côté juſqu'aux portes de la Ville.

Les habitans jugerent bientôt qu'il falloit de deux choſes l'une, ou ſe déclarer pour la France, ou s'attendre à un ſiege bien dangereux, & dont les ſuites les effrayoient d'avance. D'un autre côté ils conſidéroient qu'en abandonnant le parti Anglois, & en évitant d'éprouver tout ce que la guerre a de

plus cruel, ils ſe retournoient du côté de leur véritable patrie, dont ils n'avoient été ſéparés que par la force, & par un traité auquel ils avoient apporté toute la réſiſtance dont ils avoient été capables, ne s'étant regardés ſous la domination Angloiſe, que comme des gens réduits en ſervitude, & traités auſſi durement que des eſclaves. Par ces conſidérations, ils travaillerent à ſe procurer cet heureux changement, à ſe réunir aux ſujets de la plus belle Couronne du monde, à laquelle ils appartenoient naturellement, à recouvrer leur liberté, & à prévenir les malheurs du ſiege qui les menaçoit. Cependant une ſi grande opération ne ſe pouvoit faire ſans beaucoup de précautions & de prudence.

La Ville étoit dominée par un Château où les Anglois avoient une forte garniſon. C'étoit comme le chef-lieu de leur tyrannie, ils en avoient fait une priſon où ils renfermoient les habitans dont la fidélité leur étoit ſuſpecte, ou qui leur réſiſtoient. Cette priſon étoit devenue ſi redoutable par les duretés qu'on y éprouvoit, que quand les Anglois avoient à faire quelques demandes aux habitans, ils leur montroient ce Château pour les faire trem-

bler & obéir. Jean d'Evreux, Gouverneur de la Ville, étoit abſent, & en partant pour aller au ſecours de Sainte-Severe & de Poitiers, il avoit établi pour ſon Lieutenant un Gentilhomme, nommé Philippe Mancel, Anglois, bon homme de guerre, fort affectionné aux intérêts de ſa Nation, & aux ordres de ſon Commandant.

Le Maire de la Ville pour cette année-là, ſe nommoit Jean Cadorier, le meilleur François de toute la Ville, homme très-accrédité parmi ſes concitoyens, & celui de tous qui ſupportoit le plus impatiemment la vue du Château. Il conçut le deſſein de s'en rendre maître, mais les difficultés d'y parvenir étoient capables de le rebuter. Il imagina de donner un grand dîner chez lui, d'y inviter Mancel avec tous les principaux de la Ville, leur donnant à entendre qu'il avoit à leur communiquer quelque choſe de grande importance pour le ſervice du Roi d'Angleterre. Mancel s'y rend ſans aucune défiance, il trouve dix ou douze des plus conſidérables habitans déja arrivés, qui le comblent d'amitié & de témoignages d'eſtime & de reſpect : cet Officier donna dans le piege, il attribua tant

de marques d'affection à la crainte que les Bourgeois avoient de ſe trouver entre deux grandes armées de terre & de mer, crut que c'étoit par la confiance qu'on avoit en ſa valeur que l'on le traitoit avec tant de déférence. Le repas fut magnifique, & ſe paſſa avec toute la gaieté poſſible : peu à peu la tête de Mancel s'échauffa par le bon vin & par la quantité, il crut que toute la compagnie étoit d'auſſi bonne-foi que lui ; & comme le vin fait parler franchement & arrache la vérité aux hommes les plus réſervés, Mancel parla ſans rien diſſimuler, & en dit beaucoup plus qu'il ne devoit. Après le dîner, le Maire fit paſſer la compagnie dans ſon cabinet, tira de ſon bureau des lettres ſcellées du grand ſceau du Roi d'Angleterre, les ouvrit d'un air de myſtere & de reſpect, & les donna à lire au Greffier de la Ville qui avoit le mot & le ſecret auſſi-bien que tous les autres. Il dit qu'il avoit reçu ces lettres la veille au ſoir, & qu'elles lui avoient paru d'une ſi grande importance, qu'il avoit jugé à propos de ne les pas ouvrir publiquement dans l'Hôtel-de Ville, de crainte que dans le grand nombre il ne ſe trouvât quelques partiſans de la

France qui en euſſent abuſé ; qu'enfin il avoit cru qu'il étoit de ſa prudence d'aſſembler chez lui les perſonnes les plus affectionnées au ſervice du Prince, & les plus ſages, pour concerter ce qu'il y auroit à faire ſur le contenu de ces miſſives. Toute la compagnie applaudit à la conduite du Maire, & Mancel pour paroître plus zélé, & mieux intentionné que les autres, les ſurpaſſa tous par les éloges qu'il lui donna, juſqu'à lui promettre d'en rendre compte au Roi quelque jour, & de le lui faire connoître comme un de ſes plus fideles ſerviteurs. Enfin le Maire, jouant parfaitement ſon perſonnage, pria la compagnie d'entendre la lecture de ces lettres, pour en délibérer enſuite ſans déplacer.

Le ſecret de toute cette ſcene étoit que Mancel ne ſçavoit pas lire : les lettres en queſtion étoient réellement du Roi d'Angleterre, & le ſceau étoit bien véritable : mais c'étoient de vieilles pieces, où il s'agiſſoit d'affaires terminées depuis long-temps. Le Greffier, qui, comme nous l'avons dit, étoit d'intelligence, lut ce qui n'étoit pas écrit, & ce qu'il avoit appris par cœur ; entr'autres choſes que la Roi commandoit

que l'on fît une revue de tous les hommes en état de porter les armes, tant de la Ville que du Château, que l'on en envoyât les rolles à Londres, & que l'on leur fît faire l'exercice tous les jours pour les tenir prêts à tout événement. Le Maire Cadorier prit la parole, & dit à Mancel qu'il jugeoit qu'il ſeroit à propos de faire cette revue dans un même jour, c'eſt-à-dire, des gens de la Ville & de la garniſon, parce que le cas étoit preſſant, mais ſur-tout parce qu'il lui appartenoit plus qu'à perſonne de préſider aux exercices, & que ſes ſoldats ſerviroient à diriger les marches & contre-marches, & à inſtruire le peuple, moins entendu qu'eux dans le métier, & que pour cela il faudroit les entre-mêler avec les habitans, pour régler les évolutions, les faire faire plus exactement, & donner le mouvement à ceux qui n'en avoient pas l'expérience.

Cette propoſition fut agréée de tout le monde, & ſur-tout de Mancel qui étoit ravi d'avoir une ſi belle occaſion de montrer ſon ſçavoir faire, & de ſe rendre recommandable à la Cour; ainſi on prit jour pour faire cette revue dès le lendemain matin. L'heure venue,

Mancel ſort du Château avec quatre-vingts hommes de ſa garniſon, & entre dans la place ſituée devant la porte même du Château, & où la bourgeoiſie étoit déja rangée pour l'attendre. Derriere le foſſé étoient quelques mazures, à l'abri deſquelles le Maire avoit caché deux cens bourgeois, les plus réſolus & les plus intelligens, & il leur avoit donné l'ordre, qu'auſſi-tôt que Mancel ſeroit dans la place, ils ſortiſſent de leur cache, & vinſſent ſe poſter entre lui & le Château; qu'enſuite ils s'emparaſſent du pont, pour empêcher abſolument les Anglois d'y rentrer. Le tout s'exécuta le plus heureuſement du monde; Mancel ſe place préciſément où on le vouloit avec ſes gens, les deux cens hommes paroiſſent, s'approchent du pont, & le Maire à la tête d'environ deux mille cinq cens bourgeois, fait tourner les armes contre les Anglois, qui ſe trouvant inveſtis, demandent la vie humblement & ſe laiſſent déſarmer.

Il étoit reſté dans le Château environ vingt ſoldats & les valets, qui voyant des fenêtres ce qui ſe paſſoit, coururent au pont, & le leverent avant que les deux cens hommes de Cadorier euſſent pû le gagner, Celui-ci voyant que cette

partie de ſon projet avoit manqué, fait amener devant lui Mancel & ſes ſoldats, les fait garotter comme des gens qu'on auroit menés au gibet, & les conduit au bord du pont : de-là il appelle ceux qui étoient reſtés dans le Château, leur commande d'en ſortir, & en cas de refus, leur déclare qu'il va faire trancher la tête à leur Capitaine & à tous ſes compagnons, & que quant à eux il ne leur ſera fait aucun quartier. Il n'en fallut pas davantage pour les réſoudre, ils rendirent la place ; Cadorier la garnit de gens de ſon choix, & fit ſortir de la Ville tous les Anglois juſqu'au dernier.

Quand cette grande opération fut terminée, & que tout fut tranquille dans la Rochelle, la bourgeoiſie envoya en porter l'avis au Connétable, qui par le même meſſager manda qu'on lui députât le lendemain quelques-uns d'entre les principaux avec leſquels il confére-roit ſur l'état préſent des choſes, & par la même voie leur envoya un ſauf-conduit.

Le lendemain ſur les dix heures, douze des principaux de la Ville arriverent à Bourgneuf, chargés d'un plein

pouvoir de la bourgeoiſie pour traiter avec les Commiſſaires du Roi. On les conduiſit chez le Duc de Berry, où les autres Princes, le Connétable & les Seigneurs ſe rendirent. Il leur fut fait un feſtin magnifique, à l'iſſue duquel on s'aſſembla en Conſeil, & les Députés y furent introduits pour faire leurs propoſitions. Le Chef de la députation porta la parole en ces termes : „ Nos Ancêtres avoient reçu de leurs peres, & nous avoient tranſmis les ſentimens les plus purs & les plus tendres, dont des citoyens puiſſent être ſuſceptibles pour leur patrie : nous tenions d'eux comme un bien héréditaire leur inviolable fidélité, leur affection & leur obéiſſance aux commandemens de nos Rois. Les malheurs qui ont affligé ce Royaume pendant trop long-temps, nous ont donné occaſion de faire voir que nous n'avions pas dégéneré des vertus de nos peres, & nos actions ont démontré que leur ſang a toujours coulé dans nos veines : notre bonne fortune vient de nous procurer le moyen de donner à notre poſtérité un exemple plus grand que tous ceux que nous avions reçus. On ſe ſouvient encore que quand la néceſſité

des affaires de l'Etat nous en a rendus, pour ainſi dire, les victimes, en nous ſéparant de la France, pour nous ſoumettre à l'Angleterre, nous avons eu le glorieux avantage d'y réſiſter de tout notre pouvoir; nous nous ſommes plaints amérement de nous voir retrancher d'un corps dont nous étions membres, & de ce qu'en nous faiſant devenir Anglois, on nous forçoit ou à être ennemis de notre patrie, ou à être des ſujets peu ſoumis : car il falloit néceſſairement en changeant de domination, changer auſſi de cœur, haïr ce que nous avions aimé, ou nous diſpoſer à mal obéir aux nouveaux maîtres qu'on nous forçoit de recevoir. On ſe ſouvient, dis-je, qu'à nos plaintes nous joignîmes les murmures & les proteſtations: tout fut inutile, on nous ſacrifia : & quoiqu'il ſemble qu'un traitement ſi dur auroit du éteindre en nous l'affection de la patrie, quoique notre patrie elle-même ſemblât nous le preſcrire, nous avons toujours conſervé pour la France les mêmes cœurs & un amour filial, qui ne nous ont jamais permis de partage avec la nation Angloiſe. Nous nous ſommes toujours conſidérés depuis cette cruelle ſé-

paration comme des hommes exilés dans leur propre ville & dans leurs maiſons, comme des Citoyens hors de la France dans l'enceinte même de la France. Enfin le Ciel a ſecondé nos vœux : nous touschons à l'heureux moment de notre réunion, nous avons accéléré ce moment de toute notre puiſſance, après l'avoir attendu ſi long-temps. Mais ce n'eſt pas aſſez pour nous d'avoir fait plus que nos ancêtres, nous voulons encore laiſſer à notre poſtérité un exemple qu'elle ne puiſſe jamais ſurpaſſer : c'eſt de ſupplier le Roi avec les plus humbles inſtances, qu'il lui plaiſe nous recevoir en ſon obéiſſance, & nous accorder la condition que ſous quelque prétexte & pour quelque cauſe que ce ſoit, jamais la Rochelle ne puiſſe être démembrée de la Couronne de France ».

Toute la compagnie applaudit à ce diſcours, & aux larmes dont l'orateur l'accompagna. Le Duc de Berry lui répondit, qu'il ne pouvoit aſſez lui témoigner la ſatisfaction qu'il reſſentoit, lui & tous les autres Princes & Seigneurs, d'une affaire conduite avec tant de ſageſſe, de prudence & de témoignages de zele pour le Roi ; que les ſentimens

qu'il leur exprimoit, étoient ceux de toute l'aſſemblée, & que toute le nation Françoiſe ne pouvoit ſe diſpenſer d'admirer leur courage & d'en faire voir une joie publique. Qu'il ne doutoit pas que Monſieur le Connétable, qui repréſentoit la perſonne du Roi, ne leur accordât tous les articles de leurs demandes. Oui, ſans doute, interrompit du Gueſclin, non-ſeulement je leur accorde tout, mais je confeſſe hautement qu'il n'a jamais été fait, & que peut-être jamais on ne fera rien de plus agréable au Roi; & pour qu'ils connoiſſent encore mieux la bonté & les vertus du Roi à qui ils ſe rendent, & les engager à ſe maintenir encore plus conſtamment dans leur affection pour ſon ſervice, je leur accorderai tout ce qu'ils voudront ajouter à leur premiere demande. Il étoit inſtruit que les Rochelois ſouhaitoient la démolition de ce fatal Château, qui leur avoit ſi long-temps déplû, & que le Roi établît dans leur ville une fabrication de monnoyes; & que les inſtructions des députés les chargeoient d'en faire inſtance au Conſeil: ainſi il voulut les prévenir & leur accorder comme de ſon mouvement

ce qu'il n'auroit pû leur refuſer après la parole qu'il venoit de leur porter. De grandes raiſons le déterminoient encore. Il ſçavoit qu'il ne pouvoit faire un plus grand dépit aux Anglois qu'en abattant le Château, & qu'il leur ôteroit en même-temps la tentation de recouvrer une place où ils n'auroient plus d'azile : il conſidéroit que ce Château n'étoit plus utile à la garde de la ville, qu'il occuperoit une garniſon très-diſpendieuſe, & qu'il y avoit toute apparence que les mêmes Bourgeois qui venoient de donner aux Anglois une preuve auſſi évidente de leur averſion, ſe défendroient bien contre eux, ſur-tout ayant à craindre leur reſſentiment d'une défection auſſi injurieuſe : qu'en leur accordant un Hôtel des Monnoyes dans leur ville, il les engageroit de plus en plus à demeurer fideles au Roi par l'honneur de cette conceſſion, & l'utilité qu'ils en tireroient.

Quand le député eut entendu le Connétable parler ſi bien en faveur de la ville, il demanda ouvertement la démolition du Château, & l'établiſſement d'un Hôtel des Monnoyes. Il commençoit à diſcourir ſur l'avantage de ces

deux articles, lorſque le Connétable l'interrompit ; » Monſieur le Député, lui dit-il, il vous ſuffit de ſouhaiter pour obtenir ; le Roi ſçait que le Château lui eſt, & à vos Citoyens, très-inutile, dans une place auſſi affectionnée que la vôtre, & qu'il ne peut donner des marques trop ſenſibles de ſa bienveillance à des ſujets auſſi zélés que vous & les vôtres. Nous n'avons plus qu'à dreſſer le traité ». Sur cela le Conſeil ſe leva, & on alla travailler à dreſſer les expéditions.

Pendant que l'on y travailloit, les Princes & Seigneurs tout debout s'entretenoient familiérement de choſes indifférentes, lorſqu'un des Députés dit au Connétable que ce ſeroit un ſurcroît d'honneur & de joie pour toute la ville de prêter entre ſes mains un nouveau ſerment de fidélité au Roi : que pendant le peu de ſéjour qu'il y avoit fait, il avoit tellement gagné les cœurs, que tout le monde ſeroit charmé de lui en donner ce témoignage : & moi, répondit le Connétable, je vous jure que je n'ai jamais eu de ſi grande ſatisfaction que celle que je reſſens de votre conduite & de votre affection, &

de vous voir mériter, comme vous faites, les bonnes graces du Roi.

Enfin le traité fut expédié & ſigné le jour même. Le ſoir les Députés rentrerent dans leur ville avec cette favorable patente, & furent reçus avec une acclamation générale, & des cris de joie difficiles à exprimer. Dès le lendemain les habitans mirent la main à l'œuvre pour démolir le Château, & le jour ſuivant du Gueſclin fit ſon entrée dans la Rochelle.

Le ſoleil fut à peine levé pour éclairer une ſi belle fête, que le Connétable envoya des troupes pour prendre poſſeſſion des poſtes & des places au nom du Roi. Toute la Bourgeoiſie en armes l'attendit dans la prairie hors la ville; là il reçut les complimens de tous les Corps, enſuite il entra accompagné des Seigneurs, des volontaires & des principaux Officiers de l'armée, & fut conduit avec ce beau cortege à l'Egliſe (1), où le *Te Deum* fut chanté & les actions de graces ordinaires rendues

(1) Ce n'étoit alors qu'une Paroiſſe, qui eſt devenue Cathédrale par la tranſlation de l'Evêché de Maillezais à la Rochelle en 1646.

à

à Dieu avec une joie publique inexprimable. Le Bourgeois n'oublia rien pour rendre cette journée triomphante, les feux de joie, les feſtins en pleines rues, firent de la nuit ſuivante un nouveau jour, & rien ne manqua à l'allégreſſe de ce peuple délivré de la dure captivité où il avoit gémi. Le Roi envoya ſes ordres pour qu'il fût rendu au Connétable, pendant ſon ſéjour à la Rochelle, les mêmes honneurs qu'on auroit rendus à Sa Majeſté même. C'eſt ce que le Roi avoit déja pratiqué en plus d'une occaſion, voulant que par-tout on reconnût ſa propre perſonne dans ſon Connétable, que tout le monde ſçût juſqu'à quel point il l'aimoit & l'eſtimoit, qu'il regardoit l'obéiſſance & les reſpects qu'il vouloit qu'on lui rendît, comme rendus à lui-même ; il ne cachoit pas même ſa reconnoiſſance pour un ſujet qui ſçavoit ſi bien par la force de ſes armes, étendre & maintenir l'empire & l'autorité de ſon maître. Les Princes du Sang, & même les Ducs de Berry & de Bourgogne, ne lui envioient pas cette grande élévation, & portoient juſqu'au reſpect l'honnêteté qu'ils avoient pour lui, afin d'en donner l'exemple, & que perſonne ne s'en diſpenſât.

Dès que le traité fut ſigné, on l'envoya au Roi, avec toutes les circonſtances de la reddition de la place ; après quoi douze habitans furent députés à la Cour pour le faire agréer à Sa Majeſté, & lui prêter au nom de tous leurs concitoyens un nouveau ſerment de fidélité & d'obéiſſance.

La joie que le Roi reſſentit à la réception de cette agréable nouvelle eſt inconcevable ; il ne ſe laſſoit pas de s'en faire répéter toutes les particularités : il en écrivit de ſa main au Connétable pour lui exprimer ſa ſatisfaction, le féliciter de cet événement, lui témoigner combien il étoit content des Rochelois pour l'avoir traité avec le même reſpect qu'ils auroient pû avoir pour ſa propre perſonne ; il ajouta qu'il prétendoit que dans tout le Royaume on lui rendît les mêmes hommages, comme au reſtaurateur de la France, qui par ſa ſageſſe, ſa valeur & ſa bonne conduite rendoit à ſa Couronne tous les fleurons qui en avoient été arrachés, en le rétabliſſant lui-même dans tout l'héritage de ſes peres : qu'il vouloit que l'éclat qu'il rendoit au Royaume rejaillît ſur un homme, qui en étoit l'ornement, l'amour & l'honneur. Enfin

cette lettre du Roi étoit ſi flatteuſe, que jamais ſujet n'en a reçu, ni dû eſpérer de pareille de ſon Maître. On regrette que l'Hiſtoire ne l'ait pas conſervée dans tout ſon entier.

Auſſi le Connétable eut-il de la peine à contenir ſa joie & ſa reconnoiſſance quand il la reçut, & qu'il vit que s'il s'eſtimoit heureux d'avoir rendu de ſi grands ſervices, il ne l'étoit pas moins de ce que ſes ſervices étoient reconnus, & de ce que les bonnes graces d'un Roi ſi ſage n'étoient pas dues à la fortune ſeulement, mais qu'elles étoient vraiment la récompenſe de ſes vertus.

Le Roi commanda des réjouiſſances publiques dans Paris, & ordonna qu'elles ſe fiſſent avec une magnificence proportionnée à l'événement. Les Députés de la Rochelle eurent le plaiſir de voir la joie du peuple, qui les environnoit & les ſuivoit dans les rues, & leur faiſoit cent fois par jour répéter le détail de cette heureuſe opération, qui fut long-temps le ſujet des converſations. La ville retentiſſoit des éloges du Connétable, & jamais il n'y eut un nom célébré avec plus d'éclat que le ſien par les cris que l'on entendoit de toutes parts de *vive*

le Roi; vive ſon incomparable Connétable. Il recevoit dans Paris, ſans y être, les honneurs du triomphe, tels que les plus grands Capitaines Romains les obtenoient après d'éclatantes victoires.

Fin du Livre Cinquieme.

HISTOIRE
DE BERTRAND
DU GUESCLIN.

LIVRE SIXIEME.

SOMMAIRE.

Mort de Thiphaine Raguenel, femme du Connétable. Guerre en Poitou. Cruel traitement fait à six ſoldats Rochelois. Vengeance que du Gueſclin en tire. Siege de Benon. Cruauté des Anglois ſur un Seigneur Breton. Vengeance d'Olivier de Cliſſon. Suite des conquêtes du Connétable. Trait héroïque d'une Dame. Siege & reduction de Thouars.

Bataille de Chiſay. Stratagême de du Gueſclin qui lui réuſſit pour ſurprendre Nyort. Suite des conquêtes. Affaires de Bretagne. Révolte des Seigneurs. Le Roi y envoye du Gueſclin qui ſoumet toute la Province au Roi. Alarmes du Duc. Le peuple ſe révolte contre les Anglois. Le Duc fuit en Angleterre. Siege & priſe de Hennebon par le Connétable. Kimperlé, Concarneau & autres ſe rendent. Siege de Breſt. Du Gueſclin paſſe dans l'Iſle de Jerſay, qu'il ſaccage. Suite du ſiege de Breſt. Siege de Derval, cruelle aventure qui y arrive. Le Connétable va à Nantes qui ouvre ſes portes, & ſe rend ſous conditions. Il va à la Cour. Les Ducs de Bretagne & de Lancaſtre deſcendent à Calais avec 60000 hommes. Alarme par-tout le Royaume. Défi inſolent du Duc de Bretagne au Roi. Le Connétable va en Picardie, & chaſſe les Anglois devant lui juſqu'en Guienne. Leur armée y arrive ruinée & réduite à ſix mille hommes. Du Gueſclin ſe remarie à Jeanne de Laval. Guerre entre le Prince de Galles & le Comte de Foix. Continuation des conquêtes du Connétable. Siege & priſe de Lourdes, de Sault, la Réole & autres

places juſqu'au nombre de quarante. Reddition de Becherel. Le Duc de Bretagne ſe rend encore en Angleterre. Le Pape envoie deux Légats qui ménagent une tréve.

Le Roi d'Eſpagne retire la Comté de Soria des mains de du Gueſclin, & lui donne en échange le Comte de Pembroc ſon priſonnier. Procès ſur ſa rançon. Le Duc de Bretagne rentre dans ſa Province. Nouvelles trèves. Entrepriſe malheureuſe du Sire de Coucy en Autriche. Son retour. Charles V. empoiſonné de la part du Roi de Navarre. Secouru promptement. Guerre en Normandie contre le Navarrois, qui demande du ſecours aux Anglois, & en reçoit. Olivier de Cliſſon eſt fait priſonnier & envoyé en Angleterre. Siege de Saint-Malo par les Anglois, levé par le Connétable, Guerre en Guienne. Siege de Bergerac, & ſa réduction. Infidelité de quatre Seigneurs. Yvain de Galles eſt tué en trahiſon. Du Gueſclin va à la Cour. Le Duc de Bretagne cité à la Cour des Pairs. Fait défaut. Son Duché eſt confiſqué. Les Seigneurs Bretons quittent le Roi, rappellent leur Duc, qui rentre en poſſeſſion de toute ſa Province. Mécontentement du Roi,

qui y envoie du Gueſclin ; il eſt mal reçu par-tout. Chagrin qu'il en reſſent. Il eſt deſſervi auprès du Roi, dont il veut quitter le ſervice. Les Ducs d'Anjou & de Bourbon vont exprès pour l'appaiſer, & lui font reprendre l'épée de Connétable. Il va avec eux à la Cour. Le Roi le charge de chaſſer tout-à-fait les Anglois du Royaume. Il s'y engage, part & paſſe par le Bourbonnois. Pompeuſe réception que lui fait le Duc de Bourbon. Va en dévotion en Auvergne, de-là devant Caſtelneuf de Rendon. Il y tombe malade. Sa mort. Affliction générale des troupes. Honneurs que lui rend un Général Anglois. Ce qui précéda & ſuivit ſa mort. Le Roi ordonne ſa ſépulture à Saint Denis. Honneurs rendus à ſon corps ſur toute ſa route. Sa réception Royale à Saint Denis. Service magnifique & extraordinaire que lui fit faire dix ans après ſa mort le ſucceſſeur de Charles V. Son tombeau & ſon épitaphe.

TANDIS que le bon Connétable en donnant l'exemple des vertus les plus héroïques, humilioit l'orgueil des Anglois, & rendoit à la France tout ſon

luſtre, un événement cruel vint porter l'affliction dans cette grande ame, qui procuroit le repos & la proſpérité de ſes Compatriotes. Nous voulons parler de la perte qu'il fit de Tiphaine Raguenel, ſon incomparable femme, dont le plus grand éloge eſt d'avoir été digne de lui, comme il étoit ſeul digne d'elle. Jamais l'amour & la vertu n'avoient uni plus intimement deux plus grandes ames, & jamais ſéparation pour toujours ne fut ſentie plus vivement que du Gueſclin reſſentit celle-là. Nous avons eu lieu de parler de cette excellente Dame pluſieurs fois, & nous croyons en avoir aſſez dit pour épargner ici à nos lecteurs une répétition inutile.

Le Connétable ayant ſatisfait à tout ce que ſa tendreſſe & ſa douleur exigeoient de lui, partit pour la Cour, où il alla prendre les ordres du Roi ſur la continuation de la guerre en Poitou & autres Provinces voiſines de la Gaſcogne; & le Roi détermina de chaſſer les Anglois de toutes les places qu'ils ténoient encore. Du Gueſclin fit peu de ſéjour à Paris, & reprit le chemin du Poitou. Le premier objet qui ſe préſenta à lui fut le Château de Bénon. Outre

que la priſe de cette place étoit intéreſſante pour les opérations ultérieures, le Connétable avoit un vif reſſentiment contre le Gouverneur. C'étoit un Gentilhomme de la Comté de Foix, nommé Guillaume de Paux, qui avoit fait un cruel traitement à ſix jeunes hommes natifs de la Rochelle, ſoldats de ſa garniſon, pour venger ſur eux la défection de leur patrie. Si-tôt qu'il en avoit eu la nouvelle, il leur avoit fait couper le nez, les oreilles, les levres, & un poignet à chacun, quoique ce fuſſent de braves gens, qui l'avoient bien ſervi depuis près de deux ans qu'ils étoient dans le Château de Bénon, & ſans qu'il eût rien à leur reprocher, que l'affection de leurs compatriotes pour la France. Après cette cruelle opération, le Gouverneur fit conduire ces ſix miſérables à la Rochelle, & déclarer aux habitans qu'il en feroit pendre autant qu'il en attraperoit de ceux qui avoient été préſens ou qui avoient contribué à la trahiſon qu'ils avoient faite; qu'il les regardoit tous comme criminels de leze-Majeſté, & les traiteroit en conſéquence; & que les autres habitans qui n'avoient point eu de part à l'affaire, il ſe contenteroit de les faire accommoder

comme les ſix ſoldats qu'il leur renvoyoit. Du Gueſclin regarda cet outrage comme fait à toute la nation : en effet ces malheureux préſentoient à leurs concitoyens un ſpectacle d'horreur, qui acheva de faire déteſter la domination Angloiſe, & de confirmer les habitans dans la réſolution d'être pour toujours inſéparablement attachés à la France.

Il fut donc réſolu dans le Conſeil d'aſſiéger la Ville & le Château de Bénon : il ſe trouva quelques difficultés à l'entreprendre ; on n'avoit encore que trois échelles en état de ſervir, & il falloit du temps pour en faire la quantité néceſſaire pour l'armée : d'ailleurs la place étoit forte & de bonne réſiſtance, en ſorte que les opinions furent de la réſerver pour un autre temps, & de commencer par réduire toutes celles de moindre importance. Mais le Connétable qui n'aimoit pas les délais, & qui ne trouvoit rien de difficile, fut d'un autre avis : » Allons, dit-il, les attaquer, il eſt impoſſible que des gens qui ont tant de cruauté ſoient des gens de cœur ; je ſuis aſſuré qu'ils ne nous réſiſteront pas. Il va donc lui-même juſques ſur le foſſé, fait appeller le Gouverneur par ſes Hérauts, il lui dit ſommairement, que

comme les Anglois étoient déja ſortis de tant de places, il étoit juſte qu'ils ſortifiſent encore de celle-là, & qu'il le ſommoit de la lui remettre. Le Gouverneur lui répondit d'un ton audacieux, que s'il avoit trouvé par-tout des gens auſſi fideles à leur Maître que ceux qui étoient dans Bénon, il ſeroit encore à ſe morfondre devant la premiere forteresſe qu'il avoit aſſiégée: qu'il penſoit apparemment que les Anglois étoient tout-à-fait vaincus, parce qu'il n'avoit eu affaire juſques-là qu'à des traîtres & des lâches, mais qu'il devoit ſe perſuader que le Roi Edouard étoit aſſez puiſſant dans le Poitou; puiſqu'il y avoit encore un ſerviteur comme lui, & une ville auſſi forte & auſſi bien munie que ſa place. » Et moi, lui répartit le Connétable, je ſuis fort content de ce que vous ne vous rendez pas à ma ſommation; je vous déclare & vous jure qu'il n'y a plus de quartier pour vous ni pour les vôtres, & que je vous punirai comme vous le méritez de votre orgueil, & de la barbarie que vous avez exercée contre les ſix jeunes Rochelois de votre garniſon ». Cela dit, il lui tourna le dos, & tout de ſuite penſa à l'attaque. Toute l'armée qui partageoit le reſſen-

timent du Chef, courut d'abord aux faſcines pour combler le foſſé, & on fit quantité de ſacs remplis de terre.

La nuit ſuivante, douze hommes de la ville en ſortirent montés ſur d'excellens chevaux, fondirent avec beaucoup de hardieſſe & de valeur ſur le camp du Connétable, pouſſerent les premiers qui ſe trouverent devant eux, chaſſerent les corps-de-gardes, & jetterent tant d'effroi & une telle épouvante par-tout, que l'on s'imagina que le Duc de Lancaſtre étoit entré avec un puiſſant ſecours dans la ville. Ces douze Anglois avoient rencontré Geoffroy Payen, dont il a été fait mention au ſiege de Sainte-Severe, & avoient tellement effrayé les ſoldats qui l'accompagnoient, qu'ils l'avoient abandonné, & laiſſé ſeul à leur merci; il fit réſiſtance tant qu'il put, mais il reçut tant de coups & de bleſſures, qu'il fut forcé de ſe rendre leur priſonnier. Quelques-uns du camp François inſtruits de ce malheur, allerent à ſon ſecours, mais ils ne purent atteindre les Anglois, qui marchoient au grand trot vers la ville, & forçoient leur priſonnier de les ſuivre à pied: il leur demanda quartier, leur repréſentant que ſon état ne lui permettoit pas de mar-

cher, & que s'ils lui permettoient d'aller faire panſer ſes bleſſures chez lui, il leur donnoit ſa foi de Gentilhomme de ſe rendre dès le lendemain dans leur ville. Sur cela ils lui demanderent ſon nom, & quel étoit ſon emploi à l'armée ; il n'eut pas plutôt dit qu'il étoit un Gentilhomme Breton, & qu'il commandoit trente hommes d'armes ſous les ordres d'Olivier de Cliſſon, que la fureur s'empara d'eux : traître, lui dirent-ils, tu vas mourir, puiſque tu appartiens à ce perfide Cliſſon, le plus cruel de nos ennemis (1). Auſſi tôt ils le percerent de tant de coups, qu'ils le laiſſerent pour mort ſur la place, & regagnerent leur ville à toute bride.

Cliſſon, qui étoit à la tête de ceux qui les pourſuivoient, ayant entendu les plaintes d'un homme couché ſur le chemin, s'en approcha & reconnut ſon ami, tout prêt à rendre le dernier ſoupir. Il eſſaya de bander ſes plaies, mais Payen lui dit : Monſieur, ne vous

(1) Nous avons déja dit qu'il avoit contre toute la nation Angloiſe une paſſion qu'il portoit peut-être à l'excès, & qu'ils lui avoient donné le nom de boucher, parce qu'il ne faiſoit quartier à aucun.

arrêtez pas, gardez-vous de tomber dans les mains de ces hommes-là, ils vous tueroient ſans miſéricorde; j'étois leur priſonnier, & ils m'ont traité comme vous voyez contre leur parole, en haine de votre nom, ſitôt que je leur ai dit que j'étois à vous. Je ſuis trop honoré en mourant, de vous donner encore quelque marque du zele & de l'attachement que j'ai toujours eu pour vous, & du bonheur que j'ai eu de porter les armes ſous vos enſeignes: à peine put-il achever ces derniers mots, il embraſſa tendrement ſon Capitaine & mourut dans ſes bras.

Cliſſon pleura bien douloureuſement la mort de ce bon Officier, ſon ancien ami & compatriote, qui venoit de lui donner dans ſes derniers ſonpirs un témoignage ſi ſincere de ſon attachement. Il fit prier & pria Dieu pour le ſalut de ſon ame, & dans le premier accès de ſa douleur, il fit un ſerment, indiſcret, de venger ſon ſang dans celui de tous les Anglois qui dans le cours d'une année lui tomberoient entre les mains, ſans en prendre un ſeul à rançon, de quelque qualité ou dignité qu'il fût.

Toute l'armée Françoiſe fut également irritée de la cruelle fin de Géof-

froy Payen, qui étoit généralement eſtimé, & on ne penſa qu'à la venger par un aſſaut général. Deux jours après tous les préparatifs étant faits, on y marche réſolument, les échelles ſont dreſſées contre les murailles, pluſieurs y montent & ſont renverſés, & les aſſiégés leur crient par dériſion : Allez vous repoſer chez vous, Meſſieurs les François, & apprenez comment il faut ſe tenir au haut d'une échelle, vous ne le ſçavez pas encore. Pendant qu'ils inſultoient les François, on entamoit leurs murailles à la ſape en plus d'un endroit. Les Bretons y entrerent les premiers & firent retentir l'air de ce fameux & terrible cri de guerre, NOTRE-DAME GUESCLIN. Les Anglois alors ne douterent plus que la place ne fût emportée ; ils abandonnerent la baſſe-cour du Château aux vainqueurs, & ſe ſauverent en foule dans le Donjon. Le Connétable arrive dans le moment, & commande que l'on attaque cette derniere fortereſſe. Les ennemis voyant qu'on va les forcer & qu'ils ſont ſans reſſource, font ſigne qu'ils ſont prêts à capituler, & demandent vies & bagues ſauves. Du Gueſclin ne voulut point de conditions, & leur fit dire qu'il ne les

recevroit qu'à diſcrétion : ils furent contraints de céder à la néceſſité, & de ſortir ſans armes & la corde au col. Mais Olivier de Cliſſon encore tout bouillant du maſſacre de Géoffroy Payen, d'ailleurs ennemi paſſionné des Anglois, & tout échauffé de ſon ſerment, demanda les priſonniers au Connétable, qui les lui donna ſans explication, & ſans ſe défier qu'il eût aucun mauvais deſſein. L'hiſtoire dit qu'Olivier de Cliſſon les aſſomma tous l'un après l'autre à coups de hache-d'armes.

Après la réduction de Bénon, le Connétable en fit réparer les fortifications, & y mit garniſon ; de là il alla à Marans, où les Anglois ſe rendirent à la premiere ſommation, & en ſortirent avec tous leurs effets. La même choſe arriva tout de ſuite à Surgeres, dont les habitans ſe ſoumirent ſans peine à l'obéiſſance du Roi, n'ayant plus rien à craindre de la part des Anglois, qui étoient ſortis par une porte, auſſi-tôt que le Connétable avoit paru devant la porte oppoſée. Il y avoit alors à Surgeres pour Gouverneur un Chevalier Anglois, nommé Bernard d'Ambas, grand homme de guerre, qui tenoit priſonniere la Ducheſſe de

Bourbon, mere de la Reine de France, dont il eſpéroit tirer une grande rançon. Il l'avoit eue par ſurpriſe dans une de ſes terres en Bourbonnois, & il la tenoit renfermée avec tant de ſecret, qu'elle ne pouvoit même donner de ſes nouvelles, & d'Ambas en quittant ſa ville l'avoit emmenée dans la tour de Broé où il s'étoit retiré, lieu ſi petit & de ſi peu de conſéquence, qu'il ne croyoit ſeulement pas que les François y jettaſſent les yeux. Mais ceux-ci ſçachant qu'il y avoit conduit la Princeſſe, l'attaquerent, le forcerent, & délivrerent cette Dame, que le Duc de Bourbon ſon fils qui étoit préſent retira de la tour, & fit conduire dans ſes terres avec tout l'appareil convenable à ſon rang & à ſa naiſſance.

L'infatigable du Gueſclin marcha droit à Fontenay-le-Comte, place alors très-forte & très-conſiderable. Le Gouverneur Jean de Harpedanne, l'un des plus grands Capitaines de ſon temps, en étoit alors abſent, & avoit laiſſé la ville en garde à ſa femme, qui avoit aſſemblé auprès d'elle tout ce qu'elle avoit pu trouver d'Anglois, ou de troupes de leur parti. Cette vaillante Dame étoit déterminée à ſe défendre, & ſon

exemple inſpiroit du courage à tout ſon monde.

Le Connétable fit inveſtir la ville, & s'étant préſenté devant la porte, il fit appeller le Gouverneur ; la Dame parut au haut de la muraille, belle, jeune & armée de toutes pieces. Du Gueſclin, ſurpris des graces de cette Héroïne, écouta avec reſpect le diſcours qu'elle lui tint. » C'eſt ici, pour vous, lui dit-elle, illuſtre Connétable, une guerre d'un genre nouveau : vous avez juſqu'à préſent triomphé de nombre de vaillans hommes, dont le devoir étoit de vous réſiſter, & vous allez eſſayer vos forces pour vaincre une femme, que la foibleſſe ordinaire à ſon ſexe devroit faire trembler en vous voyant l'épée à la main. Elle n'ignore point que vous réuniſſez dans votre perſonne le mérite des plus fameux Héros dont l'Hiſtoire a conſervé le ſouvenir ; & les grandes actions qui vous ont acquis l'eſtime & l'admiration de toute l'Europe, lui prouvent aſſez qu'avec la valeur & la modération des Alexandre & des Scipions, vous poſſédez encore les talens guerriers & la fortune des Céſar. Mais quels que ſoient ces avantages dont vous brillez, loin de m'effrayer, ils ne ſer-

vent au contraire qu'à m'inſpirer le deſir de réſiſter courageuſement aux efforts d'un Guerrier tel que vous, & peut-être ſi la fortune ſeconde ma réſolution, aurai-je la gloire de venger par votre défaite, le ſang que vous avez fait couler. Si vous n'étiez qu'un Général ordinaire, je pourrois ne point ambitionner l'honneur de vous combattre; mais votre vertu anime la mienne, & vos exemples ſont ſi beaux, que vos ennemis doivent ſe faire un mérite de les imiter «.

Le Connétable lui répondit qu'il n'avoit jamais eu, & n'auroit jamais un avantage plus glorieux, que de combattre une ſi belle & ſi vaillante ennemie; & que tous les triomphes qu'il avoit remportés juſque-là ſur les plus braves hommes du monde, ne lui étoient point ſi flatteurs: mais que la juſtice de la cauſe pour laquelle il combattoit, lui donnoit lieu d'eſpérer un ſuccès tout autre que celui dont elle ſe flattoit: qu'en la priant de lui remettre ſa ville de Fontenai, il ne lui demandoit que la reſtitution d'une place qui appartenoit au Roi de France, & ſur laquelle les Anglois n'avoient d'autre titre de poſſeſſion que la violence. Il finit en

la conjurant de ne pas expoſer aux malheurs de la guerre une perſonne auſſi précieuſe qu'elle, & en lui promettant de ſa part tous les avantages qu'elle deſireroit. La Dame lui répondit avec fermeté: » Je ne veux d'autre avantage que celui de conſerver ma Place: Il y va de ma gloire, & je me couvrirois d'un opprobre éternel ſi j'en ſortois; il n'y a aucune condition qui puiſſe m'y réſoudre: faites-donc votre devoir, brave du Gueſclin, & ſoyez aſſuré que je vais faire le mien «.

Le Connétable la quitta avec un regret infini de ſe voir obligé de traiter en ennemie un femme ſi eſtimable; il diſpoſa toutes choſes pour l'aſſaut, qui fut ſi bien ſoutenu par les aſſiégés, que les François ne purent jamais gagner le haut des murailles. Le Connétable ne fut pas fâche de cette réſiſtance, il ſouhaitoit avoir la place ſans la forcer, pour ne pas expoſer une ſi belle & ſi vaillante Amazone à la fureur & à l'inſolence du ſoldat, qui ne l'auroit pas plus épargnée elle & toutes les Dames de ſa Cour, que les moindres de la ville; de ſorte qu'il ſe contentoit d'affoiblir les ennemis. Enfin les Anglois remontrerent à la Gouvernante

qu'elle avoit fait une aſſez belle défenſe, qu'elle voyoit aſſez qu'elle ne pouvoit conſerver ſa Place, & qu'au moins elle devoit épargner le ſang de ſes troupes & les réſerver pour de meilleures occaſions, ſe ſauver elle & ſes enfans des malheurs d'un aſſaut; que ſon mari lui en ſçauroit bon gré, n'ayant rien de plus précieux au monde. La Dame ſe rendant à ces raiſons, envoya un Héraut au Connétable, & lui fit dire que puiſque c'étoit le ſort de l'Angleterre de céder par-tout à ſa valeur, elle étoit prête à courir la fortune des autres, & à lui rendre ſa Place. Qu'elle ne lui envoyoit point d'articles de capitulation, perſuadée qu'un auſſi généreux Capitaine ſe feroit un devoir de la traiter en femme de ſa qualité, & que ſa réſiſtance même le rendoit plus digne de ſon eſtime. Du Gueſclin lui répondit qu'elle ſortiroit avec tout ce qu'elle voudroit emporter, elle & les perſonnes qui lui appartenoient, & qu'on les conduiroit en toute ſûreté à Bordeaux, ou à tel autre endroit qu'elle déſigneroit. Ces conditions furent acceptées; & la Gouvernante ſortit avec ſes troupes, auxquelles du Gueſclin dit: vous devez bien remercier cette Dame des conditions ſi douces que je vous ai

accordées à ſa ſeule conſidération.

On a vu plus haut que la ville de Thouars (1) étoit du nombre de celles que le Connétable avoit réſolu d'arracher aux Anglois, & de ſoumettre à la domination Françoiſe. Cette ville étoit intéreſſante par ſa forte ſituation, par la fertilité du pays où elle eſt ſituée, par la grandeur de la naiſſance du Vicomte de Thouars, ſes grandes richeſſes, ſa valeur perſonnelle, la quantité & la qualité de ſes vaſſaux. Il étoit conſtamment attaché au parti de l'Angleterre, & ſa ſeule autorité, comme étant le plus grand Seigneur de la Province, y ſoutenoit l'eſpérance des Anglois & entretenoit la continuation de la guerre. Il s'étoit donc préparé à ſoutenir le ſiege, & avoit auprès de lui les Seigneurs de Partenay, de Pouſanges, de Cors, de Crupignac, Louis d'Harcourt, Geoffroy d'Argenton, Jacques de Surgeres (2), Perceval de Coulonges, & beau-

(1) Aujourd'hui Duché-Pairie ſous le nom de la Trimouille, & appartenant dès-lors, & bien auparavant, aux Seigneurs de cette Maiſon.

(2) Cette ville appartient depuis longtemps, & peut-être dès-lors, à la Maiſon de la Rochefoucault.

ſe préſentoient pas avec des forces ſuffiſantes pour en faire lever le ſiege, les aſſiégés ſe rendroient de bonne foi ſous la domination Françoiſe.

Cet accord conclu & ſigné, les aſſiégeans ſe retirerent de devant la ville de Thouars, & pour n'être pas à rien faire en attendant le terme de Saint Michel, ils réduiſirent un nombre de petites places. Cependant le Vicomte envoya à Londres une copie de ſon traité : auſſi-tôt le Roi Edouard donna ordre à toutes ſes forces de mer, qui étoient toutes prêtes à mettre à la voile, de ſe rendre à Hamptoncourt. Cette flotte étoit compoſée de huit cens vaiſſeaux de toutes ſortes de grandeurs, avec beaucoup de matelots & de pionniers, & en outre cinq mille hommes-d'armes, & dix mille archers : on n'avoit pas encore vu ſortir des ports d'Angleterre une flotte auſſi conſidérable. Le Roi Edouard III, tout vieux qu'il étoit, s'y trouvoit en perſonne avec le Comte de Bordeaux, (fils du feu Prince de Galles), & le Duc de Lancaſtre ſon ſecond fils, les Comtes de Cantbrige, de Salisbury, de Warwik, d'Arondel, de Suffolc & d'Eſtanfort : les Sires le Dépenſier, de Ferci, de Vienne, de Ros, de Warthe, & tout ce qu'il y

avoit de plus brillante Nobleſſe dans le Royaume. Ce Roi diſoit qu'il venoit en France pour reprendre tout ce qu'il y avoit perdu, ou pour perdre le reſte.

Le Connétable averti des forces qu'il alloit avoir ſur les bras, ſe préparoit à les ſoutenir. Il mit toutes ſes Places en état de défenſe, & manda à tous ſes gens de guerre qui ne ſe trouvoient pas alors auprès de lui, de marcher à la premiere nouvelle du débarquemeut, & de ſe trouver dans les environs de la Rochelle, d'où il ſe rendroit devant Thouars. Il ne douta pas que le Roi d'Angleterre ne débarquât à Bordeaux, & qu'il n'y aſſemblât tout ce qu'il avoit de troupes & de Nobleſſe de ſon parti, pour les joindre à celles qu'il auroit amenées avec lui. Les Ducs de Berry, d'Anjou, de Bourgogne & de Bourbon préparoient leurs troupes pour s'unir au Connétable. Il n'étoit bruit que de guerre de toutes parts, & on attendoit en France impatiemment l'arrivée des Anglois, bien loin de les craindre, dans l'aſſurance où on étoit que ſous la conduite du plus grand Capitaine qui fût jamais, il étoit impoſſible que l'on ne remportât ſur eux une pleine & entiere victoire.

Le ciel en ordonna autrement, & ce

grand armement s'en alla en fumée : le Roi d'Angleterre fut plus d'un mois ſans pouvoir ſortir de ſes ports, parce que pendant tout ce temps il fit un calme profond. Dès qu'il eut mis à la mer, qu'il eut paſſé la Manche, & qu'il fut prêt à doubler le Cap de Finiſtere, pour entrer dans les mers de Bretagne, il s'éleva un vent de terre qui l'en tint éloigné très-long-temps ; il doubla enfin ce Cap, mais un vent contraire & violent le repouſſa bien avant dans l'Oueſt ; enſorte qu'après avoir luté pendant plus de trois mois contre les vents & la mer, il fut contraint de ſe trourner vers les côtes d'Irlande, & de regagner ſes ports, avec bien de la perte de temps, & des dépenſes prodigieuſes

Cette nouvelle étant parvenue en Guienne, les Seigneurs Anglois, & les François qui tenoient le parti de l'Angleterre, s'aſſemblerent à Nyort au nombre de douze cens hommes d'armes, & manderent au Vicomte qu'ils étoient réſolus à aller le ſecourir, pourvu que par la capitulation avec le Connétable, il ne fût pas ſtipulé expreſſément que le Roi d'Angleterre ou quelqu'un des Princes, duſſent ſe préſenter en perſonnes, & en forces ſuffiſantes. Le Vicomte aſſembla

ſes amis pour délibérer ſur cette propoſition. Le Seigneur de Partenay prétendit que le ſens de cet article, exprimé dans le traité, ne devoit pas le gêner, parce qu'il ſuffiſoit qu'il vînt à ſon ſecours des troupes Angloiſes, & que celui qui les commanderoit repréſentant la perſonne du Roi, la condition portée dans le traité ſeroit remplie. Les autres Seigneurs ne furent pas de cet avis, & ſoutinrent que le ſens de cet article étoit trop déciſif pour qu'on pût l'enfreindre ſans infidélité, & qu'il ne ſeroit pas de la dignité du Vicomte de recourir à de vains ſubterfuges pour l'éluder; que par conſéquent il faudroit rendre la place lorſque le terme du traité ſeroit arrivé. Ainſi le Vicomte répondit aux Seigneurs qui lui avoient écrit de Nyort, qu'il les remercioit de leur bonne volonté, mais qu'il avoit donné ſa foi, & que ſon honneur ne lui permettoit pas de la fauſſer.

La veille de la Saint Michel, le Connétable, à la tête de ſon armée, ſe préſenta en bataille devant la ville de Thouars, & reſta en même poſition toute la journée du lendemain, en attendant que le Roi d'Angleterre parût pour le combattre. Il avoit avec lui dix mille

lances, & d'excellens hommes, juſqu'au nombre de ſoixante mille. Les Ducs de Berry, de Bourgogne & de Bourbon étoient là en perſonnes, & avec eux le Vicomte de Rohan, Oliver de Cliſſon, le Dauphin d'Auvergne, le Maréchal de Sancere, le Seigneur de Sully, & quantité d'autres de la premiere qualité, François & Bretons.

Le jour de la fête étant paſſé, le Connétable envoya un Héraut au Vicomte & aux Seigneurs qui étoient avec lui, pour leur ſignifier qu'il étoit venu ou pour combattre le Roi d'Angleterre, s'il étoit préſent, ou pour recevoir au nom du Roi leur ſerment de fidélité; qu'il avoit avec lui des ſoldats réſolus à ſortir victorieux, s'il y avoit eu lieu de combattre, & de ſe payer de leurs peines ſur le ville; mais qu'il aimoit beaucoup mieux avoir ſoixante mille témoins de leur honneur & fidélité à tenir leur parole; que toute ſon armée feroit des acclamations de joie, de voir tant de ſi grands & ſi vaillans Seigneurs rentrés ſous la domination Françoiſe, qui étoit celle de leurs ayeux. Le Vicomte & les autres répondirent pour lui & pour ceux qui s'étoient engagés, qu'ils étoient tous également

prêts à remplir leur promeſſe, & à faire voir par leur prompte obéiſſance quel contentement ils avoient de devenir ſerviteurs du Roi. Ils demanderent la permiſſion de rendre leurs devoirs aux Princes & au Connétable, & ils y furent conduits. Alors les portes de la ville furent ouvertes, & les ſoldats y entrerent librement & ſans déſordre, comme ſi ce n'eût pas été une Place conquiſe. On convint enfin que le Vicomte & tous les Seigneurs ſe rendroient à Poitiers, que là ils feroient leurs ſermens avec la ſolemnité requiſe, & tout de ſuite on partit pour ce voyage.

(1372.) Au printems de l'année ſuivante, le Connétable rentra en campagne, & ſachant que les Anglois n'avoient point de forces pour le traverſer, il projetta de s'emparer de trois Places en Poitou, Chiſay, la Roche-ſur-Yon & Luſignan. Il ſe réſerva la premiere, & ne prit pour cela que cinq cens lances: il chargea de la ſeconde les Seigneurs de Cliſſon, de Laval & de Rohan, & de la troiſieme Alain de Beaumont, neveu des deux freres dont il a été ci-devant fait mention. Du Gueſclin ayant mis le ſiege devant Chiſay, y laiſſa une partie de ſes gens, & alla avec le reſte,

prendre la ville de Montreuil-Bonnin, par aſſaut ; de retour devant Chiſay, il fit aſſaillir la Place, & quelques efforts qu'ils y fiſſent lui & les ſiens, ils ne purent s'en emparer. Les aſſiégés, glorieux de réſiſter à un homme à qui tout cédoit, chargeoient d'injures les aſſiégeans, quand ils les avoient repouſſés de leurs murailles. Cependant Jean d'Evreux, Gouverneur de Nyort, ayant eu avis de ces trois ſieges, raſſembla en toute diligence douze cens hommes, & tint conſeil ſur ce qu'il convenoit de faire. Un des aſſiſtans, nommé Louis de Jaconvelle, homme préſomptueux, mais très-accrédité parmi les plus braves de ſa nation, (Gaſconne) & bien entendu dans le métier de la guerre, fut d'avis de commencer par aller dégager Chiſay, & attaquer le Connétable, qui n'ayant que très-peu de monde ſeroit le plus aiſé à defaire : il diſoit que ſi on y parvenoit, le reſte des François ſeroit tellement accablé de cette perte, qu'ils ſe diſſiperoient d'eux-mêmes. Et avec la modeſtie d'un homme de ſon pays, il ſe vanta non-ſeulement de vaincre, mais de ne pas rentrer dans Nyort, ſans y amener le Connétable priſonnier : il ſe croyoit même tellement sûr de ſon fait, qu'il comman-

Anglois trouvant ce rafraîchiſſement ſous leur main, ne manqueroient pas d'en profiter, & comptant que c'étoit de la proviſion pour ſon camp, ils en diſpoſeroient ſans diſcrétion. La choſe arriva comme il l'avoit prévue : ils défoncent les tonneaux, & oubliant leur expédition, boivent ſi bien que la plupart s'enivrent, & ſe mettent hors d'état ſeulement de marcher : cependant ils arrivent comme ils peuvent dans une plaine au-deſſous du camp François. Là le vin leur agitant la tête, ils ſe font les uns aux autres des ſermens, qu'ils croyoient inviolables, de tuer tous les François, excepté le Connétable, Maurice de Locmaria & Géoffroy de Kaërimel : & tout de ſuite envoient demander la bataille. Du Gueſclin répondit qu'il ſavoit bien ce qu'il avoit à faire, & qu'il leur en donneroit peut-être le paſſe-temps.

Le Connétable ſe trouva dans une grande perplexité : il vouloit avoir raiſon de l'inſolence de ſes ennemis & de la fanfaronade de leur Capitaine, mais il avoit ordre du Roi de ne rien haſarder. Dans cette incertitude, il tint Conſeil dans ſa tente, y appella le Comte du Perche, le Vicomte de Melun, Jean

de Vienne, Olivier de Mauny, les deux de Beaumont, Kaërimel, du Parc-Locmaria, & autres Seigneurs & Capitaines, & leur dit : » Vous voyez, Meſſieurs, que le ennemis nous demandent la bataille, & ſe ſont mis tout proche de notre camp pour nous braver ; l'honneur nous engage à la leur donner : les loix de la guerre & les circonſtances l'exigent de nous ; mais vous ſçavez auſſi les ordres du Roi, qui nous preſcrivent de ne la pas donner ſi nous n'y ſommes forcés. Je ſens quelle gloire ce ſeroit pour nous de battre des ennemis qui nous inſultent ſi fiérement, & de confondre leur orgueil ; mais j'eſtime qu'il eſt encore plus beau de ſe faire des loix des commandemens d'un Roi, & de s'y conformer, perſuadés que Dieu en donnant aux Rois une partie de ſa puiſſance, leur communique auſſi une portion de ſa ſageſſe, & les éclaire de ſes lumieres : ainſi, donnez moi vos avis, devons-nous accepter le défi des Anglois, devons-nous le refuſer « ? Les Seigneurs lui répondirent unanimement, que perſonne ne lui conſeilleroit de tranſgreſſer les ordres du plus ſage Roi du monde ; qu'il étoit aſſez bien retranché & ſon camp aſſez fort pour s'y main-

tenir, & que ſi les Anglois l'y attaquoient, il les repouſſeroit infailliblement: & ils conclurent qu'il devoit ſe contenter de prendre la ville qu'il bloquoit, ſans ſe mettre en peine des diſcours que les Anglois en feroient, & qu'il y auroit autant & même plus d'honneur à prendre Chiſay à leur barbe, qu'à les défaire.

Il ſembloit que le Connétable eût incliné à ce parti par ſon diſcours, & que peut-être c'étoit par complaiſance pour lui qu'on avoit ainſi opiné: cependant il penſoit tout le contraire; il n'étoit ni accoutumé ni d'humeur à ſouffrir des bravades impunément, & vouloit avoir raiſon de celle-ci. Il demeura quelques momens penſif, puis il dit: » Penſez-vous, Meſſieurs, qu'il nous convienne après avoir battu les Anglois en toute occaſion, de les mettre dans le cas de ſe vanter que nous leur avons refuſé le combat? Cela nous deshonoreroit plus qu'une défaite, parce que ceux qui ne ſauront pas les ordres du Roi, croiroient que notre refus viendroit de timidité; quel égard leur devons-nous? Nous revendiquons des Provinces & des Places qu'ils ont uſurpées ſur la Couronne de France; jamais il n'y eut une cauſe

venoit de prendre, & ſe diſpoſa ſur le champ à combattre. Il n'étoit pas ſans inquiétude de quelque ſurpriſe ; il craignoit que les Anglois n'euſſent un corps de réſerve caché dans un petit bois touchant à leur camp, & ſon embarras étoit qu'il ne pouvoit envoyer des coureurs juſques-là, pour s'aſſurer du oui ou du non, lorſque ſa bonne fortune ordinaire le tira de peine : on lui amena un Breton de l'armée Angloiſe, que les François venoient de faire priſonnier, il le queſtionna, & fut aſſuré par lui qu'il n'y avoit point de corps de réſerve, & qu'ils n'avoient de troupes que ce qu'il pouvoit voir de ſes yeux. Sur cela il ne balança plus.

Il fit trois corps de cette petite armée, & les fit marcher ſur une même ligne, le premier, où ſe trouvoient les volontaires, c'eſt-à-dire, les Princes & Seigneurs, étoit ſous ſes ordres ; le ſecond, ſous ceux de Geoffroy de Kaërimel, & il donna le commandement du troiſieme à Alain de Beaumont & à Maurice de Locmaria. Il laiſſa Jean de Beaumont dans ſon camp, avec quatre vingts hommes, ne doutant pas qu'auſſi-tôt qu'il en ſeroit dehors, les aſſiegés ne fiſſent une ſortie, & ne vinſſent y faire

du dégât ; & il ordonna à ce nombre d'hommes de ſe tenir cachés dans leurs tentes, juſqu'à ce que les ennemis y fuſſent arrivés. Cet arrangement fait, il fit arracher les paliſſades dont le camp étoit environné, & combler ſes foſſés : le ſoldat plein d'ardeur & d'eſpérance, exécuta cet ordre dans un moment, & dès qu'il y eut un eſpace aſſez grand pour que toute la troupe paſſât, il ſe mit à la tête, & marcha droit vers le camp ennemi.

Les Anglois cependant ſe plaignoient de la tranquillité de l'armée Francoiſe, & aſſis par dériſion les jambes croiſées, commençoient à ſe vanter qu'on les craignoit ; mais quand ils virent qu'on alloit marcher à eux, & que les paliſſades tomboient, ils firent entendre de grands cris d'allegreſſe. Jean d'Evreux qui les commandoit, leur fit une courte harangue, pour leur faire croire que les François avoient eu bien de la peine à ſe réſoudre, & qu'ils n'étoient ſortis de leurs retranchemens que par la crainte d'y être forcés. Enſuite il leur rappella le ſouvenir de la valeur de leurs ancêtres, & de la leur propre, qui alloit en un moment réparer toutes les pertes que leur patrie avoit

faites : il leur montra leur ſupériorité au double, leur expoſa la honte qu'il y auroit à être battus par ſi peu de monde, & que ſi au contraire ils ſe comportoient vaillamment, ils devoient eſpérer de délivrer l'Angleterre de ce dangereux ennemi du Gueſclin, ſoit en le faiſant périr dans l'action, ou en le faiſant priſonnier. Ces derniers mots releverent infiniment le courage des Anglois, & ranimerent en eux le deſir d'avoir le Connétable mort ou vif : il ſembloit qu'ils n'avoient que lui à combattre, & qu'ils ne tenoient aucun compte des autres.

Deux de leurs braves firent ſerment de le tuer : l'un, Henri Azelle, fit vœu aux Preux, (ſerment de ce temps-là) de lui fendre la tête d'un coup d'épée ; l'autre, nommé Hampton, de lui percer le viſage d'un coup de lance : vingt autres en firent d'auſſi ridicules, tant ils eſtimoient qu'il y auroit de mérite & de gloire à détruire ce formidable ennemi. Jean d'Evreux envoya deux cens Bretons & Poitevins qui étoient dans ſon armée, pour entamer l'affaire ; mais ceux-ci ayant fait réflexion qu'ils alloient combattre leurs compatriotes pour le ſervice de leurs ennemis, ils

après quoi les Anglois fondirent avec une ſi furieuſe vivacité ſur le corps commandé par le Connétable, que ce corps en fut enfoncé ſans pouvoir ſe réunir ; tout ce qu'il put faire fut de reprendre ſa place. Les hommes dont il étoit compoſé ne s'étonnerent pas pour ſi peu de choſe ; ils ſe reſſerrerent dans leurs mêmes rangs & attaquerent les ennemis. Il faudroit des expreſſions ſurnaturelles pour peindre ici les faits d'armes du Connétable : il montra de quoi ſa tête, ſon bras, ſa ſageſſe & ſon grand cœur étoient capables en agiſſant de concert : il avoit pour ennemis tous les Anglois, & lui ſeul les combattoit tous, & en ſe ſurpaſſant lui-même, il communiqua à toute ſon armée toute ſa vigueur : chaque Capitaine, chaque Soldat partageoit la force & l'ardeur du Chef, & bientôt les ennemis plierent : ils eurent tous le ſort de leurs compagnons, la plupart reſterent ſur le champ de bataille, les plus heureux furent faits priſonniers. Leurs Chefs ſe rendirent ou périrent ; Jaconvelle, Richard de Meſnille, Guillaume Urſelle & Hampton furent tués : Henri Azelle, (qui devoit fendre la tête au Connétable) perdit la ſienne d'un coup de hache que lui porta Géof-

froy de Kaërimel : Jean d'Evreux, leur Général, Aimery de Roche-Choart, Ollegrave, Olive, Creſnelle & Jacques Ubille, ſe rendirent, ce dernier bleſſé à mort. Du côté de l'armée de France, le nombre des Héros qui firent des prodiges ſeroit trop long à rapporter, l'Hiſtoire n'a pas même conſervé tous leurs noms, mais ſeulement ceux de Pierre Boiſtel, Roſtrenen, la Hunaudaye, Kaërimel, Montfort, Rochefort, Alain de Beaumont, Macé & Triſtan du Parc-Locmaria, le Bois de la Mothe, Triſtan Regnault, le Bourg de Creën, (le Bâtard), qui, ce jour-là, portoit l'enſeigne de Roſtrenen, Maleſchat, les deux Couvrans, Jean Hay (1), Alain du Pave, & l'Epinay, qui prit Jean d'Evreux.

La bataille étant tout-à-fait terminée, le Connétable fit ſommer le reſte de la garniſon de Chiſay, & leur fit dire que s'ils faiſoient la moindre réſiſtance, il les feroit pendre ſans quartier ni exception. Ils ne s'y expoſerent pas, & dans le moment ils ſe rendirent à diſcrétion :

(1) Chevalier Bereton, dont Hay du Châtelet, Auteur d'une Hiſtoire du Connétable, deſcendoit, à ce qu'il en écrit lui-même.

du Gueſclin au lieu d'uſer de ſes droits, & de les faire au moins priſonniers, les renvoya ſans rançon, avec un ſauf-conduit juſqu'à Bordeaux. Ce n'étoit pas encore aſſez pour lui qu'une bataille & une ville gagnée dans un jour, il voulut profiter des faveurs de la fortune pendant qu'elle le ſecondoit. Sans ſortir du champ de bataille il choiſit deux cens de ſiens, les fit monter ſur les chevaux des Anglois qu'il venoit de faire priſonniers, leur fit prendre les caſaques de toile dont ils s'étoient couverts par-deſſus leurs armes, & ſous ce déguiſement il les fit partir en diligence pour Nyort, à quatre lieues de-là. La garniſon donna dans le piege, les François ſous la figure Angloiſe, furent reçus dans la ville, déchirerent auſſi-tôt leurs caſaques, & crierent à pleine tête, NOTRE-DAME GUESCLIN, ſe rendirent maîtres des portes, & annoncerent la victoire du jour.

Le Connétable arriva à Nyort peu de jours après, avec quelques compagnies: les habitans ſçachant ſa venue, allerent-devant de lui hors des murs, lui porterent leurs clefs en cérémonie, & firent entre ſes mains ſerment de fidélité. C'eſt ainſi que par ſa diligence

ſoit, les Bretons de du Gueſclin furent vivement affligés de la perte d'un ſi brave compatriote, & firent tous ſerment d'en prendre vengeance dans le ſang Anglois.

De Luſignan le Connétable mena ſes troupes devant Châtel-Allart, dont étoit Gouverneur Guichard d'Angles, l'un des plus renommés Capitaines Anglois, mais alors priſonnier en Eſpagne depuis le rétabliſſement de D. Henri ſur le Trône de Caſtille. Son épouſe étoit dans le Château; ſe voyant inveſtie, & en danger de tout perdre, elle manda au Connétable qu'une telle conquête n'étoit pas digne d'une ſi glorieuſe épée, qu'elle le ſupplioit d'épargner une femme ſans défenſe, déja accablée de douleur par la longue détention de ſon mari; & qu'elle le conjuroit de faire cette grace à un ennemi abſent, qui en conſerveroit une reconnoiſſance éternelle. Le Connétable lui répondit avec ſa civilité ordinaire pour les Dames, qu'il avoit toujours beaucoup eſtimé ſon mari, qu'il ſaiſiſſoit avec plaiſir l'occaſion de lui en donner une preuve, qu'ainſi elle demeurât ſans crainte de ſa part; mais que pour faire les choſes avec bienſéance, & plus de ſûreté en-

jouir de quelque repos parmi le tumulte des armes, une pauvre femme ſeule, ſans forces, ſans appui, ſans protection; je vous promets qu'il ne ſera ni par moi, ni par aucun de mes gens rien entrepris contre les intérêts de la France, & que je ne recevrai dans mes places perſonne du parti Anglois: & je donnerai avis à mon mari de ce qui ſe ſera paſſé, pour qu'il me donne ſes ordres. Voilà, Monſeigneur, le ſujet de mon voyage, & ce qui m'a fait prendre la liberté d'implorer votre autorité «.

Le Prince accorda à la Dame ce qu'elle lui demandoit, mais il exigea que ce qu'elle promettoit fût obſervé très-exactement, & qu'elle ne permît pas même qu'il entrât dans les places de ſon Gouvernement des vivres ou proviſions pour les ennemis; elle le promit avec ſerment, & s'en retourna chargée des ordres du Prince, en vertu deſquels le Connétable leva ſiege. La femme du Seigneur de Mortemer fut plus facile ou plus craintive; ou plutôt en qualité de Françoiſe, elle rentra dès la premiere ſommation ſous l'obéiſſance du Roi, & retourna par inclination à ſes devoirs naturels.

C'eſt par ces derniers exploits que du

blement à ſa Couronne les trois Provinces que ce Héros venoit de ſoumettre.

Nous venons de parler d'une nouvelle guerre qui ſe préparoit en Bretagne, il eſt bon d'en expoſer les motifs. On a vu à fin du ſecond livre de cette hiſtoire l'événement de la bataille d'Auray, la mort du Comte de Blois, l'établiſſement définitif du Comte de Montfort dans le Duché, & le traité de Guerrande, par lequel la Ducheſſe héritiere renonça, elle & les ſiens à ſa Souveraineté. Le Comte de Montfort, gendre d'Edouard III, avoit obligation de toute cette fortune à ſon beau pere, & au ſecours qu'il lui avoit donné. Il avoit à ſa Cour un nombre de Seigneurs Anglois, qui la plûpart ayant contribué par leurs armes à le mettre ſur le trône de Bretagne, avoient grand crédit auprès de lui, & ne ceſſoient de lui repréſenter les bienfaits d'Edouard, la reconnoiſſance qu'il lui en devoit, le danger où étoient les Anglois d'être entiérement dépoſſédés de la Guienne, & l'intérêt qu'il avoit de les ſecourir dans une telle circonſtance. La Ducheſſe ſa femme, fille d'Edouard, appuyoit leurs ſollicitations, & lui remontroit que ſi les Anglois per-

doient la Guienne, il avoit tout lieu de craindre que la Comteſſe de Penthievre, (c'eſt-à-dire la Ducheſſe Jeanne la Boiteuſe), ne fît revivre ſes prétentions, qu'elle ne recommençât à lui diſputer la poſſeſſion de la Bretagne, ſoutenue des armes de la France, du crédit du Duc d'Anjou ſon gendre, & même des plus grands Seigneurs de la Province, qui avoient toujours ſoutenu ſes droits. Le Duc penſoit lui-même que les conquêtes du Connétable ne ſe ſoutiendroient pas, & que toutes les Provinces qu'il avoit arrachées à l'Angleterre ayant été cédées à cette Couronne par un traité de paix, fait pour le bien & le repos des deux Royaumes, & ratifié de part & d'autre, ne pouvoient ſans injuſtice être ôtées au Roi Edouard. Tout cela ébranloit le Duc de Bretagne, qui n'étoit déja que trop diſpoſé par inclination à prendre parti contre la France.

D'un autre côté il étoit embarraſſé par les conjonctures préſentes : ſon beau-pere étoit vieux, infirme, & dans l'ennui de ſes diſgraces : leurs amis communs étoient affoiblis : les François au contraire jouiſſoient par-tout d'une proſpérité conſtante, tout leur ſuccédoit : les

principaux Seigneurs Bretons jaloux du grand crédit que les Anglois avoient auprès du Souverain, avoient quitté ſa Cour, & s'étoient donnés au Roi, en ſorte qu'il ne pouvoit, ni n'oſoit rien entreprendre. Quand le Roi éleva du Gueſclin à la dignité de Connétable, il avoit en même temps avancé les Seigneurs Bretons dans les emplois ou les grades militaires, & ſe les étoit attachés par des bienfaits ou par des eſpérances. Le Duc n'étoit pas fâché que ſes ſujets ſerviſſent en France, & y appriſſent le métier des armes, tant parce qu'ils y acquéroient des richeſſes, que parce qu'il ſe formoit parmi eux un très-grand nombre de bons Capitaines, d'habiles Généraux & de vaillans ſoldats, en ſorte que peu de provinces en pouvoient fournir autant que la ſienne, & de-là il concluoit qu'une nation auſſi affectionnée à ſa patrie, ne conſentiroit jamais à ſa ruine.

Mais une derniere & plus forte raiſon encore le contenoit : il avoit fait avec le Roi des traités, & lui avoit rendu hommage pour ſon Duché de Bretagne, & il craignoit, s'il eût pris les armes pour le ſervice de l'Angleterre, que la Cour de France ne formât une

prétention contre lui, de commiſe & de félonie, & ne confiſquât ſa Province, ce qui l'auroit jetté dans des embarras dont il auroit eu bien de la peine à ſe tirer. Le Roi Edouard cependant ne ceſſoit de le ſolliciter d'armer ; il lui remontroit que déſormais ſes intérêts étoient intimement liés à ceux de l'Angleterre : ce Prince, que les pertes qu'il venoit de faire en France incommodoient & irritoient infiniment, ne pouvant déterminer ſon gendre, lui envoya en Ambaſſade le Comte d'Herfort, mais celui-ci fut rencontré en mer par les Flamands qui étoient alors en guerre avec l'Angleterre, il leur donna le combat, les défit, & s'en retourna à Londres.

Toutes ces négociations entre le beaupere & le gendre ne purent reſter ſi ſecrettes, que Charles V, qui étoit le plus aviſé Prince de ſon temps, n'en fût d'abord inſtruit : il ſçut qu'il y avoit des troupes Angloiſes prêtes à mettre en mer, pour venir ſe joindre à celles du Duc ; il le fit ſçavoir aux Seigneurs Bretons, qui avoient déja avis de toutes ces intrigues, & qui ne doutoient pas que ſi leur Duc étoit aidé de ces troupes, le premier uſage qu'il en feroit ſeroit de ſe venger d'eux & de les depouil-

ler de leurs biens, pour s'être rangés dans le ſervice du Roi : ils ſe concerterent pour prévenir leur ruine, ils répandirent l'allarme dans les Villes & dans les campagnes, reſolus de ſe bien entendre pour ſe ſaiſir des meilleures places, s'en rendre les maîtres & en chaſſer les étrangers. Le Duc inſtruit de ce projet prit l'alarme à ſon tour ; il craignit une révolution qui auroit pu le dépoſſéder, & rétablir la Maiſon de Penthievre ſur le trône de ſes peres : dans cette inquiétude, il reçoit des nouvelles du Roi, qui lui témoigne ſon mécontentement de ſa conduite, lui rapelle ce qu'il lui doit, & lui défend de recevoir ni laiſſer paſſer les Anglois ſur ſes terres. Le Duc promet d'obéir, & cependant continuoit ſecretement ſa manœuvre : le Roi lui envoie des Ambaſſadeurs pour le ſommer comme vaſſal de venir le ſervir de ſa perſonne & de ſes troupes contre ſes ennemis. Il s'en excuſe ſous le prétexte du traité de Bretigny qui le diſpenſe d'armer contre le Roi d'Angleterre : le Roi Charles non-content de cette defaite, exige de lui une réponſe nette & poſitive, & le Duc éludant toujours gagnoit le temps, & par proviſion mit garniſon Angloiſe dans

Kimper, Morlaix & Lévenen. Auſſi-tôt le Comte de Laval s'aſſura de Rennes, le Vicomte de Rohan ſurprit Vannes, & le Seigneur de Quitté, Dinant. Kermartin, confident du Duc, & comme Miniſtre d'Etat étoit le correſpondant des Seigneurs mécontens, les inſtruiſoit de tout, & prenoit intérêt à leur parti. Il aida le Vicomte de Rohan à ſe rendre maître de Kergoüet, Carhais, Châteaublanc & Châteaulin.

Les Anglois en garniſon dans les villes que nous venons de dire étoient chargés de les conſerver, & faiſoient tout le contraire : ils exercerent tant de violences & d'outrages contre les habitans, que ceux de Lévenen en écrivirent à Robert de Quitté pour le prier de venir les délivrer des ces fâcheux hôtes. Ce Seigneur s'y rend, les Bourgeois lui ouvrent leurs portes, il attaque les Anglois qui s'étoient retranchés dans une tour, les y force, & les fait tous paſſer au fil de l'épée ſans en vouloir recevoir un ſeul à rançon. Sur cet événement tous les Seigneurs jugerent bien-tôt que leur Duc n'alloit pas manquer de leur déclarer la guerre ouvertement, & que les Anglois deſcendroient en grand nombre dans la Province pour s'emparer de leurs terres,

comme Robert Knolles avoit déja fait de Derval. Ils s'attendoient encore que le Roi d'Angleterre ne manqueroit pas de tenir en Bretagne le plus de troupes qu'il pourroit, & qu'à la fin ces étrangers devenus les plus forts, s'en rendroient les maîtres, qu'on ne pourroit plus les en chaſſer, que leur Duc perdroit ſa propriété, & eux tous leurs patrimoines : qu'enfin toute la nation ſe verroit ſoumiſe aux Anglois ſes anciens ennemis, dont elle avoit déja éprouvé la dure & inſupportable domination.

Par toutes ces grandes & juſtes conſidérations, ils députerent vers le Roi pour le ſupplier d'envoyer le Connétable à leur ſecours avec ſes troupes. Charles étoit trop éclairé, & trop jaloux des droits de ſa Couronne, & de ceux de ſes peuples, pour ne pas ſentir l'importance de l'occaſion qui ſe préſentoit ſi favorable à la ſplendeur & au bien de ſon Royaume : que s'il parvenoit à ſe rendre maître de la Bretagne, il ſeroit l'arbitre des intérêts de la nation entiere & de ceux des particuliers, qu'enfin tout y dépendroit de ſon autorité. La choſe lui ſembloit même ſi facile, qu'il étoit aſſuré que les principaux Seigneurs, deja attachés à lui par ſes bienfaits, le

tre ces ennemis, qui non contens d'entretenir le trouble dans la Province, la traitoient avec tant d'outrages & de cruauté, qu'ils ſembloient être en pays conquis. Il s'y rendit donc avec quatre mille hommes-d'armes François, (12000 chevaux). D'abord l'effroi s'empara des Anglois, le nom ſeul de du Gueſclin les fit trembler, mais il raſſura le courage de la nation; & la confiance des Seigneurs qui l'avoient appellé à leur ſecours. Il entra en Bretagne par Pontorſon dont il étoit Gouverneur & Seigneur ſa vie durant. Il étoit accompagné du Duc de Bourbon, des Comtes d'Alençon & du Perche; du Comte de Soiſſons, du Maréchal de Sancerre, du Dauphin d'Auvergne, & de quantité d'autres Seigneurs qui le ſuivoient par-tout. Dès qu'il eut mis le pied ſur les terres de Bretagne, le Vicomte de Rohan, le Sire de Rieux, les Seigneurs de Beaumanoir & de Beaumont vinrent le joindre: il s'empara d'abord de Fougeres, enſuite chemin faiſant & ſans s'arrêter, de Baſouges & de Saint-Aubin du Cormier, & vint ſe loger dans les fauxbourgs de Rennes; le Comte de Laval, qui s'en étoit rendu maître, le reçut

dans la ville, pour la conſervation de laquelle le Connétable y laiſſa quelques troupes, & ſans s'arrêter marcha droit à Gaël, Château conſidérable & très-fortifié appartenant au Comte de Montfort, ſurnommé par ſobriquet Montfort-la-Canne (1). Le Connétable s'en empara & y mit garniſon. Cette rapidité de conquête fit courir le bruit que la France vouloit remettre ſur le trône les héritiers du Comte de Blois, ou plutôt ſa veuve, née Ducheſſe.

Le Duc outré de la révolte de ſes ſujets, & ſur tout de ſa principale No-

---

(1) L'Hiſtorien rapporte fort ſérieuſement l'origine du nom de Montfort-la-Canne, qu'il traite de miracle ; & nous ne la rapportons que pour la fidélité de l'hiſtoire.

Il dit ſur l'année 1375, que depuis pluſieurs ſiecles, à la vue & à la connoiſſance de tout le monde, il ſe fait tous les ans, le 6 Mai, Fête de S. Nicolas, Patron de la paroiſſe de Montfort, une Proceſſion ſolemnelle & générale, à laquelle une Canne vient ſe joindre avec ſes Cannetons, ſuit la Proceſſion juſqu'à l'Autel, & y laiſſe un de ſes petits pour offrande. Hay du Châtelet dit l'avoir vu joindre & ſuivre la Proceſſion, mais que la grande foule l'empêcha de voir le reſte. Le nom de Montfort-la-Canne ſubſiſte encore au milieu du dix-huitieme ſiecle.

bleſſe, ne reſpiroit que vengeance & ſévérité : & n'ayant plus de reſſource que la protection qu'il attendoit d'Angleterre, il ôta toute ſa confiance aux Bretons, ſans en excepter ceux qui l'approchoient de plus près, & qui l'avoient toujours ſervi ou conſeillé avec le plus de zele & de fidélité. Les Bretons de leur part entrerent en grande défiance d'une telle conduite, en ſorte qu'il n'y avoit plus entre le Prince & les ſujets aucune liaiſon ni intelligence. Pendant cette diſcorde, le Seigneur de Neuville, Anglois, aborda à Saint-Mahé, près Saint-Malo, avec quatre mille hommes-d'armes & quatre mille archers. Cette nouvelle répandue dans la Bretagne, y cauſa une conſternation générale ; la crainte s'empara de tout le peuple, qui paſſa bien-tôt de la crainte à la haine & à la fureur contre le Duc & contre les Anglois : & ces ſentimens s'augmenterent juſqu'à la révolte ouverte, par deux grandes fautes que le Prince ajouta aux premieres, à la perſuaſion de Maliborne, l'un de ſes Miniſtres, & le plus accrédité auprès de lui.

La premiere faute fut que le Duc ôta toutes les places de Gouverneurs aux Seigneurs Bretons qui les occupoient,

pour leur ſubſtituer des Anglois : la ſeconde fut d'impoſer ſur toute la nation une levée de deniers exorbitante. Les peuples acheverent de témoigner leur fureur à cette nouvelle : la révolte ſe manifeſte de toutes parts : on aſſomme les Commis chargés de cette levée, & pour derniere reſſource, la nation ſe porte appellante de l'Ordonnance du Duc & releve ſon appel devant la perſonne du Roi. Le Duc fait rechercher les auteurs de cet appel pour les punir ſévérement : & ſans formalité ceux qui furent découverts par les Officiers du Prince furent jettés à la riviere & noyés. Les Seigneurs irrités de tant de violences & de cruautés, s'en vengeoient ſur les Anglois, & autant il leur en tomboit ſous la main, autant ils en maſſacroient ; en ſorte, diſent les Hiſtoriens, que jamais il n'y eut une guerre plus cruelle, car les Anglois ne manquoient pas de leur part de ſe venger autant qu'ils le pouvoient, & n'oſant tenir la campagne, ils ſe renfermoient dans quelques places fortes. Enfin le déſordre, la rébellion, les meurtres furent pouſſés à une telle extrémité, que le Duc craignant tout pour ſa perſonne, réſolut de fuir loin de ſon Etat, penſant que ſon

abſence ſeroit utile à ſes affaires, & que par ſon éloignement il ſe diſculperoit des malheurs qu'il prévoyoit devoit arriver dans ſa Province. Il s'imaginoit encore que les Seigneurs Bretons, quand ils ne le verroient plus, tourneroient leur fureur contre les étrangers François ou Anglois, qui pourroient envahir leur patrie. Il ſe flattoit que pourvu que le Roi ne s'emparât pas de ſes terres, il auroit toujours aſſez de reſſources en ſa perſonne & en ſa valeur, & que le traité de Guerrande étoit tellement irréfragable, que quelque choſe qui arrivât, ſoit de la part de la France, ſoit de celle de la Comteſſe de Penthiere, la paix ne pourroit ſe faire ſans ſon rétabliſſement.

Avec toutes ces flatteuſes idées, il quitte Nantes, ſe rend à Auray, y laiſſe la Ducheſſe ſa femme à la garde de Jean Auguſtin, Chevalier Anglois, qui étoit Gouverneur de cette place, établit Robert Knolles ſon Lieutenant Général dans le Duché, & s'embarque à Concarneau pour paſſer en Angleterre.

Peu de jours après ſon départ, arriva par mer un nouveau ſecours d'Anglois, ſous la conduite du Comte de Salisbury, qui en paſſant devant Saint-Malo brûla ſept vaiſſeaux Eſpagnols qui

y étoient en rade, & de-là ſe rendit à Breſt, où il apprit que la révolte étoit générale en Bretagne contre le Duc, & qu'il étoit parti pour l'Angleterre. Sur cettte nouvelle le Comte prit ſon parti, & s'en retourna ſans débarquer.

Le Connétable jugeant que l'abſence du Duc étoit favorable à ſes projets, réſolut de chaſſer les Anglois de tous les gouvernemens que ce Prince venoit de leur donner. Il paſſa à Rennes & ſe rendit à Dinant où les portes lui furent d'abord ouvertes, il ſe ſaiſit du Château de Solidor, chemin faiſant donna ſes ordres à Ploërmel, Jugon, Vannes, & Suſſinio, pour leur conſervation, & delà arriva devant Hennebon où il vouloit mettre le ſiege. C'étoit alors une place très-forte, & très-intéreſſante, les habitans avoient toujours été dans les intérêts du Duc Regnant, (le Comte de Montfort), & les Anglois en avoient fait une de leurs meilleures places d'armes. Du Gueſclin y fit donner pluſieurs aſſauts, mais la place ſe défendit ſi vaillamment, & les murailles en étoient ſi bonnes & ſi bien fortifiées, qu'il fut obligé d'employer d'autres moyens pour l'avoir. Il fit donc attacher le mineur à la muraille, & bien-tôt la breche ſe

trouva aſſez grande pour l'aſſaut, & même plus qu'il ne falloit, tant l'effet de la mine fut prompt (1) Alors les aſſiégeans y monterent avec ardeur, en un moment les enſeignes du Connétable furent plantées ſur le haut de la breche, & la ville étoit ſur le point d'être forcée. Dans cet inſtant fatal, la pitié s'empare de notre Héros, il ne peut conſidérer ſans compaſſion l'affreuſe deſtinée qui menace un ſi grand nombre de ſes compatriotes. La profanation des Egliſes, le pillage, le meurtre, le viol, toutes les horreurs inévitables dans une ville priſe d'aſſaut ſe retracent ſi vivement à ſon eſprit que n'écoutant que ſa généroſité, il fend la preſſe de ſes gens qui montoient à la breche, & parvenu juſqu'en haut, il leur commande de s'arrêter tout court, & fait ſigne aux aſſiégés qu'il veut leur parler. Sa préſence & un ordre d'une bouche ſi reſpectable impoſa tout-à-coup ſilence de part & d'autre ; le ſoldat s'arrêta, & les aſſiégés ſuſpendirent leurs opérations pour venir l'écouter : ce fut aux habitans

(1) Jai dit ailleurs ce que c'étoit que l'art de miner dans ces temps-là.

de la ville même qu'il porta la parole : J'éprouve aujourd'hui, leur dit-il, que je ſuis véritablement Breton, comme vous, mes chers compatriotes : ne ſoyons donc plus ennemis, nous ſommes de la même patrie, & comme tels nous nous devons une amitié réciproque. Je ſuis devant votre ville, & prêt à m'en rendre maître, mais croyez que je n'ai d'autre objet que votre repos & votre liberté : les Anglois au contraire défendent votre ville, mais c'eſt pour continuer à vous opprimer avec plus de dureté & d'inſolence. Ainſi, mes chers amis, ceſſons de combattre, & ne me forcez pas de répandre un ſang que je voudrois conſerver aux dépens de tout le mien. Mais je proteſte que ſi quelqu'un de la ville, oubliant ſes devoirs de citoyen, eſt trouvé les armes à la main, je ne lui ferai aucun quartier, & au lieu de le punir ſuivant les uſages de la guerre, je l'enverrai au ſupplice infâme, réſervé aux malfaiteurs «.

Les aſſiégés donnerent à ce diſcours toute l'attention qu'il méritoit, & il fit ſur eux un ſi grand effet, que les habitans quitterent la breche à l'inſtant, & que les Anglois implorerent la miſéricorde du Connétable, qui leur accorda

la vie, mais les fit priſonniers. Cependant quelques-uns des aſſiégeans paſſerent outre, & ſe jetterent dans la ville avec tant de tumulte que les Capitaines eurent bien de la peine à empêcher le premier déſordre, mais ils s'y employerent avec tant de zele & d'autorité que le pillage ceſſa, & le calme ſe rétablit par-tout. Dès que Hennebon fut ſoumis, le Connétable marcha droit à Kimperlé, y arriva au point du jour, fit aſſaillir la place, & y entra avant midi, quoique les Anglois s'y fuſſent défendus avec une valeur extraordinaire. Le Vicomte de Rohan ſe fit un honneur infini dans cette conquête; il planta le premier de ſa main ſa banniere ſur le haut de la muraille, & auſſi-tôt les Seigneurs de Beaumont & de Beaumanoir planterent les leurs.

Il fut trouvé dans Kimperlé une abondance étonnante de vivres, de munitions, d'artillerie & d'argent, & on y fit priſonniers un nombre d'Anglois de qualité. De-là on alla à Concarneau, Château ſitué ſur le bord de la mer qui en bat les murs dans la haute marée; & quand la marée eſt baſſe, la rade eſt à ſec. Le Connétable prit ce temps pour faire donner l'aſſaut. Les Anglois

ſe défendirent ſi bien, que les François furent pluſieurs fois repouſſés. Le Connétable en perſonne ſe rendit au lieu de l'attaque, ſa préſence inſpira aux ſiens une nouvelle ardeur, mais les ennemis également pleins de cœur & de hardieſſe les ſoutinrent ſans ſe relâcher. Il avoit avec lui le Duc de Bourbon, les Comtes d'Alençon & du Perche, le Vicomte de Rohan, le Maréchal de Blainville, les Sires de Beaumont & de Beaumanoir, Hervé de Mauny, Henri de Pledren, Perrin du Clos, Chainfreval, Amaury de Fontenay, le Vicomte de la Belliere, & l'Abbé de la Malpaye, qui tous s'y employerent avec une valeur extraordinaire. Ce dernier préſidoit ordinairement à l'ouverture des murailles par la ſappe: il s'étoit ſurpaſſé ici par la hardieſſe avec laquelle il avoit agi: le Duc de Bourbon ſe préſenta le premier à cette ouverture, les Anglois vinrent la défendre, & le combat s'engagea de la main à la main. Celui qui portoit l'enſeigne du Duc s'y jetta à corps perdu, & reçut en un moment tant de coups qu'il tomba mort aux pieds de ſon maitre. Ceux qui étoient à l'eſcalade laiſſerent leurs échelles pour venir à la breche,

enſorte que les Anglois, malgré leur belle défenſe, alloient être forcés, ſi la marée étant remontée n'eut obligé les aſſiégeans de ſe retirer pour revenir le lendemain. Mais pendant la nuit, les aſſiégés ſe déterminerent à capituler, & dès le point du jour ils envoyerent un Héraut au Connétable, pour lui offrir de ſe rendre, & lui porter leurs conditions, qui furent accordées.

La priſe de Concarnau fut un coup de foudre pour le reſte des Anglois répandus dans la Bretagne; ils n'eurent d'autre reſſource que de ſe réfugier dans Breſt, place dès ce temps-là eſtimée imprenable, où ils penſoient ſe mettre à l'abri de la force des armes du Roi, & de la valeur du Connétable, & ceux qui étoient diſperſés dans les petites places ſe ſauverent dans Châteaulin pour de-là gagner Breſt. La femme de Robert Knolles ſaiſit l'occaſion pour s'y mettre auſſi en ſûreté ſuivant l'ordre de ſon mari en cas d'événement, n'oſant faire une ſi grande route ſans eſcorte. Deux Gentilshommes Bretons, Campſon-Penhouet, & de Launay, informés du deſſein des Anglois, aſſemblerent du monde, & firent leur partie ſi ſagement & avec tant de ſecret, qu'ils

ſe trouverent ſur le chemin des ennemis, les chargerent, en defirent une partie & mirent le reſte en fuite. La Dame Knolles étoit dans la troupe, elle quitte ſa litiere, monte à cheval, & à la faveur du tumulte de l'action, s'échappe par des chemins détournés, & enfin parvient à Breſt : mais tout ſon bagage fut pris, ſes meubles, habits, bijoux & vaiſſelle, ce qui fut pour le ſoldat un butin immenſe, outre les effets des Anglois, tant ce qu'ils avoient apporté de leur pays, que ce qu'ils avoient pillé dans le Duché. Il s'y fit auſſi pluſieurs priſonniers de diſtinction.

Cette derniere victoire acheva l'étonnement où étoient les Anglois. Leur Général, Robert Knolles, voyant que la fortune ſecondoit ſans interruption les troupes du Connétable, même en ſon abſence, ſort de Saint-Mahé, traverſe toute la Bretagne, & ſe rend à Derval, (terre conſidérable que le Duc régnant lui avoit donnée) afin de mettre ordre à ſa conſervation. Il laiſſa dans Saint-Mahé pour commander à ſa place, le Capitaine Milleborne, qui ne tarda pas à juger que cette place n'étoit pas capable de réſiſter au Connétable,

c'eſt pourquoi il prit ſon parti comme les autres, & ſe ſauva dans Breſt ; auſſitôt ſa ſortie de Saint-Mahé, Geoffroy de Kërimel s'en empara ſans peine, n'y ayant perſonne pour la défendre ; les habitans, au contraire, très-ſatisfaits d'être délivrés de ces cruels oppreſſeurs, lui ouvrirent leurs portes avec la plus grande joie, le regardant comme leur Ange tutelaire.

Ce même Milleborne avec Robert de Neuville, les deux principaux Lieutenans de Robert Knolles, s'enfermetent dans Breſt avec tout le reſte de leur monde, enſorte qu'il n'en reſtoit plus dans toute la Bretagne : le Connétable eſtima que par cette même raiſon, il falloit ſe rendre maître de Breſt, tant pour le bien du ſervice du Roi, que pour le repos & la sûreté de la Province, d'autant qu'en s'en emparant, il tenoit ſous ſa main les derniers de ces étrangers qui avoient fait tant de maux à ſa patrie, & l'avoient déſolée depuis ſi long-temps.

Il ſe détermina donc à aſſiéger cette redoutable place qu'il connoiſſoit pour la plus forte de la Province, & peut-être de l'Europe, tant par ſa ſituation, que par les fortifications prodigieuſes

que l'art avoit ajoutées à la Nature. Il ne douta pas encore que les Anglois, nation brave & belliqueuſe, ne la défendiſſent avec toute leur vigueur. Robert Knolles, informé du projet du Connétable, revint à Breſt, & eut le bonheur d'y entrer. Du Gueſclin fit donner pluſieurs aſſauts, mais tous ſans ſuccès, enſorte qu'il fut délibéré au Conſeil de ne pas expoſer tant de braves ſoldats & de vaillante Nobleſſe, contre des gens que la force de leur place mettoit à couvert de toute entrepriſe, & on jugea que de prétendre les avoir par aſſaut, c'étoit s'expoſer à la honte de ne pas réuſſir, & à une mort inévitable. Il fut donc conclu de former une eſpece de blocus, & de bâtir de petits forts ou baſtides, avec leſquelles on empêcheroit que rien n'entrât dans Breſt par terre, car on ne craignoit rien par la mer, les ennemis n'ayant pas de flotte pour y apporter du ſecours, ni ſur toute la côte un vaiſſeau qui pût leur fournir des vivres.

Les Anglois s'appercevant du deſſein du Connétable, & voulant éviter la famine, firent la viſite de toutes les maiſons, ſous le prétexte de faire un inventaire exact de ce qu'ils y trouve-

roient de proviſions, pour les diſtribuer avec diſcrétion & prudence aux ſoldats & au peuple de la ville; mais ils enleverent tout, vivres, meubles & argent, & feignant d'avoir du ſoupçon de la fidélité des habitans, ils les déſarmerent tous, & ſe firent encore donner des ôtages. Cette derniere vexation remplit la ville de douleur & de larmes, & ajouta beaucoup à la haine qu'on leur portoit déja. Ce qui arriva de-là fut que, ſoit que l'abondance fût bien grande, ſoit que les Anglois qui conſomment beaucoup, ne ménageaſſent pas les vivres avec aſſez de prudence, les aſſiégés tomberent bientôt dans la plus grande néceſſité. Les bourgeois ſur-tout en ſouffrirent extrêmement, & ſentirent leur beſoin & la miſere avant que les Anglois commençaſſent à s'en appercevoir: enfin ils éprouverent eux-mêmes la famine, qui eſt, ſelon un Ancien, la plus forte de toutes les machines de guerre, & la plus propre à réduire les villes: ils ſe virent forcés à faire des propoſitions pour ſe rendre; le Connétable les écouta favorablement, & après quelques jours de négociations, les articles de leur reddition furent arrêtés: ils portoient que ſi dans ſix ſemaines il n'étoient ſecou-

rus par une armée aſſez puiſſante pour donner bataille au Connétable, ils remettroient la place entre ſes mains.

Cette capitulation étant conclue, & les ôtages donnés de leur part, le Connétable quitta le ſiege, y laiſſant quelques Capitaines pour l'exécution du traité ; & pour ne point reſter oiſif, il projetta d'aller chaſſer les Anglois des Iſles de Jerſay & Grenezay (1). Ces deux Iſles leur étoient & leur ſont encore très-avantageuſes, parce que quand ils vouloient faire des deſcentes en Bretagne, ils y faiſoient leurs magaſins d'armes & de vivres, & même le terrein leur en fourniſſoit. Le Connétable prend quelques vaiſſeaux qui étoient ſur la côte, y embarque des troupes & paſſe à Jerſay : il aſſiege le Château de Montorgueil, qui eſt une forte place par ſa ſituation & les travaux qu'on y avoit fait, avec une forte garniſon, & fournie de toutes les proviſions néceſſaires pour ſoutenir un long ſiege : il fait donner quelques aſſauts, fait breche aux

(1) Deux Iſles, preſque contiguës, dans la Manche, à dix lieues en mer du mont Saint-Michel, & à vingt-cinq des côtes d'Angleterre à la vue du Cotentin.

murs

murs par la ſappe, entre l'épée à la main & prend le Château de vive force. Les aſſiégés ſe réfugierent dans le Donjon, dont les murailles étoient ſi hautes que les échelles ne pouvoient aller juſqu'aux crénaux; enſorte qu'il ſembloit impoſſible de l'avoir par aſſaut. Mais la valeur & l'habileté de du Gueſclin étoient au deſſus des fortifications les plus redoutables. Il fait attaquer ſi vivement, & ſes troupes le ſecondent avec tant d'ardeur que dès le lendemain les ennemis étonnés & découragés, envoyerent lui offrir de remettre la place avec toutes les munitions de guerre & de bouche, ſi dans le jour de la Saint Michel prochaine, ils ne recevoient du ſecours d'Angleterre, & ſuivant l'uſage donnerent des ôtages pour garants du traité; ils fournirent encore au Connétable des vaiſſeaux pour le tranſporter en Bretagne, ſur leſquels il emmena ſes ôtages, les priſonniers qu'il avoit faits, & ſon bûtin, après avoir pillé toute l'Iſle.

Du Gueſclin de retour de cette expédition, alla au ſiege de Derval qui ſe faiſoit par ordre du Duc d'Anjou. Nous avons déja dit que cette place appartenoit à Robert Knolles, lequel

qui reſtoient à conquérir, & de venger une inhumanité auſſi inexcuſable.

Les Anglois de Breſt, ayant appris que ce redoutable ennemi venoit pour les combattre, ſe retrancherent pour éviter ſon juſte reſſentiment, & ſe fortifierent ſi bien que le Connétable ne jugea pas à propos d'entreprendre de les forcer. Le temps de la capitulation n'étoit pas encore expiré, & il avoit reçu des ordres du Roi, qui lui enjoignoient de lui envoyer quelques-uns de ſes meilleurs Capitaines, & de les ſuivre de près. Il s'agiſſoit de s'oppoſer aux Anglois qui ſe préparoient à deſcendre en Picardie avec une forte armée, laquelle devoit débarquer à Calais, ſous les ordres du Duc de Lancaſtre, & du Duc de Brétagne: il quitta le ſiege de Breſt, & y laiſſant Olivier de Cliſſon, avec ſeulement ſix mille hommes, il prit ſon chemin par Kimper, Concarneau & Hennebon.

Cette deſcente d'Anglois en Picardie avoit perſuadé au Connétable que venant en France pour y faire une guerre vigoureuſe, ils ne ſeroient pas en état de partager leurs forces, ou que s'ils les partageoient, ils n'en auroient pas aſſez pour ſecourir Breſt, dégager leur parole

& délivrer leurs ôtages. Ce fut ſur cette opinion qu'il partit ; mais peu de jours après, il reçut dans ſa route un courier que Cliſſon lui envoya en diligence pour l'inſtruire que le Comte de Salisbury arrivoit par mer avec quatre-vingts vaiſſeaux, qu'en paſſant devant Jerſay, il avoit fait lever le ſiege de Montorgueil, & qu'il venoit à Breſt à force de voiles. Sur cet avis, le Connétable revint ſur ſes pas avec toutes ſes troupes. A peine étoit-il de retour, que le Comte de Salisbury deſcendit à terre. Le Connétable dès le lendemain de ſon arrivée fit la revue de ſes troupes, & ne ſe trouva pas en forces pour combattre les Anglois qui en avoient le double en nombre, & malgré cela il ſe mit en bataille dans les landes qui ſont à la vue du Château de Breſt, cachant par ſa hardieſſe & ſon grand cœur la foibleſſe de ſon armée : enſuite il envoya ſommer le Comte de Salisbury de s'y préſenter, ou bien de conſentir à la reddition de la place, ſuivant la capitulation accordée. Le Comte (qui ſembloit n'être venu là que pour faire montre), ſe tenoit pendant le jour retranché dans ſes lignes, & retournoit le ſoir paſſer la nuit dans ſes vaiſſeaux.

Il avoit ordre de ne rien haſarder, & d'aller joindre le Duc de Lancaſtre ſi tôt qu'il auroit terminé la délivrance de Breſt : les choſes reſterent en cet état pendant ſix jours, & le ſeptieme Salisbury, qui étoit très-grand Capitaine, envoya un Héraut au Connétable pour lui ſignifier, que ſi dans la journée du lendemain il ne venoit pas l'attaquer, il jetteroit du ſecours dans la ville ; qu'en exécution du traité il offroit le combat, & qu'ainſi il ne dépendroit pas de lui qu'il y eût une bataille : mais que ſi le Connétable n'en vouloit pas, il eût à renvoyer aux aſſiégés leurs ôtages. Le Connétable répondit au Héraut qu'il lui apportoit de bonnes nouvelles, & qu'il ne ſouhaitoit rien avec tant d'ardeur que de voir les Anglois, & de contenter l'envie qu'ils avoient de combattre : c'eſt à eux à venir nous attaquer, dit-il, & non pas à nous à aller les chercher : ils ne ſont pas en lieu où je puiſſe ni doive aller les attaquer, le traité ne le veut pas ainſi. Dites-leur donc que s'ils veulent venir, nous les recevrons joyeuſement, & que nous aurons de part & d'autre une auſſi belle occaſion d'acquérir de la gloire, qu'il y en ait eu depuis le commencement de la guerre.

Le Héraut porta cettte réponſe au Comte de Salisbury, qui pour braver le Connétable le lui renvoya ſur le champ, lui dire qu'étant gens de mer, ils n'avoient pas amené d'équipages de terre, & que d'ailleurs n'étant pas faits à aller à pied, ils ne pouvoient ſe rendre à ce qu'il ſouhaitoit d'eux, à moins qu'il ne leur envoyât des chevaux : qu'en ce cas là, ils viendroient le trouver & le combattre, pour que le traité fût exactement exécuté. Du Gueſclin fut indigné du procédé, & gardant le ſilence quelques minutes, il répondit au Héraut : mon ami, retournez vers votre Maître, & dites-lui que puiſqu'il n'eſt pas en état de donner bataille, je ſoutiens que la Ville & le Château de Breſt me doivent être rendus : la commiſſion qu'il vous a donnée eſt une dériſion & une mauvaiſe plaiſanterie : je vous en excuſe ſur l'obéiſſance que vous lui devez, & ſans la compaſſion que j'ai pour vous, je vous ferois pendre. Dites-lui que je n'enverrai point de chevaux à mes ennemis, & quand je voudrois le faire, je leur demanderois de bons ôtages. Le Héraut répliqua qu'il n'avoit pu ſe diſpenſer de faire ſa commiſſion, qui le chargeoit encore

de redemander les ôtages Anglois, puiſque le Connétable ne jugeoit pas à propos de combattre. Du Gueſclin lui dit à cela : je ſçais ce que j'ai à faire, portez ſeulement ma réponſe à votre Maître, & il le congédia. Enſuite il ſe retourna vers ſa compagnie : voilà, dit-il, d'un ton de colere, un plaiſant ſtratagême des ennemis ! ils ſçavent qu'ils ne peuvent pas mettre du ſecours dans la ville ſans nous avoir combattus, ils viennent d'Angleterre pour ce deſſein, & ils nous demandent des chevaux ! Penſent-ils être quittes pour cela de leur traité ? Je m'étonne qu'ils ne nous offrent pas le combat ſur mer, parce qu'ils ont des navires, & que nous n'en avons point. Ce n'eſt pas comme cela qu'on remplit les traités.

La réponſe du Connetable ayant été rendue aux Anglois par leur Héraut, ils balancerent s'ils devoient combattre ou non, ſçachant qu'il perſiſtoit à garder les ôtages. Quelques-uns du Conſeil ſoutenoient qu'on ne pouvoit avec honneur ſecourir la place ſans avoir livré bataille, & que ce ſeroit violer les conditions. D'autres ſoutenoient au contraire que le lieu du combat n'étant pas expreſſément indiqué, leurs offres

ſuffiſoient : qu'il étoit permis à un Général de chercher ſon avantage, & d'éviter ce qui pourroit lui nuire, qu'ainſi puiſqu'ils étoient en lieu de sûreté, ils devoient s'y tenir, & attendre que l'on vînt les y attaquer.

Le Connétable de ſon côté, indigné de ce contre-tèmps, regrettoit que l'occaſion de combattre les Anglois lui allât échapper. Il aſſembla le Conſeil où il mit en délibération de les attaquer dans leurs retranchemens. (Son grand cœur, qui ne trouvoit rien de difficile, le trompoit dans cette occaſion). Il diſoit, & quelques-uns avec lui, que ſi on ne les forçoit pas, on auroit au moins la facilité de faire une honnête retraite, mais que ſi on les battoit, on auroit un honneur infini, qu'on les extermineroit ſans reſſource, que l'on en purgeroit abſolument la Bretagne, & que la priſe de Breſt s'en ſuivroit. D'autres penſerent plus juſte, & tout le monde, le Connétable lui-même, ſe rangerent à cet avis : que la ſubtilité des Anglois pour ne point combattre, n'étoit qu'une équivoque, ſur ce que le lieu du combat n'avoit pas été indiqué dans la capitulation qu'ils avoient violée par ce ſubterfuge : que de même ce ne ſeroit

point exécuter le traité, que d'aller les attaquer dans leurs retranchemens, parce que les conditions nomment expreſſément une bataille, & qu'une pareille attaque n'eſt point bataille : que quand même on les déferoit, ils auroient la reſſource de ſe ſauver dans leurs vaiſſeaux, & qu'ainſi on auroit haſardé en pure perte les plus vaillans hommes qui fuſſent en France : que s'ils étoient victorieux, on auroit à ſe reprocher leur rétabliſſement dans la Bretagne, & les déſordres qu'ils y feroient plus grands qu'auparavant : de ſorte qu'il valoit mieux leur abandonner Breſt, & garder leurs ôtages, qui ſeroient des témoins & des preuves de leur infidélité.

Tout le Conſeil ſe rangea donc à cette concluſion. Le lendemain le Comte de Salisbury entra dans Breſt, y mit une nouvelle garniſon, avec toutes ſortes de munitions en abondance, & ſe rembarqua, n'ayant pas d'autre ordre que d'empêcher la perte de Breſt, ſans entrer dans l'intérieur du Duché. Ainſi il avoit rempli ſa miſſion au moyen d'une interprétation frauduleuſe de la capitulation. Après ſon départ le Connétable partit pour Nantes. Nous parlerons de ſon

voyage après que nous aurons vu ce qui ſe paſſa au ſiege de Derval.

Robert Knolles, qui en étoit Seigneur, s'y étoit rendu depuis que la place s'étoit ſoumiſe à la condition de ſe rendre dans deux mois, ſi dans cet intervalle elle n'étoit ſecourue par les Anglois, & en avoit donné des ôtages. Knolles proteſta de ne pas tenir les conditions faites avec Jacques de Broce ſon Lieutenant, prétendant qu'il n'avoit pu l'engager à une choſe de cette conſéquence ſans ſon conſentement exprès, d'autant plus qu'il étoit dans la Province même ; & en conſéquence, il manda aux François qu'ils euſſent à ſe retirer de devant ſa place, qu'autrement il alloit les faire charger. Ceux-ci répondirent fort ſagement qu'ils ne craignoient point ſes menaces, mais que pour preuve de leur fidélité à obſerver le traité, ils n'entreprendroient rien juſqu'au jour convenu, & qu'alors ils verroient ce qu'ils auroient à faire. Cependant le terme vint, & le Duc d'Anjou de retour devant Derval, fit ſommer les aſſiégés de tenir leur parole. Robert Knolles répondit comme la premiere fois, & déſavoua ſon Lieutenant. Le Duc qui étoit un auſſi brave & auſſi généreux Prince

qu'il y en eût en Europe, ſe trouva fort embarraſſé ſur le parti qu'il devoit prendre, & particuliérement ſur ce qu'il feroit des ôtages que de Broce lui avoit donnés: il en conſulta un Gentilhomme Gaſcon qu'il avoit toujours auprès de lui, nommé Garcias du Châtel (1), qui étoit ſon Maréchal de camp, & en cette qualité l'un des principaux Officiers de l'armée, & ſon confident. Celui-ci répondit au Prince, qu'à la vérité & ſuivant l'étroite ſévérité de la guerre, il pouvoit faire trancher la tête à ces malheureux ôtages, & leur faire porter ſans être injuſte, la peine de la perfidie de Robert Knolles; mais que ces pauvres Gentilshommes ne participant point à ſa faute, il y auroit plus de raiſon & d'humanité à les renvoyer, ou du moins les retenir priſonniers, comme le Connétable venoit de faire à ceux de Breſt.

Le Duc lui dit qu'il conſentoit qu'ils fuſſent renvoyés; & du Châtel, comme s'il eût preſſenti la cruelle ſcene qui alloit arriver, ſe preſſa d'aller exécuter l'ordre du Prince, & délivrer les ôtages.

(1) Il n'avoit rien de commun avec les du Châtel de Bretagne que le nom.

Mais il rencontra malheureuſement Olivier de Cliſſon qui lui demanda où il alloit ſi vîte, du Châtel le lui dit croyant parler ſans conſéquence: Olivier le fit revenir ſur ſes pas chez le Prince, en lui témoignant qu'une affaire comme celle-là vouloit être traitée avec réflexion. Quand ils furent chez le Duc, Cliſſon, qui étoit pour les Anglois un ennemi furieux & paſſionné, lui porta la parole d'un ton fort vif: comment, Monſeigneur, lui dit-il, voulez-vous autoriſer les Anglois à vous manquer de fidélité en toute occaſion? Si vous faites grace à leurs ôtages, il ne faut plus faire de traités ni de capitulations avec eux, ils n'en obſerveront jamais aucuns. La pitié en pareille rencontre n'eſt pas une généroſité, c'eſt une foibleſſe; vous devez en faire un exemple, ou bien il ne faut plus leur faire la guerre & ſi vous leur pardonnez, je déclare que je ne porterai jamais les armes pour le ſervice du Roi. Le Duc fort étonné de ce diſcours & du ton qui l'accompagnoit, répondit avec douceur: Meſſire Olivier, le ſort de ces quatre Gentilshommes m'a touché, mais ſi vous eſtimez qu'ils doivent mourir, je ne puis m'y oppoſer: je vous les donne, diſpoſez d'eux en

homme de bien, d'honneur & de réputation que vous êtes. Du Châtel n'oſa contredire Cliſſon, qui étoit alors dans la plus haute conſidération, & que ſes ſervices avoient rendu néceſſaire. Celui-ci n'eut pas plutôt la parole du Prince qu'il ſe hâta d'aller au lieu où ces malheureux ôtages étoient gardés. Ils étoient quatre, deux Chevaliers, & deux Ecuyers Anglois: il fait venir l'Exécuteur, & envoie les quatre ôtages ſur le bord du foſſé de la place. Enſuite il demande à parler à Knolles, qui paroît à une fenêtre du Château. » Quoique vous ayiez, lui dit Cliſſon, aſſez peu d'honneur pour violer votre foi, & manquer aux traités, je veux bien croire encore que vous ne ſerez pas ſi lâche que de ſouffrir que vos ôtages meurent pour votre perfidie. Vous n'avez plus que le temps de vous réſoudre ou à me rendre la place que vous n'avez pas pu ſecourir, ou à voir périr vos amis pour une infidélité dont vous ſeul êtes coupable ». Robert Knolles lui répondit: « Les quatre Gentilshommes que vous tenez, ſont mes amis, il eſt vrai, & il n'y a rien que je ne donnaſſe pour les ſauver de votre inhumanité; mais ces amis ſont généreux, & préférent de mourir à la honte

de me voir faire une choſe qui me convriroit d'ignominie, comme celle de me rendre, ſous le prétexte d'un traité nul & invalide. Il faut pour ſe venger ſur ces quatre innocens être auſſi ſanguinaire que vous l'êtes, & avoir mérité, comme vous, le ſurnom de Boucher, que vos cruautés vous ont acquis. Vous allez bientôt repaître vos yeux du ſang de ces victimes que vous ſacrifiez à votre fureur, mais ce ſera pour vous un aiguillon de reproche qui vous ſuivra par-tout, & ſera votre ſupplice, ſi votre cœur barbare eſt encore capable de ſentiment. Portez donc juſqu'au bout votre férocité, ſi vous l'oſez, mais ſoyez certain que j'ai des priſonniers François dont la tête me répondra de celles de mes amis ». Cela dit, Knolles ſe retira ſans attendre de réplique. Auſſi-tôt Cliſſon fit exécuter les quatre ôtages : & un inſtant après Knolles fit avancer hors d'une fenêtre deux ſolives que l'on recouvrit de planches en façon d'échaffaut, & on amena quatre Gentilshommes François, priſonniers dans Derval, & Officiers dans les troupes du Roi, auxquels il fit trancher la tête, en ſorte que les quatre corps & les quatre têtes tomberent dans le foſſé,

à la vue de toute l'armée, ce qui fut un ſpectacle d'horreur & de pitié.

Auſſi-tôt ces deux exécutions faites, le pont du Château fut abbaiſſé ; & il en ſortit cent hommes animés de fureur & de reſſentiment, qui fondirent tête baiſſée ſur Cliſſon, lequel les ſoutint vaillamment, car il étoit d'une force & d'une bravoure extraordinaires : il avoit auprès de lui quelques compagnies qui s'oppoſerent à cette incurſion des Anglois, & il ſe fit de part & d'autres des faits d'armes incroyables. Cependant Cliſſon y fut griévement bleſſé, & les ennemis ſe croyant vengés par ſa mort rentrerent dans le Château.

Le Duc d'Anjou leva le ſiege de Derval, & prit la route d'Angers, accompagné du Duc de Bourbon, des Comtes d'Alençon & du Perche, & du Connétable qui arriva de Nantes, après l'affaire que nous venons de rapporter ; le Vicomte de Rohan, le Maréchal de Blainville, & quantité d'autres Seigneurs & Capitaines ſe rendirent auſſi à Angers, d'où peu de jours après le Duc & le Connétable partirent pour la Cour. Nous venons de dire que du Gueſclin arrivoit de Nantes, & nous en avons

ſent leurs concitoyens, qu'il étoit réſolu de ne pas partir de là qu'il ne fût maître de Nantes, qu'ainſi ils n'avoient qu'à lui propoſer les moyens les plus doux, & les plus aiſés, & qu'ils le trouveroient traitable. La Bourgeoiſie s'aſſembla dans la maiſon de Ville, on entendit la réponſe du Connétable par la bouche des Députés, on concerta celle qu'il falloit lui faire, & le lendemain on les renvoya lui dire: » Nos cōcitoyens on été ſaiſis du plus grand étonnement quand nous leur avons fait notre rapport de ce que vous nous avez ordonné de leur dire : ils ne peuvent croire que le Roi, le plus juſte & le plus ſage des Princes, veuille les contraindre à violer les ſermens de fidélité qu'ils ont prêtés par ſes ordres exprès au Duc notre ſouverain Seigneur ; & ils ne peuvent pas croire non plus, que vous, qui êtes Breton & l'honneur de votre patrie, ſoyez capable d'employer la force de vos armes pour l'aſſujettir à une domination étrangere. Dans ces dernieres années votre préſence en Bretagne a fait la joie publique, fondée ſur votre vertu & votre naiſſance qui nous aſſuroient que vous n'y combattiez que pour la défendre contre la violence & l'avarice

des Anglois : ſi nous avions le malheur de voir que vous prétendiez nous ſoumettre à la France, tous les vœux que nous avons faits pour la proſpérité de vos armes, & pour la conſervation de votre perſonne qui nous eſt ſi précieuſe, ſe changeroient en exécration, & l'objet de notre amour & de notre eſpérance, deviendroit celui de nos alarmes & de notre haine. Notre étonnement a fait place aux réflexions ſur votre demande, & permettez-nous de vous dire qu'elle nous a paru tellement déraiſonnable, qu'elle a répandu dans toute l'aſſemblée une conſternation générale. En effet, quand notre Duc auroit manqué au Roi en quelque choſe, qu'eſt-ce que ſa faute auroit de commun avec nous ? Et ſi ſa conduite a déplu au Conſeil de France, en ſommes-nous autoriſés à lui manquer d'obéiſſance & de fidelité ? Nous croyons, au contraire, que plus il eſt preſſé par les forces ſupérieures du Roi, plus nous devons faire d'efforts pour le ſoutenir, & garantir ſa perſonne de la foudre que nous voyons prête à le frapper. Quelle faute donc a-t'il faite ? En eſt-ce une que d'avoir maintenu ſes traités avec ſes anciens alliés ? L'a-t-on vu en armes ſur les terres de France, y a-t-on

vu ſes troupes, ou ſes ſujets ? Au contraire toute notre plus illuſtre Nobleſſe vous a ſuivi par-tout pour le ſervice du Roi, & vous a aidé dans la conquête de la Guienne. Eſt-ce donc un crime pour notre Duc de n'avoir pas fait la guerre au Roi d'Angleterre dont il eſt gendre ; a-t-il dû violer les liens d'une alliance auſſi ſainte & auſſi naturelle ? puiſqu'il eſt certain que par le traité de paix on l'a borné à la neutralité, en compenſant les devoirs de vaſſal avec ceux de gendre.

Cependant pour montrer combien nous ſommes ſoumis aux volontés du Roi, & notre parfaite confiance en votre probité, nous avons deux propoſitions à vous faire, & ſi vous les acceptez, nous ſommes prêts à vous ouvrir nos portes. La premiere, eſt que ſi notre Duc revient dans ſon Etat, nous pourrons le reconnoître pour notre Prince, ſans qu'il nous ſoit rien reproché, & ſans empêchement, & en revanche nous nous engageons à ne recevoir aucun autre Prince. La ſeconde, que nous ferons nous-mêmes dépoſitaires de tous les deniers publics juſqu'à la paix, ſans que le Roi, ni le Duc lui-même en puiſſent diſpoſer auparavant. Si ces pro-

poſitions vous agréent, notre ville vous recevra avec la plus grande joie, & vous aurez la ſatisfaction de voir nos citoyens vous exprimer leur reconnoiſſance, comme à l'auteur de leur repos, & au libérateur de la patrie : ſi nous étions aſſez malheureux pour que vous n'acceptiez pas ces deux conditions, permettez-nous de vous déclarer que nous ſommes tous dans la réſolution de mourir, plutôt que de manquer à nos ſermens, en violant la fidélité que nous devons à notre Prince «.

Le Connétable entendit cette harangue avec toute l'attention qu'elle méritoit. Tout en l'écoutant, ſon eſprit actif en péſoit les conſéquences : il conſidéroit d'abord qu'il n'y avoit aucune apparence que le Duc revînt jamais en Bretagne, ſi non par un traité de paix, ou par quelque révolution qu'il n'y avoit pas lieu de prévoir : enſuite il voyoit que par ces conditions la ville de Nantes & le Comté Nantois devenoient ſéqueſtrés pour être rendus à la paix au Prince qni en devroit jouir, ſoit le Roi, ſoit le Duc : d'ailleurs en acceptant ces deux conditions, il ménageoit la peine & le temps d'un ſiege qui pouvoit être long, & l'empêcher de ſe rendre en Picardie

où ſa préſence devenoit, comme nous l'allons voir, très-néceſſaire pour les affaires du Roi : enfin il s'épargnoit le chagrin de détruire une ville de ſa province, & de verſer le ſang de ſes concitoyens. Par toutes ces conſidérations qui furent l'ouvrage d'un moment, il agréa & ratifia les deux articles propoſés, entra dans la ville comme en triomphe, aux acclamations d'une joie univerſelle. Il donna ſans perte de temps ordre à toutes choſes, & ſe rendit auprès du Duc d'Anjou qui étoit alors à Derval, comme on l'a vu, de là à Angers, & tout de ſuite à la Cour en grande diligence.

Il étoit temps qu'il y arrivât ; on y ſçavoit déja que le Duc de Lancaſtre avec le Duc de Bretagne étoient deſcendus à Calais, que leurs troupes y débarquoient ſucceſſivement, & même qu'il ſe joignoit à eux des étrangers de toutes parts, dans l'eſpérance de partager avec eux les dépouilles de la France. Le Roi de ſon côté avoit fait ſes préparatifs pour les recevoir, & il avoit commandé que tout fût prêt en Picardie & en Champagne pour marcher au premier ordre,

(1373.) Le Connétable en arrivant à

la Cour, fut reçu du Roi encore avec plus d'honneurs & de témoignages de ſatisfaction que jamais. Et en le félicitant ſur les lauriers qu'il avoit recueillis en Bretagne, ce Prince lui dit : » Ce n'eſt pas aſſez pour vous, brave Connétable, d'avoir chaſſé les Anglois du Poitou, de la Guienne deçà la Garonne, & de la Bretagne, & d'avoir engagé à mon ſervice vos vaillans Bretons, il vous eſt encore réſervé de garantir tout le Royaume des incurſions dont il eſt inondé, & de cette multitude d'ennemis qui le menacent d'une ruine générale : cette gloire n'appartient qu'à vous, & j'attends ce grand ſervice de votre amitié, de votre courage & de votre expérience «. Le Connétable répondit modeſtement au Roi, qu'il lui obéiroit avec toute l'exactitude poſſible, qu'il tâcheroit de remplir ſes intentions, & d'empêcher les Anglois de ne rien entreprendre au détriment du Royaume ; & ſans perte de temps, il ſe diſpoſa à partir.

Dans ces entrefaites, le Roi reçut un Héraut de la part du Duc de Bretagne, avec la lettre ſuivante.

A mon très-chier Seigneur le Roi de France.

» Sire, Charles Roi de France, qui vous reclamez être Souverain de mon Duché de Bretagne, il eſt bien vrai que depuis le temps que jeo étois entré en la foi & hommage de la Couronne de France, j'ai à vous toujours fait mon devoir envers ladite Couronne, & envers tous autres auſquels il appartenoit; mais ce nonobſtant Vous, par vous & par vos gens, ſans connoiſſance de cauſe, ſeulement par procès de fait, avez fait entrer par votre commandement & ſoutenance, votre Connétable, votre puiſſance & force de guerre, en mon Duché de Bretagne, pris tout plein de moi villes, châteaux & fortereſſes, pris priſonniers, les uns rançonnez, & les autres mis à mort; & à moi ont fait & font tout plein d'autres outrages, torts, dommages & vilenies non réparables, & parmi ce Vous m'avez ſcientement de votre propre volonté, & tout outrement & ouvertement montré mon ennemi, & imaginé à moi mon état défaire & détruire, parce que vous ne me voulez rendre les terres que promiſtes à

moi avoir rendre à certain temps, tant par lettres & ſcel comme autrement comme jeo vous ai pluſieurs fois requis; ce qui fait à moi grands couts & miſſions, en moi deboutant & mettant tout hors de la foi & hommage & obéiſſance de ladite Couronne, ſans coulpe & meffait de moi ou de ma partie ſans aucune cauſe raiſonnable, dont il moi en déplaiſe trop, ſi que parmi les avant dites choſes & cauſes, & tout plein des autres griefs qui à ce moi chaſſent. Jeo vous fais ſçavoir que en votre deffaut jeo me tiens du tout franc, quitte & déchargé de la foi & hommage qu'ay fait à Vous & à la Couronne de France, de toute obéiſſance ou ſujettion faite à Vous, ne à ladite Couronne, ne à autre cauſe de vous ou de la meſme Couronne, & vous tiens & répute mon ennemi, ne vous ne devez point merveiller, ſi jeo en faſſe dommage, à Vous & à votre partie, pour moi revancher des très grands outrages, torts, dommages & vilenies devant dites ».

Le Roi, ſans faire voir aucune émotion, répondit de bouche au Héraut, qu'il n'étoit pas beſoin que le Duc ſon maître

maître lui déclarât la guerre, puiſque toute ſa conduite paſſée marquoit aſſez ſon inimitié & ſes mauvaiſes intentions. Il donna enſuite tous les ordres néceſſaires pour s'oppoſer à l'irruption des Anglois.

Les ennemis avoient déja commencé à faire quelques dégâts dans l'Artois & dans la Picardie, & marchoient au nombre de ſoixante mille combattans. On regrette avec raiſon que les hiſtoriens ne nous ayent tranſmis aucun détail d'une campagne ſi glorieuſe, où la prudence & l'habileté de du Gueſclin diſſiperent cet orage terrible qui menaçoit la France d'une entiere déſolation. Tout ce que l'on en ſait eſt que le Connétable à la tête d'un camp volant s'attacha aux Anglois avec tant de ſuccès & de bonheur, qu'il leur fit quitter ces deux Provinces, & les chaſſant toujours devant lui, il leur fit traverſer le Forez, l'Auvergne & le Limoſin, & les conduiſit ainſi juſqu'à Bordeaux, après leur avoir fait paſſer les rivieres de Loire, d'Allier, de Dordogne & du Lot, ſans leur avoir laiſſé prendre aucune Ville, ni leur avoir ſeulement donné le loiſir de ſe ranger en bataille.

La miſere & la diſette furent ſi grandes dans l'armée Angloiſe, qu'à peine avoit-elle du pain : les chemins étoient jonchés de ſoldats exténués par la faim & par une ſi longue marche : ils abandonnoient leurs chevaux faute de proviſions ; enfin cette miſere fut ſi grande, qu'elle mit en diſſention les Ducs de Lancaſtre & de Bretagne, le premier reprochant au ſecond qu'il auroit dû fournir l'armée de vivres & d'argent, puiſque ce n'étoit que pour ſon ſervice & ſon rétabliſſement qu'elle avoit paſſé en France. A quoi celui-ci répondoit que l'Angleterre n'avoit eu en vue que de recouvrer la Guienne ; que ſes intérêts à lui n'avoient que très-peu de part dans ce grand armement, & que même ils n'auroient eu leur tour qu'après le premier objet: cela les diviſa de telle ſorte qu'ils ſe ſéparerent tout-à-fait, & ſe rendirent par des routes différentes, l'un à Bergerac, l'autre à Bordeaux. Tout cela ſe paſſoit vers les fêtes de Noël 1373.

Les Anglois firent la revue de leurs troupes, & trouverent à peine ſix mille hommes de ſoixante mille avec leſquels ils avoient débarqué à Calais au mois d'Août précédent. Avec quel plaiſir ne

ſiroit-on par les marches & les traits de ſageſſe & de prudence du Connétable, pour avoir ainſi fait marcher devant lui une armée ſi nombreuſe, l'avoir conſumée par elle-même, & par la diſette ! Enfin voilà dans une ſeule campagne le Poitou ſoumis, la Bretagne conquiſe, la France délivrée d'un des plus grands périls, où elle ſe ſoit jamais trouvée, & une multitude d'ennemis réduits à rien, le tout par la conduite & la valeur d'un ſeul homme !

Après tant de travaux & de fatigues, du Gueſclin ſe trouva avoir beſoin de quelque relâche. La perte qu'il avoit faite de ſon excellente femme, Tiphaine Raguenel, lui étoit toujours préſente : cette Dame ne lui ayant pas laiſſé d'enfans, toute la France regrettoit que de deux perſonnes ſi eſtimables il ne fût point reſté de rejetton qui fît revivre la valeur du pere & les vertus de la mere : on ſouhaitoit généralement que cela devînt poſſible en engageant le Connétable dans de nouveaux liens, & que l'on vît ſortir d'un ſi grand homme une race de Héros qui euſſent perpétué le nom, le mérite & la réputation de leur auteur. Tous ſes amis s'employerent à lui trouver une femme digne de lui, & dont

il méritât l'alliance : ils jetterent les yeux ſur Jeanne de Laval, fille unique de Jean de Laval, Seigneur de Châtillon, & d'Iſabelle Dame de Tinteniac. Il l'épouſa à Rennes au mois de Janvier 1373 (1). La fête ſe fit avec toute la magnificence poſſible, & avec l'éclat convenable à la dignité du mari & à la haute naiſſance de la femme, & en préſence des plus grands Seigneurs de la Bretagne, Pierre de Villiers, Hervé de Mauny, Sire de Thorigné, Gui de Laval, Sire de Loné, Jean de Coüeſme, Sire de Monte-Jan (2), & grand nombre d'autres. Du Gueſclin donna pour douaire à ſa nouvelle épouſe le tiers des terres qu'il avoit en Bretagne, & la jouiſſance du Comté de Longueville, le tout à vié, la propriété réſervée à qui elle

(1) J'ai dit ailleurs que l'année alors commençoit à Pâques, à quelque date que ce jour tombât, & qu'elle n'a commencé au premier Janvier qu'en 1564, par Ordonnance de Charles IX. Le Lecteur doit s'en ſouvenir dans l'occaſion.

(2) Seigneur Angevin. Monte-Jan eſt ſur le Bord de la Loire, vis-à-vis d'Ancenis. Il y a eu de cette Maiſon, un Maréchal de France, ſous Charles VII, créé en 1537, mort la même année.

appartiendroit. Elle lui donna, en cas qu'il lui ſurvéquît, la Terre de Montmuran & le Château de Tinteniac, dont elle voulut qu'il prît le titre de Sire de Tinteniac.

(1374) Au commencement de la nouvelle ſaiſon, il ſe préſenta une occaſion avantageuſe pour les affaires du Roi, & où la valeur & l'habileté de du Gueſclin ne furent pas inutiles. Le ſujet étoit qu'entre le défunt Prince de Galles & le Comte de Foix, il s'étoit élevé une conteſtation pour quelques Seigneuries que celui-ci poſſédoit en Guienne, & dont il prétendoit devoir jouir à titre de Souveraineté indépendante, & le Prince ſoutenoit qu'elles relevoient de lui à cauſe de ſon Duché de Guienne. Le Conſeil d'Angleterre auroit volontiers jugé en faveur du Prince, mais il avoit à ménager le Comte de Foix, à cauſe des guerres perpétuelles avec la France, dans leſquelles on craignoit qu'il ne prît parti contre les Anglois, à qui il étoit utile dans des occaſions; ainſi on l'amuſoit toujours par des eſpérances flatteuſes.

Le Duc d'Anjou & le Connétable voulant profiter de ces favorables cir-

conſtances, prirent prétexte des villes en litige tenues par le Comte de Foix, & entrerent dans le pays avec une armée de quinze mille hommes de pied, ſans la cavalerie, & les gens de trait. Ils donnerent pour raiſon de leur invaſion que la plus grande partie de la Guienne étant retournée à l'obéiſſance du Roi, ſes Généraux d'armées étoient obligés de conſerver ſes droits. L'événement étonna beaucoup le Comte de Foix : il eſſaya de ſe mettre en défenſe ; mais outre que la partie n'étoit pas égale, le nom ſeul du Connétable avoit porté l'effroi par tout le pays, & perſonne n'étoit ſi hardi que d'y paroître en armes. La premiere hoſtilité fut contre l'Abbaye de Saint-Sylvier (1) ; c'étoit une place aſſez forte, bien munie de vivres & d'une bonne garniſon. Cependant l'Abbé ne ſe croyant pas en état de réſiſter, envoya vers le Duc

(1) Cette Abbaye eſt abſolument ignorée ; il n'en eſt fait mention ni dans les Dictionnaires Hiſtoriques, ni dans le *Gallia-Chriſtiana*. Cependant il paroît que c'étoit une Ville fortifiée, & un Monaſtere conſidérable. Nos conjectures ſe bornent à croire que l'une & l'autre ont changé de nom.

d'Anjou pour lui repréſenter qu'on n'avoit rien à reprocher à lui, ni aux ſiens, du côté du reſpect qu'ils lui devoient, ni du côté du ſervice du Roi; qu'on ne l'avoit jamais vu à la guerre contre la France (1); qu'il promettoit de ſe conduire toujours avec la même fidélité, que même ſa foibleſſe étoit une caution de ſa parole: qu'il le ſupplioit donc d'épargner une Ville qui n'avoit jamais pris parti, & des habitans entiérement ſoumis à ſa puiſſance. Le Duc d'Anjou & le Connétable ſe contenterent des promeſſes & des ſoumiſſions de l'Abbé, & paſſerent outre, après avoir reçu de lui des ôtages.

De-là ils ſe rendirent devant la Ville de Lourdes, dont les habitans alarmés déclarerent d'abord à Arnoul de Vire, leur Gouverneur, qu'ils vouloient ſe rendre. Celui-ci, homme courageux & habile, les écouta tranquillement, & après leur avoir donné le temps de calmer leur effroi, il fit ſi bien, moitié par promeſſe, moitié par menaces, qu'il

(1) C'eſt une preuve de ce que j'ai dit plus haut, & qui eſt de fait, que les Moines & les Evêques mêmes fourniſſoient des troupes, & marchoient en perſonnes.

les ramena à la réſolution de réſiſter aux François. En effet le Connétable ayant paru devant les murailles, & ayant fait ſommer le Gouverneur de ſortir de la Ville & de la rendre au Roi, de Vire répondit, que le Comte de Foix ſon maître lui avoit confié cette place pour la lui conſerver, & non pour la remettre à ſes ennemis; qu'en acceptant cette commiſſion, il avoit fait ſerment de s'y défendre juſqu'à la mort, & que ſa foi & ſon honneur étoient ſes cautions auprès de ſon Prince, & aux yeux du public. Enſuite il ſe retira, & dit à ceux qui l'avoient accompagné: vous voyez que les François ſe croient déja en droit de nous commander, mais j'ai aſſez bonne opinion de toute la compagnie, pour penſer que perſonne ne rendra jamais de ſoumiſſion qu'au Comte de Foix, notre Prince; ainſi allons nous préparer à nous défendre, & eſpérons de la juſtice du ciel qu'il protégera notre réſiſtance, parce qu'elle eſt de notre devoir, parce qu'on nous attaque ſans droit ni raiſon, & contre toutes les loix de la guerre, parce qu'enfin il n'y a point eu d'infraction de la paix entre le Roi de France & notre Comte.

Le Connétable ayant fait au Con-

ſeil ſon rapport de la réponſe du Gouverneur de Lourdes, il fut réſolu de lui donner l'aſſaut dès le lendemain. Au point du jour tout marche, on place les échelles, & bientôt on gagne les crénaux : les aſſiégés ſe défendirent avec une opiniâtreté & une valeur étonnante ; le combat dura preſque juſqu'au ſoir, enfin de Vire fut tué. La mort de ce trop brave Commandant fit perdre courage à ſes gens, ils fléchirent de tous côtés, & les François ayant gagné les murailles, & s'étant répandus dans la ville, firent un maſſacre horrible, la fureur du ſoldat n'épargna rien, & avant que les Chefs puſſent arrêter le carnage, tout fut paſſé au fil de l'épée, & la ville pillée. La nuit même n'interrompit point la déſolation de cette malheureuſe place, où à peine quelques habitans s'échapperent à la faveur des ténebres. Le Duc d'Anjou & le Connétable leur firent du bien pour les aider à réparer la perte de leurs maiſons & effets.

Enſuite l'armée marcha par Caſtelbon & Caſtelneuf, & vint mettre le ſiege devant la ville de Sault, qui appartenoit en propre au Comte de Foix, & où il avoit mis pour Commandant Guillaume

de Paux. Le ſiege fut aſſez long pour donner le temps au Comte de faire ſes réflexions. Il appréhenda qu'une ſi puiſſante armée ne le dépouillât de toutes ſes terres, & enfin il ſe réſolut de propoſer un accommodement : il envoya vers le Duc d'Anjou, qui ſe prêta avec la plus grande facilité à la confection d'un traité. Les conditions furent que celui des deux partis qui, à certain jour convenu, ſe trouveroit être le plus fort devant la ville de Montſac, demeureroit le maître de tout le pays conteſté : moyennant cet accord, la guerre ceſſa dans la Comté de Foix, & c'eſt tout ce que les Hiſtoriens en ont rapporté.

De-là le Prince & le Connétable attaquerent les places appartenantes aux Anglois : ils débuterent par le Riolle (ou la Réole), dont le ſiege les occupa trois jours ; ils prirent tout de ſuite Langon, Saint-Macaire & Condoſe, & en peu de jours furent maîtres de quarante places, Villes ou Châteaux, les uns de vive force, d'autres par ſoumiſſion volontaire. Après quoi le Duc d'Anjou partit pour Paris, ayant été nommé par le Roi ſon frere, Lieutenant-Général en Bretagne, & le Connétable le ſuivit à la Cour.

Pendant cette expédition, le terme de la reddition de Bécherel expira. Cette place avoit été aſſiégée par Olivier de Cliſſon & le Vicomte de Rohan, que le Connétable en avoit chargés dès le temps qu'il commandoit en Bretagne, & ils avoient avec eux pour faire ce ſiege un nombre de Seigneurs & Gentilshommes Normands. Le ſiege avoit duré une année, & il avoit été convenu que ſi la place n'étoit pas ſecourue aux fêtes de la Touſſaints ſuivante, elle ouvriroit ſes portes. Après cet accord les aſſiégeans s'en étoient retirés, & y avoient laiſſé peu de monde. Olivier de Cliſſon, après s'être donné le temps de guérir du coup mortel qu'il avoit reçu devant Derval, avoit fait le voyage de Gaſcogne, d'où il ſe rendit exprès à Bécherel pour l'expiration du traité, qui fut fidélement accompli, & la place rendue en ſon temps.

(1374.) Les Seigneurs de Rohan, de Laval & lui, avoient encore de grandes raiſons pour ſe rendre en Bretagne, où le Duc qui venoit de quitter le Duc de Lancaſtre à Bordeaux, devoit dans peu arriver par mer. La préſence de ces Seigneurs y maintint les affaires du Roi, tellement qu'il n'y eut pas une ſeule ville

qui voulût ou osât recevoir le Duc, & que ce Prince, après avoir passé quelques jours à Auray avec la Ducheſſe sa femme, fut contraint de reprendre le chemin de Bordeaux, d'où le Duc de Lancaſtre & lui partirent pour l'Angleterre, au mois de Juillet 1374. Cette année se passa sans aucune opération militaire, parce que le Pape s'entremit à procurer au moins une trève entre le Roi de France & le vieux Edouard.

Ce Pere commun des Fideles envoya deux Légats, au premier, l'Archevêque de Ravenne; au second, l'Evêque de Carpentras, dès le commencement de cette année. Par leur moyen il fut convenu d'une suſpenſion d'armes juſqu'au dernier Août, auquel jour les deux Rois se rendroient dans les environs de Calais, pour aviſer en perſonne à la prolongation de la trève, ou même, s'il étoit poſſible, à une paix définitive.

Dans cet intervalle il arriva au Connétable un événement que son hiſtoire ne doit pas obmettre. On a vu dans le temps que le Roi D. Henri, lors de son couronnement en Caſtille, avoit donné par reconnoiſſance à son bienfaiteur du Gueſclin, le Comté de Soria. Ce Prince déſirant réunir à la Cou-

ronne ce Comté & toutes les autres terres démembrées de ſon domaine, fit propoſer au Connétable d'en faire l'échange contre la perſonne du Comte de Pembroc, priſonnier en Eſpagne. Le Connétable y conſentit, traita de ſa rançon à cent vingt mille livres, en reçut une partie, & lui rendit ſa liberté ſur ſa parole pour le reſte. Mais le Comte de Pembroc, après avoir traverſé la France, s'étant rendu à Calais, eut peu de temps après occaſion de faire un voyage en Flandres, & mourut à Bruges. Il avoit fait porter avec lui ſon argent dans cette ville, & devoit à certain jour conſigner le reſte de ſa rançon aux Bourg-Meſtres. Du Gueſclin ayant appris la mort de Pembroc, fit ſaiſir cet argent, & le Duc de Lancaſtre en obtint main-levée, & s'en empara. Le Connétable en porta ſes plaintes au Parlement de Paris, & y fit aſſigner les Bourg-Meſtres, leſquels maltraiterent l'Huiſſier qui leur donna l'aſſignation, & ne comparurent point. Du Gueſclin demanda au Roi la permiſſion de leur aller faire la guerre: mais le Roi eut la bonté d'aſſoupir l'affaire, en ſe chargeant de lui payer à certain terme cinquante-quatre mille

francs, que ſes héritiers reçurent après ſa mort.

Cependant le Duc de Bretagne, profitant de l'abſence du Connétable, qui étoit alors ſur les frontieres de Flandres, rentra encore dans ſes Etats avec trois mille archers qu'il avoit amenés d'Angleterre. Il prit d'abord quelques villes, mit enſuite le ſiege devant Saint-Brieuc, & le leva bientôt après pour aller ſurprendre Olivier de Cliſſon & quelques autres Seigneurs Bretons qui étoient dans les environs de Kimperlé, & qui n'eurent que le temps de ſe renfermer dans cette fortereſſe. Le Duc les y aſſiégea avec toute la fureur qu'inſpire le deſir d'une vengeance prochaine. Cliſſon & ſes compagnons, ſçachans qu'il n'y avoit aucune grace à eſpérer pour eux de la part du Prince, & qu'il étoit réſolu à les traiter comme des ſujets rebelles, ſe défendirent avec toute la vigueur poſſible. Mais ils furent preſſés ſi vivement, & réduits à une ſi grande extrémité, qu'ils s'attendoient d'être forcés à tout moment, & qu'ils étoient déterminés à ſe faire tuer, lorſque leur bonne fortune les tira de ce dangereux état. Le Duc de Lancaſtre envoya deux Gentilshommes aux Anglois qui ſer-

voient le Duc de Bretagne, pour leur annoncer qu'il y avoit une trêve générale arrêtée à Bruges, & en conſéquence leur défendre de faire le moindre acte d'hoſtilité contre les ſerviteurs du Roi. Cette nouvelle, arrivée le plus à propos du monde, obligea le Duc de Bretagne de ſe retirer de devant Kimperlé, & de laiſſer les Seigneurs Bretons en liberté. Il partit pour aller joindre ſa femme à Auray, d'où il la conduiſit à Breſt; là ils s'embarquèrent tous les deux & paſſerent en Angleterre; & lui en particulier alla paſſer une année chez le Comte de Flandres ſon proche parent.

Le Connétable dans un de ſes voyages de Bretagne, en paſſant par la Normandie, avoit aſſiégé la ville de Saint Sauveur-le-Vicomte, & étoit convenu que ſi dans un certain terme elle n'étoit pas ſecourue, elle lui ſeroit remiſe. Ce terme venu, il ſe préſenta avec ſix mille lances devant la place, qui ſe rendit ſans difficulté: il y établit garniſon & en donna le gouvernement à un Gentilhomme de ſon pays. Peu après le Roi lui en donna la Seigneurie, avec la propriéte de la ville de Pontorſon (1),

(1) Nous avons déja relevé la contradic-

pour lui & ſes enfans ou deſcendans mâles ; (ce qui n'eut pas lieu) , ne croyant pouvoir trop récompenſer la valeur , le zele & les grands ſervices de ſon Connétable. Peu auparavant il lui avoit encore donné la Seigneurie de Montfort-l'Amaury , qui appartenoit au Duc de Bretagne, Comte de Montfort , lequel en avoit donné le gouvernement à un Seigneur de Lannion , (d'une des premieres maiſons de Bretagne). Dans l'acte de la priſe de poſſeſſion , le Connétable eſt qualifié , très-noble & très-puiſſant Prince (1). Le Roi quelques années après , retira le Comté de Montfort pour quinze mille francs d'or. Pendant qu'il étoit occupé à la conquête du Poitou , Charles , dont la généroſité & la reconnoiſſance étoient inépuiſables , lui avoit fait préſent de Fontenay-le-Comte & de Montreuil-Bonnin , qu'il avoit repris ſur les Anglois ; du Gueſ-

---

tion qui ſe trouve dans l'hiſtoire au ſujet de Pontorſon , que les uns diſent être un don du Roi à du Gueſclin , d'autres un propre du chef de ſa mere.

(1) On ne voit rien dans toute ſon hiſtoire qui autoriſe cette haute qualification : il n'a même ſur ſon Tombeau que celle de NOBLE HOMME.

clin les vendit au Duc de Berry, & eut de lui en compte du payement, la terre de Cachamp près de Paris, dont le Connétable fit par la ſuite préſent au Duc d'Ajou, qui aimoit ce lieu comme ſa patrie, y ayant été nourri.

Il y avoit déja plus d'un an que la trève duroit, & que les gens de guerre étoient dans une oiſiveté qui les ennuyoit fort, lorſque le Sire de Coucy (1), ſe mit en fantaiſie, (les hiſtoriens n'en donnent point le motif), que le Duché d'Autriche lui appartenoit, & pour s'en mettre en poſſeſſion, il y mena un nombre de Capitaines & ſoldats Bretons; mais l'expédition n'ayant pas tourné à ſa ſatisfaction, il revint bien-tôt ſur ſes pas. Le Roi ne fut pas fâché de ce contre-temps; au contraire, le retour de ces Bretons lui fut fort utile. Les Miniſtres des deux Couronnes n'ayant pû s'accorder à Calais, pour la paix, ou la continuation de la trève, il y avoit apparence que la guerre alloit ſe rallumer avec plus de violence qu'auparavant. La mort récente du vieux Edouard

(1) Très-grande & très-illuſtre Maiſon en Picardie, éteinte il y a environ deux ſiecles.

étoit une conjoncture très-avantageuſe à la France, tant par la minorité du jeune Roi Richard, fils du défunt Prince de Galles, que par le peu d'eſtime que l'on avoit pour le Duc de Lancaſtre, ſon oncle, déclaré tuteur, & par les mécontentemens ſecrets de la plupart des Seigneurs d'Angleterre. D'un autre côté on connoiſſoit la ſageſſe du Roi, l'affection de ſes ſujets, & leur ſoumiſſion à ſon autorité, le mérite de ceux qui le ſervoient, ſoit dans le miniſtere, ſoit à la tête de ſes armées : tout cela donnoit lieu de penſer que la France alloit recouvrer ſon ancien luſtre, & tous ſes avantages.

Le Roi pour ne pas perdre un moment dans de ſi heureuſes circonſtances, dès que les Bretons du Sire de Coucy furent de retour, les envoya à ſon frere le Duc de Bourgogne qui aſſiégeoit Ardres, & qui après que le ſiege eut duré quelques jours, s'en rendit le maître. Enſuite de quoi le Roi les envoya au Connétable alors occupé en Normandie à faire la guerre à Charles le Mauvais, Roi de Navarre, qui avoit encore oſé ſe déclarer ennemi de la France, depuis l'exécution des deux émiſſaires qu'il avoit envoyés à la Cour pour empoiſonner le

Roi (1), à quoi ils n'avoient que trop réuſſi, mais ſans tout l'effet qu'il en attendoit, la Roi ayant été promptement ſecouru. Cependant le mal ſubſiſta, dégénéra en fievre éthique, & peu à peu, après deux années de langueur, mit cet excellent Prince au tombeau deux mois après la mort de du Gueſclin.

Le Connétable donc accompagné du Seigneur de la Riviere faiſoit la guerre en Normandie, & avoit déja ſaccagé dans le Comté d'Evreux quelques villes appartenantes au Roi de Navarre. Ayant

(1) Belleforeſt rapporte qu'au printems de l'année 1373, d'autres diſent 1374, le Roi fut averti que le Roi de Navarre avoit chargé deux ſcélérats de l'empoiſonner: l'avis vint trop tard, le mal étant déja fait. Le Roi avoit été ſecouru ſi heureuſement que le poiſon ne fit point tout ſon effet. Ces deux hommes, dont l'un ſe nommoit de la Rue, l'autre Pierre du Tertre, furent découverts, mis à la torture & écartelés. Ils confeſſerent avoir commis ce crime à l'inſtigation de Charles le Mauvais.

Le ciel en prit une vengeance terrible. En 1386 ce mauvais Prince tomba malade d'une eſpece de ſciatique par-tout le corps. Ses Médecins le firent envelopper dans des toiles détrempées d'eau-de-vie, par la mal-adreſſe d'un Officier le feu prit aux toiles, & il y fut brûlé tout vif.

reçu ce renfort de Bretons, il penſa à faire quelques expéditions plus conſidérables. Il aſſiégea Ponteau-de-Mer, & battit la ville & le Château avec nombre de pieces de canons, en ſorte que les murailles furent bientôt en poudre ; mais malgré cela les aſſiégés ſe défendoient avec une ſi furieuſe opiniâtreté, qu'on ne put les réduire. Le Connétable leur faiſoit donner avis de ne pas attendre la derniere extrémité, qu'il étoit diſpoſé à les traiter humainement, mais que s'ils l'obligeoient à les forcer, il n'y auroit quartier pour perſonne, & que tous y périroient ſans remiſſion & ſans exception : ils l'écouterent enfin & ſe rendirent ; la garniſon fut conduite priſonniere à Cherbourg, & le Connétable fit raſer le Château.

De-là il marcha droit à Mortaing, dont les habitans effrayés de ſe voir attaquer par un homme dont le nom ſeul répandoit la terreur, & ſe voyant éloignés de tout ſecours, ouvrirent leurs portes, & tout ce qu'il s'y trouva d'hommes appartenans au Roi de Navarre furent conduits à Cherbourg, comme ceux de Ponteau-de-Mer.

D'un autre côté, D. Henri, Roi

de Caſtille, envoya des troupes dans la Navarre, ſous la conduite du Bâtard d'Eſpagne, enſorte que ce mauvais Prince, attaqué de tous côtés, & par deux ennemis beaucoup plus puiſſans que lui, ne ſçavoit comment ſe retourner, ne pouvant ni s'éloigner de ſes Etats, où ſa préſence ſervoit à ſoutenir le courage de ſes ſerviteurs, ni donner du ſecours à ſes ſujets de Normandie. Dans cette perplexité il s'adreſſa au nouveau Roi d'Angleterre, & voulut lui perſuader qu'il avoit intérêt de le prendre ſous ſa protection. Il le prioit de conſidérer l'injuſtice criante qu'on lui faiſoit de ſuppoſer, pour l'opprimer, que les deux criminels qui avoient empoiſonné le Roi de France, n'avoient agi que par ſes ordres; que cet horrible artifice n'avoit été mis en œuvre que pour le faire déteſter de tout l'Univers, & pour écarter les ſoupçons de deſſus les véritables auteurs du crime. Il ajoutoit encore d'autres motifs politiques pour engager le Roi d'Angleterre à ne pas l'abandonner : il écrivit les mêmes choſes au Duc de Bretagne, & répandit partout des manifeſtes, où il eut l'audace de laiſſer entrevoir que l'empoiſonne-

ment du Roi étoit le crime de ſes trois freres.

La lettre de Charles-le-Mauvais au Roi d'Angleterre fit un effet conſidérable : nous avons vu plus haut que le Duc de Lancaſtre, oncle de ce Roi, ſon tuteur & Régent du Royaume, n'étoit ni aimé, ni eſtimé : les Seigneurs de la Cour, ſur-tout les jeunes gens, ſaiſirent cette occaſion pour l'éloigner. Ils perſuaderent d'abord au jeune Roi de prendre dans ſes mains le timon de ſes affaires : enſuite ils lui firent entendre que la plus grande gloire d'un Roi étoit d'être le protecteur des Princes opprimés : que la conjoncture préſente lui étoit ſi favorable, qu'il ne devoit pas la laiſſer échapper ; enfin ils animerent tellement ſon courage qu'il ſollicitoit lui-même les intérêts du Roi de Navarre auprès des gens de ſon Conſeil, & qu'il déclara vouloir paſſer en France en perſonne, pour y faire connoître à cet ancien allié les effets de ſa protection. Ceux de la même faction perſuadoient d'un autre côté au Duc de Lancaſtre qu'il n'y auroit pas de ſageſſe à permettre que le Roi ſon neveu fît ce voyage ; que ce ſeroit l'expoſer à n'avoir pas d'honneur de ſa pre-

miere expédition, & plus encore que ce ſeroit compromettre ſa perſonne à l'incertitude des événemens de la guerre ; que même il laiſſeroit penſer qu'il l'auroit lui-même porté à cette entrepriſe téméraire, pour jouir plus abſolument de la puiſſance ſouveraine, & que s'il arrivoit quelque malheur à ce jeune Roi, toute l'Angleterre le lui imputeroit ; que pour obvier à tout cela il ne pouvoit faire rien de mieux, que de prendre lui-même le commandement de l'armée, que cela étoit dû à ſa naiſſance & à ſa capacité, & que c'étoit pour lui le ſeul moyen d'éviter les reproches ou le haine de la nation.

Le Duc donna dans le piege, & remontra au jeune Roi, qu'il lui ſuffiſoit de faire entendre ſon nom au-delà des mers, & de ſecourir ſes alliés : que les victoires qui ſe remporteroient ſous ſes auſpices, lui ſeroient auſſi glorieuſes que s'il y eût été préſent, que l'honneur lui en reviendroit tout entier, parce que les Rois ſont cenſés être par-tout où on agit en leur nom. Le jeune Richard eut bien de la peine à ſe rendre à ces raiſons, mais on lui fit entendre qu'il étoit de ſon intérêt que le Duc de Lancaſtre paſſât en France, parce que

pendant l'abſence du Roi, s'il reſtoit ſeul en poſſeſſion de la Régence, il pourroit bien s'emparer du Trône, & ſe rendre le maître abſolu : qu'à la vérité ce ſoupçon étoit injurieux à un ſi grand Prince, dont la ſageſſe & la fidélité étoient connues, mais qu'en fait de politique & d'affaires d'Etat, la défiance même eſt une vertu. Richard enfin ſe rendit, car il eſt rare que les Princes ne prennent aiſément l'alarme, quand on leur fait voir leur autorité en danger.

Ainſi il paſſa tout d'une voix au Conſeil d'Angleterre d'envoyer un prompt & puiſſant ſecours, tant pour le Roi de Navarre, que pour le Duc de Bretagne. Le Duc de Lancaſtre ſe chargea du commandement général, & fit partir avant lui une partie de ſon armée ſous les ordres de Robert le Roux, ſe diſpoſant à le ſuivre de près avec la flotte, & voulant ſe régler ſur ce que le Roux auroit fait en abordant. Celui-ci mit pied à terre à Cherbourg, groſſit ſon corps d'armée de toutes les garniſons qui s'y étoient rendues de toutes les places dont le Connétable les avoit chaſſées. Du Gueſclin crut la circonſtance favorable pour aſſiéger cette ville, parce qu'en

qu'en s'en rendant maître, il ôteroit au Roi de Navarre la derniere qui tînt encore pour lui, & qu'il y feroit un grand nombre de priſonniers & un riche butin.

Sans perdre un moment il s'avance avec ſon armée, ordonne ſes quartiers, & attaque Cherbourg à différentes repriſes; les aſſiégés réſiſterent ſi bien, que le Connétable, obligé de renoncer à les avoir de force, ſe borna à les bloquer par terre; mais comme ils avoient la liberté de la mer, ils recevoient de nouveaux rafraîchiſſemens tous les jours.

Ce fut pendant ce ſiege, qu'Olivier du Gueſclin eut le malheur de tomber entre les mains des Anglois. Ce digne frere du Connétable ayant eu avis, (peut-être par un faux eſpion), que les Anglois ſe diſpoſoient à faire une vigoureuſe ſortie, ſe mit en embuſcade pour les ſurprendre: ils lui tomberent en effet ſous la main, & il les chargea avec ſa valeur ordinaire, mais ſoit trahiſon, ſoit qu'il fût mal ſoutenu, il fut fait priſonnier par un Gentilhomme Navarrois, nommé le Coq, qui le conduiſit dans la ville, d'où on le fit paſſer en Angleterre: ſa priſon fut longue, & il n'en ſortit qu'en payant une très-groſſe rançon. Quelques jours après cet accident,

qui fit beaucoup de peine au Connétable, voyant que la place ne pouvoit être forcée ſans armée navale, & le Roi n'en ayant point alors, il prit le parti de ſe retirer. Le Duc de Lancaſtre de ſon côté penſa que la ville de Cherbourg occuperoit plus long-temps les François, & lui donneroit par-là le moyen de faire de grands progrès en Bretagne: dans cette idée il alla avec toute ſon armée mettre le ſiege devant Saint-Malo, ville très-forte dès ce temps-là, d'un abord difficile, & aiſée à défendre: auſſi les aſſiégés réſiſterent-ils vigoureuſement.

Le Roi inſtruit de cette entrepriſe des Anglois, manda au Connétable d'aller faire lever le ſiege de Saint-Malo. Il paſſa auſſi-tôt de Normandie en Bretagne, accompagné des Ducs de Berry & de Bourgogne, avec les Comtes d'Alençon & de la Marche, le Dauphin d'Auvergne, le Comte de Guynes, les Maréchaux de Blainville & de Sancere, les Sires de Cliſſon, de Laval, de Rohan, de Beaumanoir, de Dinant; on s'attendoit à la Cour & par-tout le Royaume qu'il y auroit bataille, & on eſpéroit à tout moment d'en apprendre le ſuccès; mais le Connétable n'eut

d'autre objet que de chaſſer les Anglois & de dégager la ville. Il ſe logea dans un poſte ſi avantageux pour les incommoder, & il y réuſſit ſi heureuſement, que dès le troiſieme jour, le Duc de Lancaſtre jugea qu'il ne pouvoit demeurer dans ſon camp, & que les vivres alloient lui manquer, les François s'étant rendus maîtres de la campagne, en ſorte qu'il n'avoit de reſſource que d'envoyer faire des proviſions en Angleterre, ce qui auroit emporté tant de temps qu'il n'en auroit pas fallu la moitié pour le faire périr de miſere, lui & les ſiens. Il étoit encore dans une autre ſituation auſſi embarraſſante, c'étoit la difficulté de ſortir de ſon camp à la vue d'un Général auſſi vigilant que le Connétable, qui auroit tous ſes avantages contre lui : cependant il lui demanda le combat, mais du Gueſclin ne voulut rien mettre au hazard d'une bataille. Il ſe contenta de faire battre la campagne, & de donner fréquemment de fauſſes attaques au camp ennemi, dont la mer détruiſoit deux fois par jour tous les travaux, ainſi que ceux qu'ils faiſoient contre la ville. Le Duc de Lancaſtre s'en ennuya ; il avoit envie de retourner à Londres, où ſes intérêts le

demandoient : par ces raiſons, il aſſembla ſon Conſeil, où il fut décidé tout d'une voix, qu'il n'y avoit aucune apparence de prendre Saint-Malo, qu'il falloit lever le ſiege & ſe rembarquer, ce qu'ils firent.

A peine étoient-ils en mer, que le Connétable reçut des lettres du Duc d'Anjou, qui le preſſoit vivement de ſe rendre auprès de lui en Guienne: il ſe mit auſſi-tôt en chemin avec le Maréchal de Sancere & quantité d'autres Seigneurs. Le Duc ſçavoit que la plûpart de la Nobleſſe Gaſconne étoit mécontente du gouvernement de Thomas Felleton, grand Sénéchal d'Aquitaine, ſur-tout de ce qu'il avoit fait trancher la tête au Sire de Pommiers ſur le prétexte d'intelligence avec les François : il crut devoir profiter de ce mécontentement général pour l'attaquer, & que pour commencer à affoiblir les Anglois, il falloit ſe rendre maître de Bergerac; que cette premiere conquête faciliteroit la priſe des autres Villes, & peut-être de Bordeaux même ; qu'elle mettroit à couvert le Limoſin, le Rouergue & le Quercy, & délivreroit les peuples des contributions que les Anglois levoient impitoyablement. Du Gueſclin chemin faiſant

paſſa par la Bernardiere, Château occupé par quelques Anglois, & qui leur ſervoit de retraite pour faire des courſes contre les ſujets de France : mais dès qu'ils ſçurent que le Connétable approchoit, ils mirent le feu au Château & s'enfuirent. Condat ſe rendit ſans attendre d'être attaqué.

Le Connétable & le Maréchal de Sancere étant arrivés à l'armée du Duc d'Anjou, y trouverent le Comte d'Armagnac, le Sire d'Albret, Bertrand d'Albret ſon couſin, le Prince Yvain de Galles, Jean de Beuil, Pierre de Beuil, Maurice de Treſiguidy, Alain de Beaumont, Alain de la Houſſaye, Guillaume & Pierre de Mornay, Jean de Vers, Beaudouin Cremoux, Thibault du Pont, Héliot de Callac, & pluſieurs autres Nobles, François ou Bretons. Le Duc alors commanda d'aſſiéger Bergerac : les Anglois en abandonnerent les fauxbourgs; & les François s'y logerent, & le Duc dans le Couvent des Cordeliers. Les premiers jours ſe paſſerent en eſcarmouches; mais quand toutes les troupes eurent joint l'armée, on tint Conſeil pour décider abſolument comment on attaqueroit la place. Les uns opinerent de commencer par un aſſaut général, &

ce premier avis fut aſſez goûté. On trouva ce moyen prompt, ſûr, glorieux, & même utile, en ce que l'on auroit l'honneur de prendre une place excellente à la pointe de l'épée, & que le ſoldat y feroit un butin qui l'enrichiroit; & que l'opération acheveroit de donner aux Anglois le plus grand effroi. D'autres penſerent au contraire qu'on ne pouvoit attaquer de force une ſi bonne place, ſans s'expoſer à perdre un grand nombre de très-braves hommes; que ſi on recevoit quelque échec, les Anglois abattus reprendroient courage, & trouveroient moyen de prolonger la guerre: qu'il étoit digne de l'humanité & de la Religion dont les aſſiégeans faiſoient profeſſion, de conſidérer les ſuites affreuſes & inévitables de la priſe par force d'une Ville ſi intéreſſante: que les ſoldats enrichis par le pillage & chargés de dépouilles, quitteroient l'armée en grand nombre, pour aller jouir du malheur des vaincus; qu'outre ces conſidérations, le bien des affaires du Roi demandoit la conſervation d'une place, qui par ſa ſituation, ſa grandeur & ſa force, commandoit & tenoit aſſujetties les Provinces de de-là & de de-çà la Dordogne;

& on concluoit à s'en rendre maître avec le temps & la patience.

Le Connétable parlant à ſon tour, fit comprendre à l'aſſemblée que les affaires des Anglois ne pouvoient être en plus mauvais état, que la conquête de la Guienne étoit abſolument néceſſaire, & qu'elle étoit devenue facile par les circonſtances : qu'il ſçavoit que les lettres de Thomas Felleton, grand Sénéchal de Guienne, quoique très-preſſantes pour demander du ſecours en Angleterre, n'avoient rien produit, parce que tout y étoit en confuſion, par la haine que le peuple portoit au nouveau Roi Richard, & à toute la Maiſon de Lancaſtre ; qu'au contraire la fortune ſembloit s'être rangée du parti François, que les forces actuelles, & la ſituation des affaires, le décidoient à ne pas perdre un temps ſi précieux, qu'ainſi il falloit aſſaillir Bergerac ſans délai ; & qu'il s'en promettoit le plus heureux ſuccès, ayant à y employer les plus braves hommes du monde, & qui avoient emporté tant de places plus fortes que Bergerac.

Sur cet avis, & la réſolution priſe de donner l'aſſaut, on envoya chercher à la Réole une machine qui y étoit toute

prête, que l'on nommoit *une Truye :* ſon uſage étoit de lancer de groſſes pierres, & de contenir aiſément cent hommes à l'abri des coups : on chargea de l'aller prendre & de la conduire au camp, trois cens lances ſous les ordres de ſix Capitaines, Pierre de Beuil, Jean de Vers, Beaudouin de Cremoux, Alain de Beaumont, & les Sires de Gaures & de Montalay.

Pendant que ce détachement alla faire ſa commiſſion, le Connétable, qui avoit l'œil par-tout, fut informé que Felleton, Général en chef pour le Roi d'Angleterre, tenoit la campagne avec ſix cens lances, ſuivi de pluſieurs grands Seigneurs du pays, les Sires de Mucidan, de Duras, de Rozem, de Carlis, de Langourant, & quelques autres. Il envoya le Prince Yvain de Galles, Pierre de Mornay, Thibault du Pont, & Héliot de Callac avec deux cens lances, pour veiller à la ſûreté des terres d'entre la Dordogne & la Garonne. Felleton trop foible pour attaquer le camp de Bergerac, pouvoit, (& c'eſt ce que le Connétable craignoit), dévaſter la campagne, fourager les bleds ou les brûler, rompre les moulins & faire tout le mal poſſible pour affamer les aſſaillans.

Yvain de Galles & ſes Compagnons le ſuivirent dans toute ſa route, & marchoient toujours ſur ſes ailes.

Les Anglois de leur côté ſçurent par leurs eſpions que Pierre de Beuil étoit commandé pour amener au camp la machine conſtruite à la Réole, & qu'il avoit déja paſſé à gué la riviere au-deſſus de Bergerac. Felleton, qui étoit grand & brave Capitaine, alla ſe poſter à Yvret par où de Beuil devoit néceſſairement paſſer pour gagner la Réole, & déguiſa ſi bien ſa marche à Yvain de Galles, qu'il fut le premier à Yvret; il dreſſa ſon embuſcade ſi avantageuſement, qu'il pouvoit voir le corps des François ſans en être découvert. Les François arrivent, donnent dans l'embuſcade, ſont chargés vigoureuſement, & ſe défendent de même. Déja la victoire inclinoit du côté de Felleton, dont la troupe étoit plus forte, lorſqu'un événement ſingulier changea les affaires. Les valets qui ſuivoient avec les équipages, appercevant d'un peu loin le combat, accoururent vers leurs maîtres, & par hazard ou par une heureuſe inſpiration, ſe mirent à crier de toutes leurs forces NOTRE-DAME GUESCLIN. A ce cri les François ſe ranimerent, & les Anglois, que ce

cri faiſoit toujours trembler, ſe rallentirent. Dans le moment même Yvain de Galles, qui ſuivoit Felleton à la piſte, arriva comme le combat duroit encore, fondit à toute bride ſur les Anglois & les prit à dos. Comme ils avoient déja tous rompu leurs lances & qu'ils étoient las & déſarmés, Yvain de Galles eut d'abord un grand avantage; cependant ils ſe raſſurerent, ſoutinrent très-bien ce nouveau choc, & tuerent d'abord Thibault du Pont & Héliot de Callac, deux braves & vaillans Bretons, qui furent très-regrettés. Le combat dura encore long-temps avec une égale opiniâtreté, cependant les Anglois ſuccomberent à la fin: Felleton fut ſaiſi & fait priſonnier par un vaillant Gentilhomme du Limoſin, nommé Guillaume de Lignac. Les Seigneurs de Duras, de Langourant, de Rozem & de Carlis eurent le même ſort, & on les préſenta au Duc d'Anjou & au Connétable. Ainſi la *Truye* fut heureuſement conduite au ſiege de Bergerac, & on ſe diſpoſa à donner ſans délai un aſſaut général. Les aſſiégés voyant que l'affaire alloit devenir très-ſérieuſe pour eux, leurs familles & leur biens, firent leurs réflexions, & ne virent point d'au-

tre reſſource que de propoſer une capitulation. Ils en parlerent à Perducas d'Albret, leur Gouverneur, & lui expoſerent qu'il ne falloit pas attendre les dernieres extrémités, pour ſe rendre à des conditions plus dures qu'ils ne les auroient en prévenant l'aſſaut. D'Albret s'y oppoſa de toutes ſes forces, leur remontra le déshonneur éternel dont ils alloient ſe couvrir ; qu'ils avoient une bonne & forte garniſon, une place abondamment fournie de vivres & de munitions ; qu'ils étoient en état de ſe défendre contre toutes les forces de l'Europe, & que ce ſeroit pour eux une gloire infinie d'avoir fait lever le ſiege de leur ville à une armée à laquelle aucune autre place n'avoit réſiſté.

Cependant l'armée Françoiſe étoit deja en bataille, chacun ſe range ſous ſon enſeigne, les trompettes font un bruit terrible ; déja l'on marche contre la ville, les aſſiégés bordent leurs murailles de ſoldats, & l'aſſaut alloit commencer, lorſque le Connétable ſuivi d'un Héraut, s'avance juſqu'au bord du foſſé, fait appeller le Gouverneur & les habitans, & leur dit : Si vous aviez voulu ſuivre les conſeils que je vous ai donnés au commencement du ſiege,

nous ſerions aujourd'hui bons amis, vous ne me mettriez pas dans la néceſſité de vous faire attaquer, & vous dans celle de vous défendre. Conſidérez la diſproportion de vos forces avec les nôtres; balancez avec jugement ce que vous pouvez eſpérer & ce que vous devez craindre: ce que vous gagneriez ſi vous réuſſiſſiez, & les malheurs qui vous arriveront, ſi nous avons l'avantage, & dans ce cas, ſongez quel ſeroit le ſort de votre patrie. Revenez donc, c'eſt moi qui vous en prie, de l'aveuglement où l'on vous a retenus trop long-temps, rendez-vous aux volontés du plus puiſſant & du meilleur Roi du monde, qui vous comptera parmi ſes bons ſujets; qui loin de vous retrancher vos privileges, les augmentera, & vous garantira de toutes violences & de toute ſervitude. Qu'eſt-ce que les Anglois peuvent faire pour vous, quand ils ne peuvent plus rien pour eux-mêmes, que leurs armées ſont défaites, & leurs Chefs ſont dans nos priſons? Comparez encore la différence d'une domination étrangere, avec celle de tous vos compatriotes: voyez leurs enſeignes parmi les nôtres, voyez les plus proches parens de votre Gouverneur prêts à lui

donner l'aſſaut, & jugez de-là combien notre cauſe paroît juſte à tous les honnêtes gens, & combien celle de nos ennemis eſt inique «.

Après ce diſcours que les aſſiégés écouterent avec une attention reſpectueuſe, ils ne demanderent qu'un quart d'heure, pour ſe conſulter ſur la réponſe qu'ils auroient à faire. Perducas d'Albret ſe flattoit de détruire les raiſons que du Gueſclin venoit d'expoſer, mais on ne lui donna pas le temps de parler : tous les habitans lui déclarerent unanimement qu'ils vouloient ſe rendre, & que s'il s'y oppoſoit, ils alloient le traiter en ennemi. D'Albret les voyant abſolument déterminés, n'eut plus d'autre parti à prendre que de ſortir de la ville avec ſa garniſon. Auſſi-tôt les habitans députerent vers le Connétable pour faire leur traité, & il leur accorda plus qu'ils ne demandoient ; voulant par cet exemple faire connoître aux autres villes, qu'il ne leur étoit qu'avantageux de changer de domination.

Cette expédition étant ainſi heureuſement terminée, le Connétable laiſſa une garniſon à Bergerac, & penſa à aller en avant. Caſtillon fut attaqué le premier, fit quelque réſiſtance, & ſe

ſoumit, & Jacques de Montmartin (1) y fut établi Gouverneur. Sauveterre, Montſégur, Auberoche, Saint-Macaire, & nombre d'autres petites places ſe rendirent d'elles-mêmes. Alain de la Houſſaye & Alain de Saint Paul, tous deux Bretons, étant allés faire une courſe ſur le pays ennemi, prirent d'aſſaut le Château de Cadillac.

Ce cours d'heureux ſuccès fut interrompu par une nouvelle bien agréable au Duc d'Anjou : il apprit qne la Ducheſſe ſa femme, fille de la Comteſſe de Penthievre, étoit accouchée à Toulouſe : il l'aimoit trop tendrement pour n'être pas empreſſé de l'aller voir, ainſi il ſuſpendit les opérations de la guerre, congédia l'armée, avec ordre aux ſoldats & Officiers de ſe tenir prêts à le rejoindre au premier avis, & partit pour Toulouſe avec le Connétable & la plûpart des Seigneurs. Ils trouverent la Princeſſe relevée de ſes couches & déja parfaitement rétablie, & paſſerent avec elle quelques

(1) Seigneur Dauphinois de la Maiſon des Allemands ; cette branche a fini en la perſonne de la Maréchale de Ballincourt, morte en 1763.

temps en plaiſirs & en fêtes publiques. Les danſes, les tournois, les courſes de bagues ſe ſuccédoient tous les jours, & les Bourgeois mêmes y étoient invités.

Du Gueſclin en partant avec le Duc d'Anjou, avoit chargé le Prince Yvain de Galles, Euſtache de la Houſſaye, Tréſéguidy & quelques autres braves Bretons, de faire la petite guerre avec ſeulement cinq cens lances, qu'il leur laiſſa. Ils attaquerent d'abord Mortagne ſur mer, mais n'étant pas en force ſuffiſante pour la prendre par aſſaut, ils la bloquerent, au moyen d'un nombre de petits forts qu'ils conſtruiſirent aux environs. Ils eurent le malheur de perdre là le Prince Yvain de Galles, qui fut aſſaſſiné en trahiſon par un Gentilhomme de Galles, jadis ſon ſujet (Jacques de Laubé), à qui il avoit donné aſile chez lui, & qu'il avoit fait l'un des Officiers de ſa Maiſon. Après cette mort, les autres Capitaines garderent leurs poſtes pour continuer le ſiege, lorſqu'ils apprirent que le Seigneur de Neufville avoit débarqué à Bordeaux le 8. Septembre avec quatre mille hommes, & qu'il marchoit droit à Mortagne pour faire lever le ſiege, & délivrer le Soul-

dic de Leſtrade (1) qui y commandoit. Comme les François ne ſe ſentoient pas en état de réſiſter à une troupe ſi puiſſante, ils ſe renfermerent dans le fort Saint-Léger, qui étoit le meilleur de ceux qu'ils avoient conſtruits, y firent de nouvelles fortifications & ſoutinrent ſi bien l'attaque des Anglois, que Neufville ne pouvant les y forcer, leur permit d'en ſortir avec armes & bagages.

Cependant le Connétable reçut à Toulouſe des lettres du Roi qui lui mandoit de ſe rendre à la Cour. N'étant plus néceſſaire auprès du Duc d'Anjou, il partit ſans délai, avec le Maréchal de Sancere, traverſa l'Auvergne où les Anglois faiſoient de grands dégâts, ordonna quelques troupes pour les réprimer, & arriva à Paris vers la fin de l'année 1379.

Dès le mois de Juillet précédent le Roi avoit fait aſſigner le Duc de Bretagne à comparoître en perſonne à la Cour des Pairs au quatrieme jour de Décembre, pour répondre aux concluſions que ſon Procureur Général prendroit contre lui. Le jour venu, le Roi

(1) Ce terme eſt unique dans l'Hiſtoire pour ſignifier le Seigneur d'une Terre, comme le Captal de Buch étoit unique en Gaſcogne.

ſe rendit au Parlement, accompagné de tous les Princes du ſang, & de tous les Pairs dont les pairies ſubſiſtoient, (excepté le Duc de Guienne& le Comte de Flandres), pluſieurs Prélats, & les grands Officiers de la Couronne. Canard, Avocat Général, fit appeller à la table de Marbre Jean de Montfort, ci- devant Duc de Bretagne; le Duc ne comparoiſſant point, ni perſonne pour lui, le même Avocat Général demanda défaut, & pour le profit, requit: » Qu'il plût au Roi déclarer le Duc ſujet rebelle & coutumax, incapable de poſſéder aucunes terres relevantes de la Couronne, & en conſéquence dire que le Duché de Bretagne, avec tous les droits de ſouveraineté y attachés, demeureroit confiſqué; faire défenſes aux ſujets de plus reconnoître ledit Jean de Montfort pour leur Duc, & de lui rendre aucune obéiſſance; réunir ledit Duché à la Couronne de France, enſemble toutes les terres dont le défaillant avoit fait hommage. «.

La Comteſſe de Penthievre, Jeanne la Boiteuſe, veuve de Charles de Blois, avoit envoyé à la Cour des Pairs les principaux Seigneurs de ſon Conſeil, Gui de Cleder, Raoul de Keradan, Hüe

des Foſſes, Olivier de la Villeléon, Geoffroy de la Motte & Jean le Vayer, avec ordre de ſe trouver au Parlement le jour de l'aſſignation, & de faire ce qu'ils trouveroient à propos pour la conſervation de ſes droits. Après que l'Avocat Général eut conclu, ces Députés demanderent la permiſſion de parler, & remontrer que les concluſions ne pouvoient être admiſes au préjudice des intérêts de la Comteſſe de Penthievre, dont ils étoient Procureurs: que le traité de Guerrande qui étoit le ſeul titre de Jean de Montfort pour pour ſe dire Duc de Bretagne, étoit nul de toute nullité, qu'il n'avoit été conclu que par violence faite à ſes Ambaſſadeurs, contre la défenſe qu'elle leur avoit faite d'y conſentir: qu'elle avoit porté ſes plaintes & proteſté contre cette injuſtice; que Montfort avoit rompu le traité en y contrevenant, & que l'infraction des articles eſſentiels du traité, étoit de ſa part autant qu'une renonciation: Qu'elle demandoit donc à être rétablie dans l'état où elle étoit avant le traité; état qui, outre les loix de ſa Province, & les droits de ſa naiſſance qui l'y maintenoient, étoit confirmé par l'Arrêt de Conflans. Ils alléguerent encore un

nombre de raiſons dont la principale étoit que par ce même traité de Guerrande, il étoit dit que, dans le cas où le Comte de Montfort ne laiſſeroit point d'enfans mâles, le Duche retourneroit à la Comteſſe de Penthievre ou à ſes héritiers; que par conſéquent la poſſeſſion de la Bretagne ne lui appartenoit pas en propriété incommutable, & que cette clauſe emportoit une ſubſtitution formelle, &c.

Les gens du Roi répliquerent à toutes ces raiſons par d'autres, trop longues à rapporter ici, & établirent que Jean de Montfort avoit été en légitime poſſeſſion, & perſiſterent dans leurs concluſions.

Après eux, le Roi parla avec beaucoup de grace & d'éloquence. Il fit voir à la Compagnie de quelle conſéquence il étoit de ſévir contre Jean de Montfort, qui non ſeulement s'étoit rendu coupable de toutes les infidélités poſſibles, mais avoit fait au Royaume une guerre déclarée, & ſe tenoit encore actuellement chez les ennemis de la France à les ſolliciter de continuer la guerre. Après quoi le Prince fit recueillir les avis de tous ceux qui aſſiſtoient au Parlement, & prononça lui-même que Jean

de Montfort étoit coupable du crime de félonie, déchu de la dignité de Duc de Bretagne & de celle de Pair de France ; ſon Duché, & toutes ſes autres terres réunis à la Couronne. Quand le Roi eut achevé de parler, une voix s'éleva dans la foule, & dit qu'elle s'oppoſoit à l'exécution.

Auſſi tôt après l'Arrêt prononcé, Charles V. en donna avis à tous les Seigneurs Bretons qui étoient dans ſon ſervice, & leur manda de ſe rendre auprès de ſa perſonne pour affaire qui les intéreſſoit. Comme il les avoit comblés de bienfaits & d'honneurs, par préférence même à ſes propres ſujets, il s'attendoit que tous ſe ſoumettroient à ce qui venoit d'être jugé. Ils ſe rendirent donc à la Cour en grand nombre, les Seigneurs de Cliſſon, de Laval, de Rohan, de Maleſtroit, de Lohéac (1), & quantité d'autres : il leur expoſa ce qui s'étoit paſſé, les motifs qu'il avoit eus pour réunir la Bretagne à ſa Couronne, & les avantages qu'ils y trouveroient eux-mêmes ;

(1) Très-ancienne & très-noble Maiſon de Bretagne, connue depuis ſous le nom des Comtes de Donges ; & éteinte par la mort du dernier Comte en 1764.

puis il ajouta avec beaucoup d'adreſſe & de ſubtilité, qu'il avoit envoyé en Bretagne un corps de troupes aux ordres du Duc Louis de Bourbon, du Maréchal de Sancere, de l'Amiral de Vienne & de Bureau de la Riviere ſon Grand Chambellan, à qui il avoit donné ordre de recevoir d'eux les places qui étoient entre leurs mains, pour les mettre en ſûreté contre les entrepriſes de Jean de Montfort, leur ennemi commun & le ſien, & leur épargner les peines & les dépenſes qu'il leur en coûteroit pour s'y maintenir.

Les Seigneurs écouterent avec reſpect ce diſcours du Roi, mais ils n'en comprirent pas moins le ſens & le but, & répondirent en termes généraux qu'ils feroient toujours ce qui intéreſſeroit ſon ſervice, la gloire de leur patrie, & leur honneur perſonnel. Le Comte de Laval prit la parole; & pria le Roi de conſidérer qu'étant couſin germain du Duc, il ne pouvoit s'empêcher de reſſentir quelque répugnance naturelle à travailler à la ruine d'un parent ſi prochain, qu'il le ſupplioit donc de traiter le Duc avec ſa clémence accoutumée, de vouloir bien oublier ſes fautes paſſées, & de faire grace à un Prince qui avoit l'honneur

d'être de ſon ſang, en le remettant dans ſon Etat: que le Duc ſe repentoit de l'avoir offenſé par ſes infidélités, & qu'une grace ſi eſſentielle l'engageroit pour l'avenir à une reconnoiſſance éternelle & à une fidélité inviolable. Le Roi ſe contenta de lui répondre ſimplement qu'il ſouhaitoit que cela fût comme il le diſoit : enſuite il leva le ſiege, & les congédia.

Quoique toute cette épiſode ne ſoit pas directement relative à l'hiſtoire du Connétable du Gueſclin, nous avons cru devoir lui donner place ici, parce qu'elle fait voir une variation d'événemens bien ſinguliere, & que les travaux de notre Héros, ſa ſageſſe, ſa valeur dans la conquête qu'il venoit de faire de la Bretagne, furent tous perdus preſque dans un jour. Il nous ſuffit pour en abréger la relation, de dire que tous les Bretons ſe réunirent en faveur de ce même Duc contre lequel ils s'étoient armés; que le Grands & le Peuple virent avec douleur le dernier coup porté à leur Prince, & leur patrie devenue une Province de France: que tous ou la plûpart ſe retirerent du ſervice du Roi, ſe rendirent chez eux, & rappellerent leur Duc de ſon banniſſement volontai-

re; que toutes ſes Villes le reçurent avec les témoignages d'une joie univerſelle, & qu'enfin les Seigneurs François que le Roi avoit chargés de retirer les places tenues par les Seigneurs Bretons ne virent point d'autre parti à prendre que d'abandonner l'eutrepriſe & de ſe retirer avec leurs troupes.

Le Roi fut très-piqué d'un événement ſi contraire à ſes vues & à ſon attente : un changement ſi précipité de la part de la Nobleſſe Bretonne & de toute la nation le ſurprit à l'excès. Il ne s'attendoit pas qu'un Prince haï, mépriſé, fugitif, fût devenu dans un moment l'objet de l'amour, du reſpect & de la ſoumiſſion de ceux mêmes qui l'avoient dépoſſédé. Il comprenoit encore moins que tant de Seigneurs & d'autres Nobles qu'il avoit en toute occaſion honorés de ſa confiance, comblés de biens, qui l'avoient ſervi ſi long-temps & avec tant d'attachement, qui étoient encore plus que jamais dans le cas d'éprouver ſes faveurs & ſa généroſité, abandonnaſſent ſi promptement ſon ſervice, pour ſe ranger du parti d'un Prince foible, pauvre & ſans appui, & dont ils devoient plutôt craindre le reſſentiment & la vengeance, que rien attendre de ſes bien-

toujours auprès de ſa perſonne, & entre en Bretagne.

Il y trouva les choſes étrangement changées : ce n'étoit plus ce concours de peuple qui venoit au devant de lui avec des acclamations de joie & de reſpect ; il n'entendoit plus ces beaux noms de libérateur, de reſtaurateur de ſa patrie : plus d'invitation de la part des villes & des Communautés de les honorer de ſa préſence : les ſoldats n'avoient plus cet empreſſement de ſortir de leurs forteresſes pour l'y recevoir & lui rendre obéiſſance. Au lieu de tous ces anciens avantages, il voyoit tout fuir au bruit de ſa marche, les routes n'étoient plus pour lui que de triſtes ſolitudes, enfin tout lui repréſentoit la terreur & la haine du peuple ; les Villes lui refuſoient leurs portes, & ſi quelques garniſons alloient à ſa rencontre, c'étoit pour le charger & le traiter en ennemi : auſſi avoit-il à combattre les mêmes ſoldats avec leſquels il avoit tant de fois vaincu, pris des villes, gagné des batailles. Le comble de ſes peines étoit que ſes propres ſoldats & ſes hommes d'armes l'abandonnoient pour ſe ranger du côté de leurs anciens camarades & compatriotes.

Le Roi irrité contre la nation Breton-

ne, congédia tous les Bretons qui ſe trouvoient dans ſes troupes, & leur ordonna de ſortir de ſon Royaume, ainſi qu'à tous ceux du même pays, & fit en cela une faute inconcevable de la part d'un Prince auſſi ſage qu'il l'étoit. Le Connétable & Olivier de Cliſſon alors ſe trouverent ſans ſoldats : le Duc d'Anjou s'avança vers la Bretagne avec quelques troupes, & n'eut aucun ſuccès : toute la Province étoit en armes, chacun ſe fortifioit, on ſe préparoit à la guerre de toutes parts, tant pour n'être pas ſurpris, que pour être en état d'attaquer. Il fut fait quelques trèves, mais elles n'eurent aucunes ſuites.

Le Connétable vivement affligé de ſe voir abandonné des ſiens mêmes, maltraité dans ſa patrie dont il avoit toujours été l'honneur & la gloire, & où il avoit reçu autant d'hommages qu'on auroit pu en rendre à la perſonne du Roi même, ſollicita Sa Majeſté de lui permettre de ſe retirer dans ſa terre de Pontorſon, ou de l'employer ailleurs. Dans ce même temps, quelqu'un (1) jaloux de ſa gloire ou de ſa fortune, ou quelque

(1) On verra ci-après que ce fut Bureau de la Riviere.

faux Courtiſans, inſinua au Roi que le Connétable ne l'avoit pas ſervi en cette occaſion avec ſon zele & ſa fidélité ordinaires ; que comme Breton, il avoit ſans doute favoriſé le parti de ſa nation, l'entrepriſe des Seigneurs & le rétabliſſement du Duc. Le bruit courut que le Roi avoit prêté l'oreille à ce ſoupçon, & quelque ami de du Gueſclin lui en ayant donné avis, auſſi-tôt il quitte l'armée, jure que puiſque ſa fidélité eſt devenue ſuſpecte au Roi, il ne portera jamais l'épée de Connétable, & qu'il paſſera le reſte de ſes jours en Eſpagne, où il avoit aſſez de bien pour vivre heureux & tranquille.

Il en écrit au Roi : ſe plaint de l'injuſtice d'un tel ſoupçon, le ſupplie de reprendre l'épée dont il l'a honoré, & ſe juſtifie de l'outrage que des gens malintentionnés lui ont fait en le rendant ſuſpect, & il ajouta que pour ſatisfaire à ce qu'il ſe devoit à lui-même, il proteſtoit que ſa fidélité ne s'étoit jamais démentie un moment, ni ſon zele diminué ; que dans l'occaſion dont il s'agiſſoit, il avoit agi avec ſa diligence accoutumée, que le déplaiſir de faire la déſolation de ſa propre patrie n'avoit retardé ni ſes ſoins, ni ſon obéiſſance, ni ſa vigilance.

Le Roi ſur qui cette mauvaiſe rumeur n'avoit fait aucune impreſſion, & qui n'avoit jamais douté du zele du Connétable, lui répondit avec tous les témoignages poſſibles de ſa ſatisfaction, & lui envoya à Pontorſon où il s'étoit retiré, le Duc d'Anjou ſon frere, & le Duc de Bourbon pour le raſſurer ſur ſa confiance. Du Gueſclin les reçut avec les honneurs & le reſpect du à deux ſi grands Princes, & avec toute la joie que lui donnoit leur préſence, & le ſouvenir de l'amitié qu'ils lui avoient toujours portée. Le Duc en l'abordant l'embraſſa & le tint long-temps ſerré entre ſes bras: » *Beau Couſin Connétable*, lui dit-il, vous ne diſpoſerez pas de vous, l'amitié que vous avez pour moi l'emportera ſur votre promptitude; le Roi veut que vous repreniez l'épée de Connétable que je vous rapporte de ſa part. Nous vous en prions mon Couſin de Bourbon & moi, & tout l'Etat vous en ſollicite avec nous «.

Le Connétable répondit que ſa réſolution de quitter le Royaume étoit priſe fermement, qu'il ne pouvoit ſervir un Prince qui n'auroit plus de confiance en lui, ayant pu le croire capable de le trahir; qu'enfin il lui étoit impoſſible

de ſurmonter le reſſentiment qui lui en reſtoit dans le cœur, ni ſe remontrer dans une Cour prévenue contre lui, qui avoit toujours eu les intentions les plus pures & les plus droites. » Croyez-moi, mon cher Couſin, lui dit le Duc de Bourbon en l'interrompant, ce bruit de Cour n'a fait aucune impreſſion ſur l'eſprit du Roi, il ſçait que votre fidélité eſt égale à votre valeur, qu'elles ſont toutes deux inébranlables : ainſi rendez-vous aux volontés du Roi, reprenez l'épée de Connétable que Monſieur le Duc d'Anjou vous remet de ſa part, & donnez-nous à l'un & à l'autre la ſatisfaction de vous avoir déterminé. Il étoit digne de vous & de votre rare mérite d'être Connétable de France deux fois «. Tout cela ne put réſoudre du Gueſclin, la converſation ſans être décidée fut ſuſpendue par l'arrivée d'un courier chargé de lettres du Roi pour le Connétable. Elles portoient que les Anglois étoient rentrés dans les places reconquiſes en Guienne par les François, & qu'ils en avoient chaſſé les garniſons : que ſa valeur & ſon expérience l'appelloient où le mal étoit le plus preſſant ; que lui ſeul étoit capable d'y rétablir l'autorité Royale ; qu'enfin il ſouhaitoit qu'il allât y commander

ſes armées, & qu'il eſpéroit qu'il ne lui refuſeroit pas cette marque de ſa fidélité conſtante.

Après la lecture de ces lettres, le Duc de Bourbon prit la parole & dit : » Eh bien ! Vous refuſerez-vous encore aux deſirs du Roi » ? Non, répondit pour du Gueſclin le Duc d'Anjou : je ſuis caution que mon Couſin le Connétable ne pourra réſiſter contre un ſi beau témoignage de la bonté & de la confiance du Roi, ſur-tout dans une conjoncture où il doit voir qu'il eſt regardé comme un homme néceſſaire. Un cœur auſſi généreux que le ſien doit ſe rendre à un traitement ſi honorable ». Du Gueſclin prit la parole à ſon tour, aſſura les Princes qu'il n'avoit jamais eu la penſée de quitter la France ſans aller prendre congé du Roi, & ſur-tout ſans ſe juſtifier de l'injure faite à ſon innocence : qu'il étoit tout prêt à aller prendre les ordres de ſa Majeſté, & même, ſi elle le déſiroit, de commander ſes armées en Guienne, & de terminer ſa carriere de Connétable dans les mêmes pays où il l'avoit commencée à ſon retour d'Eſpagne. Mais, ajouta-t-il, quand j'en aurai chaſſé les ennemis, j'exécuterai le ſerment que j'ai fait de quitter le Royau-

me. Cela dit, il reprit ſans difficulté l'épée de Connétable de la main du Duc d'Anjou, & peu de jours après il partit pour la Cour.

L'hiſtoire ou vie de Louis II, Duc de Bourbon, rapporte cet événement en termes que nous croyons devoir mettre ici ſuivant l'original, pour la ſatisfaction des lecteurs. Il nous apprend d'abord que l'auteur du mauvais avis donné au Roi contre le Connétable fut ce même Bureau de la Riviere, premier Chambellan, & Favori de Charles, que nous avons vu plus d'une fois dans le cours de cette hiſtoire faire les honneurs pour le Roi à la réception du Connétable.

Puis l'Auteur dit: » *Ce vaillant Chevalier, Meſſire Bertrand du Gueſclin, qui tant de Chevaleries ot faites, tant que par ſa proeſſe étoit Conneſtable de France, fut trop malcontent des paroles qu'on lui rapporta & en ot moult grand deuil, car il étoit Chevalier de grand cœur. Et dit, puiſque le Roi me tient pour ſuſpect qui l'ay loyaument ſervi, je ne demeureray jamais en ſon Royaume, ains m'en vois en Eſpagne où j'ai ma vie très-honorable, car y ſuis Duc, & lui rends ſon épée. Dont pour ce vint un ſi grand bruit en ce*

Royaume, que ce fut merveille pour le Sieur de la Riviere, & tant que tout le monde le commença à haïr, & montrerent au Roi Charles tous les grands Seigneurs pourquoi le mouvoit de débouter ce vaillant Chevalier Meſſire Bertrand du Gueſclin, qui ſi bien l'avoit ſervi, & étoit mauvais exemple aux autres. Et ſur ce le Roi de France Charles s'aviſa, & voulut réparer la choſe, & envoya les Ducs d'Anjou & de Bourbon en Bretagne pour appaiſer le Conneſtable du courroux qu'il avoit. Leſquels allerent au Pontourſon, & là manderent le Conneſtable qui à eux vint volontiers. Et lui venu, dit le Duc d'Anjou, Conneſtable, fait-il, Monſeigneur le Roi nous envoye à vous, moy & beau Couſin de Bourbon, pour ce que vous avez été malcontent d'aucunes paroles qu'il vous a mandez, c'eſt à ſavoir qu'on lui avoit donné à entendre que vous teniez le parti du Duc de Bretagne, & vous devez être bien lié & joyeux quant telles choſes vous mande, leſquelles le Roi ne crut oncques. Véez-cy l'épée d'honneur de votre office, reprenez-là, le Roi le veut, & vous en venez avec nous. Les paroles finies du Duc d'Anjou, répondit le bon Conneſtable, mon très-rédouté Seigneur, je vous remercie humblement des paroles que me dites, & des

paroles que m'avez auſſi dites, que le Roi, ne crut oncques, dont je remercie le Roi, nonobſtant le grand bruit qui en a couru. Et veuille bien, Monſeigneur, que le Roi ſçache que je l'ai ſervi bien loyaument comme prudhomme, & ne lui fis oncques trahiſon. Car ſi je ſervois le Duc de Bretagne qui eſt contre lui, je ſerois traître contre lui, qui eſt le plus grand Roi qui vive, & dites au Roi que j'aime mieux mon honneur que toutes les Seigneuries & biens qu'il pourroit me donner: & cela je lui certifie. Si vous remercie de l'épée que m'avez apportée, je ne la reprendray point, baillez-là à un autre qu'il lui plaira. Car pour l'ôter de ſoupçon & tous autres, je m'en vois en Eſpagne, & vous jure par ma foi que jamais en ce Royaume je ne demeureray. Dont le Duc d'Anjou fut moult courroucé, & dit au Conneſtable, Ah! beau Couſin, ne faites point ceci, & ne le mettez point en votre teſte. Adonc parla le Duc de Bourbon, Couſin Conneſtable, je vous prie que ne faites ce que vous dites, car Monſeigneur le Roi vous veut moult grand bien, & vous l'avez bien deſſervi, & feriez mal de le laiſſer en cette maniere. Et lors répondit le bon Conneſtable: ah! Monſeigneur de Bour-

bon, j'ai été en votre compagnie en tous les plus grands faits de ce Royaume, & vous & moy avons déchaſſé le Duc de Bretagne de ſon pays, qu'il n'y avoit qu'un Chatel, il eſt mal à croire que je me fuſſe rallié avec lui. Et quant à ce que vous me requerez de demeurer, vous êtes le ſieur du Royaume qui plus m'avez fait de plaiſir, & qui je voirois plus volontiers, & à qui je ſuis plus tenu après le Roi. Mais je vous jure & promets par ma foi de ce que je vous ay dit, vous n'en trouverez point le contraire, vous ſuppliant que l'amour que avez toujours eue à moi, vous ne la vouliez point oublier, car où que je ſois, je vous ſerviray de corps & de chevance, & n'oublieray jamais les plaiſirs que vous m'avez fait, & vous prie que vous ayez ſouvenance de celui qui m'a braſſé ceci, car vous ſavèz les tours qu'il vous a faits & faict tous les jours, & ne tardera deux mois que je ne paſſe en votre pays, & verrez que je ne m'en iray mie ſeul.

A tant s'en allerent les Ducs d'Anjou & de Bourbon rapporter au Roi les paroles de ſon Conneſtable, que pour nulle rien plus ne le pouvoient convertir à faire demeurer. Dont le Roi fut moult courroucé & dolent, & dit le bon Duc

Digitized by Google

de Bourbon devant tous en la préſence du Roi, (après ce que ot parlé le Duc d'Anjou), Monſeigneur, vous faites aujourd'huy l'une des plus grandes pertes que vous fiſſiez piéçà long-temps. Car vous perdez le plus vaillant Chevalier & le plus prudhomme que je cuidaſſes oncques : mais voicy de ſon Etat, & ont malfait ceux qui ont commencé ceci ».

Quoique cet extrait de la vie de Louis II, ne diſe pas que du Gueſclin reprit l'épée de Connétable comme nous l'avons dit, il eſt pourtant certain qu'il la reçut de la main du Duc d'Anjou & la garda, ſeulement pour aller en Guienne ſuivant les deſirs du Roi: la ſuite le prouve, puiſque ce Prince le reçut & le traita en Connétable, & qu'il mourut pour ainſi dire cette épée dans les mains.

Le Roi Charles fut ravi de joie quand il vit ſon cher Connétable, & de ce que cette démarche étoit une nouvelle aſſurance du zele & de l'affection qu'il conſervoit pour ſon ſervice. Il lui dit qu'il avoit appris avec bien de la douleur que quelques perſonnes ennemies de ſa Couronne & du repos de l'Etat avoient fait courir le bruit qu'il n'avoit pas été ſatisfait de ſa conduite dans la derniere ré-

volution de Bretagne : mais que c'étoit une impoſture fabriquée pour les brouiller enſemble, dont il voudroit connoître les auteurs pour les punir avec une ſévérité qui ſerviroit d'exemple pour l'avenir. Du Gueſclin ſe jetta aux pieds du Roi, lui rendit graces de tant de faveurs, l'aſſura que la vie lui auroit été déſormais inſupportable, ſi un ſoupçon auſſi injurieux à ſon honneur eût ſubſiſté, & eût non-ſeulement effacé tout ce qu'il avoit eu le bonheur de faire juſques-là, mais l'auroit rendu un objet de mépris & d'indignation. » Raſſurez-vous contre toutes ces frayeurs, lui dit le Roi, je vous connois plein d'honneur & de vertus ; je ſçais que vous m'aimez, & vous ne devez pas douter de mon amitié, de mon eſtime & de ma reconnoiſſance ; ainſi je ne puis croire que vous me refuſiez jamais vos ſervices ».

C'eſt ainſi que ſe paſſa cette premiere entrevue, & pendant le ſéjour que le Connétable fit encore à la Cour, il eut avec le Roi pluſieurs conférences ſur les affaires préſentes. Un jour entre autres, étant ſeul à ſeul, le Roi lui ouvrit ſon cœur & lui dit : » Je vous ai rappellé de Bretagne parce que vos ſervices ne m'y étoient plus néceſſaires ; ne croyez

pas que j'aye eu deſſein de dépouiller le Duc de ſes Etats, je veux au contraire le conſerver & le détacher de ſes alliances avec mes ennemis, & qu'il ſe mette en devoir de mériter ma protection: je veux qu'il s'allie avec moi, & qu'il devienne bon François. Il y trouvera ſon avantage & nous le nôtre, & je compte y parvenir plutôt par la douceur que par la force des armes. Depuis que vous avez quitté la Guienne, les Anglois ont profité de votre abſence pour reprendre preſque toutes les places que vous aviez conquiſes dans votre derniere campagne: il m'importe par deſſus toutes choſes de donner le repos à mon Royaume, ce que je ne peux faire qu'en en chaſſant ces étrangers, qui y entretiennent le trouble & la déſolation, & pour cela il faut leur porter la guerre juſqu'en Gaſcogne, pour les empêcher d'y faire de plus grands progrès, & de faire de-là des diverſions en France, où je ſouhaite réunir tous les eſprits & les cœurs de mes bons ſujets; enfin, Monſieur le Connétable, j'ai une ſi grande confiance en vous, que je vous regarde comme ſeul capable de les renvoyer dans leur Iſle, & que ſi le Duc de Bretagne étoit ſi mal conſeillé que de

perſiſter dans ſa rebellion, & dans le parti Anglois, & qu'il nous forçât enfin de lui faire ſérieuſement la guerre, perſonne que vous n'en auroit le commandement ».

Le Connétable remercia le Roi des aſſurances qu'il lui donnoit que ſa confiance en lui n'avoit ſouffert aucune altération. Il applaudit à la ſage réſolution où il étoit contre les Anglois, & encore plus à celle qui regardoit le Duc de Bretagne : » Attendu, diſoit-il, qu'il n'y aura jamais ni paix ni tranquillité dans le Royaume, tant que les Anglois en occuperont une partie, & que votre Majeſté aura la guerre avec les Princes de France : que d'entreprendre de ruiner ces Princes, ce ſeroit mettre le Royaume dans le plus grand péril, tant parce qu'il faudroit partager vos forces, que parce que ces mêmes forces ſe conſumeroient peu à peu & inutilement. Mais l'eſſentiel pour votre gloire & votre ſervice, c'eſt la conſervation du Duc de Bretagne, parce que cette vaillante nation, ennemie jurée des Anglois, ayant ſes Princes particuliers, demeurera toujours attachée à la France, & ſera une pépiniere inépuiſable de braves ſoldats & de bons Capitaines. Si au con-

traire elle ſe voyoit réduite en Province de France, elle ſe relâcheroit peu à peu de ſon attachement, & deviendroit moins belliqueuſe à proportion qu'elle ſeroit moins conſidérée. Il y a même, ajouta-t-il, plus de gloire pour un grand & puiſſant Roi d'être le protecteur des Princes voiſins, que d'envahir leurs Etats, parce qu'en les aſſiſtant de ſon ſecours, il acquiert le confiance des autres, & leur donne l'eſpérance d'être protégés dans l'occaſion, & dans cette aſſurance ils demeurent fideles & ſoumis ». Que quant aux Bretons, le Roi étoit trop éclairé & trop juſte pour ne pas convenir que dans les derniéres campagnes ils avoient fait preuve de leur bravoure, de leur zele & de leur conſtance dans ſon ſervice, qu'ils avoient contribué plus que perſonne au ſuccès de ſes armes; mais qu'il craignoit que dans l'expédition en Guienne dont Sa Majeſté le chargeoit, on ne s'apperçût que ces mêmes Bretons ne ſeroient plus dans ſes compagnies: que pour lui, l'âge dont il commençoit à ſentir le poids, ne rallentiroit ni ſon zele ni ſon ardeur à le ſervir, mais que ſon Aigle perdoit tous les jours quelque choſe de ſon ancienne légéreté, ſur-tout depuis qu'on lui avoit

arraché les plumes en congédiant ſes Compagnons inſéparables : qu'il n'eſpéroit plus de vaincre, ſéparé de ceux qui l'avoient autrefois ſecondé à prendre tant de places, & à gagner tant de batailles. A ces derniers mots, le Connétable ne put retenir ſes larmes : le Roi lui-même s'attendrit, & lui dit : » Je n'oublierai jamais les grands ſervices que les Bretons m'ont rendus ſous vos ordres, & je vous promets de ne rien négliger pour qu'ils vous rejoignent bien-tôt ; mais j'eſpere que les François que vous allez commander ne ſeront pas moins ardens à faire leur devoir ; il leur ſuffit d'être conduits par un Général comme vous, pour être vaillans & aguerris. Allez donc, brave Connétable, partez, & emportez avec vous l'aſſurance d'être de tous mes ſerviteurs celui que j'aime & que j'eſtime le plus, & que je vois en vous l'appui de ma Couronne, l'honneur de mon regne, l'eſpérance de mes armes, & la terreur des Anglois.

Peu après cette favorable audience, le Connétable diſpoſé à partir, alla prendre du Roi ſon dernier congé, (en effet ils ne ſe revirent plus). » Allez, lui dit ce bon & ſage Prince, allez chaſſer mes ennemis, & étendre les bornes de mes

Etats. Je n'ai point d'ordres à vous donner, vous êtes vaillant, ſage & fidele, vous êtes expérimenté, je me repoſe ſur vous & ſur votre prudence de tout ce que vous aurez à faire & à entreprendre; tout ce que vous ferez ne pourra être que bien ». Le Connétable répondit par de nouvelles proteſtations de zele pour le ſervice du Roi; qu'en partant pour la Guienne pénétré de ſes bontés, il ne déſiroit plus autre choſe que l'honneur de vivre & de mourir avec la qualité de ſon ſerviteur le plus fidele & le plus affectionné. C'eſt ainſi que le Roi & ſon cher du Gueſclin ſe ſéparerent pour toujours.

Ce grand Homme avoit plus d'une raiſon pour ſouhaiter d'aller commander en Guienne. La premiere étoit qu'auſſitôt cette guerre terminée, il vouloit faire entrer ſes troupes ſur les terres de l'Egliſe, pour s'y faire faire raiſon de la mort de Sylveſtre de Budes ſon couſin, qui avoit eu le cou coupé par le crédit & la paſſion du Cardinal d'Amiens ſon ennemi capital (1). La ſeconde rai-

(1) Ce Seigneur avoit épouſé une du Gueſclin, il eut la tête tranchée à Mâcon par ordre du Pape Clément VII. Voyez d'Argentré, Liv. VIII, Chap. 288.

rent avec ce Duc une trève qui ſe termina bien-tôt par un traité de paix, au moyen de laquelle les deux nations devinrent amies ; & celle qui avoit fourni à l'autre tant de braves hommes, n'eut pas la honte d'être vaincue par celle qu'elle avoit tant de fois rendue victorieuſe. Il ſemble par les événemens que leur union définitive devoit ſe faire un jour comme néceſſaire à la tranquillité commune ; c'eſt ce qui s'eſt enfin effectué par un décret de la Providence, qui a procuré l'alliance de la Ducheſſe Anne avec deux de nos Rois, Charles VIII. & Louis XII.

Du Gueſclin, en reprenant à Pontorſon l'épée de Connétable de la main du Duc d'Anjou, & s'engageant à aller encore ſervir le Roi en Guienne, & à en chaſſer pour toujours les Anglois, renouvella ſon ſerment de paſſer de-là en Eſpagne, pour y jouir le reſte de ſes jours des grands biens & des honneurs qu'il avoit dans ce pays là. Sur cette réſolution, le Duc de Bourbon le pria de prendre ſa route pour la Guienne par ſa Province de Bourbonnois, où il vouloit lui rendre tous les honneurs qu'il pourroit. Le Connétable alla en effet le voir dans ſon Duché, y fut reçu com-

me le Roi auroit pu l'être, & y paſſa quelques jours en fêtes & en plaiſirs : enſuite il continua ſa route comblé de préſens du Duc, entre autres d'un Hanap (grand gobelet) d'or, émaillé des armes du Prince, qui lui fit promettre de s'en ſervir toute ſa vie & d'y boire à ſa ſanté. Il lui donna auſſi ſon Ordre de l'Eſpérance, qui étoit un collier d'or fort riche, & il le fit accompagner pendant quatre jours de route par ſix de ſes principaux Gentilshommes.

Du Bourbonnois, le Connétable alla en pélerinage à Notre-Dame du Puy en Vélay, où il fit des dévotions & des dons. Pendant ſon ſéjour il y reçut des Députés du peuple du Gévaudan, qui lui firent leurs plaintes des violences, vexations & autres mauvais traitemens qu'ils éprouvoient de la part de la garniſon Angloiſe qui occupoit le Château-Neuf de Randon. Il ne tarda pas un moment à leur accorder leur demande, & partit pour commencer par-là les hoſtilités, & chaſſer les Anglois de cet aſyle.

Il aſſiégea donc cette place où étoit une forte garniſon qui faiſoit tous les jours des courſes, déſoloit les environs, & faiſoit payer chérement au pauvre

peuple la liberté de travailler, de faire ſon commerce, & même celle de cultiver la terre. Les aſſiégés étoient braves & déterminés à ſe bien défendre : ils eſſuyerent pluſieurs aſſauts généraux, & les ſoutinrent avec la plus grande vigueur. Les attaques réitérées coûtoient beaucoup de monde à l'armée Françoiſe, & ſouvent la vie à des Capitaines diſtingués : les aſſiégés n'en ſouffroient pas moins, & ſi les François ne parvenoient pas à les forcer, ils avoient au moins l'avantage de ruiner peu à peu leurs murs & leurs défenſes, ils les reſſerroient de jour en jour, & les tenoient dans une appréhenſion continuelle d'être pris d'aſſaut.

Les deux partis également inquiets de l'événement, entrerent en négociation, & convinrent d'une part, de ceſſer les attaques, de l'autre de rendre la place, ſi dans le 12 Juillet les Anglois ne recevoient pas un ſecours ſuffiſant pour faire lever le ſiege.

Le Connétable cependant tomba malade dans le cours de cette ſuſpenſion d'armes. Son mal fut une fievre continue très-violente, accompagnée des ſymptômes les plus dangereux. Les Médecins eſpérerent d'abord de l'en guérir à la

un travail trop violent & trop continuel, pour qu'elles ne fuſſent pas épuiſées : il ſe prépara avec une tranquillité d'ame admirable à ce grand paſſage : il ne s'occupa que de ſon ſalut, & reçut avec une piété exemplaire les Sacremens de l'Egliſe, la cérémonie fut honorée par les larmes & les gémiſſemens des aſſiſtans, & le Héros mourant fit voir qu'une ame vraiment Chrétienne ſçait allier l'eſpérance avec le repentir de ſes fautes, & la confiance en Dieu avec les frayeurs de la mort. Muni des ſecours de l'Egliſe, il donna ordre à ſes affaires domeſtiques, fit ſon teſtament, récompenſa les gens de ſa Maiſon généreuſement, fit à Jeanne de Laval ſa femme (1), & à Olivier du Gueſclin ſon frere des largeſſes proportionnées à la tendreſſe qu'il leur avoit portée toute ſa vie ; chargeant le Maréchal de Sancere de ſupplier le Roi de ſa part d'avoir pour ces deux cheres perſonnes autant de bontés qu'il en avoit eues pour lui, & de leur continuer ſa protection. Enfin il ordonna que ſon cœur fût porté & inhumé dans l'Egliſe des Do-

(1) Elle ſe remaria, en 1384, à Guy douzieme de Laval, & mourut en 1433, âgée de quatre-vingt-quatre ans.

minicains de Dinant en Bretagne (1).

Ce grand cœur appartenoit à la terre dont il avoit été formé : il devoit y être, pour ainſi dire, une ſemence de Héros pour l'avenir ; de ſes cendres devoient renaître d'autres cœurs dignes de le remplacer, des Connétables de Richemont (2), des Tanneguy du Chatel, des Maréchaux de Rieux, de Lohéac, (André de Laval) & de Gié, (Pierre de Rohan), tous deux ſous Louis XI, d'autres Seigneurs de Rohan, des Laval, des Carnavalet, des Guébriant, & tant d'autres.

Quand du Gueſclin eut terminé ſes arrangemens, il fit apporter ſur ſon lit l'épée de Connétable, puis rappellant ſes

(1) Cette diſpoſition teſtamentaire donne lieu de croire que ſa premiere femme Tiphaine Raguenel étoit enterrée dans cette Egliſe, & qu'il vouloit lui donner ce dernier témoignage de l'amour & de l'eſtime qu'il lui conſervoit encore depuis ſa mort.

(2) Arthus de Bretagne, Comte de Richemont, Connétable ſous Charles VII. Il ſuccéda au Duché de Bretagne par la mort de Pierre ſon frere, & ne voulut pas ſe démettre de ſa dignité de Connétable, diſant que ce qui lui avoit fait tant d'honneur, lui en feroit encore toute ſa vie. Il mourut en 1458, le 26 Décembre.

forces,

forces, il la prit toute nue entre ſes mains avec autant de vigueur qu'il l'avoit portée au milieu des batailles, & la conſidéra quelques momens en ſilence, comme pour ſe rappeller la gloire qu'il avoit eue à l'obtenir, & celle qu'il avoit acquiſe en la portant. Tous les ſpectateurs attendoient l'iſſue de cette action : enfin il prit la parole, & l'adreſſa au Maréchal de Sancerre : » Je viens, lui dit-il, d'examiner, en conſidérant cette épée, ſi j'ai manqué à la bien employer ; j'avoue que d'autres que moi en auroient fait meilleur uſage, mais perſonne n'auroit eu les intentions plus pures ; je ne regrette en mourant que de n'avoir pas chaſſé tout-à-fait les Anglois du Royaume, comme je l'avois eſpéré ; Dieu en a réſervé la gloire à quelqu'autre qui en ſera plus digne que moi ; c'eſt peut-être à vous, Monſieur le Maréchal que le Ciel en fera la grace, je le ſouhaite, & vous regarde comme l'homme du Royaume à qui l'honneur en appartient principalement ». Enſuite il ſe fit découvrir la tête, & après avoir baiſé reſpectueuſement cette épée, il dit au Maréchal : » Recevez-la de ma main, & je vous ſupplie, en la rendant au Roi, de lui exprimer toute ma reconnoiſ-

ſance de ſes bienfaits, & mes regrets des fautes que je pourrois par imprudence avoir faites contre ſon ſervice, mais qui n'ont jamais été volontaires ; aſſurez-le que je meurs ſon ſerviteur & le plus humble de tous ; & adieu, Monſieur le Maréchal «.

Il embraſſa tendrement ce Seigneur, qui reçut l'épée, fondant en larmes, & tous les aſſiſtans comme lui. Son lit étoit environné de vieux Capitaines qui l'avoient toujours ſuivi, & dont les ſervices & les bleſſures avoient mérité des récompenſes qu'il ne pouvoit plus ni leur donner, ni leur procurer. Il jugeoit que ſi leur douleur provenoit de la perte qu'ils alloient faire, elle étoit encore cauſée par la vue de la ſituation fâcheuſe qui les menaçoit : il fit un nouvel effort pour leur dire : » Mes chers compagnons, vous voyez mon état, & que la mort qui me ſurprend vous laiſſe privés de ce que j'aurois voulu faire pour vous : mais que cela ne vous décourage pas. Si je ne puis plus parler au Roi en votre faveur, que vos ſervices parlent pour vous, continuez de le bien ſervir, il eſt juſte & généreux, & je compte qu'il vous récompenſera tous comme vous l'avez mérité : mais

avant que de mourir, je veux vous dire encore une parole que je vous ai dite mille fois : » *Souvenez-vous que partout où vous ferez la guerre, les Eccléſiaſtiques, le pauvre peuple, les femmes & les enfans ne ſont point vos ennemis ; que vous ne portez les armes que pour les défendre & les protéger :* je vous l'ai toujours recommandé ainſi, & je vous le répete pour la derniere fois, en vous diſant mon dernier adieu, & me recommandant à vous «.

Il parla encore pendant quelques momens, mais ce ne fut que de ce qui regardoit l'éternité, l'inſtabilité des choſes de ce monde, leur fragilité, la fauſſe gloire qu'il préſentoit : il témoigna combien il en étoit détaché en termes qui exprimoient bien qu'il ne les avoit jamais eſtimés ni recherchés par affection ; que depuis long-temps il s'étoit préparé à cette ſéparation, & que dès ſa jeuneſſe il s'étoit appris lui-même à vivre aſſez bien pour ne point craindre dans la vieilleſſe les approches de la mort. Enſuite il demeura près d'un quart-d'heure en ſilence, les yeux fixés ſur un crucifix qu'il tenoit à deux mains, & dans cet état il fit deux ou trois ſoupirs, & rendit à Dieu ſa belle ame,

cette ame privilégiée, que Dieu avoit ornée de toutes les vertus humaines, dont l'exercice qu'il en a fait l'ont rendu pour ſon ſiecle & pour les ſiecles à venir un modele difficile à imiter, & ſupérieur à tous ceux que l'antiquité pourroit nous propoſer.

Le Maréchal de Sancere, Olivier du Gueſclin, Olivier de Mauny, & quantité d'autres Seigneurs, reçurent ce dernier ſoupir, avec une affliction plus aiſée à reſſentir qu'à exprimer, & dont rien ne pouvoit les conſoler, ſinon la ferme eſpérance que tant de vertus étoient déja couronnées par une heureuſe immortalité.

Ce triſte jour que les Annales de France doivent compter parmi les plus malheureux jours de la Monarchie, fut le 13 Juillet 1380, à midi, du Gueſclin ayant alors ſoixante ans, ou, ſelon quelques-uns, ſoixante-deux.

Le 12 du mois étant paſſé, & le terme venu que, ſuivant le traité dont nous avons parlé, les Anglois devoient remettre la place de Caſtel-Randon, le Maréchal de Sancere alla ſur le bord du foſſé, fit appeller le Commandant & le ſomma de lui livrer ſa place & d'en ſortir, ſuivant les conventions. Cet Of-

ficier répondit qu'il étoit prêt à exécuter le traité, quoiqu'il, y fût ſeul engagé, & envers le Connétable ſeul; ainſi ſi Monſieur le Connétable, dit-il, veut bien prendre la peine de venir la recevoir, je la lui rendrai à l'inſtant. Le Maréchal ne put contredire une propoſition ſi raiſonnable & ſe retira, promettant une réponſe définitive dans deux heures, & comme l'état où il avoit laiſſé le Connétable, qui étoit en agonie, & n'avoit plus que quelques momens à vivre, le preſſoit de ſe rendre auprès de lui, il y courut, mais il ne put rendre réponſe que ſur les trois heures, parce que du Gueſclin mourut à midi, qu'il y eut beaucoup d'ordres à donner, & d'arrangemens à prendre, & que l'affliction générale & celle du Maréchal en particulier l'occuperent long-temps.

Il retourna donc vers la place, annonça au Commandant la mort de ce grand homme. Le Commandant en reſſentit une douleur bien vive, & répondit en homme généreux & de grand cœur: » Je ne vous ai pas promis de vous rendre ma place, c'eſt à M. le Connétable que j'ai donné ma parole, & que je veux la tenir; mais je veux

que ce ſoit d'une façon extraordinaire ; qui exprime l'honneur que je lui ai toujours porté, & que je conſerve à ſa mémoire : j'aurois eu honte d'ouvrir mes portes à tout autre que lui ; il eſt juſte, tout mort qu'il eſt de lui rendre ce que je lui dois ; je vais porter ſur ſon cercueil les clefs d'une place dont il eſt réellement vainqueur «.

Le Maréchal reçut avec joie une propoſition ſi honorable pour le défunt, proteſta que toutes les conditions accordées s'exécuteroient ſcrupuleuſement, & envoya ſes ordres pour diſpoſer toutes choſes, tant dans la Maiſon du Connétable que dans le camp pour cette triſte & glorieuſe cérémonie, ce qui fut fait dans un inſtant : l'armée ſe rangea en bataille, les enſeignes volantes & les armes droites, en un mot avec l'appareil d'une victoire. Les Anglois ſortent de la ville, tambours battans, traverſent le camp, & arrivent au logis du Général défunt ; ils le trouvent ſur le même lit où il étoit mort, entouré des Hérauts d'armes, ſon épée de Connétable nue auprès de ſon corps, ſur un carreau de velours violet, ſemé de fleurs-de-lys d'or, & l'appartement rempli par les plus Grands de l'armée.

Le Maréchal de Sancere introduiſit le Commandant Anglois & ſes Capitaines : ils ſe mirent d'abord à genoux, & firent leur priere ; le Commandant ſe releva, & portant la parole au Connétable, dit : » Ce n'eſt point à ce corps que je vois giſſant & inſenſible, c'eſt à vous-même, Monſieur le Connétable, que je rends ma place : votre ame immortelle a eu ſeule le pouvoir de me réduire à la rendre aux François, quoique j'aie juré au Roi d'Angleterre de la lui conſerver juſqu'à la derniere goutte de mon ſang «. Cela dit, il poſa les clefs aux pieds du mort, & ſe retira lui & les ſiens, tous fondans en larmes. Ainſi notre Connétable, toujours victorieux, eut encore dans le cercueil l'honneur d'un triomphe, dont l'Hiſtoire ne fournit aucun exemple.

La mort de cet excellent homme fut honorée des larmes univerſelles de toute la France : il n'y avoit peut-être pas eu avant lui Roi ni Prince ſi généralement regretté. La conſternation ſe répandit & fut égale dans l'armée, à la Cour & dans les Provinces. Les Anglois même la reſſentirent, & pleurerent ce vainqueur ſi plein de généroſité & d'humanité, & même ſi libéral en-

vers ceux qu'il ſoumettoit. Mais perſonne ne témoigna une plus vive affliction que le Roi ; ſa douleur fut inexprimable, auſſi elle étoit bien juſte & bien digne du Prince & du Sujet. Il aimoit tendrement ſon fidele Connétable, il connoiſſoit toute l'étendue & la valeur des ſervices qu'il en avoit reçus, & jugeoit par le paſſé de ce qu'il pouvoit eſpérer pour l'avenir.

Dès que le Connétable eut rendu l'ame, le Maréchal de Sancere devenu Chef de l'armée fit embaumer le corps, & tranſporter dans l'Egliſe des Cordeliers du Puy en Vélay, où ſes entrailles furent enterrées, & le corps reſta en dépôt pendant quelques jours pour qu'on lui fît des ſervices ſolemnels, & enſuite qu'on le portât en Bretagne dans la ſépulture de ſes ancêtres.

Par-tout où ce précieux reſte paſſa, le convoi fut accompagné d'un concours prodigieux de peuples, qui avec de grands gémiſſemens prioient pour lui, le combloient de bénédictions & d'éloges : les Chapitres & les Evêques le recevoient dans leurs Egliſes, & il n'en partoit qu'après les ſervices qui ſe faiſoient pour lui, & des oraiſons funebres, où on ne le qualifioit pas moins que de conſerva-

teur du Royaume, de libérateur de la patrie, &c.

Mais ce fut dans la ville du Mans que le peuple ſe ſurpaſſa ; il ſe ſouvint d'avoir eu à du Gueſclin l'obligation de la conſervation de la ville contre les Anglois, de la vie, des biens, de la liberté des Citoyens. Pour en témoigner leur reconnoiſſance, les habitans arrêterent le convoi, & vouloient conſerver chez eux les reſtes de leur bienfaiteur, lorſqu'il arriva des ordres du Roi avec un cortege de ſa part pour accompagner en grande pompe le corps juſqu'à Saint-Denis, lieu de la ſépulture des Rois, où ce Prince avoit fait conſtruire une chapelle pour lui & pour la Reine Jeanne de Bourbon ſa femme, qui y repoſoit depuis l'an 1377. Ce fut dans cette chapelle & dans le même caveau qu'il fit inhumer le corps de ſon cher Connétable, pour que la mort même n'eût pas le pouvoir de les ſéparer l'un de l'autre ; & il fonda une lampe qui doit brûler jour & nuit à perpétuité devant le tombeau qu'il lui fit faire : c'eſt un monument de marbre de trois pieds d'exhauſſement, ſur lequel eſt repréſenté de grandeur naturelle la perſonne du Connétable en marbre blanc, couché de ſon

ſer toutes les autre à rendre à ce Héros les derniers devoirs avec un appareil qui exprimât dignement la douleur publique & générale, & les boutiques furent fermées en ſigne de la triſteſſe du peuple : mais le Roi en diſpoſa autrement ; il fit arrêter la marche à Saint-Cloud, & de-là ordonna que l'on ſe rendît à Saint-Denis à travers la campagne. Le peuple y courut en foule, & y fit retentir l'air de ſes gémiſſemens, mais ſur-tout d'éloges & de bénédictions. Le ſervice ſe fit-là avec toutes les cérémonies, la pompe & la magnificence obſervées aux obſeques des Rois ; les Ducs d'Anjou, de Berry, de Bourgogne & de Bourbon, étoient à la tête du deuil, accompagnés de tous les plus grands & les plus illuſtres Perſonnages du Royaume, en grand nombre. On prononça une oraiſon funebre, honneur juſque-là réſervé aux Rois & Princes, & qui, ſuivant l'opinion de M. le Laboureur, n'avoit été avant du Gueſclin accordé à aucun Seigneur ou Gentilhomme.

Le même Auteur rapporte dans l'Hiſtoire de Charles VI, un nouvel honneur que ce Prince fit au Connétable dix ans après ſa mort, que nous ne pouvons nous diſpenſer de rapporter ; les circonſtances

en ſont ſi remarquables, que nous ne croyons pouvoir mieux faire que de tranſcrire les propres termes de ce ſçavant Ecrivain.

» Auparavant que de partir de Saint Denis, le Roi voulut que toute la Nobleſſe qu'il avoit raſſemblée, aſſiſtât aux funérailles de Meſſire Bertrand du Gueſclin, qui avoient été juſque-là différées, & il n'y eut perſonne qui ne fût bien aiſe de rendre ce devoir à une mémoire ſi précieuſe, & d'avoir un exemple, par la pompe Royale de cette cérémonie, qui pût engager les Gentilshommes à faire des actions qui les rendiſſent dignes de tous les honneurs qu'on rend aux Souverains. L'Egliſe avoit été préparée, (d'autant qu'on ſe divertiſſoit aux Tournois), & on avoit mis la repréſentation de cet illuſtre défunt ſous une grande Chapelle ardente, toute couverte de torches & de cierges, au milieu du Chœur, qui en fut auſſi tout environné; & qui brûlerent tant que le ſervice dura.

Le deuil fut mené par Meſſire Olivier de Cliſſon, Connétable de France, & par les deux Maréchaux, Meſſire Louis de Sancere, & Meſſire Mouton de Blainville, & il étoit repréſenté par

le Comte de Longueville, (Olivier du Gueſclin, frere du défunt,) & par pluſieurs autres Seigneurs de qualité, tous de ſes parens ou de ſes principaux amis, vêtus de noir, qui firent l'offrande d'une façon toute militaire, & qui n'avoit point encore été pratiquée dans notre Royale Abbaye (1). L'Evêque d'Auxerre qui célébroit la Meſſe conventuelle, étant à l'offerte, il deſcendit avec le Roi pour la recevoir, juſqu'à la porte du Chœur, & là parurent quatre Chevaliers armés de toutes pieces, & des mêmes armes du feu Connétable, qu'ils repréſentoient parfaitement, ſuivis de quatre Ecuyers, montés ſur les plus beaux chevaux de l'écurie du Roi, caparaçonnés des armoiries du même Connétable, & portant ſes bannieres jadis ſi redoutables aux ennemis de l'Etat. L'Evêque reçut ces chevaux par l'impoſition des mains ſur leurs têtes, & on les remena en même-temps qu'il retourna à

(1) Jean le Laboureur, né à Anghien, alors Montmorenci, en 1623, mort en 1675, a donné beaucoup d'Ouvrages au Public : ſon frere Louis fut Bailli de l'Abbaye de S. Denis, & après lui ſon fils. Le dernier du nom eſt mort en 1745.

Gueſclin, qui ſont d'*argent à l'Aigle Impériale de ſable.* Tout cela marcha pas à pas avec beaucoup de gravité & de marque de deuil, & chacun en ſon ordre s'agenouilla devant l'Autel, où furent dépoſées toutes les pieces d'honneur, & ſe retira dans le même ordre, après avoir baiſé les mains du Prélat officiant. Après l'offerte, l'Evêque monta en chaire devant la Chapelle des Martyrs pour faire l'oraiſon funebre, & il ne s'acquitta pas moins heureuſement des louanges qu'il devoit à la mémoire de ſon Héros, que de l'obligation d'inſpirer à toute la Nobleſſe, là préſente, la généreuſe obligation d'aſpirer à la même gloire. Il prit pour thême *nominatus eſt uſque ad extrema terræ*, ſa renommée a volé d'un bout du monde à l'autre : & fit voir par les grands récits de ſes grands travaux de guerre, de ſes mervellieux faits d'armes, de ſes trophées & de ſes triomphes, qu'il avoit été la véritable fleur de Chevalerie, & que la vrai nom de Preux ne ſe devoit qu'à ceux qui comme lui, ſe ſignaloient également en valeur & en probité. Il exhorta les Nobles à ſervir Sa Majeſté avec une parfaite ſoumiſſion ;

il leur remontra que ce n'étoit que par ſon ordre & pour ſon ſervice qu'ils devoient prendre les armes : mais la préſence du Roi ne l'empêcha pas de dire auſſi qu'il falloit que la cauſe en fût juſte, & qu'il falloit encore que leur intention fût droite & équitable, pour les rendre innocens de tous les malheurs & des cruautés de la guerre, & par toutes ſortes d'exemples qu'il tira de toutes les Hiſtoires tant ſaintes que prophanes, qu'il falloit autant d'honneur & de vertu que de valeur & d'expérience dans les armes, pour mériter dans cette condition la grace de Dieu & l'eſtime des hommes, & pour être digne de la réputation de Meſſire Bertrand, qu'il recommandoit à leurs prieres, & pour lequel il alloit achever la Meſſe «.

Jeanne de Laval, veuve du Connétable, rendit à la mémoire de cet illuſtre époux tout ce que le reſpect & la tendreſſe pouvoient inſpirer à une femme qui avoit connu tout ce qu'il valoit, & fit un nombre conſidérable de fondations à perpétuité pour le ſalut de ſon ame.

Du Gueſclin eut pour ſucceſſeur, dans

la charge de Connétable de France, Olivier de Cliſſon (1), mais non pas auſſitôt après ſa mort; Charles V lui deſtina cette dignité & ordonna, en mourant, deux mois après Bertrand, qu'elle lui fût déférée, enſorte qu'il n'en fut revêtu que ſous le regne ſuivant. Olivier du Gueſclin, frere du Connétable, lui ſuccéda dans la Comté de Longueville en France, & dans la charge de Connétable en Eſpagne, où il fut appellé par le Roi Dom Juan, fils & ſucceſſeur du Roi Henri de Tranſtamare; il lui rendit de grands ſervices, avec un nombre de Chevaliers Bretons qui l'avoient acompagné dans la guerre que ce Prince eut avec le Roi de Portugal.

Nous avons déja dit que du Gueſclin fut marié deux fois, & qu'il ne laiſſa point d'enfans de l'une ni de l'autre femme. Les Hiſtoriens diſent, les uns qu'il eut un bâtard, d'autres trois: du Châtelet eſt de ce dernier avis, & ajoute que le premier des trois naquit en

(1) Le même dont il a été ſi ſouvent fait mention dans cette Hiſtoire; ennemi paſſionné de la Nation Angloiſe, qui le nommoit le Boucher, parce qu'il ne faiſoit quartier à aucun.

France, fut nommé Michel, & ſervit ſous Charles VI. Que les deux autres naquirent en Eſpagne, & il ne nomme pas les meres: que l'un d'eux nommé Bertrand fut Chevalier de Calatrava, & Commandeur de Médula: il ne dit pas le nom du ſecond, mais que de bons Auteurs Eſpagnols prétendent qu'il eſt auteur de la Maiſon des Marquis de Fuentès dans l'Andalouſie, que d'autres font deſcendre d'un Seigneur de la Maiſon de Léon en Bretagne, compagnon d'armes de notre Héros: cependant les apparences ſeroient plutôt, que les Seigneurs de Fuentès devroient leur origine à du Gueſclin, à cauſe de leurs armoiries, qui ſont d'or, à l'Aigle Impériale de gueules; l'uſage étant alors, comme nous l'avons déja obſervé que les cadets, & particuliérement les bâtards, changeaſſent les pieces ou les émaux. C'eſt-là tout ce que les Ecrivains nous ont conſervé de la poſtérité du Connétable.

Quant à lui, ils conviennent tous de ſa difformité dans l'enfance, que les années avoient peu corrigée: que ſa perſonne, ſa phyſionomie, ſon regard, tout étoit déſagréable: qu'il avoit le viſage tout rond, le col court, les che-

veux touffus, la taille ramaſſée, le jambes mal faites, les épaules épaiſſes & un peu élevées. Il ſemble que l'Auteur de la Nature avoit voulu par les diſgraces du corps, faire un contraſte plus frappant avec les graces de l'ame, du cœur & de l'eſprit dont il l'avoit comblé : enfin il fut le plus laid de tous les hommes, & cependant aucun n'a réuni avec plus de juſtice & d'étendue l'amitié, le reſpect, l'eſtime de ſon ſiecle & de la poſtérité.

Cependant ſes diſgraces corporelles étoient tempérées par de grands avantages : ſa voix étoit gracieuſe, il avoit la parole douce & très-aiſée, ſon eſprit étoit vif, ſon intelligence facile à concevoir & à ſe faire entendre. Il avoit même de l'éloquence, comme on l'a dû remarquer dans pluſieurs occaſions, où il parloit ſans préparation avec beaucoup d'énergie, ſur-tout quand ſes troupes l'engageoient à les haranguer & faiſoient ſilence pour lui témoigner qu'elles ſouhaitoient de l'entendre. Nous ne parlerons pas de ſes autres talens militaires, de ſa ſageſſe, de ſa patience, ni de ſes vertus, comme de ſon humanité, de ſa douceur, même dans la victoire, de ſa généroſité qui fut exceſſive,

Alliance entre Bertrand du Gueſclin & Olivier de Cliſſon.

A TOUS CEUX QUI CES LETTRES VERRONT, BERTRAN DU GUERCLIN, Duc de Mouline, Conneſtable de France, & OLLIVIER DE CLIÇON, SALUT. Sçavoir faiſons, que pour nourrir bonne paix & amour perpétuellement entre nous & nos hoirs, nous avons promiſes, jurées & accordées entre nous les choſes qui s'enſuivent : c'eſt à ſçavoir que nous Bertran du Guerclin voulons eſtre aliez & nous alions à touſiours à vous Meſſire Ollivier, Seigneur de Cliçon, contre tous ceulx qui pevent vivre & mourir, excepté le Roi de France, ſes freres, le Vicomte de Rohan, & noz autres Seigneurs de qui nous tenons terre, & vous promettons aidier & conforter de tout notre povoir toutes fois que metier en aurez & vous nous en requerrez. Item que ou cas que nul autre Seigneur de quelque eſtat ou condition qu'il ſoit à qui vous ſeriez tenu de foy & hommage, excepté le Roi

de France, vous vouldroit desheriter, par puiſſance, & vous faire guerre en corps, en honnour ou en biens, nous vous promettons aidier, deffendre & ſecourir de tout notre pooir, ſi vous nous en requerez. Item voulons & conſentons que de tous & quelconques profitz & droictz, qui nous pourront venir & écheoir dore en avant tant de priſonniers pris de guerre par nous ou nos gens, dont le prouffit nous pourroit appartenir, comme de pais raençonné, vous aiez la moitié entierement. Item ou cas que nous ſçaurions aucune choſe, qui vous peuſt porter aucun dommage ou blaſme, nous le vous ferons ſçavoir & vous en accointerons le pluſtoſt que nous pourrons. Item garderons voſtre corps à noſtre pooir comme noſtre frere. Et nous Ollivier, Seigneur de Cliçon, voulons eſtre aliez & nous alions à touſiours à vous Meſſire Bertran du Guerclin deſſus nommé, contre tous ceulx qui peuvent vivre & mourir, exceptez le Roi de France, ſes freres, le Vicomte de Rohan & noz autres Seigneurs de qui nous tenons terre, & vous promettons aidier & conforter de tout notre pooir, toutes fois que metier en aurez & vous nous

en requerrez. Item que ou cas que nul autre Seigneur de quelque eſtat & condition qu'il ſoit, à qui vous ſeriez tenu de foy ou hommage, excepté le Roy de France, vous voudroit desheriter par puiſſance & vous faire guerre en corps, en honnour ou en biens, nous vous promettons aidier, deffendre & ſecourir de tout notre pooir, ſi vous nous en requerez. Item voulons & conſentons que de tous & quelconques prouſitz & droictz qui nous pourront venir & eſcheoir dore en avant, tant de priſonniers pris de guerre par nous ou nos gens, dont le prouſſit nous pourroit appartenir comme de pais raençonné, vous aiez la moitié entierement. Item ou cas que nous ſçaurions aucune choſe qui vous peuſt porter dommage aucun ou blaſme, nous le vous férons ſçavoir & vous en accointerons le pluſtoſt que nous pourrons. Item garderons votre corps en notre pooir, comme noſtre frere : toutes leſquelles choſes deſſus dites & chacunes d'icelles nous Bertran & Ollivier deſſus nommez, avons promiſes, accordées & jurées, promettons, accordons & jurons ſur les ſeintz Evangiles de Dieu, corporellement touchiez par nous & chacun de nous, & par les foys

& ſermens de nos corps bailliez l'un à l'autre, tenir, garder, entériner & accomplir, ſans faire ne venir encontre par nous ne les noſtres on de l'un de nous & les tenir fermes & agréables à touſiours. En teſmoin deſquelles choſes nous avons fait mettre nos ſceaulx à ces Préſentes Lettres, leſquelles nous avons fait doubler. Donné à Pontorſon, le vingt-troiſieme jour d'Octobre, l'an de grace mil trois cent ſoixante & dix. Par Monſieur le Duc de Moulines. Voiſins.

Quittance donnée au Connétable du Gueſclin par le Roi.

CHARLES, PAR LA GRACE DE DIEU, ROI DE FRANCE; à toux ceulx qui ces Lettres verront, SALUT : Notre amé & féal Connétable BERTRAN DU GUESCLIN, Comte de Longueville, nous a remontré que comme il nous ait pieça baillé ſes lettres, par leſquelles il confeſſe avoir eu en preſt de nous, & nous devoir pluſieurs ſommes de deniers ; c'eſt aſſavoir trente mille francs d'or que nous lui feiſmes preſter & bailler en trois paiemens pour lui aider à mener

en

en Grenade les gens de Compaignie qui eſtoient en notre Royaume .... & quarante mille frans d'or que nous feiſmes payer pour lui & à ſe requeſte à feu Jehan Chandos, duquel il eſtoit lors, ou avoit été priſonnier de la bataille de devant Auroy en Bretagne, & les lui devoit de ſa rançon; & trente mille doubles de Caſtelle dont nous fuſmes pleiges, & en feiſmes notre debte, & les feiſmes paier pour lui & à ſa requeſte au Prince de Galles, dont il avoit été lors ou avoit été priſonnier de la bataille de devant Najres en Caſtelle, & les lui devroit pour ſa rançon; & nous ayens mandé par pluſieurs nos lettres & meſſaiges à noſtre dit Connetable étant alors en Caſtelle ou ſervice de notre très-cher & amé couſin le Roi de Caſtelle, que toutes autres choſes laiſſées, il nous venit ſervir avec le plus grand effort des gens d'armes qu'il peuſt contre notre adverſaire le Roy d'Angleterre, qui nous avoit ſuſſcité guerre par lui & par ſes ſubgiez, amis & alliez, & il ſoit venu, & ait amené en noſtre ſervice des gens d'armes de la Duchié de la Bretaigne & autres, qui lors étoient ou ſervices de noſtre dit couſin, leſquels nous ont ſer-

vis depuis ſa venue loyaulement & profitablement en notre dite guerre; & pour ce as grandement fraié du ſien; & depuis que il fuſt venu devers nous, & nous l'euſmes fait noſtre Connetable, ait eu pour lui & pour les gens d'armes de ſa Compaignie .... pluſieurs ſommes de deniers, deſquelles il a baillé ſes lettres .... Si vous faiſons ſçavoir que pour conſidération du bon & profitable ſervice que noſtre dit Connetable nous fit quand il mena leſdites gens de Compaignie hors de notre Royaume & autrement, & depuis ſon retour en noſtre dit Royaume, & fait encore chaque jour, nous lui avons octroié de grace ſpéciale, & octroions par la teneur de ces Lettres, que des dites ſommes de frans & doubles de ce qu'il nous doit, comme dit eſt, & de tout ce qu'il a eu par les mains de nos dits Treſoriers des Guerres & Receveurs.... ſoit faite compenſation à ce qu'il nous puet ou pourroit demander & en quoi nous lui pourrions être tenu....Pourquoi donnons en mandement à nos amés & féaux Gens de nos Comptes à Paris, &c.... Donné à Paris le XIX jour de Janvier, l'an de grace M. CCC. LXXII, & de notre regne le VIII.

F I N.

PERMISSION SIMPLE.

Jean-Jacques de Vidaud, Marquis de Velleron, Comte de la Batie & Mognenins, Seigneur de Fargues, Cairanne, Bivier, la Maiſon-forte de Montbives & autres Places, Conſeiller d'Etat & au Conſeil Privé, Directeur général de la Librairie, & Docteur d'honneur de la faculté de Droit.

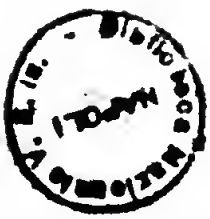
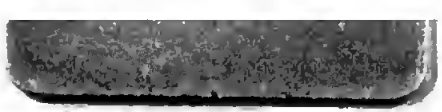
VU l'article VII de l'Arrêt du Conſeil du 30 août 1777, portant règlement pour la durée des Privileges en Librairie, en vertu des pouvoirs à Nous donnés par ledit Arrêt: NOUS permettons au ſieur BERNUSET, LIBRAIRE à Lyon de faire faire une édition de l'Ouvrage qui a pour titre: *l'Hiſtoire de Bertrand du Gueſclin, Comte de Longueville, Connétable de France, par M. Guyard de Berville*, laquelle édition ſera tirée à mille exemplaires en deux volumes, format in 12 & ſera finie dans le délai de ſix mois; à la charge par ledit ſieur de repréſenter à l'Inſpecteur de la Chambre Syndicale de Lyon la quittance exigée par les articles VIII & IX du même Arrêt: d'avertir ledit Inſpecteur du jour où l'on commencera l'impreſſion dudit Ouvrage, au deſir de l'article XXI de l'Arrêt du Conſeil du 30 août 1777, portant ſuppreſſion & création de différentes Chambres Syndicales: de faire ladite édition abſolument conforme à celle de Paris 1772; d'en remettre, conformément à l'Arrêt du Conſeil du 16 avril 1785, neuf exemplaires aux mains des Of-

ficiers de la Chambre Syndicale de Lyon d'imprimer la préſente permiſſion à la fin du Livre, & de la faire enregiſtrer dans deux mois, pour tout délai, ſur les regiſtres de ladite Chambre Syndicale de Lyon, le toute à peine de nullité.

DONNÉ à Paris, le 20 Novembre 1786.
VIDAUD.

Par Monſeigneur,
DUMIRAIL.

Regiſtrée à la Chambre Syndicale. Lyon le 29 Novembre 1786.

G. REGNAULT ADJ.

643501